UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01976379 6

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/portraitsintime00gonc

PORTRAITS INTIMES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

ÉTUDES NOUVELLES

D'APRES LES LETTRES AUTOGRAPHES ET LES DOCUMENTS INÉDITS

Louis XV enfant. — Bachaumont. — L'abbé d'Olivet. — Le comte de Clermont. — Mme Geoffrin. — Caylus. — Dulaurens. — Doyen. — La duchesse de Chaulnes. — Piron. — Mlle de Romans. — L'abbé Leblanc. — Le graveur Lebas. — Louis XVI. — Beaumarchais. — Lagrenée l'aîné. — Théroigne de Méricourt. — Collin d'Harleville. — Kléber. — La comtesse d'Albany.

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1880

Tous droits réservés.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Quand les civilisations commencent, quand les peuples se forment, l'histoire est *drame* ou *geste*. Qu'elle soit fable, qu'elle soit roman, l'histoire est action. Qu'elle raconte Hercule ou Roland, elle dit l'homme dans le mouvement et dans les entreprises de son corps; elle le montre dans l'exercice de sa force; elle le représente en ses dehors.

Cependant il arrive que le monde s'apaise. Autour de l'homme, les choses ont perdu leur violence. L'idée désarme le fait. L'âme de l'humanité se recueille. Le *gnothi séauton* des âges modernes renouvelle l'esprit mûr des peuples. Hamlet est

venu. La psychologie naît. L'analyse entre dans la « caverne » de Bacon. Rousseau, Benjamin Constant, Chateaubriand, Byron, récitant leur cœur, récitent le cœur humain. L'homme écoute en lui.

Par une évolution pareille et simultanée, l'histoire va du héros à l'homme, de l'action au mobile, du corps à l'âme; et elle se tourne vers cette biographie que Montaigne appelle « l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent ».

Les siècles qui ont précédé notre siècle ne demandaient à l'historien que le personnage de l'homme, et le portrait de son génie. L'homme d'État, l'homme de guerre, le poëte, le peintre, le grand homme de science ou de métier étaient montrés seulement en leur rôle, et comme en leur jour public, dans cette œuvre et cet effort dont hérite la postérité. Le XIXe siècle demande l'homme qui était cet homme d'État, cet homme de guerre, ce poëte, ce peintre, ce grand homme de science ou de métier. L'âme qui était en cet acteur, le cœur qui a vécu derrière cet esprit, il les exige et les réclame; et s'il ne peut recueillir

tout cet être moral, toute la vie intérieure, il commande du moins qu'on lui en apporte une trace, un jour, un lambeau, une relique.

Là est la curiosité nouvelle de l'histoire, et le devoir nouveau de l'historien. Tout conspire à ce grand et légitime mouvement. Chaque jour lui apporte sa sanction. Voilà que les plumes les plus illustres s'y associent; voilà que les intelligences les plus sérieuses, séduites et gagnées par la fragilité même d'aimables figures, pratiquent, dans une amoureuse familiarité, et dans leurs grâces les plus secrètes, les âmes charmantes d'un grand siècle. Et qu'est-ce donc cette science sans dédains, cette peinture qui descend à tout sans s'amoindrir, cette sagacité déductive, cette reconstruction du microcosme humain avec un grain de sable? C'est l'histoire intime; c'est ce roman vrai que la postérité appellera peut-être un jour l'histoire humaine.

Mais où chercher les sources nouvelles d'une telle histoire? Où la surprendre, où l'écouter, où la confesser? Où découvrir les images privées? Où reprendre la vie psychique, où retrouver le for intérieur, où ressaisir l'humanité de ces morts?

Dans ce rien méprisé par l'histoire des temps passés, dans ce rien, chiffon, poussière, jouet du vent! — la lettre autographe.

Qui révélera mieux que la lettre autographe la tête et le cœur de l'individu? Quoi donc sera une déposition plus fidèle et plus indiscrète du *moi?* Quoi donc, un battement plus plein et plus juste du pouls de l'intelligence? Quoi donc, une manifestation plus émue de la personnalité de l'âme pendant sa vie terrestre? Où l'homme enfin avouera-t-il davantage l'homme qu'en ces lignes échappées de sa main? Seule, la lettre autographe fera toucher du doigt le jeu nerveux de l'être sous le choc des choses, la pesée de la vie, la tyrannie des sensations. Seule, elle dira les penchants, les goûts, les inclinations, les instincts, le secret conseil où se règlent les actions de l'homme. Seule, elle dira le pourquoi et le comment de cette œuvre, de cette volonté devenue fait. Seule, elle fera entrer dans l'esprit et dans toute l'audace de l'idée. Seule, elle montrera sur le vif cette santé de l'esprit : l'humeur. Seule, la lettre autographe sera le confessionnal où vous entendrez le rêve de l'imagination de la

créature, ses tristesses et ses gaietés, ses fatigues et ses retours, ses défaillances et ses orgueils, sa lamentation et son inguérissable espoir.

Miroir magique où passe l'intention visible, et la pensée nue! Ce papier taché d'encre, c'est le greffe où est déposée l'âme humaine. Quelle lumière dans la nuit du temps! Quelle survie de l'homme! Quelle immortalité des grandeurs et des misères de notre nature! Quelle résurrection, — la lettre autographe, — ce silence qui dit tout!

Nous tentons de reconstruire avec la lettre autographe, figure à figure, un siècle que nous aimons. Nous essayons de ranimer ces hommes et ces femmes quelquefois avec une correspondance, trop souvent avec une lettre. Hélas! le feu, la révolution, les épiciers ont fait nos documents bien rares.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici une suite de vies entières. Nous ne voulons point redire les biographies déjà dites. Nous voulons seulement ajouter aux recherches connues, aux

documents publiés, l'inconnu et l'inédit, nous réservant de raconter d'un bout à l'autre, de peindre en pied, les personnages *oubliés ou dédaignés* par l'histoire.

Si peu que vaille notre tentative, elle est digne de la clémence du public. Elle mérite qu'on ne la chicane point trop sur son mode et son ordre, et qu'on n'exige pas d'elle plus qu'il n'est juste. Les autographes sont épars, disséminés par toute l'Europe. Les collectionneurs ne possèdent qu'une lettre de chacun. Bien des ventes se passent sans vous rien apporter sur l'homme que vous poursuivez. Il faut courir les bibliothèques, acheter, obtenir communication, rassembler, par mille moyens et par mille fatigues, les éléments uniques et dispersés du travail. Grande tâche! pour laquelle nous avons plus consulté peut-être notre zèle que nos forces.

Voici donc notre butin; la première galerie d'un XVIIIe siècle peint par lui-même, vingt portraits, ou bustes, ou médaillons nouveaux, et pris dans le plus intime intérêt autobiographique. Le livre eût été impossible, sans l'aide, le concours, les communications obligeantes des ama-

teurs d'autographes. Remercions donc de notre mieux M. F. Barrière, M. le marquis de Flers, M. Boutron, M. Chambry, M. Dentu, M. Fossé d'Arcosse, etc., qui ont bien voulu mettre leurs richesses à notre disposition, et quelque prix à notre reconnaissance.

EDMOND et JULES DE GONCOURT.

30 octobre 1856.

Des changements ont été apportés à cette édition. Indépendamment de corrections et d'additions, des notices qui ont pris ou doivent prendre leur place naturelle dans d'autres livres, telles que les notices de Watteau, de la du Barry, de la Camargo, ont été remplacées par des études sur Lagrenée l'aîné, sur Collin d'Harleville, sur la comtesse d'Albany.

E. DE G.

LOUIS XV ENFANT

LOUIS XV ENFANT

Vous avez vu à Versailles le petit Roi : le joli triomphe de la grâce enfantine dans l'hermine et la pourpre! Ces yeux lumineux, et noirs, et sourieurs; « ces longs cils qui frisent, ce joli teint, cette charmante petite bouche, ces petites joues rouges », tout cela dont nous parle madame la duchesse d'Orléans en ses lettres; et la finesse, la délicatesse, l'harmonie d'un visage de femme en cette figure ronde, la mignonnesse et le charme d'un Joas, la face bourbonienne en sa fleur et sa lumière dernières! Une vie spirituelle court sous cette chair rose et rayonnante; une malice s'éveille sur cette lèvre charnue et de race; deux petites fossettes s'apprêtent à rire, au milieu de ces joues menues.... Vous n'imagineriez autrement l'Espièglerie couronnée, tant le portrait dit bien le bon plaisir d'un royal enfant terrible.

Louis XV a douze ans. Il porte son chapeau comme le feu Roi, et c'est tout ce qu'il aura de Louis XIV. C'est un malin enfant, né l'esprit méchant, et d'une

raillerie déjà savante et aiguisée. Hier, son chat l'avait griffé; le maréchal de Villeroy grondait le griffeur : « Or ça, — fait Louis XV, — mon grand papa, ne sçavez-vous pas bien que mon chat n'aime pas plus les remontrances que mon oncle le Régent (1)? » Plus jeune, il saluait les vilaines figures d'un dur : — « Ah ! qu'il est laid ! » — qui lui attirait de l'évêque de Metz, M. de Coislin : — « Voilà un enfant qui est bien mal élevé (2). » En ce mauvais petit homme le cœur ne fait jamais taire la langue; il siffle le Régent, comme il sifflera son règne; et il promet, en ces premiers commencements, ce Louis XV qui fera « le plus vilain métier, le métier de roi, le plus à contre-cœur possible ». Frêle, timide et maladif enfant, paresseux à vouloir, boudant le travail, le bruit, la fatigue, le souci, et déjà si las d'agir que le ministre Dubois est obligé de rassurer les agents de la France à l'étranger sur sa santé et sa gaieté : « A Paris, le 21 octobre 1721. Soyez certain que tout ce que vous entendez débiter malignement sur la foiblesse du tempérament du Roy et sur sa mélancholie est entièrement faux. Sa santé est parfaite. Il se fortifie tous les jours, et il n'y a aucune de ses journées où, après avoir donné la matinée à ses études, il ne prenne quelque nouveau divertissement l'après-midy, et entre un très-grand nombre de jeunes seigneurs qui sont autour de Sa Majesté, il

(1) *Journal manuscrit de la Régence.* Supplément français, n° 1886. Bibliothèque nationale.

(2) *Les Fastes de Louis XV.* Villefranche, 1782.

n'y a personne qui ait plus de gayeté qu'elle (1). » Cet enfant, vainement amusé et en qui s'annonce déjà le souverain splénétique de 1748; cet enfant, le Louis XV de 1722, quatre mois, jour à jour, nous allons le déshabiller à la Dangeau, le suivre, et le montrer en la vie tout entière d'une enfance royale.

Février 1722 (2).

« Le 9e février. — Le Roy me donna une montre d'argent de Genève qu'il avoit achetée 50 écus. Deux jours auparavant, il en avoit donné une pareille à d'Artigny aussi bien qu'à la Pérouse, et à Boucheman celle de la Pérouse. La façon dont il se servit pour me la donner fut de l'enterrer dans une caisse de bois pleine de terre qui étoit sur sa terrasse. Il me commanda de fouiller dedans avec les mains, et

(1) Dépêche du cardinal Dubois. Archives du consulat de Venise.

(2) Ce manuscrit vient de la vente de M. Fortia d'Urban. Il est de la main du marquis de Calvière, page du roi en sa petite écurie en 1711, puis écuyer ordinaire de Sa Majesté dans la même écurie, puis exempt major et chef de brigade de ses gardes du corps compagnie de Villeroy en 1743, puis lieutenant général au mois de décembre 1748, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et associé honoraire de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Né en 1693, le marquis de Calvière avait vingt-huit ans quand il fit ce journal-mémoire. Malgré notre répugnance aux corrections et aux retranchements dans les documents historiques, nous nous sommes vus forcés de corriger les fautes d'orthographe qui courraient risque d'embarrasser le lecteur, comme aussi de supprimer des passages répétés ailleurs ou ne se rattachant pas d'une manière assez directe à l'histoire intime de l'enfance du jeune roi. Un manuscrit beaucoup plus étendu et comprenant plusieurs années de l'enfance de Louis XV était entre les mains de M. Niel, qui préparait sa publication. Je ne sais pas ce qu'est devenu le manuscrit à sa mort.

j'y trouvay ladite montre enveloppée dans du papier avec sa chaîne (1).

« Le 24 février. — A la Meute (2) où il nous fit marcher prodigieusement avant et après diner, surtout pour lasser M. de Noailles. La rivière au retour étoit débordée jusque dans le milieu du Cours, et M. de La Chapelle grondé.

« Le 25 février. — A la promenade autour du bois de Boulogne, où je receus un coup de pied de cheval sur l'os de la jambe. J'étois derrière la calèche, en guêtres, et M. du Saussay montoit une jument à luy qui me lâcha le coup de pied, mais comme j'étois extrêmement près, le mal fut très-léger. Le Roy eut la bonté d'y envoyer du Brunet, et le soir, M. de Noailles me fit présent d'une bouteille de baume du Commandeur de son apothicairerie de St-Germain.

« Le 26 février. — Au collége des jésuites avec le duc de Retz, Charles Villefranche, Champigny, Rancy, Brisson, où nous jouâmes au ballon. Un Arménien du collége en fut, et le P. Parlon principal donna la demie en notre faveur, ce qui n'étoit point arrivé depuis près de six ans. J'étois sorti de ce collége le 1er avril 1711 pour entrer page, c'est-à-dire depuis près de douze ans. Souper chez Maret de l'hôtel de Condé qui avoit formé la partie. »

(1) Nous trouvons dans la *Gazette de France* du 21 février : « Le 15, le Roy entra dans sa treizième année, et receut à cette occasion les compliments des princes et de toute la cour. Le 18, le Roy receut les Cendres par les mains du cardinal de Rohan, grand aumônier de France. »

(2) La Muette.

Mars 1722.

« Le 2e mars lundi. — Je payai le matin 60 ℔ aux trompettes de la compagnie. Départ de Versailles pour arriver au Bourg la Royne, où l'entrevue s'est faite dans la maison de M. Marchais. Le Roy y arriva sur les midi, me reconnut à la tête des rangs, et le soir, quand l'entrée fut finie, il me demanda si j'avois veu la Royne. Sur ce que je repliquois qu'il m'avoit été impossible, devant rester à la tête de ma compagnie et ramener ma brigade à St-Denis, il me dit qu'il en étoit fâché pour l'amour de moy, et voyant que j'avois encore ma cocarde, il me dit qu'il me conseilloit le lendemain de ne la point quitter pour lui faire ma cour. En effet la princesse en avoit fait prendre, dès Chartres, à toute sa suite, même à M. Boudin son médecin et à M. Bois-le-Duc (1).

« Le 3 mars. — Je baisay la main de l'infante que je trouvay très-jolie. Elle avoit près de 4 ans, étant née le 31 mars 1718, elle étoit fort occupée autour de sa poupée avec Louisa sa remueuse, seule Espagnole de sa suite. M. de la Lande luy ayant dit que j'étois bien receu du Roy, elle me demanda ce qu'il foisoit pour lors, je répondis qu'il étoit à l'étude. Elle a appris beaucoup de françois par le moyen d'un nommé Chori, garde du corps dans la brigade de Chaseron, qui parle aussi bon espagnol que françois,

(1) Voir dans la *Gazette de France* le récit de la *Relation de l'entrée de l'Infante Reine en la ville de Paris.*

et qui en avoit eu une sorte de pressentiment. Il a eu depuis commission de capitaine et pension de 500 écus.

« Le 5 mars. — Je retournay au collége des jésuites, mais la partie de ballon étant déjà faite, je jouay au volant dans le jeu de quatrième, je m'y trouvai encore très-fort; mais n'ayant pas eu soin de me faire frotter, ni de changer de linge, j'y gagnoy un rhumatisme universel qui dura 8 jours. Mes joueurs étoient 2 Arméniens et MM. de Lunati Lory, et d'Havrincourt, tous écoliers.

« Le 6 mars. — Le Roy, instruit de ma partie de la veille, voulut me faire jouer au volant avec lui, se souvenant des parties réglées que j'avois jouées devant luy, l'année précédente, avec MM. de Mortemart et de Maillebois; mais la douleur m'empêcha de jouer 2 coups de suite.

« Le 7 mars. — M. le comte de Clermont vint me prendre aux Thuileries, pour aller à la promenade dans sa petite calèche qu'il conduisoit luy-même. Nous fûmes seuls à la Meute, où il me pria de jouer de la flûte devant un loup cervier, qui témoignoit aimer beaucoup le son de cet instrument.

« Le dimanche 8 mars. — Grand bal dans la salle des machines dont on avoit mis le parterre de niveau avec le théâtre; le coup d'œil étoit magnifique tant par la beauté naturelle du vaisseau et par les décorations ajoutées, que par la quantité et la parure des dames et des seigneurs de cette assemblée. Le bal fut ouvert par le Roy menant Mlle de Charolois,

M. de Carignan menant Mlle de Chaumont, M. le duc de Brissac menant Mlle de la Roche-sur-Yon et une vingtaine d'autres danseurs qui dansèrent l'ancien branle du temps de Louis 14. Il y avoit entre autres M. d'Arcy et Mlle de la Rivière. Le bal finit à minuit. La duchesse de Retz y eut une grande perte de sang.

« Le 9 mars. — On tira le soir, avant le souper du Roy, un feu d'artifice d'une beauté surprenante dans le jardin des Thuileries. L'illumination étoit d'une magnificence et d'un goût achevés. L'infante en fut témoin et on prétend qu'il ne s'est jamais veu un plus beau feu; la dernière caisse étoit de 1050 fusées.

« Le 10 mars. — M. Coypel, premier peintre de M. le Régent, me donna de la part de ce prince les estampes gravées d'après les tableaux de Daphnis et Cloé, peints par S. A. R., et comme ce jeune peintre étoit fort de mes amis, je profitay de cette occasion pour luy donner un tableau assez singulier du Bassan, retouché dans les fonds par M. Forest. Ce tableau m'a couté 135 ₶.

« Le même jour, le Roy fut à l'hôtel-de-ville voir tirer un beau feu d'artifice, et assister à un bal préparé par M. de Châteauneuf, prévost des marchands. S. M. et l'infante soupèrent chacun séparément à leur petit couvert, et le Roy n'étant resté au bal qu'un moment, je fus de sa part avertir l'infante que ses carosses empêchoient le passage de ceux de Sa Majesté; elle pleura un peu et sortit. Mais le Roy étoit déjà parti, tous les officiers des gardes du corps

s'en retournèrent à pied, et moy je trouvay heureusement mon cheval et soupay d'une aile de poulet avec Me la nourrice.

« Le 11 mars. — Le Roy, après avoir joué tout l'après-midi au volant, imagina le soir de faire une illumination de petites bougies; il fit l'une dans la salle du trône, luy troisième, et m'ordonna de conduire l'autre dans le grand cabinet.

« Le 12 mars. — Le Roy fut en grande cérémonie entendre le Te Deum à Notre-Dame pour l'arrivée de l'infante. Dispute entre les officiers des gardes du corps et le sr de Bogue, représentant pour le capitaine des cent suisses. Prétendent lesdits suisses devoir être depuis la petite roue du carosse du Roy jusques à la tête des chevaux, et cette dispute est réglée en notre faveur. Le soir, grand bal au Palais Royal commencé par le Roy et Mlle de Beaujolois, née en 1714. Les masques y entrèrent, dès que le Roy en fut sorti, qui fut sur les 11 heures. L'habit de S. M. étoit de drap argent avec un point d'Espagne d'or différent de celuy qu'il avoit, le même jour, au Te Deum, qui étoit de velours cramoisi avec des attaches de pierreries et le gros diamant de la régence sur le nœud d'épaule.

« Du 13 mars. — A la Meute force poissons pris et éventrés. J'eus à la jambe gauche une espèce de goutte, et le soir je montray au Roy l'opale montée que m'avoit donnée M. Sevin, cy-devant conseiller, très-curieux en ce genre.

« Du 14 mars. — A 4 heures le Roi fut à l'opéra

assez mauvais de Renaud, les paroles de l'abbé Pellegrin, la musique de Desmarets, auteur d'Iphigénie. La Royne sortit au 3e acte. Apres l'opéra, grande illumination dans la place du Palais Royal, de l'invention d'Oppenord, architecte de S. A. R. Feu d'artifice magnifique avec des fontaines de vin et de feu.

« Le 15 mars. — Point de conseil, M. le Régent étant malade. Le matin un Te Deum en musique de Gervais chez le Roy. Le soir, sermon du père Portail. M. le maréchal de Villeroy me promet de me chercher un logement au Louvre, pour y changer de linge, quand j'aurois joué au volant avec le Roy.

« Du 16 mars 1722. — Le Roy prit médecine, M. de Villeroy aussi. Le Régent saigné pour un gros rhume. L'après-dîner, la Royne fit faire un blanc, pour tirer 8 petits canons d'argent donnés autrefois par l'électeur de Cologne à M. de Bourgogne, chacun mettoit 25 sols.

« Du 17 mars. — J'achetay 120 ℔ la *République des lettres* qui venoit d'Adine, ancien directeur, chassé de la Compagnie des Indes, pour avoir conservé en or par-delà les 500 ℔ de l'édit.

« Le Roy m'apprit qu'il mouroit encore dans Avignon 20 personnes par jour, et cela nous ayant fait tomber sur les Juifs, le Roy dit que de tous les hommes qui paroîtroient au jugement dernier, ce seroit les plus attrappés. M. de Louvois me donna la médaille où sa tête est représentée par Duvivier avec un beau revers.

« Du 18 mars. — Le Roy joua au volant mieux qu'il

n'avoit encore fait. D'un côté S. M., M. de la Haye qui avoit d'abord été page de la petite écurie de M. le duc de Berry, puis à Mme la duchesse de Berry, puis par elle mis près du Roy. J'étois le troisième de cette partie. De l'autre étoient la Faille maître, nommé par le Roy *Pendrix,* et le comte abbé de Villette, autrefois vicaire de Saint-Cyr, et qui ayant fait de génie un globe pour le Roy qui marquoit tous les mouvements du soleil, s'introduisit à la cour et obtint le prieuré de St-Sernin en Bourgogne de 4000 ^ft^ de revenu, après la mort de l'abbé de Montrevel.

« Du jeudi 19 mars. — Le Roy fut au bosquet, fait quelques années auparavant dans les Thuileries, à la place de l'ancien théâtre de verdure. Tandis qu'il jouoit à la *rancune,* je fus à la foire voir une critique de la pièce de Romulus de La Motte; cette critique fort en vogue étoit représentée par des marionnettes, Fuselier en avoit fait les paroles.

« Le soir, le Roy voulant jouer à une espèce de guerre, et m'ayant nommé pour être général du parti contraire, je lui dis que j'étois trop las, et que je le priois de me faire plutôt soldat de son parti. Il le fit, ce qui n'étoit certainement pas une petite grâce.

« 20 mars. — A la Meute où l'infante vint après dîner, et aussi pour voir Madrid à cause de son nom, mais la visite fut courte.

« Samedi 21 mars. — Coypel me fit présent d'une suite des médailles du feu Roy, gravées par Audran et Simonot sur les dessins de son père, ouvrage au-

quel on est redevable de l'établissement d'une académie des médailles. Je fis voir à M. Sevin une agate qu'il m'avoit donnée brute, et que je fis tailler par Bonier en masque avec des lunettes. Bonier est un ouvrier excellent.

« 22 mars. — Beau sermon du père Portail contre ceux qui discréditent la vertu dans les cours, à cause de quelques défauts des gens vertueux. Après le sermon le Roy fut au bois de Boulogne : la pluye en allant fut très-forte et le Roy se réjouit beaucoup de nous voir mouillés. En rentrant aux Thuileries, M. d'Artigny voulut parler à M. de Croissy dans le carosse de suite, mais la roue prit son cheval par derrière, le renversa et faillit le tuer.

« Lundi 23 mars. — Le Roy commence un jubilé, et fait son étude à 6 heures au lieu de 4, afin de ne point jouer aux cartes. Allant souper ce jour, il me donne un cordon d'argent pour mettre à ma montre, et vient dans la partie de volant. Le Roy a 15 et du mien le rapporteur a 15.

« Mardi 24 mars. — S. M. eut un peu de colique le matin et fut cependant à Vincennes voir une chasse au vol, où Mlle de la Roche-sur-Yon, M. de Bauffremond et Mlle de Henriette furent fort mouillées. Le Roy, au retour, passant par la Grève, vit un malheureux des complices de Cartouche (nommé le Serou, qu'on avoit pris 2 mois devant à la porte de la Charité où il tira 2 coups de pistolet) qui étoit au gibet depuis une heure ; le peuple disoit qu'il n'avoit pas voulu se reconnoître, sans quoy il eût attrapé le

temps d'avoir grâce. Le soir un feu d'artifice fort beau représentant le temple de l'Hymen ordonné par le duc d'Ossuna, ambassadeur d'Espagne, et conduit par Berain. Le Roy, le soir, m'ayant veu boire de la bière à la brasserie de la Croix d'or, me dit que j'avois mal fait de ne pas aller plus bas, à celle de la Rose rouge, qui en fournissoit pour la Meute. On dit aussi que, par prérogative singulière, le duc d'Ossuna fut dans le carosse avec le Roy.

« Mercredi 25 mars. — Mmes de Ventadour et de Soubise étant venues voir le Roy, il m'ordonna de les reconduire à leur carosse. Pendant le chemin, Mme de Ventadour m'apprit les plus jolies choses de l'infante, entre autres qu'ayant demandé au Roy la veille s'il trouvoit le feu beau, et le Roy ayant dit ouy, — « mais vraiment, dit la jeune princesse, il m'a pourtant parlé. »

« Jeudi 26 mars. — Le Roy joua à un jeu nommé la marelle et m'y fit jouer devant madame ***; il nous donna le soir de petites semaines saintes imprimées par Jacques Colombat, imprimeur du cabinet.

« Dimanche 29 mars. — Le Roy parcourut les estampes de Versailles, et témoigna une grande envie d'y aller quand il seroit majeur. M. le comte de Clermont me fit présent d'un manche de fouet en ivoire, qu'il avoit tourné avec Mlle Maubois, fille du fameux tourneur.

« Lundi 30 mars. — Le Roy nous fit manger de gros morceaux de pain et nous défendit, en badinant, de boire; comme je savois qu'une bouteille de

son vin nous attendoit, j'y fus et bus 2 coups. Au retour, le Roy me dit que j'avois bu, mais il me pardonna, disant que je sentois la framboise à cause de l'iris.

« Mardi 31. — Nous fîmes une promenade assez singulière par le bois de Boulogne, St-Cloud et Sèvres. Le Roy m'ordonna d'acheter des gâteaux pour M. le comte de Clermont, et reconnut un petit chien boiteux qui suivoit les gardes du corps pour celuy qui avoit couvert la vieille Mouche, donnée il y a dix ans, par l'Archevêque de Lyon. »

Avril 1722.

« Mercredi 1er avril. — M. le duc, comme surintendant de l'éducation, présenta au Roy le P. Tachereau de Linières, jésuite, pour confesseur. Ce jésuite étoit aussi confesseur de Me mère du Régent, mais le cardinal de Noailles refusoit les pouvoirs pour le Roy. S. M. fut aux ténèbres, aux Théatins, le soir. Je payai 67 ℔ 10 s. à Lempereur, fameux metteur en œuvres, pour une bague bronzée singulièrement, où étoit une agate représentant naturellement un nègre.

« Jeudi 2 avril. — Le chr de R., seul parent de M. de Lunati, m'envoya 6 bouteilles de cédrat de Montpellier; il avoit donné pour le Roy un petit bidet très-joli à M. de Goyon, écuyer de la grande écurie, et je le fis présenter au Roy le lundi suivant. Le soir, le Roy, avant ténèbres, aux Capucins, joua avec

des timbales au volant et rompit lesdites timbales faites de parchemin avec un vernis dessus, façon de la Chine, d'une fabrique nouvelle des Gobelins. Le matin, S. M. avoit été entendre le service aux Feuillans, qui avoient enfin fait leur paix en renvoyant à d'autres couvens les plus séditieux de leurs moines, qui avoient renouvellé leur appel, et pour lesquels on leur avoit ôté la chapelle et privé de recevoir le Roy chez eux.

« Samedi 4 avril. — L'infante fut un peu malade le matin. L'après-midi, le Roy jeta aux marmitons des œufs de pasques de plusieurs couleurs qu'on avoit coutume, toutes les années, de luy donner. Il me fit voir un caillou pris dans la rivière de Seine de la nature d'une agate opaque assez belle. M. l'abbé Raguet y avoit fait graver ces mots : *Seq. pat.*, qui signifient *Sequanius pater,* autour d'une assez belle tête de vieillard dont le buste se terminoit par des flots. Le Roy me la montra avec un autre caillou de même espèce taillé sans être gravé, et un anneau de cuivre pris à la patte d'un héron, avec ces lettres F. G. A. R. 1721, que le Roy expliqua luy-même Frédéric-Guillaume, Roy de Prusse, Altesse royale. Le soir, à six heures, il y eut un bel *O filii* en musique, mais plus déguisé du chant naturel que les années précédentes. Après souper, le Roy badina sur le théâtre de la galerie, et me fit couper les cordes qui faisoient agir la trappe d'Ixion, après y avoir fait descendre d'Artigny, Croissy, etc.

« Dimanche 5 avril (Pasques). — Le matin on eut

nouvelle que M. l'abbé Fleury, fameux auteur de l'Histoire Ecclésiastique, et confesseur du Roy depuis la Régence, que l'on avoit envoyé quérir, malgré les incommodités de ses fréquentes paralysies, venoit de tomber dans un nouvel accident qui l'empêchoit de confesser le Roy, comme le projet en étoit conclu, dans l'embarras des pouvoirs refusés au P. de Linières (1). Pendant la messe, célébrée par M. de Fréjus (2), et le sermon du père Portail, Mme de Trenel, fille de M. Leblanc, ministre de la guerre, fit la quête.

« Lundi 6 avril. — Le Roy fut le matin entendre la messe à l'église St-Germain l'Auxerrois, paroisse naturelle du Louvre; c'étoit pour la première fois. S. M. fut complimentée par l'abbé Vinon, doyen, et nous dit au retour que le motet de la Lande, chanté dans cette église, luy avoit plu, surtout le verset de *fluxerunt aquæ* par l'Italien Paccini, eunuque. Après dîner le Roy fut dans la chambre de Chancenetz, premier valet de chambre; suivant sa coutume de l'année précédente, il y tint son petit conseil de maréchaux dont je suis le rapporteur né. Il parla d'un

(1) La *Gazette de France* annonçait à la date du 31 mars que le Père de Linières, de la compagnie de Jésus et confesseur de Madame, était nommé confesseur du Roy.

(2) « Le 5 avril, jour de Pasques, le Roy entendit la grande messe célébrée par l'ancien évêque de Fréjus, et chantée par la musique..... Le même jour, le Roy fit rendre les pains bénits à Saint-Germain l'Auxerrois, paroisse du Louvre. Ils furent présentez par l'abbé Saumenery, l'un des aumosniers, et par un maistre d'hostel de S. M.; ils étoient précédez par un détachement de Cent-Suisses, par les Trompettes, les Hautbois, les Tambours. » (*Gazette de France.*)

rêve qu'il avoit fait sur mon compte assez singulier, et nous donna du thé que nous fîmes nous-mêmes. Il n'étoit pas dans sa gayeté naturelle, et cela parce qu'il avoit depuis la veille un mal aux dents qu'il vouloit cacher, crainte qu'il ne fallût en venir à l'arracheur; il se plaignoit au contraire d'un mal de tête, et je le découvris en ce qu'il dit, parlant de la douleur d'arracher une dent, que si cette douleur duroit seulement 2 minutes, il n'y a point d'homme qui fût capable de la supporter.

« Après l'étude, le Roy fut à l'Assomption, où il y eut un motet de filles : une entre autres de la famille de la fameuse Me Cheret qui y avoit si bien chanté. Le soir, comme on parloit du projet qui venoit de se répandre de mener le Roy à Versailles, S. M. me dit que le feu Roy qui n'avoit pas voulu que son successeur restât à Versailles après sa mort savoit bien ce qu'il faisoit, et qu'ayant ordonné qu'il allât à Vincennes, Paris n'étoit point Vincennes : ce qui marque son peu de goût pour cette capitale qu'il regarde en effet comme les autres enfans font leur collége.

« Mardi 7 avril. — Le Roy fut à Vincennes au vol et se mouilla beaucoup au retour; comme c'étoit la Foire de St-Antoine, j'achetay en passant devant 2 paires de pantoufles de pain d'épice pour M. le comte de Clermont, ce qui réjouit beaucoup le Roy. On dit le même jour à Sa Majesté que le housard étoit mort, c'étoit le fils d'un savetier de Versailles d'abord habillé en housard, puis en abbé. Le Roy le faisoit étudier avec plusieurs autres enfans, comme le fils du suisse de

M. le Maréchal, un petit Tréville (un Indien). Ce dernier étoit mort aussi quelques mois devant. Mouche mourut ce jour-là.

« Mercredi 8 avril. — Le Roy ordonna à M. Blouin, gouverneur de Versailles, de me donner un logement au château, ainsi qu'à d'Artigny, Moussy, La Perouse, Clinchant, du Brunet et Boucheman. M. de Pezé assura qu'il étoit bien aise d'aller à Versailles, quoyque dans le fond il fût désagréable pour luy de voir le Roy s'éloigner de la Meute. Cet éloignement de Paris ne laisse pas de punir Marcel, qui au préjudice de Balon, maître à danser du Roy, s'étoit fait nommer maître de la Royne, parce qu'il montroit à une sœur de Mme d'Averne qu'il avoit fait agir. De fait pour 1200 ^lt^ qu'il aura en suivant la Royne, il perdra pour plus de 4000 ^lt^ d'écoliers (cela s'est changé depuis).

« Ce jour même, M. de Verneuil, un des 4 secrétaires du cabinet, fit apporter au Roy 120 volumes de toutes les gazettes imprimées depuis leur origine et commençant en 1632 ; le Roy avoit desiré d'avoir cette suite, qui étoit reliée par du Bois, son relieur ordinaire.

« Jeudi 9me. — Le Roy voulut jouer à la *queue du loup*, et comme j'étois extrêmement fatigué après avoir fait le loup, il m'ordonna de faire le berger. Je m'en défendis, mais il me dit : « Non, non, je le veux, vous serez le berger Tircis. » Après ce jeu nous fîmes une partie de volant, S. M., M. de Croissy et moy contre M. de Pezé, Moussy et d'Artigny, où nous ga-

gnâmes chacun une pistole : ce qui divertit fort le Roy. M. le maréchal en sortant me promit de faire meubler l'appartement promis, et me pria de n'en point parler aux autres.

« Vendredi 10 avril. — Le Roy, plein de l'idée de la survivance de Me de Soubise qui devoit prêter serment pour la charge de gouvernante des enfans de France, nous fit aussi prêter serment en riant, à M. de Croissy et à moy, pour la survivance du tabouret que M. le prince de Turenne occupoit dans le petit coffre de la terrasse. On vint luy dire que la nouvelle de la mort du housard étoit fausse, et il m'envoya sur-le-champ à M. de Fréjus pour luy apprendre.

« Il donna en se mettant à l'étude un fouet à la Pérouse et une tabatière à moy, tous deux de l'ouvrage des Pères de la Trappe.

« Samedi 11 avril. — On savoit alors que le dédoublement des troupes étoit conclu, ce qui avoit causé de grandes négociations, puisque M. le Blanc, ministre de la guerre, pour être trop des amis de Me de Pleneuf, mère de M. de Prie, avoit encouru l'inimitié de Me de Prie, et par conséquent de M. le duc dont il avoit failli être renvoyé. Cependant il avoit pris le dessus et le dédoublement (étoit) certain. Le Roy qui vit, dans le registre de son petit conseil dont je suis gardien, l'ancien état d'un régiment de la terrasse avec les capitaines en second, nous fit travailler à le dédoubler. Il fut ensuite au bosquet, où le major me fit remarquer que la règle de faire ser-

vir auprès de l'infante le plus ancien des deux exempts d'une telle compagnie étoit introduite à tort par M. de Noailles, puisque le service du Roy étoit censé préférable à tout, quoique l'exempt de l'infante fut comme son capitaine. L'on dit qu'ils ont pour profit de la bougie et de la paille.

« Dimanche 12 avril. — Le Roy eut à la messe un fort beau motet de Guignard et (fut) confessé par l'un de ses chapelains nommé l'abbé Chupnel, qui confessoit aussi les cent Suisses. On prit ce parti, parce que la 15e de Pasques alloit finir, et qu'on ne voulut pas que le Roi pâtît de ce que l'affaire du confesseur n'étoit pas terminée. On avoit fait courir le bruit la veille que l'abbé d'Argentré le confesseroit pour cette fois.

« Le même jour. — Le Roy étant au Cours, après avoir entendu Salut aux Capucines, vit passer Mme de Polignac dans un carosse, en habit d'amazone. M. le maréchal me chargea d'aller savoir où elle alloit et avec qui elle étoit. C'étoit avec Mme de Sailly, sa cousine. Le soir j'eus une grande conversation avec M. de Téligni, gouverneur de M. le comte de Clermont, sur ce qu'un huissier de chez le Roy avoit, disoit-il, rapporté à l'abbé Desforgues, son sous-précepteur, que ce prince étoit fort libre en paroles, et je le rassuray là-dessus.

« Lundi 13 avril. — Le Roy, étant à la Meute et ayant pris un petit lapereau en vie, me dit que je me souvenois bien d'être son porte-lapin, parce que, étant dauphin, je luy en avois porté un de la part du

Roy. Je luy demanday tout de même la permission de le porter à l'infante, ce qu'il m'ordonna, et la princesse s'en réjouit beaucoup. Elle me fit danser avec elle, et parlant avec Louisa, sa remueuse, je m'aperceus que, quoique très-raisonnable, elle avoit pourtant une idée outrée des beautés de son pays, car elle me pria de dire à M. le maréchal de Villeroy que la Seine, que nous voyons du balustre de l'infante, étoit beaucoup moins belle et grosse que le Mançanarès.

« Mardi 14 avril. — Le Roy fut au vol (1), et comme je dînay chez St-Chaumont avec R**, revenu de l'Amérique, le marquis de Varennes, M. du Bois, lieutenant colonel de St-Chaumont, qui avoit eu la garde de M. de Richelieu à la Bastille, je n'arrivay que sur la fin. Le Roy s'en aperçeut, mais je le priay, en riant, de me dire quelle étoit la dernière pièce qu'on avoit volée, afin que je parusse bien instruit; il le fit et entra dans la plaisanterie.

« Mercredi 15 avril. — Étant dans sa petite garde-robe, il fit racler une tache noire qui étoit au plafond, parce que, disoit-il, M. de Fréjus ayant gagé d'entrer dans ladite garde robe avec un flambeau sur la tête, le flambeau avoit été donner contre le plafond. Il dit aussi que, puisque Moussy avoit eu un carosse à 29 ans, je n'avois plus que 8 mois à attendre (cela s'est trouvé quasi vray par ma charge). Le soir, il fut chez l'infante, et j'appris qu'elle se mettoit à

(1) Au parc de Vincennes.

pleurer toutes les fois qu'elle voioit M. de Pezé, qui apparemment avoit voulu pousser quelque plaisanterie trop loin avec elle, comme de luy voler ses diamants.

« Jeudi 16 avril. — Le Roy dans notre petit conseil distribua de petits gouvernements dans Versailles, j'eus celuy du salon de la chapelle et des médailles. Après cela il fut voir tout le petit bagage, que M. de Puységur avoit fait faire pour luy montrer les vivres, mais il fracassa tout cela au grand déplaisir du Sr Hermann, ingénieur favorisé par M. le maréchal, qui luy faisoit donner 500 ℔ par mois et qui avoit eu le soin de faire cet équipage. Ces 2 mêmes messieurs faisoient aussi pour le Roy une machine, par laquelle il pouvoit discerner, d'un coup d'œil, sur une table toutes les évolutions militaires.

« Vendredi 17 avril. — Le Roy eut une grosse dent d'en haut arrachée par Landumier. Il m'ordonna de luy aller quérir chez un marchand d'estampes, nommé Mortain, sur le pont Notre-Dame, le livre où sont gravés tous les bosquets de Versailles, et il acheta ce livre 30 francs.

« Samedi 18 avril. — Le Roy ayant appris que M. le prince de Turenne avoit eu le doigt brûlé par une pierre de phosphore, mise en bague, et qu'il avoit frotté trop fort en faisant des armes, se souvint que le même accident m'étoit arrivé 6 mois auparavant chez Mme la princesse, une de ses demoiselles ayant approché la bougie, tandis que j'en faisois les expériences, ce qui faillit me coûter deux doigts, et le

baume de la Mecque de l'ambassadeur turc, dont le Roy me donna une petite bouteille, servit beaucoup à me guérir.

« Mardi 21 avril. — En revenant du vol, le Roy m'ordonna d'acheter pour M. le comte de Clermont une bouteille d'osier pleine de bière et un gobelet, ce que je fis, plus des gants couleur de chamois; toutes ces emplettes le réjouirent extrêmement dans son carrosse.

« Dimanche 26 avril. — M. de Cassini, dont je suis parent, ayant découvert une tache dans le soleil, vint en porter la figure au Roy, avec M. Marolles, son cousin. Le Roy se ressouvint d'avoir veu sa femme la veille à son souper, et me le dit. Il me donna aussy un verre noirci pour regarder le soleil, qu'il avoit fait luy-même 3 ans auparavant. M. de la C***, cy-devant gouverneur de M. de Montmorency, vint aussi. Il est fort attaché à l'astronomie, et le Roy, qui semble prendre quelque amusement dans cette science, le consulte volontiers.

« Lundi 27 avril. — M. le maréchal eut un peu de goutte à la main. Je receus et fis voir au Roy une grande lettre de l'abbé le Comte qu'il m'écrivoit de son abbaye de St-Sernin. Le petit Laval, neveu de Balon, et qui montroit à danser à Rochemure, me parla de son état, et me dit qu'il avoit grand peur que son contrat de 60,000 livres ne fût vendu quasy pour rien : c'étoit tout ce qui lui restoit de plus de 100 mille écus que la Journet luy avoit fait gagner aux actions. La Pérouse avoit voulu acheter ce contrat

parce qu'il étoit hypothéqué sur 2 maisons de la rue St-Nicaise qu'il vouloit acquérir.

« Mardi 28 avril. — En allant au vol, le cheval de Marquessac, neveu de M. de Brissac et major des GDC, tomba sur le pavé et ne se fit point de mal ; celuy de la Madeleine prit des tranchées auprès du Roy et se laissa tomber quoi qu'on pût faire. Au retour je montray au Roy le père Daniel, il le reconnut, et le père du Halde aussi, et me dit que ce dernier luy avoit présenté le matin même un de ses recueils de lettres édifiantes (c'est le 15me). Ces deux pères sont de nos amis, à mon frère et à moy. Le P. du Halde a été mon préfet au collége, et le P. Daniel a bien voulu recevoir quelques instructions de moy, au sujet des gardes du corps, pour son livre de la *Milice françoise;* ils me remercièrent fort l'un et l'autre d'avoir fait songer le Roy à eux, qui outre cela me parut les connoître avec bonté, car m'ayant demandé quel étoit le supérieur de la maison professe et luy ayant dit à tout hazard le P. Tournemine. « Eh ! non, me dit-il, c'est le père Gaillard, et le P. Tournemine est bibliothécaire. » — « Est-il vray, me demanda-t-il, que ce père soit plus laid que le feu père Martineau ? »

« Mercredi 29 avril. — Le Roy, au bosquet, joua au Mail avec des (laines) et me mit de la partie. Il parla de l'accident arrivé à quatre musiciens qui, en revenant d'icy chez M. le prince de Conti, étoient dans un fiacre qui versa. Cochereau s'y cassa la jambe, Martin et Francœur eurent une légère contusion.

« Jeudi 30. — M. de Pezé étant allé à son régiment, M. de la Haye tint table pour luy à la Meute. Saumery, exempt des gardes du corps, se laissa tomber sur un gazon et entraîna avec luy le comte de Clermont à qui il ne fit point de mal. J'eus ordre du Roy de lui chercher des vers à soye; j'en trouvay chez une vieille femme nommée Mme Lefevre, veuve du fameux écrivain. Cette femme fut présentée au Roy et faisoit des raisonnements assez drôles; elle en eut quelques pistoles. Comme le Roy revenoit du parc de la Meute au château, je me mis sur la portière de sa calèche. Une petite (*daine*) fort jolie nous suivoit; elle mange du papier, et ne craint point les coups de fusil que le Roy tire à ses oreilles. »

May.

« Vendredi 1er may. — Le Roy me donna une cuiller de bois des pères de la Trappe, et me dit qu'il en avoit donné cy-devant plusieurs aux capucins, et que l'abbé Vitinan en ayant fait venir un et luy ayant demandé s'ils usoient de pareilles cuillers, il avoit dit que ouy, et en avoit tiré une de son gousset dont S. M. rit beaucoup. Nous essuyâmes de M. le Ml beaucoup de plaisanteries sur la grandeur des logements que nous devions occuper au grand commun dont voicy l'état apporté au Roy.

1er étage.	38. D'Artigny. .	3	pièces,	M. d'Urfé.
	51. Calvière.. .	3	*id.*	M. de Caylus.
	51. Moussy. . .	3	*id.*	M. Dourdan.

2e étage.	63. Marolle. .	3 pièces,	M. Rouelle.
	69. La Pérouse.	3 *id.*	M. de Mimeure.
3e étage.	du Brunet.	3 *id.*	M. Loiste.

« M. de Ruffey, chez qui je dînay ce jour-là, m'apprit que M. le M[1], au sujet de ces logements, avoit insinué au Roy que nous n'étions pas tous pour être traités également, les 4 premiers ayant l'honneur d'être gens de condition. Cela vint de ce que le Roy, outre les logements susdits, en avoit aussi demandé pour Boucheman et pour Clinchant. Il m'apprit tout de suite que la cassette du Roy venoit d'être augmentée de 100 louis de 45 ft pièce, et au sujet de M. de Puységur qui étoit chargé d'instruire le Roy des évolutions, il me dit qu'ils n'avoient pas sujet d'être contents l'un de l'autre.

« Samedi 2 may. — Le Roy fut faire du chocolat dans la chambre de Chancenetz, ensuite fut auprès de Coustou le cadet qui modeloit en terre grasse le buste de S. M., afin, disoit M. de Launay, que les graveurs de médailles copiassent chacun cette tête pour les médailles du sacre du Roy. Il fut aussi un moment visiter l'ouvrage de M. de Puységur et Darmand, et comme je voulois l'y suivre, il dit qu'il attendoit à me le faire voir que tout fût achevé. Darmand voyant ensuite que le Roy prenoit plaisir à voir éclore des œufs de vers à soye, fut lui quérir un livre de Stradan, où la manière de les élever et de les nourrir est expliquée.

Dimanche 3 mai. — Je fus à une pièce italienne, intitulée la *Surprise de l'amour;* je n'ay jamais, de

mes jours, veu jouer aussi parfaitement que le faisoit la petite Sylvia.

« Lundi 4 may. — Je pris médecine. L'on m'apporta plusieurs bijoux et coquillages achetés à l'inventaire de l'abbé Vilain, chanoine de Beauvais. J'en achetai quelques-uns pour mon cabinet.

« Mardi 5 may. — Je commençay par l'ordonnance de M. Sidobre à prendre des bouillons d'écrevisse ; il ne voulut pas que j'en prisse de vipère, comme je le désirois.

« Mercredi 6 may. — Ayant été deux jours sans paroître devant le Roy, ce prince eut la bonté de me dire : « Le premier jour que vous étiez absent, je crus que vous pouviez être allé à Versailles ; mais, ne vous voyant pas encore le second, j'ay été sûr qu'il falloit que vous fussiez malade. » Il alla le soir au bois de Boulogne, et, tandis qu'il chassoit, je restay à causer avec le maréchal de Villeroy qui me promit de doubler ma pension de la cassette de 600 ℔. Le soir, j'allay porter un lapin à l'infante qui me fit voir un petit dauphin, homme de cire, qui luy servoit de poupée.

« Jeudi 7 may. — Le Roi, m'ayant rompu mes ciseaux, m'en donna d'autres.

« Vendredy 8 may. — Le Roy fut au Cours, et plusieurs pauvres s'étant présentés, le maréchal me dit de leur donner une pistole ; je n'avois que 10 francs que je donnay. Chancenetz me les rendit ; quand il montra le compte au maréchal, je receus force railleries pour n'avoir pas eu un louis vaillant : car selon la vieille cour une pistole, c'est un louis d'or.

Après souper, le Roy, ne sachant que faire, contrefit les distractions de Ménalque ou de M. de Brancas, et par exemple me donnant la main fit semblant de pisser contre la tapisserie. Ensuite il voulut luy-même faire des omelettes et œufs en chemise; je luy montray à les faire à la *fanatique* sur la poêle rouge, mais cet amusement luy fut interdit.

« Samedi 9 may. — Il m'ôta ma bourse à cheveux, et voulut que son baigneur me peignât ma perruque tout du long. Il arracha à tous ceux qui en avoient, les rubans de devant de leur bourse, disant que cela ressembloit au *solitaire* des femmes qu'il n'aimoit point. Comme il alloit chez l'infante, on ne trouva point la clef de la grande galerie, et M. le maréchal la fit enfoncer : ce qui fit murmurer.

« Dimanche 10. — Le Roy ayant veu la veille en passant dans la galerie 2 tableaux de Coypel, cela luy donna envie de voir ce jour-cy son œuvre gravé. Je luy en expliquois les principaux sujets, et comme il m'eut demandé celuy de l'*Amour qui se réchauffe chez Anacréon,* et que je luy eus dit qu'il le blessa, le Roy me dit : « Mais que devint cette blessure? Je crois qu'une autre fois il n'eut garde de le recevoir! »

« Lundi 11 mai. — Je fus visiter l'appartement qui m'étoit destiné au grand commun; c'étoit au premier étage, à la même exposition que la chambre du Roy sur les écuries et la place d'armes. M. Joly, maître à voltiger des pages, l'occupoit avant moy à cause de son épouse qui étoit femme de chambre de l'infante; il avoit même fait percer, de nuit, deux murs qui luy

avoient donné 3 chambres de plus, mais ces chambres m'ont été ôtées.

« Mercredi 13 may. — Le Roy pêcha beaucoup d'écrevisses à la Meute et me les donna toutes.

« Jeudi 14 may. — Le Roy m'ordonna de luy faire des lampes avec de l'huile et un morceau de pierre d'amiante filé en jarretière. Le soir il fut à Ste-Elisabeth, près du Temple.

« Vendredy 15 may. — Le Roy passa en revue dans la grande allée du Roule ses 2 régiments des gardes françoises et suisses. Le Roy s'en revint à cheval pour la première fois jusqu'à l'escalier des Thuileries.

« Samedi 16 may. — Le Roy et l'infante tiennent sur les fonts de baptême le fils dont Mme la princesse de Carignan étoit accouchée depuis peu; elle est fille du duc de Savoie et de Mme de Verrue. Son mari l'avoit autrefois épousée par amour, il est un des plus proches héritiers du duc de Savoie. Il a retiré depuis peu de l'opéra la Antier, qui est une danseuse bien faite, qui avoit dansé autrefois à la Foire.

« Dimanche 17 may. — L'évêque de Verdun fait présent au Roy d'une espèce de boisseau plein de dragées de toutes sortes. Le Roy, après en avoir donné à 5 ou 6, en fait faire une espèce de curée aux jeunes gens qui ont l'honneur d'être appelés le soir pour rester avec luy.

« Mardi 19 may. — Le Roy va complimenter Mme la princesse de Conti sur la mort de son fils. M. le duc apprend au Roy au bois de Boulogne à *jareter* un la-

pin sans couteau, en luy déchirant seulement les ergots.

« Mercredi 20 may. — Pour jouer à l'oye, le Roy envoya chercher une bourse pleine de petites monnayes d'argent; j'eus pour ma part, et pour servir de marque, une pièce de 12 sols, qu'il me dit avoir été au Roy d'Espagne.

« Jeudi 21 may. — On prend au bois de Boulogne avec les furets un lapin qui a une étoile blanche au front. M. le duc prétend que cela prouve que c'est le 3me de cette portée. En revenant aux Thuileries, deux Allemands étoient sur la terrasse, du côté de l'eau, qui sonnoient du cor à partie à ravir.

« Vendredi 22 may. — M. le chevalier de Pezé apporte un tiroir plein de bijoux, et le roi nous distribue ces pastilles; il veut ensuite jouer à la balle et m'ordonne de marquer.

« Samedi 23 may. — On apporte au Roy un char avec 2 figures de cire très-délicatement travaillées : un coq traînoit ce char et étoit précédé de 2 autres coqs ayant chacun sur leur dos une espèce de gendarme de carton qui sautoit avec eux d'une façon assez plaisante. On les a depuis montrés à la Foire St-Laurent.

« Dimanche 24 may. — Jour de la Pentecôte, Marchand, organiste des Cordeliers, joua devant le Roy d'une façon surprenante; c'est un homme d'un genre et d'un talent singuliers dans cette partie. On présenta au Roy M. de Leyde, général des troupes espagnoles, qui avoit fait une si belle défense en Sicile

quelques années devant, et qui venoit tout nouvellement de remporter de grands avantages contre les Maures sur les côtes d'Afrique : c'est un petit homme assez mal fait, mais de beaucoup de valeur et de ressource.

« Lundi 25 may. — M. de Ruffey, sous-gouverneur du Roy, ancien lieutenant général et sous-lieutenant des mousquetaires, se met entre les mains de Vinache pour rétablir sa santé et guérir d'un rhumatisme considérable. Ce Vinache avoit été jadis un fondeur assez fameux. Il avoit été, dit-on, à la Bastille pendant 10 ans. J'ay ouy dire à M. de Noailles qu'ayant receu 1500 écus d'avance pour fondre un buste du maréchal son père, Vinache l'avoit toujours payé de mauvaises excuses jusques à ces derniers temps, qu'il avoit été contraint de se payer en tisanes et en élixirs pour Mme la duchesse de Noailles. Il prétendoit avoir trouvé ce secret par le secours de la chimie, la quelle luy avoit été nécessaire pour son premier métier de fondeur. Il se donnoit 78 ou 79 ans, quoy qu'il ne les parût point, et M. Dodart à la tête de quelques autres docteurs avoit été contraint d'approuver quelques épreuves qu'on avoit faites de son remède. M. de Contade en avoit tiré un secours merveilleux. M. de Guiche, depuis duc de Grammont, en faisoit un usage habituel : en un mot, c'était une vogue des plus complètes. Ce même jour, je jouay au volant contre MM. Croissy et Chancenetz sous jambe devant le Roy, et je gagnay. On présenta à Sa Majesté le soldat auquel il avoit fait donner grâce, quelques an-

nées auparavant, sous Mme de Ventadour. Un nommé Deschamps, natif de Dieppe, et qui avoit été autrefois soldat dans le régiment du Roy, luy fut présenté à la Meute. Il est actuellement directeur des manufactures de St-Etienne ; il montra à Sa Majesté un fusil qu'il promettoit faire tirer 40 coups en un quart d'heure, et de fait il en fit l'épreuve, et en 5 minutes de temps il tira 20 coups. Il ne faisoit que secouer son fusil, après avoir jeté la balle dedans, et avoit sous la main une avance de bois pour empêcher que le canon ne brûlât la main.

« Mardi 26 may 1722. — Un petit enfant de 4 ans, fort hardi, et vêtu singulièrement, vient causer avec nous chez le Roy. Il se dit fils de Francine de l'Opéra, de la part duquel il vouloit parler au Roy. Nous le présentâmes au Roy, qui s'en amusa, et surtout de ce que je luy persuaday, en lui montrant Busca, d'aller après luy et l'appeler de toute sa force Papa Musca.

« Mercredi 27 may. — Le Roy me fait ce jour le maréchal de la terrasse, et me fit prêter serment sans perruque et le bras nud et élevé. Il me donne aussi Lambert pour succéder à mon employ de rapporteur.

« Jeudi 28 may. — Le Roy allant à la Meute, le cheval d'un garde du corps s'emporte et renverse la Torillière, qui regardoit passer Sa Majesté. Je vais voir ce que c'est, et, causant avec eux, Fontenay, qui connoissoit mon père, m'apprend tout le désordre de la comédie.

« Vendredy 29 may. — Le Roy, en causant, se ressouvient d'une aventure qui nous avoit tous beaucoup inquiétés un an auparavant, lorsque tenant dans sa bouche 2 ou 3 compositions de verre taillées, où étoit sa tête représentée, il en avala une qu'il ne rendit que 2 jours après, et que M. Dodart eut pour ses profits au bassin.

« Samedi 30 mai. — Le Roy nous apprend qu'on a donné les 10 couronnes du Sacre à faire à Germain, fameux ciseleur. Je vais voir un nommé Meissonnier, autre fameux dans le même genre, mais pour des ouvrages plus délicats, comme des pommes de canne, etc. Le Roy, prêt à tomber dans son bosquet, est soutenu par Caulet, cadet des gardes du corps.

« Dimanche 31. — L'Infante va à la Meute, et dîne avec Mme de Ventadour; la feste étoit fort grande, et beaucoup de tables. On parle de donner cette maison à l'infante quand le Roy seroit à Versailles. »

Juin.

« Lundi 1er juin. — La chatte du Roy, nommée Charlotte, fait 4 petits chats très-jolis; le Roy les caresse beaucoup, et, à force de les tourmenter, il en meurt 3 en 24 heures de temps.

« Mardi 2 juin. — Le Roy me donne une tasse de cuir de Russie et un bilboquet avec une bille d'agate.

« Mercredi 3. — Le Roy examine s'il est vray qu'en coupant de la fougère, on trouve dans la racine l'aigle déployé à 2 têtes aux armes de l'Empire.

« Jeudi 4 juin 1722. — Feste Dieu (1). Le Roy va à pied à St-Germain et rencontre le Régent avec la procession de St-Eustache. Le soir aux Capucins, puis au bois de Boulogne, où le carosse du maréchal est renvoyé et nous dedans fort penauds.

« Vendredi 5. — Salut aux feuillans.

« Samedi 6 juin. — Il joue *au moine*, fait ôter à tout le monde ses souliers, met les miens, et me donne quatre grandes médailles de son histoire. Salut et *Ave Maria,* où la fille de Bisoton, religieuse belle comme le jour, et les autres chantent pour la première fois *Domine salvum fac regem* (2) ».

(1) Le 4 de ce mois, feste du Saint Sacrement, la procession de Saint-Germain l'Auxerrois vint à la chapelle des Thuilleries, où le Roy la reçut à la première porte de la cour qui étoit toute tendue des tapisseries de la couronne. Sa Majesté, après avoir reçu la bénédiction, accompagna le Saint-Sacrement jusqu'à la chapelle, où l'on chanta un motet en musique. Ensuite le Roy reconduisit le Saint-Sacrement jusqu'à l'église paroissiale de Saint-Germain l'Auxerrois.

(2) C'était au monastère des religieuses de l'*Ave Maria*, où le Roy, après le salut, monta à la grille où il se recommanda aux prières des religieuses et les assura de sa protection. (*Gazette de France.*)

BACHAUMONT

BACHAUMONT [1]

L'anecdote est l'indiscrétion de l'histoire. C'est Clio à son petit lever. Avant de donner audience aux grands événements, à toutes les choses officielles d'une époque, avant de relever l'état civil d'une nation, avant d'aller au grave et au sérieux de la vie publique de l'humanité : les levers et les couchers d'empires, les discordes populaires, les armées victorieuses, la place publique, le palais, les camps, la patrie ; — avant d'être Muse, la Muse est femme : Diogène Laerce la repose de Thucydide. Elle accueille tous et toutes pouvu qu'on sache et qu'on dise. Elle a sa cour de conteurs qui écrivent au pied de son lit, et qu'elle s'oublie parfois à applaudir comme de grands historiens : Saint-Simon

(I) D'après les papiers de Bachaumont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits. Volumes 327, Histoire française, et 359, Belles-lettres françaises.

Depuis la publication de cette étude, ce fragment de mémoires a été publié littéralement sous le titre de : *La Jeunesse de Bachaumont*, dans le *Magasin de la Librairie*. Vol. III, année 1859.

sort de chez elle par la porte d'où sortit le gazetier Loret.

Alors, à l'encouragement de ses sourires, l'anecdote va jupe courte, trottant menu, tournure leste; l'anecdote va, et court, et se glisse. Elle se penche pour mieux entendre, elle monte sur les chaises pour mieux voir, elle est dans les coulisses, elle voit allumer les chandelles de toutes les tragédies; elle entre partout, elle lève tous les toits; elle sait le dessous des masques, le dessous des cartes, le dedans des alcôves; elle est accueillie partout, parce qu'elle est une médisance; elle est une puissance déjà, parce qu'elle sera la Presse. L'anecdote! sorte de bouche de bronze à la façon de Paris, où l'on jette la vérité en riant.

Au siècle de l'anecdote, au dix-huitième siècle, il y eut parmi les curieux et les bavards un anecdotier parfait, excellemment doué pour les devoirs de sa charge. Il avait des yeux, des oreilles et de l'esprit. Il savait écouter, entendre, comprendre et redire. Il possédait le *flair* du vrai. Il aimait les cancans, mais comme un délicat, avec un certain choix. Il suivait l'opinion publique, mais ainsi qu'un galant homme, à distance et modérément. Il avait ce goût et ce dégoût du monde qui fait les bons juges. Il ne servait ni passion, ni parti, ni amis, mais son plaisir, qui était de regarder et de conter le monde tout comme une comédie. Il était modeste encore, et plein de cette sagesse rare qui délivre de l'amour-propre : il montrait la lanterne magique, sans se

montrer. Assis à l'aise devant son temps, en se jouant, par vocation et par passe-temps, jour par jour, pour lui-même et quelques-uns, Bachaumont jetait sur le papier, toute chaude, l'histoire volante, le bruit vibrant encore, l'âme à peine morte des jours et des nuits de ce joli siècle, léguant à la postérité, dont il se riait, ce trésor, cette source intarissable, cette chronique vivante : les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France.*

Un gentilhomme pauvre, le plus pauvre du pays Chartrain, eut des enfants, et beaucoup (1). Le plus intelligent se fit médecin, se maria, et eut un fils, un fils unique, enfant gâté, joueur et paresseux dès l'enfance, et naturellement étoffé pour le repos et la joie. Le père était devenu un médecin à la mode, le fils un grand gaillard de belle venue, la morale

(1) Fragments de Mémoires autographes de Petit de Bachaumont, en tête desquels se lit : « Un de mes amys me dit, un jour : Je sais à peu près tout ce qui vous est arrivé depuis que je vous connois, mais j'ignore tout ce qui a précédé le jour de notre connoissance, je ne m'intéresse pas moins à l'un qu'à l'autre, ainsi je vous demande de m'en instruire. Le motif de votre curiosité, luy répondis-je, est trop obligeant pour ne m'y pas soumettre. Mais comment ma paresse et la crainte d'abuser de votre patience me permettront-elles un récit dont je craindrois la longueur et pour vous et pour moy? J'ayme mieux vous promettre de vous écrire, si par la suite je trouve quelque loysir assez long pour cela; je pourroys même peut-être plus aysément vous écrire des choses que mon extrême timidité m'empêcheroit de vous dire. Il voulut bien se contenter de cette excuse pour le moment, et de ma promesse pour l'advenir. Il l'exigea de moi, et quelque tems après, m'estant trouvé à la campagne, dans un aymable loysir, l'envie de tenir ma parole et de satisfaire un amy auquel je ne peuvois rien refuser, me fit luy écrire ce qui suit... »

fort large, digne en tout point de faire un héros de l'abbé Prévost, amoureux de débauches, et courant le gros plaisir avec une société de friponneaux et de petits coquins, dont ses cousins germains étaient la fleur choisie. Le fils avait remarqué que son père rentrait, maintes fois, à la maison dans la journée, montait prestement à son cabinet, entrait, sortait, et après un tour de clef se remettait à courir. Les trous de serrure étaient déjà, en ce temps, faits pour regarder; et le fils vit son père vidant ses poches sans compter. Une fausse clef n'est point longue à forger; et le jeu et la débauche reprirent de plus belle. C'était une si bonne source, et si riche, et si inépuisable, qu'un cousin eut des soupçons, épia le voleur, le surprit en flagrant délit, et bon gré, mal gré, entra dans la communauté. De ce jour, le tas d'argent alla diminuant de telle façon que le bonhomme de père découvrit tout. Le cousin fut envoyé au Canada, et le fils mis à Saint-Lazare.

Le fils sortit de Saint-Lazare. Il sortit gros joueur, et beau joueur, ce qui le recommanda dans le monde; aimable homme, accommodant et facile, tout à tous; puis une jolie voix et de l'expression quand il chantait; et la bonne figure d'un viveur, une de ces figures qui sont la joie autour d'une table. Point d'affaires! aujourd'hui le cabaret, l'opéra, la comédie, le jeu; demain, le jeu, la comédie, l'opéra, le cabaret; car il vivait, l'heureux homme, au beau temps du cabaret et de la gaieté

des soupers. Point de babioles ni de quadrilles! c'était alors l'inconnu; il n'en était question, pas plus que de sottes pécores, de caillettes ou de précieuses, pas plus que de maris grossiers et ennuyeux. L'invitation se faisait à la sortie du spectacle; on enrôlait dans ses rangs des comédiens, des musiciens, des chanteurs, troupe enjouée qui apportait l'esprit et le rire au bon vin de la bonne compagnie; on mettait la main sur quelque joyeux faiseur de vers qui n'était pas du métier, et ne prétendait qu'à mettre un refrain sans façon sur les lèvres; et c'était toutes les libertés et toutes les aises de l'esprit, le sublime dans le voluptueux, ce repas que les buveurs abordaient avec la chanson :

« Si tu veux sans suite et sans bruit
Noyer tous tes chagrins, et boire à ta maîtresse,
Viens avec moy; je sçais un réduit
Inaccessible à la tristesse :
Là nous serons servis
De la main d'une hôtesse
Plus belle que l'astre qui luit;
Et mêlant au bon vin quelque peu de tendresse,
Contents du jour, nous attendrons la nuit! »

Ce réduit, c'était votre cabaret, Chéret, « bonhomme fort poly »; et le vôtre, madame Chéret, « belle comme le jour, et sage à ce qu'on disait »; c'était toi, cabaret de *la Cornemuse,* immortalisé par la soif et les vers des Joly, des Lafond, des Regnard, des Vergier. « Hélas! — s'écrie Bachaumont, l'historien sans respect, qui ne tait rien de la vie de

son père; — hélas! dans mes premières années, je voulus voir les lieux habités par de si aimables convives; je ne trouvay qu'un vieil hôte hébété et de médiocres vins, et cherchay à égayer mon imagination attristée en buvant beaucoup à ces illustres morts; mais je ne fis que m'enivrer. »

Pendant que le père de Bachaumont buvait aux meilleurs tonneaux de Chéret, son grand-père se poussait à la cour, où il avait acheté une charge de médecin ordinaire du roi. Des compliments bien bas aux grands seigneurs et des louanges fort emmiellées à de vieilles coquettes accroissaient chaque jour sa fortune et sa réputation. Une chose, dans ces prospérités, désolait le vieux médecin : la paresse incurable de son fils et le dégoût qu'il affichait pour tout emploi. Il avait essayé de l'introduire à la cour; mais le jeune bourgeois avait eu la témérité de proposer un si gros va-tout à M. de Vendôme, que M. de Vendôme, piqué, s'était levé sur un : « Je ne joue pas si gros jeu. » Le bonhomme désolé avait fait mander son fils à la toilette de la Reine, qui le sermonna vertement, lui disant qu'il ferait mourir son père de chagrin. Dès lors le médecin Petit ne revit plus son fils à la cour.

La cour et ses emplois fermés au jeune homme, le grand-père de Bachaumont songea pour son fils à une place de conseiller au parlement. Mais il avait affaire à une oisiveté héroïque. Menaces, sollicitations, promesses, tout échoua. Vint un jour, où le joueur perdit beaucoup sur parole. M. Petit promit

à l'enfant prodigue de payer ; il promit même de lui donner de l'argent pour faire de nouvelles dettes, s'il consentait à ranger sa vie et à l'occuper. Le fils donna sa parole, et il oubliait de la tenir, quand un de ses amis, auditeur des comptes, ne sachant trop comment s'acquitter envers lui d'une dette de jeu, lui proposa de prendre sa charge en payement, et de jouer le surplus de sa dette sur une carte. La proposition était du goût de Petit fils. Il s'informa des fonctions de la charge, et quand son ami lui eut juré solennellement qu'il n'y en avait aucune, il se décida à faire va-tout. Il gagna, et ce fut ce va-tout qui valut à Petit de Bachaumont l'honneur d'être fils d'un auditeur des comptes. Faut-il ajouter que le père enchanté paya la charge comme si elle n'était déjà payée? Excellent tour, qui consola Petit fils d'avoir endossé la robe, et qui le fit éclater en rires et en pantalonnades le jour où il fut reçu.

Cependant le grand-père de Bachaumont était nommé, en dépit des attaques de Guy Patin, médecin du dauphin, fils unique de Louis XIV, et l'accompagnait dans ses campagnes. De retour à Paris, il se rappelait avoir 50,000 écus chez son notaire, et chargeait un de ses amis, possesseur d'un château dans le Vexin, de lui acheter une terre à proximité de la sienne. La terre se trouva ; le médecin du dauphin l'acheta ; et le père de Bachaumont, venant y jouer, y fit connaissance avec les voisins et les voisines. L'ami du vieux médecin était un M. de Billy, attaché de tout temps à la maison de Condé. Madame

de Billy avait été la dame d'honneur de la duchesse de Longueville. M. de Billy était un parfait honnête homme. Madame de Billy était une vieille femme, presque aveugle, ayant gardé une grâce pénétrante et caressante, et de fort belles mains qu'elle tenait gantées et qu'elle aimait beaucoup entendre flatter. L'intérêt du père de Bachaumont n'était pas là : il y avait trois filles dans la maison. L'aînée, une élève de Port-Royal, fort entêtée de latin, de jansénisme et de sa naissance, plus propre à la domination d'un couvent que d'un mari, et qui gouverna l'abbaye de Maubuisson, en gouvernant l'abbesse, simple et bonne princesse allemande; la cadette, « le caractère le plus singulier et le plus original qui se puisse imaginer, l'assemblage le plus bizarre et le plus bigarré d'esprit romanesque, de faiblesse, de gayeté, de petitesse, de décision »; voulant plaire à tous les hommes et les épouser tous, tantôt armant sa dévotion contre son tempérament, et tantôt son tempérament contre sa dévotion, et finissant par épouser un vilain. « La troisième, — dit Bachaumont, — une aussy jolie brune qu'il soit possible de l'estre sans estre une beauté; si elle n'estoit pas tout à fait belle personne, sa gentillesse l'avoit approché tout auprès. Un teint de brune clair, vif et net, les cheveux du plus beau noir, les plus beaux yeux du monde et qui d'ailleurs estoient tout ce qu'elle vouloit qu'ils fussent suivant les occasions. Un nez fin et noble au plus joly et dans lequel il se passoit certain petit jeu imperceptible qui animoit sa physionomie, et

indiquoit, ce semble, la finesse des mouvements qui se passoient au dedans d'elle à mesure qu'elle parloit ou qu'elle écoutoit; quelques personnes m'ont dit que je lui ressemblois un peu en cela; — la plus jolie bouche, la mieux façonnée, pleine de grâce et de finesse, mieux fermée qu'ouverte; elle avoit été dès sa jeunesse tourmentée de fluxions qui lui avoient fait perdre beaucoup de dents qu'elle avoit eu fort jolies; on oublioit totalement ce petit désagrément qui se fait ordinairement le plus sentir quand on rit, par les grâces inexprimables de son joly rire et de son aimable son de voix, qui estoit doux, fin, noble et voluptueusement féminin sans affectation; point de gorge, sans maigreur; la plus jolie taille et la plus aysée; ni grande ni petite; des mains aussy délicates, aussi fines et aussy nobles que la Vénus de Médicis; les bras moins bien, et les jambes et les pieds comme les mains. »

Ainsi faite, mademoiselle de Billy plut tout de suite au père de Bachaumont; et, quoiqu'elle n'eût pas grand bien, le grand-père se rendit. Le mariage fut célébré à Trie, château appartenant au prince de Conti, dont M. de Billy était capitaine des chasses. Le couple vint s'établir à Paris, et prit logement dans la rue Mazarine, qui avait pour elle, aux yeux du père de Bachaumont, le voisinage de la Comédie-Française. Heureuse maison, cette maison de la rue Mazarine! Elle tenait tous les plaisirs, et le plaisir qu'un homme éprouve à vivre avec une jeune fille dont il est amoureux, et le plaisir qu'une jeune fille

a d'être une Parisienne, et le plaisir de la vie de garçon, et les anciens soupers et les anciens camarades rappelés, la vie d'autrefois, recommencée avec plus d'élégance et de délicatesse. Un fils était né qui mourut quelques jours après sa naissance; un autre fils naquit qui fut Bachaumont. Les enfants arrivaient sans que le père se dérangeât de la table ou du tapis vert. Les veilles, les émotions du jeu, le vin de Champagne, les liqueurs, fort à la mode en ce temps, minaient ce corps qui ne savait ni ne voulait se reposer. Une hydropisie de poitrine survint. Les amis cachèrent la maladie au malade, qui se la cachait à lui-même, et continuait de vivre sa vie. Il mourut étourdiment un beau jour, laissant un fils de six mois, une veuve de dix-huit ans.

Ici Bachaumont s'arrête et tâte ses souvenirs. Symptôme inouï de cet homme et de ce siècle, de ce cœur sans religion, de cette société sans pudeur morale! Bachaumont a déshabillé toute sa famille, montré son père à nu, relevé le manteau des morts; et le voici qui fait un repos, après les funérailles paternelles, pour se demander s'il est bien le fils de son père, enregistrant le pour et le contre avec l'indifférence d'un juge rapporteur! Ma mère, — dit-il, — n'était pas amoureuse de mon père; je ne crois pas qu'elle lui ait donné des sujets de jalousie bien motivés; cependant, j'ai appris que, presque aussitôt son mariage, elle s'était liée avec un jeune conseiller au parlement, son parent, homme de beaucoup d'esprit, d'une agréable figure, et que je

suis venu au monde au moment de leur plus grande intimité... Des amis m'ont dit que je ressemblais plus à cet ami de ma mère qu'à mon père, qui était très-grand; pour la vue, tous deux ils avaient la vue très-basse; quant à la figure et à l'esprit, qu'il avait très-supérieur à mon père, il faut se défier de ses amis; pour moi, plus j'avance en âge, plus il me semble que je ressemble au portrait de mon père, et même d'après ce que j'ai ouï dire des qualités de son esprit... et cependant il y a la plus complète dissemblance entre mon père et moi pour le jeu, moi qui n'ai pu apprendre aucune sorte de jeu. Je lui ressemblerais plus pour l'amour des femmes et de la table. — Mais l'ami partageait ces goûts avec son père, et Bachaumont ne conclut pas.

Le père de Bachaumont avait laissé plus de dettes que d'argent comptant; la fille de M. de Billy n'avait apporté à la communauté que 2,000 livres. La maison du médecin Petit devint le refuge de la belle-fille, et le petit-fils fut envoyé en nourrice à Montreuil, près de Vincennes. L'esprit et la figure de l'agréable veuve plaisaient au vieillard; mais de la société de plaisir d'autrefois à la société des vieux savants, compagnons et convives de Petit, le saut était trop brusque pour la belle-fille. Elle voulut appeler dans le sévère logis la jeunesse et l'enjouement; mais le beau-père tenait à sa vie et à ses amis. De là des discussions, et bientôt une séparation. La jeune femme alla habiter un logement dans la maison des dames de l'Union chrétienne, rue Saint-Denis.

Le petit Bachaumont était revenu de nourrice chez son grand-père, à Versailles. Le grand-père lui avait donné sa gouvernante, une grosse, brune, courte et grasse commère, encore fraîche. Le logement de M. Petit, à Versailles, était au Grand Commun, dans le corridor où logeait le bonhomme Le Nôtre. Ce hasard, qui devait décider de bien des goûts dans la vie de Bachaumont, donna bien des bonheurs à son enfance. Ce corridor faisait la galerie et le champ de course de l'enfant. Par une porte ouverte il entra. Le Nôtre était fort ami du médecin Petit et aussi âgé que lui pour le moins. L'enfant fut accueilli comme un joli enfant, petit-fils d'un vieil ami, « par le plus agréable vieillard qui ait peut-être jamais été, toujours gaillard, propre, bien mis, d'un visage agréable et toujours riant ». L'enfant était, à toutes ses visites, caressé, fêté. Il avait liberté de courir dans l'appartement, et ses entrées partout, et jusque dans le cabinet où le bon vieillard s'amusait encore à dessiner comme dans sa plus verte jeunesse. Le parquet était jonché de dessins de jardins, de parterres, de bosquets bien enluminés d'un beau vert qui souriait aux jeunes yeux de Bachaumont. Le grand-père, qui adorait son petit-fils, tremblant pour sa santé, ne voulait point le laisser sortir à l'air. « C'est ainsi, — dit Bachaumont, — que je ne me promenay que sur du papier et par les yeux. Je voyois M. Le Nôtre produire comme par enchantement sous mes yeux des choses produites avec une rapidité inconcevable; je fus saisi d'admiration; je passai les

premiers momens à regarder faire avec une attention qui lui faisoit plaisir. Bientôt je voulus faire comme lui, et je lui demandai et du papier et des crayons. A peine pouvois-je bégayer les noms, bon Dieu! Quels griffonnages c'étoient, mes premiers dessins! Le bonhomme prenoit grand plaisir et poussoit la complaisance jusqu'à me fournir des exemples proportionnés à ma capacité, et remarquant que j'étois plus susceptible aux figures qu'à autre chose, il se divertissoit à me croquer des figures grotesques dans le goût de Callot; c'étoit sa manière de dessiner les figures; grand Dieu! que ses figures me réjouissoient par leurs attitudes ordinairement risibles! Avec quel empressement j'essayai de les imiter; mais quelle imitation risible par l'extravagance de l'incorrection! » Et Le Nôtre parti de Versailles, il fallut mettre près du petit Bachaumont un valet de chambre qui dessinât un peu. Le vieux Petit ne pouvait rien refuser à ce bel enfant.

Une aventure, qui finit en scandale, sépara encore davantage l'enfant de la mère, et le donna plus entièrement au grand-père. La mère de Bachaumont avait noué au couvent de la rue Saint-Denis une intime amitié avec la nièce de la supérieure. C'était deux cœurs et deux caquetages inséparables, des confidences et des causeries sans fin et prolongées dans le même lit. Il y eut des jalousies et des murmures; la nièce fut séparée de la jeune veuve, et placée dans une chambre fort éloignée dans l'intérieur du couvent. En ce temps la Comédie italienne possédait un ac-

teur, le plus joli homme du monde, et des cheveux blonds, et une taille, et une jambe, et des talents, et des yeux, une voix et une grâce! Octave, l'amoureux de la troupe, le jeune frère du célèbre Mezzetin, l'Octave des *Folies d'Octave,* d'une fantaisie d'habits si riche et si galante, l'Octave, couru des femmes, qui se laissait aimer sans aimer. Son étoile voulut que les fenêtres de sa chambre donnassent sur le jardin Saint-Chaumont. Il vit la jeune pensionnaire qui se promenait, prit un regard, en rendit deux, puis les mines, puis les ravissants déshabillés étalés à la fenêtre, puis les longues nuits d'été charmées des harmonies du théorbe et de la guitare, et de chant, et des airs italiens les plus tendres; et la jeune pensionnaire de prétexter la chaleur des soirs pour rester bien tard au jardin. L'affaire engagée, Octave se présenta au couvent: le couvent n'était pas cloîtré. Il se donna pour un étranger désireux de donner des leçons d'italien. Toutes les pensionnaires voulurent apprendre l'italien d'un si joli maître, et la nièce la première. Quels thèmes amoureux entre elle et le maître d'italien! Et comme il était fêté, choyé, comblé, régalé par tout le couvent! Que de collations! et que de dérangement dans toutes ces jeunes cervelles! Que de bruit et que de péchés il se faisait tout bas! La mère de Bachaumont attaqua, elle aussi, l'italien; mais comme elle avait l'usage et l'expérience, elle apprit vite; et bientôt les exercices furent de si jolies lettres d'amour, que les leçons de la nouvelle écolière empiétèrent sur les leçons de l'ancienne.

Celle-ci s'inquiéta, surprit des lettres, les porta à la supérieure. Octave fut chassé, et Bachaumont fort oublié dans le désespoir et les regrets de sa mère.

L'adoration, l'indulgence, les faiblesses et les caresses du grand-père augmentaient et s'avivaient. Cette petite tête portait tous ses vœux, tous ses projets, toutes ses espérances, les seuls et derniers sourires de sa vie. Les gronderies de la vieillesse tombaient désarmées devant la vivacité du diablotin. Bachaumont pouvait faire des chevaux de toutes les cannes du grand-père, des carrosses de toutes ses chaises, et des fouets de tout ce qu'il voulait, sans risquer une remontrance. Bien plus! il attelait à ses jeux enfantins le vieillard, qui se laissait faire. A peine si M. Petit osait murmurer quand le terrible enfant cassait les porcelaines. Pour les cas les plus graves, il commuait le fouet en la peine de la prison, une prison que l'on faisait dans un coin de la chambre avec une barrière de chaises. Encore envoyait-il bientôt sa gouvernante auprès du prisonnier, se disant à lui-même qu'il pouvait se blesser en essayant de renverser sa prison; et bientôt après la gouvernante, il venait en personne tenir compagnie au coupable.

Un des jours d'orgueil de ce vieux grand-père avait été le jour où il avait fait baptiser l'enfant (1). Bachaumont était né si délicat, qu'il avait été

(1) Voici l'acte de baptême de Bachaumont, tiré des archives de l'hôtel de ville de Versailles, paroisse Notre-Dame.

« Louis, fils de M. Antoine Petit de Bachaumont et de dame Char-

ondoyé dans la crainte qu'il ne mourût sans baptême. Il était déjà grandelet, et très en appétit de vivre, quand le fils de Louis XIV et madame la princesse de Conti voulurent bien être ses parrain et marraine. Revêtu d'une longue robe de satin blanc à queue, les cheveux longs jusqu'à la ceinture, poudrés et frisés, suivi d'une gouvernante en grande tenue, et d'un valet de chambre de bon air, Bachaumont, très-fier, fut conduit, par son grand-père, à travers les grands appartements de Versailles, jusqu'à la chapelle, où il émerveilla les assistants par sa jolie mine, et l'abbé de Coislin, l'aumônier du roi, par l'intelligence de ses réponses. Le voilà, du droit d'un filleul, presque tout le jour à la toilette de la belle princesse, entre les bras des deux vieilles dames d'honneur, noires, maigres, et rouges comme des furies, sur les genoux de la grasse mademoiselle Choin; le voilà mené par la main de son grand-père chez Monseigneur à Meudon; le voilà en tiers dans le carrosse du prince. « Il faut bien mener promener notre filleul, » — disait Petit. Ce sont là les conten-

lotte de Billy, son épouse, né le deuxième jour de juin mil six cent quatre-vingt-dix, et ondoyé le cinquième jour des mêmes mois à Saint-Sulpice à Paris. Par permission expresse de Monseigneur l'archevêque de Paris, les cérémonies du baptême lui ont été suppléées le cinquième du mois de juin mil six cent quatre-vingt-quinze par M. Henri-Charles de Combout de Coislin, premier aumônier du Roy, en présence de moi, soussigné, supérieur de la maison de la congrégation de Versailles, et curé du même lieu. Le parrain a été Monseigneur, Dauphin de France; la marraine, Son Altesse sérénissime, Madame Marie-Anne de Bourbon, douairière de Conty, qui ont signé.

« Signé : *Louis-Marie-Anne de Bourbon de France, Henri-Charles de Combout de Coislin, Hébert.* »

tements d'amour-propre de l'enfant; mais ses grandes fêtes sont chez Joyeux, le premier valet de chambre de Monseigneur; chez Joyeux sont ses ébats et sa gaieté, animés par les polissonneries de Bontemps l'aîné; Bontemps qui, ayant une fille de l'âge du bambin, l'appelle son gendre.

Grosse et délicate affaire que l'éducation de ce cher petit-fils, et le choix d'un précepteur! Le grand-père s'adressa au premier médecin de madame la princesse de Conti, à son excellent ami, à l'ami de monsieur et madame de Billy, à Dodard, le meilleur des médecins, des hommes et des jansénistes. Le précepteur donné par Dodard — c'est Bachaumont qui parle — était fils d'un marchand de vin de Reims, tout fraîchement ordonné prêtre; garçon d'esprit et de savoir, travaillé de fièvre et d'ambition, et fort empressé de parvenir. Il était venu à Paris tenter la fortune. Les parents prirent le voyage pour du vagabondage, et le laissèrent sans argent. Il fallut songer à s'employer. L'envie de voir Versailles et la cour, l'espérance d'un bon bénéfice par le crédit du médecin de Monseigneur, le décidèrent à saisir la place. Au premier abord, c'était « un homme vif, spirituel, plein de feu; à le bien regarder, un œil de chat, moitié faux, moitié méchant; insinuant et prenant toutes les voies pour plaire; autrement volontaire et jusqu'au caprice. » Grands compliments à la science du grand-père, ce fut le début. Pour réponse, le grand-père fit apporter un gros in-folio latin, pria le jeune abbé de lui traduire quelque

chose sur-le-champ, et sortit l'enfermant dans son cabinet tête à tête avec l'in-folio, du papier, des plumes et de l'encre. Quand le grand-père revint, il trouva la paraphrase la plus élégante et la plus étendue; après la paraphrase, louange de l'abbé sur la figure du petit Bachaumont, les heureuses dispositions qu'il annonçait; de flatteuses paroles et des promesses; « s'il avait le bonheur d'être choisi, l'enfant trouverait toute la douceur imaginable et tous les agréments que les jeunes gens ne trouvent pas toujours dans des maîtres grossiers et de méchante humeur; pour lui, il était fort gai, et prétendait élever gaiement le petit-fils. » L'abbé n'oublia pas même la gouvernante; « s'il était agréé il travaillerait de concert avec elle pour profiter des heureux commencements d'une éducation qui déjà paraissait lui faire honneur. »

Comment ce précepteur fit le paresseux, le voluptueux et l'homme de goût qui fut Bachaumont, — nous ne savons; car le manuscrit finit là et nous abandonne brusquement. Il faut sauter bien des années pour retrouver le petit-fils du médecin Petit amant de madame Doublet. Qui nous donnera sa jeunesse mi-passée à Versailles, mi-passée dans ce joli château du Vexin acheté par son grand-père? Un joli château de pierre de taille, à cinq croisées de face, couvert d'ardoises, flanqué de quatre tourelles; une chapelle fort dorée avec un plafond peint; une terrasse où des ifs taillés en pyramide gardaient tou-

jours un peu d'ombre à la promenade; des murs garnis d'un treillage vert contre lequel montaient en espaliers des arbres fruitiers; des points de vue de tout côté; à droite et à gauche du château deux grands parterres de gazon copiés sur les parterres du bassin de Latone, et un beau cloître de tilleuls, et dans le bois un petit temple sur lequel Bachaumont avait fait graver : *Otio, Musis, et Amoribus,* — la devise de sa vie! et le jardin, prison de ses songes naissants, et du premier éveil de ses sens; verte prison de cette imagination jeune et galante déjà qui ne rêvait que « de fleurs et d'hamadryades favorables ».

Comment et quand Bachaumont vit-il madame Doublet de Persan? Était-ce avant le couplet :

« Quoi, sans taille et sans gentillesse
Persan veut donner de l'amour;
Elle prétend qu'on la caresse,
Qu'on fasse assidûment sa cour;
Tu devois garder la Saunière,
Il étoit digne de ton choix,
Car Razilly le pauvre hère
D'amour n'observe plus les loix (1)! »

Était-ce après? Était-ce après la mort de M. de Persan? Qui amena l'amour? Vint-il des goûts mariés, du joli ménage du dessin et de la gravure? Se glissa-t-il en tiers entre le crayon de madame Doublet et la pointe de Bachaumont? Les conseils de

(1) Recueil manuscrit des chansons de Maurepas, vol. 19. Bibliothèque nationale.

Bachaumont penché sur le papier crayonné et les jolis doigts de madame Doublet, les conseils de madame Doublet dirigeant du sourire l'interprète de ses croquis légers, nouèrent-ils la chaîne? Car ce sont mille charmes et mille dangers, une complicité presque de la main et du cœur, ce compagnonnage d'une jolie femme et d'un jeune homme pour saisir la ressemblance d'un ami commun, œuvre double et une, signée de deux noms unis. Et encore madame Doublet n'était pas le plus maladroit de tous ceux qui se jetaient dans ce siècle à la besogne de l'art. La parente des Crozat portait dignement sa parenté au bout de son crayon. Caylus était heureux de graver son charmant portrait de Falconnet, Mariette son profil délicat de Crozat, et Bachaumont entrait dans l'aimable collaboration par la figure du peintre De Troy (1).

Il est à penser cependant qu'un autre rapport fut leur plus grand lien ; je veux parler de cette curiosité qui était le fond de leur esprit à tous deux, cette curiosité par laquelle vécut le salon de madame Doublet, et par laquelle Bachaumont fut fait le maître des cérémonies du salon de madame Doublet. Ce salon tenait le monde, et Paris, et la veille, et le jour, et la chaire, et l'Académie, et la comédie, et la cour. Il était le rendez-vous des échos, le cabinet noir où l'on décachetait les nouvelles. Pêle-mêle y tombait le dix-

(1) Portefeuille d'amateurs, Bibliothèque nationale, Cabinet des Estampes.

huitième siècle heure à heure, bons mots et sottises, querelles, procès, sifflets, bravos, morts et naissances, livres et grands hommes, un je ne sais quoi sans ordre, une moisson à pleine brassée de paroles et de choses, les mémoires d'Argus! Salon envié! Confessionnal du dix-huitième siècle où tant d'esprit s'était confessé que Piron lui-même n'y amenait le sien qu'en tremblant. Il écrivait au frère de madame Doublet, à l'abbé Legendre : « ... Annoncez bien une bête à madame Doublet et j'y serai bon », et encore : « Je me rendrai samedi à midi trois quarts chez madame Doublet, dont vous m'envoiés l'adresse : je ferai maussadement la révérence, j'y boirai, j'y mangerai, je dirai grand merci et je m'en reviendrai. Tout cela vaut fait. Quant à l'idée que j'y laisserai de moi, ce sont les affaires du dieu Caprice de ma part et de la déesse Indulgence de celle des autres, et voilà tout (1). » Duché remerciait Bachaumont de sa présentation en ces termes : « ..... Assurés madame Doublet de mes plus tendres respects; il n'y a point de jour que je ne remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de me mettre au nombre de ses paroissiens (2). »

Le salon de madame Doublet était au couvent des filles Saint-Thomas, dans un appartement où madame Doublet passa quarante ans de suite sans sortir. Là présidait, du matin au soir, Bachaumont coiffé de la perruque à longue chevelure inventée par le

(1) Mélanges des Bibliophiles, vol. 4.
(2) Portefeuille de Bachaumont.

duc de Nevers (1). Là siégeaient l'abbé Legendre, Voisenon, le courtisan de la maison, les deux Lacurne de Sainte-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, les Falconet, les Mairan, les Mirabeau ; tous *paroissiens,* arrivant à la même heure, s'asseyant dans le même fauteuil, chacun au-dessous de son portrait. Sur une table deux grands registres étaient ouverts, qui recevaient de chaque survenant l'un le positif, et l'autre le douteux, l'un la vérité absolue, et l'autre la vérité relative. Et voilà le berceau de ces nouvelles à la main, qui par le tri et la discussion prirent tant de crédit, que l'on demandait d'une assertion : « *Cela sort-il de chez madame Doublet* (2) » ? de ces nouvelles à la main, ébauche des *Mémoires secrets,* que Bachaumont annonce ainsi vers 1740 : « Un écrivain connu entreprend de donner deux fois chaque semaine une feuille de nouvelles manuscrites. Ce ne sera point un recueil de petits faits secs et peu intéressants comme les feuilles qui se débitent depuis quelques années. Avec les événements publics que fournit ce qu'on appelle le cours des affaires, on se propose de rapporter toutes les aventures journalières de Paris et des capitales de l'Europe, et d'y joindre quelques réflexions sans malignité, néanmoins sans partialité, dans le seul dessein d'instruire et de plaire par un récit où la vérité paroîtra toujours avec quelques agréments. Un recueil suivi de ces feuilles

(1) Correspondance littéraire de Grimm, vol. 7.
(2) Mémoires de la République des lettres, vol. 5.

formera proprement l'histoire de notre temps. Il sera de l'intérêt à ceux qui le prendront de n'en laisser tirer de copie à personne et d'en ménager même le secret, autant pour ne pas les avilir en les rendant trop communes que pour ne pas faire de querelles avec les arbitres de la librairie. A chaque ordinaire à ceux qui voudront la prendre, elle sera payée sur le champ par le portier, afin qu'on aye la liberté de l'abandonner quand on n'en sera pas satisfait (1). »

Riche, paresseusement occupé, président du salon

(1) Portefeuille de Bachaumont. — Cette manufacture de *bulletins* donna mille inquiétudes au lieutenant de police Berryier, qui eut à communiquer plusieurs fois à Mme Doublet des lettres de d'Argenson pareilles à celle-ci : « Versailles, 6 octobre 1753. Le Roi est informé, Monsieur, que Mme Doublet reçoit dans le nombre de ceux qui vont chez elle plusieurs personnes qui y débitent des nouvelles fort hasardées, et qui ne peuvent faire qu'un mauvais effet lorsqu'elles viennent se répandre dans le public; que souvent ces personnes y tiennent des discours peu mesurés, et que Mme Doublet, au lieu de réprimer une licence aussi condamnable, leur permet en quelque façon d'en tenir un registre, et qui sert à composer des feuilles qui se distribuent dans Paris et s'envoyent même dans les provinces. Une pareille conduite ne pouvant que déplaire au Roi, S. M., avant d'employer des moyens plus sévères, m'a chargé de vous mander que vous eussiez à voir incessamment Mme Doublet pour lui représenter qu'elle ait à faire cesser au plus tôt un pareil abus en éloignant de chez elle les personnes qui contribuent à l'entretenir..... » Elle promettait de se corriger et n'en faisait rien. Et Choiseul, qui se trouvait être le neveu de la redoutable nouvelliste, à propos de la fausse nouvelle donnée par son bulletin de la prise de l'escadre de M. de Blenac, écrivait : « D'après les malheurs qui sortent de la boutique de Mme Doublet, je n'ai pu m'empêcher de rendre compte au Roi de ce fait, et de l'imprudence intolérable qui sortent de chez cette femme, ma très-chère tante; en conséquence, S. M. m'a ordonné de vous mander de vous rendre chez Mme Doublet et de lui signifier que s'il sort derechef une nouvelle de sa maison, le Roi la renfermera dans un couvent d'où elle ne distribuera plus des nouvelles aussi impertinentes que contraires au service du Roi. » On faisait surveiller Mme Doublet et ses *paroissiens* par un espion homme de lettres, par Charles de Mouhy, auteur de *la Paysanne parvenue*, qui transmettait à la police le nom des frondeurs,

de madame Doublet, Bachaumont se trouvait content. Il avait choisi cette vie, s'y plaisait, et n'en voulait sortir pour places ou honneur. Une charge de premier président fondait-elle tout à coup sur lui, tombée de la main de quelque grande amie de Versailles, il se dépêchait de répondre : « 3 *octobre* 1743. *Ce qui me flatte le plus, Madame, dans la place de premier président à laquelle vous m'apprenez que je viens d'être nommé, c'est la part que vous y voulez bien prendre et la manière obligeante dont vous me faites l'honneur de me le dire. Agréez, Madame, que j'aye celuy de vous en remercier de toute l'étendue de mon cœur, et de vous assurer de mon éternelle reconnoissance. J'ose me flatter d'avoir l'honneur d'être assez connu de vous, Madame, pour n'estre pas obligé de vous assurer que je ne me suis donné aucun mouvement, et que je n'ai fait aucune démarche pour la place dont on m'honore aujourd'huy; apparament que les discours de quelques anciens amis qui m'ont vu du goust et connu des talents pour la magistrature sont la cause innocente de l'honneur que je reçois. Quelque flatté que j'en sois, je vous avoue cependant, Madame, qu'il m'est bien dur de m'arracher aux*

disant : « Je n'ai pu savoir le nom d'un grand et gros domestique, visage plein, perruque ronde, habit brun, qui, tous les matins, va recueillir dans les maisons, de la part de sa maîtresse, ce qu'il y a de neuf. » Menaces, surveillance de la police, rien n'y faisait, Mme Doublet continuait intrépidement la publication de ses nouvelles. Et je trouve aux archives nationales (O¹ 412), dans les lettres-missives émanant de la maison du Roi, cette lettre de Sartines datée du 10 juillet 1770 : « Je joins ici un ordre du Roi pour faire conduire au Fort-l'Evêque le valet de chambre de Mme Doublet, qui s'est avisé d'insérer, à propos de la retraite de Mme de Monaco, que sa conduite galante déterminerait le parlement à la remettre sous l'autorité de son mari..... »

occupations qui ont remply tout mon tems jusques à présent et auxquelles le plus parfait loisir pouvoit à peine suffire. Plaignez-moi, Madame, de ne pouvoir avoir le plaisir de m'entretenir avec vous aussi longtemps que je le souhaiterois, mais vous sentez bien que les nouveaux arrangements que je suis obligé de prendre ne me laissent pas le tems de me livrer à cette satisfaction; je ne puis cependant me refuser celle de vous ouvrir mon cœur avant de finir cette lettre, et de vous dire avec la plus intime confiance, sous le plus grand secret, s'il vous plaist, que je ne vais songer uniquement qu'à remuer ciel et terre et employer toutes les manières possibles, tous les souterrains imaginables et tout le crédit que m'a fait obtenir ma charge pour avoir la permission de la vendre... (1). »

Et il restait heureux ; ami du marquis de Puysieux ; ami de son parent le marquis de Gesvres, gouverneur de Paris ; ami du comte de Clermont qui l'assurait de son estime, et faisait tout pour marier *son cher Cupidon* Billy à une héritière de 900,000 livres ; ami de ses amis pour tout titre, gardant son temps, et le loisir de jouir des autres et de lui.

J'oubliais : Bachaumont avait une charge, une charge de sa création. Il s'était fait l'édile honoraire de la ville de Paris. Et ses yeux de ne point reposer, et sa plume de toujours courir pour une telle tâche. Il veillait, il surveillait, il conseillait, il projetait ; il rêvait à toute heure du beau et du grand pour sa ville

(1) Portefeuille de Bachaumont, lettre paraphée, vol. 359.

bien-aimée, du jour, de l'air, des rues, des places et des palais ; il accumulait dans sa tête les monuments religieux, civils, militaires ; il jetait sur le papier les plans et les devis ; il ne tarissait point de mémoires, de catalogues, de vœux, d'avertissements en faveur de Paris ; il sauvait de ses propres deniers les souvenirs de pierre des Médicis. Dans tous les quartiers, il allait courant et regardant, inspectant les travaux; et il eût pu répondre aux railleurs, avec non moins d'orgueil que Plutarque : « Je prête à rire aux étrangers qui viennent à Chéronée, lorsqu'ils me voient souvent en public occupé de pareils soins... Mais je réponds à ceux qui me blâment d'aller voir mesurer de la brique, charger de la chaux et des pierres : Ce n'est point pour moi que je le fais, c'est pour ma patrie. »

Le patriotisme parisien de Bachaumont était infatigable ; il glanait les notes d'un itinéraire de tous les tableaux et curiosités à voir dans Paris, des notes sur les rues de Paris, des notes sur les colléges Lemoine et du Mans, etc. Il demandait au duc d'Orléans de tailler en arcades toutes les allées du Palais-Royal. Il demandait à l'opinion publique la construction d'un nouvel hôtel de ville, d'un nouvel hôtel des Quinze-Vingts, d'une nouvelle église de Saint-Germain l'Auxerrois. Il sollicitait auprès d'elle l'ouverture d'une place devant le Luxembourg, et le transport de l'Hôtel-Dieu à l'île des Cygnes. Tout dans Paris, jusqu'aux petites-maisons, était de son ressort ; et il remerciait M. le duc de Richelieu d'avoir bien voulu lui

demander sur la sienne l'avis de son goût. « ... *Je la connoissois avant qu'elle ne vous appartînt, mais je ne l'ay pas reconnue tant vous l'avez embellie, ainsi que le jardin. C'est de vous, Monseigneur, qu'on peut dire avec vérité* quidquid calcaveris rosa fiet. *J'avois mené avec moi monsieur de Mayran, homme de goût et bon connaisseur, et le sieur Falconet, un de nos meilleurs sculpteurs. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer vos belles statues et surtout celles de Miquelange qui sont de la plus sublime beauté* (1). »

Bachaumont était le conseilleur par excellence de toutes les choses parisiennes, le savant homme auprès de qui l'étranger, la province et Paris même, s'enquéraient de la mode de l'art meublant, des fabricants et des artistes, des habiles gens du décor. Nul homme au monde comme ce Bachaumont pour ordonner de belles folies de luxe, et vider dans un appartement une bourse de grand seigneur. Écoutez l'ordonnateur de la rocaille donner ses hommes à M. le maréchal d'Isenghien qui veut rajuster son château ; c'est la liste des admirables faiseurs du XVIIIe siècle, en tous genres d'agréments : « Prendre MM. Constant et Cartaud pour les grands parcs et les grands jardins ; — M. de la Chapelle, le meilleur élève de Lenotre, pour bosquets et parterres et autres gentillesses ; — MM. Slodz, sculpteurs du roi, excellents pour les ornements intérieurs et extérieurs : cheminées, buffets, coquilles, cuvettes de marbre de salle

(1) Portefeuille de Bachaumont, copie de lettres, vol. 327.

à manger, vases, brasiers de feu, bras de cheminées, girandoles, chandeliers de bronze doré, vases pour les jardins en marbre, en pierre, en bronze, en plomb, en terre cuite, en potin; gens d'honneur et de probité, point durs, point intéressés et ennemis des colifichets; — prendre pour les statues de marbre Bouchardon, Lemoyne fils, les frères Adam, la Datte; — prendre le sieur Pingat, — Collins est trop cher, — pour nettoyer les tableaux; Pingat est sur le pont Notre-Dame aux armes d'Espagne; les sieurs Morizau et Lesueur pour les sculptures des bordures; puis Charny et Cayeux; et pour les bordures ordinaires de *composition* le sieur de Launay, quai de Gesvres, à l'Étoile. »

Dans les préoccupations, les travaux, les espérances du Parisien, le Louvre tenait la première place. Il était sa grande et constante pensée. Bachaumont l'aimait de tout son cœur, et le servait de tout son zèle, adressant un mémoire au surintendant des bâtiments chaque fois qu'une pierre se détachait de la corniche, défendant sa magnifique collection contre les maisons royales et les garde-meubles de ces maisons, revendiquant pour lui tant de tableaux emmagasinés à Versailles et ailleurs, dénonçant les antiques enfouis dans le corridor voûté sous la colonnade, recherchant son histoire et les lois de son gouvernement, exigeant la réparation du grand Salon, demandant le dégagement de la galerie d'Apollon, et la mise au jour des tableaux empilés dans ses armoires, demandant une place d'honneur de-

vant la colonnade, demandant enfin plus fortement et plus obstinément que tout le reste l'achèvement, tant de fois promis, du palais de l'Art.

Bachaumont usait son loisir dans cette charge bénévole, pleine de soins et de démarches, traversée sans trêve par des passe-temps divers, des occupations de toutes sortes et sur toutes choses ; tantôt réglant la tyrannie de la mode, la mode de la ville, la mode de la cour, la mode de la campagne et la mode de la chasse ; tantôt donnant audience à des imaginations de plafonds peuplés d'envolées d'amours au dard d'or ; hier réformant la tradition du théâtre et les talons rouges des acteurs ; aujourd'hui proposant de faire mouler la colonne Trajane avec les creux rapportés de Rome sous Colbert, et de la monter dans quelque carrefour ; d'une généalogie des Coypel et des Boullongne, passant à une estimation des tableaux de la marquise de Lantage ; d'une recommandation de Launay et Tremblain, et surtout Testard vis-à-vis la compagnie des Indes, comme experts, à une recommandation de Servandony, de Boucher, et du machiniste Arnould pour le théâtre projeté à Versailles ; d'une liste d'adresses des connaisseurs de Paris, à un détail des travaux de Falconet ; toujours montant et descendant, sans se lasser, du futile au sérieux de l'art, du petit au grand, du grand au petit, et fort indigné que Germain l'orfévre et Meissonnier ne fussent pas de l'Académie de peinture. Il se plaisait encore à tracer avec la plume le *scenario* d'un tableau agréable, égayé du mobilier

de Voisenon et de Crébillon : « *Le Réveil.* Une chambre à coucher meublé de moire bleue fort claire ; une jolie table de nuit d'un bois violet, sur laquelle plusieurs flacons de cristal garnis d'or et un flambeau d'argent... *Le café au lait.* L'habit de la jeune femme serait de satin jaune rayé de couleur de rose et parsemé de petites fleurs, l'habit serait juste au corps, un petit collet ouvert, un corset fermé boutonné par devant, les manches étroites et boutonnées jusqu'au poignet, et des manchettes d'homme à dentelles... » Voilà des gouaches toutes faites pour Baudouin. Et peut-être était-ce pour lui que Bachaumont esquissait. Il était l'ami de la famille, et son chef, le beau-père de Baudoin, Boucher lui-même, ne dédaignait pas une idée donnée par l'auteur de l'*Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture.*

Bachaumont lui écrivait : « *Pour l'amour de vous, j'ai relu la Psiché de La Fontaine, elle m'a fait un plaisir toujours nouveau. Il semble que l'Amour luy-même ait donné à La Fontaine la plus belle plume de ses ailes pour écrire cette histoire, il vous garde toutes les autres pour la dessiner. Heureux Apelles qui avés une Psiché vivante chez vous, de laquelle vous pouvés faire une Vénus quand il vous plaira, et cætera, et cætera. — Voicy les sujets que j'ay trouvé les plus propres à mettre en tableaux, je m'imagine que vous avés choisi les mesmes et cela me flatte, supposé que nous nous soyons rencontrés.* » Suit l'indication de neuf sujets. Bachaumont reprend : « *Il seroit très-aisé de trouver dans cette his-*

toire de quoy faire une douzaine de tableaux, je vous conseillerois d'en faire les dessins et de les faire graver, cela composeroit une aimable suite qui auroit plus de débit que le Molière tout aimable qu'il est. Mais avant tout, *je vous exhorte à lire Psiché, opéra de Quinault, et Psiché, comédie de Molière, cela donne toujours des idées et ne peut que servir et profiter; l'esprit remué échauffe la tête et anime la main, et cela ne peut que bien faire. On peut voir aussi par curiosité la Psiché de Raphaël gravée par Marc Antoine à ce que je crois. Elle est chez M. Crozat et chez M. Mariette. Mais ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lire et de relire la Psiché de La Fontaine et surtout bien regarder madame Boucher.* »

Et de Boucher, Bachaumont allait à Pierre, dont il briguait les bonnes grâces dans cette curieuse lettre : « *Vous êtes un habile homme et vous avez de l'esprit, vous avez eu une bonne éducation, vous avez des lettres, vous aimez à lire et vous jouissez d'une fortune honnête, voilà bien des avantages que vous avez sur ceux qui courent la même carrière que vous. J'ai toujours beaucoup aimé la peinture; j'ai passé les premières années de ma vie à Versailles et dans les maisons royales, au milieu des peintures et des sculptures qui les décorent; j'ai eu les meilleurs maîtres de ces tems-là en tout genre; je suis venu à Paris où j'ai continué de vivre dans les mêmes occupations; j'y ai fréquenté les meilleurs artistes, en même temps j'ai beaucoup lu, j'ai beaucoup vu, j'ai réfléchi; j'ai beaucoup dessiné, j'ai voulu peindre, j'ai même peint; mais une maladie dangereuse (la petite vérole) et une vue très-foible m'ont obligé de tout aban-*

donner; il ne m'est resté que beaucoup d'amour pour les beaux-arts. J'ai continué à m'en occuper, je crois avoir acquis quelques connoissances par ma fréquentation chez feu M. Coypel qui pensoit avec esprit et qui parloit bien de son art, et surtout par ma société avec feu M. Crozat et ceux qui venoient chez lui tous les dimanches, et par la vue des belles choses en tout genre dont sa maison étoit remplie. Je suis né avec un bien fort honnête dont j'ai pu disposer dès mes premières années; je n'ai voulu prendre ni charges, ni emplois; j'ai voulu rester libre, et je n'ai aujourd'hui de regret que de n'être pas un bon peintre... C'est dans cette situation et dans ces sentimens que je vous offre mon amitié et que je vous demande la vôtre. MM. Coypel, de Troy, Le Moyne et plusieurs autres excellens artistes m'ont accordé la leur... (1). »

Carmontelle a *profilé* Bachaumont dans la série de ses portraits en pied, donnant et la figure et le corps du personnage représenté. Dans un de ces grands fauteuils chantournés, où le dessinateur a l'habitude d'asseoir son modèle, on voit le Parisien, amoureux de Paris, un livre à dessiner entre les mains, un bout d'épée sortant des basques de son habit. Il porte une grande perruque qui prit depuis son nom, et qu'adopta Voltaire. Il a l'œil noir et spirituel, le grand nez bourbonien du temps, une bouche ironique au coin de laquelle tressaute une petite verrue. Il est au pied de la colonne astrologique de Bullant que, — grâce à lui, grâce aux 1800 ℔ qu'il tira

(1) Portefeuille de Bachaumont, copies de lettres, vol. 327.

de sa poche pour sauver ce souvenir et cette pierre de Catherine de Médicis, — Paris possède encore encastrée dans la Halle au Blé.

Ce petit monde, le monde de Bachaumont et de madame Doublet, vivait sans souci, sans Dieu, sans remords, dans la plus profonde et la plus sereine paresse d'âme. La vie et le présent lui étaient tout. Il n'avait ni peur ni curiosité du lendemain. Il ne demandait point aux choses la raison de l'homme, à l'homme la raison des choses. Le catéchisme d'Épicure lui suffisait. Il vivait en paix avec sa conscience qu'il n'éveillait pas, en paix avec la religion publique qu'il saluait dans la rue. Les hommes de ce monde n'étaient ni philosophes, ni jansénistes ; ils regardaient de la fenêtre jouer la foi à pile ou face, sans parier. Ils étaient des athées nonchalants, des impies sans zèle : ils étaient des indifférents.

Aussi ce monde mourut-il comme il avait vécu, sans se presser, ni s'affairer, avec une tranquillité ferme, et une aisance particulière. Comme Bachaumont était à ses derniers moments, on lui parla des consolations de l'Église. Il remercia disant « qu'il ne se sentait pas affligé ». Cependant vint un prêtre; mais le prêtre ne put jamais tirer autre chose du mourant, que : *Monsieur, vous avez bien de la bonté.*

Quand Bachaumont mourut à quatre-vingt-un ans (1), madame Doublet avait quatre-vingt dix-sept

(1) Voici l'acte de décès tiré des Archives de l'hôtel de ville, paroisse Saint-Eustache, avril 1771 :

ans. Les *paroissiens* crurent devoir lui cacher cette mort. On dit Bachaumont en voyage. Quoi! ce vieil ami, cet ami de tant d'années, parti sans prendre congé? La tête affaiblie de la pauvre vieille femme se brouilla. Elle se mit au lit. Un confesseur vint, mais homme de goût et de sens, qui ne parla qu'au cœur et à l'esprit de la malade, et d'une voix si douce, et avec une si jolie éloquence, que madame Doublet le voulut embrasser. Dans l'embrassade, le confesseur dérangea le rouge de madame Doublet. Madame Doublet entra dans une colère épouvantable, — et passa (1).

« Ledit jour 29, M. Louis Petit de Bachaumont, écuyer, garçon, âgé de quatre-vingt-un ans, décédé aujourd'hui, cour des Filles-Saint-Thomas, a été inhumé dans notre église en présence de M. Charles-Antoine-Louis de Maussabret, mousquetaire, son neveu à la mode de Bretagne, et de M. Jean-Baptiste-François Durey de Meinières, président honoraire au parlement.

« Signé : *Maussabré, Durey de Meinières, Hubert.* »

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. V. — Correspondance littéraire de Grimm, vol. VII.

L'ABBÉ D'OLIVET

L'ABBÉ D'OLIVET

Parfois le génie de la France semble dormir : il enfante. Alors que le XVIIe siècle était mort, alors que le XVIIIe siècle naissait et n'était pas encore né, entre Molière et Voltaire, il y eut un interrègne de la pensée française. De leurs gloires d'hier, les lettres marchaient sans gloire à leurs gloires de demain. Elles n'allaient plus aux sources vives; elles ne témoignaient plus de l'imagination nationale; penchées sur les lettres mortes, elles n'attestaient plus que l'effort, la patience, l'application de quelques esprits studieux. Elles étaient l'érudition, la glose, le commentaire. Elles ne s'inspiraient pas de l'antiquité : elles en vivaient.

Les Santeuil, les Saumaise, les Ménage revivaient, cette fois seuls et maîtres de toute la scène, de tout le public, de tous les applaudissements, occupant la France, l'Europe, les places, le succès et l'Académie. Paris était devenu la maison de Philaminte. Il avait des « femmes savantes », et il avait des « hommes savants ». Le grec et le latin régnaient,

les traducteurs gouvernaient, les restituteurs de textes florissaient, les annotateurs passaient grands hommes, les conseilleurs de sens hommes célèbres. Le latin était la passion, il était la mode du temps. Les Ninons ne se faisaient plus lire les comédies, mais du latin mis en français. La contagion passait les mers et gagnait Londres. La princesse de Galles étudiait le *De Natura deorum* (1). Le monde, le beau monde était en mouvement pour une leçon, en révolution pour une correction. Il y avait des insurrections pour un contre-sens, des batailles sur un monosyllabe, des victoires sur un mot. Il y avait des correspondances entières sur le *Hanc* de l'abbé Guyet (2). Il y avait des mémoires, il y avait presque un concile pour le *circa res divinas* de Cicéron (3). Les attaques étaient vives, les ripostes furieuses. Atteint d'un vers du *Pœnulus* de Plaute, on lançait une phrase de Nonius Marcellus (4). On s'abordait à brûle-pourpoint entre amis : « Comment prenez-vous le *Tollendum* d'Hortensius (5) ? » Et l'on se serait battu à la fin de la discussion si l'on ne s'était embrassé. C'était l'âge d'or des scoliastes, et aussi leurs guerres de religion. Huit lettres, un beau jour, faillirent brouiller la ville avec la ville et la cour

(1) Lettre de d'Olivet, du 18 novembre 1721. Collection de lettres autographes de M. Parison.

(2) Lettre de d'Olivet, du 9 janvier 1732. *Id.*

(3) Lettre de d'Olivet, du 31 mai 1738. Collection de lettres autographes de M. Parison.

(4) Lettre de d'Olivet, du 9 mai 1735. *Id.*

(5) *Id.*, id.

avec la cour. Il s'agissait du *protinus* de Tirésias, dans Horace. Deux sens, deux partis, deux généraux étaient en présence : D'Aguesseau commandait à la moins grosse armée. Aux Tuileries, un fat accourt, brodé des pieds à la tête, essoufflé, s'essoufflant : « Réjouissez-vous, monsieur, réjouissez-vous (et il saute au cou de d'Aguesseau) ! je viens de Versailles ; je vous apporte la meilleure nouvelle du monde. — Eh ! quoi donc ? — M. de la Loubère se déclare pour votre sens (1) ! »

Dans ce monde amoureux de latin, une petite société se forma qui tenta une grande entreprise. Six amis se cotisèrent pour comprendre les *Tusculanes* de Cicéron, les traduire, les annoter, les publier ; allant d'Auteuil à Saint-Cloud, de chez l'abbé Fraguier, un des quarante, chez M. de Valincour, un des quarante. Un abbé, qui s'occupait des *Tusculanes* depuis 1721 (2), avait eu l'idée de cette œuvre collective et méritoire (3). La tâche fut distribuée, entre tous, à l'amiable. Le premier livre demeurait à l'auteur du projet, qui était l'abbé d'Olivet. Le second, *De tolerando Dolore*, était attribué au pauvre abbé Fraguier, qui avait grand besoin de faire, contre la maladie, provision de stoïcisme. Le troisième était donné à M. le président Bouhier, le quatrième à M. de Valincour, le cinquième à l'abbé Gedoyn,

(1) Lettre de Valincour, du 3 mars 1729, *Correspondance du président Bouhier*, vol. XII, Bibliothèque nationale, départ. des manuscrits.

(2) Lettre de d'Olivet, du 1er juin 1721. *Id., id.*, vol. IX.

(3) *Id.*, du 9 juillet 1726. *Id., id.*

tous gens de savoir, ou bien de zèle. M. Rémond était chargé de présenter l'œuvre au public, de dire d'agréable façon sa naissance et ses pères; et voilà six hommes heureux. Chacun se jette à la besogne, les plus jeunes brûlant d'ardeur, les plus vieux jaloux de n'être pas dépassés et de donner à Cicéron leurs veilles dernières et le dernier souffle de leur esprit. L'abbé Fraguier était de ceux-ci. Le corps épuisé, l'intelligence obscurcie, il forçait son âme et commandait à sa volonté, épiant, pour ainsi dire, ses heures les moins mauvaises, pour traduire et pour dicter, ramassant ses forces et les usant pour faire une page en quatre ou cinq matinées; et, à la fin, vaincu, désespérant de sa tête, s'affaissant sur le livre, il fondait en larmes comme un enfant (1). L'abbé d'Olivet accourait le consoler et lui défendre de se tuer. Il lui affirmait le projet abandonné et deux des associés déjà quittant la partie. L'abbé Fraguier se rendait à grand'peine. Il se rendait pourtant. Un magistrat, grand ami de l'abbé d'Olivet et des lettres, M. d'Oby, avocat général au Grand Conseil, relayait l'abbé Fraguier. La troupe était recomplétée. Mais le premier feu était passé. L'abbé Gedoyn était rebuté par la quantité de vers jetés dans la deuxième Tusculane. M. de Valincour, qui n'aimait guère à traduire seul, perdait M. Boivin; et M. Boivin mort, c'était beaucoup du latin de M. de Valincour dans la tombe. Cependant tant de

(1) Lettre de d'Olivet, du 7 octobre 1726. *Correspondance du président Bouhier*, vol. 9.

gloire était promise à l'entreprise, elle était une œuvre si académiquement pie, qu'un autre abbé Fraguier, le vieux la Monnoye, entrait dans la société, « consultant son cœur plus que ses forces » et s'établissait dans la deuxième Tusculane (1). A peine M. de la Monnoye entrait-il dans la confrérie, que l'abbé d'Olivet était forcé d'en exclure son ami d'Oby pour refus de corrections, manque de docilité et de capacité (2). Bientôt il y eut plus de déserteurs que de recrues. L'abbé d'Olivet courait et se démenait dans la débandade. Il battit le ban et l'arrière-ban des latinistes. Il revint à l'abbé Gedoyn, qui fut inexorable. Il vint à l'abbé Mongault, qui lui avoua ingénument ne plus rien faire (3). Une des meilleures maisons de Paris avait prié l'abbé d'Olivet de venir lire sa deuxième Tusculane; il vint, il lut, on bâilla : « Cicéron fut peu goûté. On jugea qu'en ôtant les répétitions et les inutilités, il ne lui resteroit pas trois bonnes pages... Il ne faut pas vouloir pousser l'amour pour Cicéron jusqu'à vouloir qu'on se moque de nous à son occasion (4). » Pour un peu l'abbé, qui était fort esclave de l'opinion, eût laissé les *Tusculanes*. Mais quoi! tant de commencements, tant d'ébauches, tant de promesses, un livre projeté, fait et défait pendant des années, une si longue attente du public, ne défendaient-elles

(1) Lettre de d'Olivet du 20 février 1727. *Correspondance du président Bouhier*, vol. IX

(2) *Id.*, août 1728. *Id.*, *id.*

(3) *Id.*, du 8 mars. *Id.*, *id.*

(4) Lettre de d'Olivet, du 18 janvier 1730. *Id.*, *id.*

pas le renoncement et le découragement à l'abbé d'Olivet? Et l'abbé reprenait son courage et ses plans. Il songeait à l'abbé Sallier pour la cinquième Tusculane; il n'avait pas d'éloignement à retoucher à frais communs, avec le président Bouhier, la Tusculane de la Monnoye et la Tusculane de M. Adam, quand une pensée fort simple lui vint, celle de dissoudre la société et d'être, avec le président Bouhier, le successeur de la société, son représentant et son légataire. L'entreprise aboutit enfin de cette sorte. L'abbé d'Olivet l'avait conçue en juillet 1726. Onze ans après, mois pour mois, en juillet 1737, il avait l'honneur de remettre au Dauphin ces *Tusculanes* si contrariées. Le Dauphin ouvrait les volumes l'un après l'autre, disant, selon l'endroit où il ouvrait le livre : « Voilà du latin ! voilà du français ! » et ayant vu du grec : « Celui-là est bien mal écrit; je ne sais ce que c'est. » Puis il posa les volumes sur un tabouret, fit deux ou trois gambades, alla dans une embrasure de fenêtre, parla à M. de Mirepoix. Après quoi, d'un petit air de présomption, il revint à l'abbé d'Olivet : « Vous croyez peut-être, monsieur, que je ne sais pas ce que c'est que les Tusculanes? Ce sont des discours tenus à Tusculum, qui est une ville auprès de Rome qu'on appelle aujourd'hui Frascati (1). » La visite valut à l'abbé quinze cents livres de pension sur la cassette (2).

(1) Lettre de d'Olivet, du 23 juillet 1737. *Correspondance du président Bouhier*, vol. 9.

(2) Discours prononcés dans l'Académie française le jeudi 22 dé-

Depuis quatorze ans, l'abbé d'Olivet était de l'Académie française. Dès la première promesse des *Tusculanes,* il avait été élu. Pourtant, si puissant que fût le latin à pousser les gens, la promesse et la menace d'un autre livre avait, mieux encore, recommandé l'abbé aux suffrages du docte corps : c'était l'*Histoire de l'Académie française depuis* 1652. L'idée de cette histoire venue à l'abbé en 1720, l'abbé avait été embarrassé pour la mettre à exécution. D'Academus à certains académiciens français, il ignorait, ainsi que les plus savants, beaucoup de choses, et, ainsi que le public, bien des noms (1). Quand il fut à peu près édifié par Suidas et Diogène Laërce sur l'ancêtre grec de l'Académie, sur son surnom de *héros,* sur son parc et sur l'année où Platon y ouvrit école, il rencontra de bien autres difficultés. Il lui fallait retrouver tous les illustres inconnus de l'Académie, retrouver leurs titres, retrouver leurs livres, retrouver l'acte de naissance de leur gloire, de leurs talents, de leurs droits, en un mot reconstruire la biographie de beaucoup d'anonymes pour justifier tous les choix de l'Académie. Dure besogne ! « *J'ai divisé mon histoire en deux parties,* — écrivait-il ; — *la première contient l'histoire générale de l'Académie, et la seconde l'histoire personnelle des académiciens morts. Quant à la première, elle est faite, et c'est peu de*

cembre 1768, à la réception de M. l'abbé de Condillac. — Réponse de M. l'abbé Batteux.

(1) Lettre de d'Olivet, du 23 mai 1720. *Correspondance du président Bouhier.*

chose; mais je serai peut-être dix ans à faire la seconde, parce qu'il y a beaucoup d'académiciens sur lesquels je ne trouve rien à dire, et il faut attendre que le hasard me présente des matériaux. D'ailleurs, je ne veux point me presser, de peur qu'on ne soupçonne que je fais cet ouvrage dans la vue d'avoir une place à l'Académie. Je vous dirai là-dessus franchement : 1° que, si j'en avois envie, je croirois la pouvoir demander sans ce titre-là; 2° que je comprends bien qu'on peut en avoir envie pour trouver une société avec qui causer deux ou trois fois la semaine, quand on est vieux; mais comme j'ai encore bon pied et bon œil, je trouve encore à faire un plus agréable emploi de mes après-dînées. C'est feu M. Huet qui m'exhorta à entreprendre ce travail, me promettant de m'aider; mais quand je m'y déterminai, il n'étoit presque plus en état de me fournir les lumières dont j'avois besoin. Cependant, comme j'avois recueilli et mis par écrit diverses choses qu'il m'a contées, je n'ai pas voulu les laisser périr, parce qu'au fond un autre que moi ne trouvera rien de plus, et que si je ne fais pas cet ouvrage, il ne sera jamais fait (1). » Et le courageux abbé de se mettre en chasse, de s'enquérir, de fureter, de dépister ces popularités tombées dans l'oubli par l'injustice des temps, de chercher la vie et les œuvres des moins immortels, et même les manuscrits des plus modestes. Mais n'avait-il pas eu le fauteuil sur parole? Il fallait le mériter; et l'abbé fouillait dans la mémoire des uns et dans le savoir

(1) Lettre de d'Olivet, du 1er mai 1722. Collection d'autographes de M. Parison.

des autres, quêtant ses notices de côté et d'autre. Il y en eut sept à huit pourtant qui firent damner le Plutarque, un surtout, le premier académicien exclu de l'Académie pour cas pendable. « *Je sais,* — disait d'Olivet, — *que ce fut pour avoir nié un dépôt, et qu'il se nommait Auger de Mauléon, sieur du Granier. Mais de quel endroit de Bresse étoit-il? Quand est-il mort? Et de quel ouvrage a-t-il procuré l'édition? car je doute qu'il ait rien composé* (1). » Cette pénible exhumation ne dura que neuf ans : aussi faut-il dire que l'abbé d'Olivet s'était résolu à faire de peu ses personnages et de rien ses éloges. Il avait plus grand souci des convenances que de l'histoire, et il croyait ne devoir la vérité qu'à ses critiques. S'il trouvait en son chemin, dans les lettres manuscrites de Chapelain, quelque grande et vilaine querelle académique, par exemple la querelle de Pellisson et de Gilles Boileau, il ne s'avisait point d'en régaler la malignité du public ni de ressusciter la mémoire d'un schisme de mauvais exemple (2).

Peut-être l'abbé d'Olivet eût-il montré moins de retenue, moins de discrétion, comme encore moins d'égalité et de générosité dans la louange, s'il avait exécuté son projet tout entier, s'il avait poursuivi l'histoire de l'Académie jusqu'à la mort de Louis XIV, et s'il avait fini par M. de Fénelon, archevêque de

(1) Lettre de d'Olivet, du 25 février 1726. Collection d'autographes de M. Parison.

(2) Lettre de d'Olivet, du 12 octobre 1725. *Correspondance du président Bouhier.*

Cambrai. Mais cette suite, ce complément allant de 1700 à 1715, il le brûla. Toutes sortes de raisons le déterminèrent au sacrifice : d'abord l'ordre de l'Académie, qui lui défendit d'aller plus loin que la première année du XVIIIe siècle et lui sut même mauvais gré d'avoir remis dans son livre la vie de M. Huet telle qu'il l'avait mise en tête de la *Huetiana;* puis la difficulté d'élogier comme académiciens tant de seigneurs et de prélats, dont le nombre allait croissant dans l'Académie et qui n'y entraient que par leur nom ou leur dignité (1), et, plus que tous ces empêchements, le péril de manquer à l'Académie ou bien de manquer à sa conscience, à ses opinions, à ses rancunes. L'abbé d'Olivet ne voulut pas faire voir qu'il faisait meilleur ménage avec les morts qu'avec les vivants; et, se rangeant à l'exemple de l'ordre de Cîteaux, qui, comptant assez de saints, résolut, assemblé capitulairement, de ne plus poursuivre désormais la canonisation d'aucun religieux *ne multitudine Sancti vilescerent in ordine*, l'abbé d'Olivet arrêta les apothéoses pour ne pas avilir l'immortalité.

L'historien de l'Académie était donc un des quarante. A l'en croire, il avait été fait académicien par surprise, et l'Académie lui était venue en dormant. Il était à la campagne. Depuis plus d'un mois, il n'avait pas reçu de nouvelles de Paris ; et la dernière fois qu'il y avait écrit, il avait chargé l'abbé Fraguier

(1) *Recueil d'opuscules littéraires publiés par un anonyme.* Amsterdam, 1768.

de témoigner en son nom qu'il souhaitait qu'on ne fît point mention de lui cette fois. L'abbé Fraguier n'avait pas répondu. « *Je croyois*, — dit d'Olivet, — *l'affaire terminée, lorsque samedi je reçus plusieurs lettres dont le dessus m'annonçoit ma nouvelle qualité* (1). »

Parmi ces lettres était une lettre de l'abbé Fraguier : « *A Paris, le mardi* 20e *de Juillet* 1723, *à 4 h.* $\frac{1}{2}$. *J'arrive, mon cher abbé, de l'Académie françoise, où vous avez esté nommé pour remplacer feu M. de La Chapelle. J'ai esté caution pour vous que vous accepteriez avec respect et reconnoissance l'honneur que la compagnie vous faisoit. Nous estions au nombre de 22, et l'assemblée estoit fort belle, tout s'est passé à merveilles, et l'on a bien veû que vous aviez, comme vous le méritez, de bons et solides amis. M. le cardinal ni M. de Fréjus n'ont pu venir ; mais comme ils s'estoient déclarez l'un et l'autre en votre faveur, je crois que vous leur devez un remerciement spécial, surtout à M. le cardinal, au nom duquel M. l'abbé Houtteville a parlé de vous en pleine assemblée. C'est aussi mon avis que vous escriviez incessamment à M. de Fontenelle, directeur, et à M. l'abbé du Bos, à qui certainement vous avez obligation. Vous pourriez adresser à M. l'abbé Houtteville vostre remerciement pour S. E. Comme ceci est un avertissement en forme, je vais le signer après vous avoir fait mes très-humbles compliments et vous avoir asseûré de tous les sentiments d'amitié et de respect avec lesquels je suis, Monsieur mon cher confrère, votre très-humble et très-obéis-*

(1) Lettre de d'Olivet, du 27 juillet 1723. *Correspondance du président Bouhier.*

sant serviteur. Fraguier. — Le 21. Hier au soir M. de Fontenelle vint me faire ses compliments pour vous et me chargea de savoir précisément de vous en quel temps vous seriez à Paris. Prenez donc la peine de le lui mander afin qu'il prenne des mesures là dessus, voulant vous recevoir tous les deux, c'est à dire, vous, monsieur, et M. Destouches en une même séance. Il me paroist mesme pressé. Et j'imagine que plus tost cela se fera, plus vous lui ferez de plaisir souhaitant comme il fait de ne point séparer les réceptions, et celle de M. Destouches ne pouvant estre différée longtemps dans l'emploi qu'il a. Du reste il faudroit vous faire une liste de tout ce que je vis hier pour vous marquer tous les compliments que j'ai reçus pour vous. M. l'Envoié de Parme, M. Amfossi, M. de Larroque, M. Rémond, M. l'abbé Robusti, M. l'abbé Petriccini, sans parler des académiciens. Vous donnerez pour longtemps de la vie et de la santé à M. l'abbé de Choisi puisqu'il n'est pas mort de joie. De 22 voix vous en avez eu 19 et sur les 3 autres il y en a eû une perdue. Je remets un plus grand détail au temps que j'aurai le plaisir de vous embrasser. Vous voulez bien permettre au secrétaire de mesler ses compliments à ceux que vous venez de recevoir, et de vous asseurer qu'il a esté très-sensible à la justice que l'on vous a rendüe. Il porta hier au soir vostre santé d'académicien à M. l'abbé F. en soupant avec lui (1). »

L'Académie est une institution humaine, et l'abbé d'Olivet le vit bien, avant même d'y être reçu. Il ar-

(1) Lettre autographe de Fraguier. *Correspondance du président Bouhier*

riva à Paris le 1er octobre 1723. Fontenelle, ce jour, cesse d'être directeur, et le sort appelle l'abbé Bignon à le remplacer. L'abbé Bignon était dans sa charmante île de Saint-Côme, près de Meulan. D'Olivet va le trouver. Il rencontre un directeur décidé à ne faire aucunes fonctions de directeur, payant de prétextes et ne donnant pas sa raison. L'abbé Bignon, qui avait à se plaindre du cardinal Dubois, ne voulait pas avouer qu'il ne se souciait pas de répondre à l'héritier du cardinal (1). Voilà l'impatience et l'éloquence de d'Olivet ajournées. Le jour de son discours vint enfin ; et sa diatribe contre les corrupteurs du bon goût et les détracteurs de l'antiquité lui gagne l'admiration de Brossette, et de tous les Brossettes du temps (2). En ceci, nulle matière à dépit pour d'Olivet ; mais à quelques mois de là, à la réception du président Hénault, l'abbé lit son article de La Fontaine : il est écouté, il est applaudi ; mais la porte de l'Académie fermée, il est chuchoté, il est même dit que l'éloge frise la satire et touche à la comédie ; et d'Olivet apprend que M. de Sacy va très-fort blâmant le discours, et que M. de Sacy trouve des écouteurs (3). D'Olivet est déconcerté, mécontent, ulcéré ; et il laisse libre champ aux méchancetés de sa bouderie dans l'historique épistolaire du docte corps. Les élus ne trouvent pas plus grâce à son tribu-

(1) Lettre de d'Olivet, du 17 décembre 1723. *Correspondance du président Bouhier.*

(2) Lettre de Brossette, du 25 décembre 1723. *Id.*, vol. I.

(3) Lettre de d'Olivet, du 24 janvier 1724.

nal que ses confrères, lors même que les élus s'appellent Montesquieu : « *Paris ce* 11 *Déc.* 1727. . . . . *la faction Lambertine avoit si fort prévalu, qu'il n'y avoit sur les rangs que le président Gascon. On étoit si déterminé en sa faveur, que nul concurrent n'avoit osé faire transpirer son nom. Enfin aujourd'hui, jour indiqué pour l'élection, nous avons appris que les Lettres Persanes déplaisoient à M. le cardinal ministre, que S. E. s'en étoit expliquée, et que si nous nommions le Gascon, le Roi vraisemblablement refuseroit son agrément. Ce n'est pas que M. le cardinal en ait écrit ou fait parler directement à la compagnie, mais hier, dans les appartemens, et devant trois ou quatre personnes, il dit en propres termes à M. l'abbé Bignon : Le choix que l'Académie veut faire sera désapprouvé de tous les honnêtes gens. Il m'est revenu que ce qui a indigné S. E., c'est la Lettre Persane XXII, où il est parlé de deux magiciens. Voilà un étrange chagrin pour le président et pour sa faction. Je n'y suis, Dieu merci, entré pour rien : et même j'étois si peu suspect, qu'aujourd'hui son grand patron M. l'abbé Montgault ayant ramassé tous les principaux amis du Gascon, commensaux de la veille, j'ai été du dîner. L'élection a été remise au samedi* 20 *du courant.* » — « *Paris,* 20 *Décembre. Enfin, monsieur, l'élection s'est faite aujourd'hui. Le président l'a emporté. Depuis ce que je vous ai mandé, il étoit allé voir M. le cardinal. Ce qui s'est dit entre eux est lettre close jusqu'à présent. Mais le cardinal, dès mardi, écrivit au maréchal d'Estrées, Directeur, qu'après les éclaircissemens que le président lui avoit donnés, il n'empêchoit point l'Académie d'élire*

qui bon lui sembleroit. Il y a eu boules noires, comme bien vous pensez, mais non en assez grand nombre pour faire pluralité. Cette affaire n'a pas laissé de faire du bruit dans Paris. Le tort qu'elle faisoit au président, dont elle ruinoit absolument la réputation, a touché quelques-uns des nôtres, qui ont trouvé plus doux d'exposer l'honneur de la compagnie que de consentir à la flétrissure de ce fou. Pour moi, je n'ai eu pour confident de mes pensées que mon ange gardien (1). » L'abbé Sallier succède-t-il à la Loubère? L'abbé d'Olivet ne manque pas d'annoncer à Bouhier que tout Paris se demande de quel droit, et répond du droit des sollicitations vives et publiques du premier président, et de sa demande en pleine Académie (2). « *Des manières de valet,* — écrivait-il plus tard de ce confrère qui fut son défenseur, — *n'osant jamais dire non par complaisance pour ceux qui le précèdent, et ne sachant pas dire une seule fois en sa vie oui à propos* (3). » L'Académie va-t-elle complimenter le Roi pour la naissance du Dauphin? L'abbé fait des gorges chaudes des vers de Lamotte (4), — non sans droit, — oubliant par mégarde le plus plaisant de l'affaire : c'est que les poëtes ne sont pas riches, et qu'à Versailles, les hommes ne pouvant se présenter en habit long, il fallut quêter pour avoir une soutanelle à l'orateur (5). Une chose entre toutes fâchait l'abbé d'Olivet : il

(1) Lettres de d'Olivet. *Correspondance du président Bouhier.*
(2) Lettre de d'Olivet, du 30 mai 1729. *Id.*
(3) Lettre de d'Olivet, s. d. *Id.*, vol. XII.
(4) Lettre de d'Olivet, du 16 septembre 1729. *Id.*, vol. IX.
(5) Lettre de Valincour, du 4 octobre 1729. *Id.*, vol. XII.

rencontrait toujours l'abbé Bignon devant lui ; l'abbé Bignon battait ses intrigues ; l'abbé Bignon lui faisait maudire la terre ronde et l'Académie. M. d'Angers mort, le Palais-Royal portait Coypel, peintre et poëte, auteur de *Cardenio;* le Palais Lambertin, Ramsay ; l'abbé Gedoyn, l'abbé Sassenage ; d'Olivet tout doucement, Dupré de Saint-Maur, disant avec un fin sourire : « Avec le temps et la paille les nèfles mûriront (1). » L'abbé Bignon portait Hardion : Hardion était nommé. Et d'Olivet reconnaissait l'impuissance de son influence. Comment lutter? D'Olivet n'avait que lui ; l'abbé Bignon avait les salons et les grandes dames, deux pouvoirs dont l'Académie relevait alors. A la mort de La Faye, il s'en était fallu de bien peu que le crédit de madame de Rupelmonde et d'autres dames n'enlevât le fauteuil à Crébillon et ne le donnât à M. de Grammont. « Les dames veulent avoir un résident à l'Académie, — disait plaisamment Marais, — il en servira. Il joue beaucoup au piquet, et décidera s'il faut dire en jouant une levée ou un lever (2). » L'esprit de l'Académie s'accommodait de ces nominations de convenance arrangées en famille dans le haut monde : il y était habitué, asservi presque. Quand le marquis de Nesle se présenta concurremment avec l'évêque de Luçon pour le fauteuil du pauvre Lamotte : « Je suis fâché, — mandait Gedoyn, — qu'un homme de

(1) Lettre de d'Olivet, du 9 août 1730. *Id.*, vol. IX.

(2) Lettre de Marais, du 29 juillet 1731. *Correspondance du président Bouhier*, vol. V.

cette condition s'expose à un refus, et je ne sçai s'il y a de la sagesse à lui donner cette mortification qui peut dégoûter les gens de la cour dont il est pourtant bon que l'Académie soit décorée (1). » Et quand Villars, le fils du maréchal, fait dire qu'il a le plus grand désir de succéder à son père, c'est comme un bonheur et une joie qui arriveraient à Gedoyn : « *Cette démarche nous a fait plaisir et nous tire d'un grand embarras, car nous ne savions pas trop sur qui jetter les yeux, et nous comprenions seulement qu'il n'estoit pas convenable de donner la place d'un homme si illustre à un simple homme de lettres* (2). »

L'opinion de l'abbé Gedoyn n'était point, en ces affaires, une opinion personnelle : l'abbé Gedoyn pensait comme l'Académie, et comme l'abbé d'Olivet lui-même. En 1742, le marquis de Surger ayant mandé de l'armée de Bavière qu'on eût la bonté de le nommer à l'Académie, d'Olivet opinait : « *Un seigneur, quel qu'il soit, nous fera moins de tort dans le monde qu'un mauvais écrivain* (3). » Surger, oui ; mais ni Marivaux ni Montcrif. Ne voyant nul grand seigneur venir, il était un de ceux qui avaient imaginé contre le protégé du comte de Clermont la candidature de l'avocat Lenormand. L'avocat ne voulut pas faire de visites : Montcrif fit les siennes, Montcrif fut nommé. Pour Marivaux, sollicité par le président

(1) Lettre de l'abbé Gedoyn, du 17 février 1732. *Id.*, vol. III.

(2) Lettre de l'abbé Gedoyn, du 2 juillet 1734. *Correspondance du président Bouhier.*

(3) Lettre de d'Olivet, du 30 décembre 1742. Collection d'autographes de M. Parison.

Bouhier de lui être favorable, l'abbé répondait « qu'il ne manqueroit pas de lui faire politesse, mais qu'il n'auroit jamais sa voix, à moins d'abjurer son *diabolique style* (1). »

Pourtant, si le traducteur de Cicéron était sévère aux romanciers, aux poëtes, aux auteurs dramatiques, il n'appuyait les personnes de la cour que pour les leur opposer, poussant des mines souterraines, et s'efforçant vainement de glisser ses candidats propres entre les candidats des uns et les amis des autres. Le fameux abbé de Seguy et La Chaussée se disputant la place de M. Adam en 1735, l'abbé d'Olivet blâme les instances de madame de Villars, ses supplications à l'évêque de Mirepoix pour ne pas diviser les voix en se mettant sur les rangs. Il s'indigne, il s'écrie : « *Jamais brigue ne fut si violente et plus marquée dans l'Académie* (2). » Découragé, dégoûté, d'Olivet abjurait toute illusion sur sa compagnie, et la voyait des mêmes yeux que le public : « *Vous ne sauriez croire combien l'Académie perd depuis quelques temps. On ne nous pardonne point Sallier et Montcrif* (3)..... » L'abbé Seguy ne fut pas plus pardonné à l'Académie que les deux ennemis de l'abbé; et, pendant vingt-quatre heures, Paris s'amusa de la satire débitée dans les rues sous le titre : *Discours que doit prononcer M. l'abbé Seguy pour sa*

(1) Lettre de d'Olivet, du 18 décembre 1732. *Correspondance du président Bouhier*, vol. X.

(2) *Id.*, du 1er janvier 1736. *Id.*

(3) Lettre de d'Olivet, du 2 décembre 1735. *Id.*

réception à l'Académie françoise. C'était une autre lettre de mademoiselle Deseine. L'abbé d'Olivet y était égratigné; mais comme il ne se sentait pas sans péché contre la compagnie, comme il ne trouvait pas la compagnie elle-même sans péché, il montrait une certaine miséricorde pour les railleurs, donnant aux ressentiments de l'Académie des conseils de sagesse, de justice et de dignité : « *Il y a déjà eu* 30 *ou* 40 *témoins entendus chez le commissaire. On dit qu'il y a encore bien autant de personnes qui ont reçu des assignations. Tous ces témoins sont des colporteurs, des garçons de caffé, et quelques personnes qu'on soupçonne de liaisons particulières avec Roy ou l'Abbé des Fontaines qui sont les deux sur qui tombent les soupçons. Je n'ai nulle liaison avec l'abbé des Fontaines, mais quand nous nous rencontrons dans les rues, nous nous saluons. Il s'avisa samedi dernier de m'écrire une longue lettre, qu'il me prioit de communiquer à l'Académie et par laquelle :* 1° *il protestoit de son innocence;* 2° *il demandoit que je fisse savoir à M. Hérault que l'Académie ne le soupçonnoit point. Je lui fis réponse que* la compagnie n'ayant fait aucune démarche *pour se plaindre de l'ouvrage dont il s'agit,* il ne lui convenoit *point d'en faire* pour justifier ceux qui pouvoient être soupçonnez d'y avoir pris part. *Un exempt est allé mettre le scellé sur les papiers de cet abbé. On y trouvera mon billet, qui ne contient rien que de bien. Roy a été mandé chez M. Hérault, qui l'a menacé de l'hôpital. Entre nous ceci soit dit, c'est une terrible chose pour ces gens-là que d'être ainsi traitez sur des soupçons. Car enfin*

puisqu'ils sont tous deux mandés et poursuivis, c'est une preuve que l'on ne sait point qui est l'auteur. L'un d'eux sûrement ne l'est pas, et peut-être ne le sont-ils ni l'un ni l'autre. Je crains que les procédez un peu vifs de la police ne fassent crier contre l'Académie. Nous aurons beau dire que nous n'y avons point de part, nous n'en serons pas crus, et il y a une certaine race d'écrivains, assez nombreux dans Paris, qui nous jettera la pierre de ce qu'à notre occasion il y a eu une sorte d'inquisition à leurs trousses. Je voudrois que la docte et imprudente compagnie fît ses choix avec plus de circonspection. Tant que nous élirons des gens peu connus du public, on tirera sur nous, et c'est une pauvre ressource, à mon gré, que d'armer des commissaires et des exempts pour nous défendre (1). » En son *moi* le plus intime, l'abbé d'Olivet riait avec les rieurs; et que le vol des estampes de la Bibliothèque du Roi compromît son confrère l'abbé Bignon; et que son confrère l'évêque de Luçon mourût d'une indigestion de quatre livres de brochet; et que son confrère Montcrif *miaulât* l'éloge du cardinal de Fleury, l'abbé poursuivait des médisances et des perfidies de son style les uns et les autres, la mort de ceux-ci, la vie de ceux-là.

Mais ce dont il se venge le mieux, c'est de la belle et publique défense qu'il a faite de la paresse de l'Académie. L'abbé d'Olivet a imprimé : « *Quand l'ignorance ou l'envie se plaisent à dire que l'Académie françoise ne fait rien, par là qu'entendent-ils? que cette*

(1) Lettre de d'Olivet, du 17 janvier 1736. *Correspondance du président Bouhier.*

Academie en corps ne travaille pas? En ce sens, non-seulement il n'est pas vrai qu'elle ne travaille point; mais il est vrai que c'est la seule des Académies qui ait travaillé et qui travaille (1). » L'abbé d'Olivet écrit : « ... *A propos de l'Académie, il y a six mois que l'on délibère sur l'orthographe. Mais le moyen de parvenir à quelque espèce d'uniformité? nos délibérations depuis six mois n'ont servi qu'à faire voir qu'il étoit impossible que rien de systématique partît d'une compagnie. Enfin l'Académie se détermina hier à me nommer son plénipotentiaire à cet égard; il faut bien m'y résoudre. Car sans cela nous aurions vu arriver, non pas les calendes de janvier* 1736, *mais, je crois, celles de janvier* 1836, *avant que la compagnie eût pu se trouver d'accord* (2). » — « 28 août 1736. *Rien ne ressemble à la léthargie du docte corps. Pourriez-vous croire que l'impression du vocabulaire en est restée à la première feuille dont je pris soin le carême dernier* (3)? » L'abbé d'Olivet cependant *épluchait* le Dictionnaire, livrait de grands combats, s'égosillait à faire passer : *faire diversion à sa douleur* (4), luttait avec autorité et succès contre les préjugés de grammaire et contre le *bisson* de l'abbé Régnier : « *Personne, depuis la mort de l'abbé Régnier, n'a songé à dire* bisson. *Mais voici ce que je tiens de l'abbé Régnier lui-même : Louis XIV ne prononçoit jamais que* bisson *et* abre *pour* buisson *et*

(1) *Histoire de l'Académie françoise,* par M. l'abbé d'Olivet, 1729.

(2) Lettre de l'abbé d'Olivet, du 1er janvier 1736. *Correspondance du président Bouhier,* vol. IX.

(3) *Id.*

(4) Lettre de d'Olivet, du 7 février 1737. *Id.*

arbre. *C'est ainsi que les chasseurs, ou peut-être, disoit l'abbé Régnier, les piqueurs lui avoient appris à dire dans sa minorité. Quelques courtisans, et nommément le cardinal d'Estrées, affectoient de parler comme le Roi, et ce fut par déférence pour ce cardinal que l'abbé Régnier qui lui étoit fort attaché, eut la foiblesse de consacrer cette prononciation dans sa grammaire* (1). » Les victoires n'adoucissaient pas l'abbé d'Olivet. Rien ne le désarmait, pas même le double dîner donné par le doyen de l'Académie, le vieux Fontenelle, à ses collègues partagés en une fournée d'anciens et une fournée de cadets — les deux colonnes académiques, comme disaient les belles dames ; et au bas du compte rendu de la fête, il mettait : « *Je ne vous dis rien des travaux du docte corps ; ce n'est pas que je vous cache quelque vérité. Mais lorsqu'il n'y a rien à dire, il faut ne rien dire* (2). » Une autre fois : » *Croiriez-vous que je suis, à l'heure qu'il est, doux comme un agneau, et que toutes ces sottises de l'Académie ne m'arrachent pas le plus petit mot de plainte? Ce n'est pourtant pas que je sois devenu fort timide, mais l'inutilité de vouloir aller contre le torrent fait que j'aime beaucoup mieux rester tranquille* (3). » Une autre fois : « *A propos d'académie, vous me demandez des nouvelles de la nôtre? Nous sommes neuf ou dix exacts à nous y trouver, d'au-*

(1) Lettre de d'Olivet, du 26 juin 1736. Collection d'autographes de M. Parison.

(2) Lettre de d'Olivet, du 27 août 1741. *Correspondance du président Bouhier.*

(3) Lettre de d'Olivet, du 12 juin 1743. *Id.*

tres qui viennent de loin à loin. Nulle occupation que le triste Dictionnaire. Vous savez que le secrétaire est l'âme de la compagnie. Mais, par malheur, nous avons une âme, qui est un peu corps, quant à présent (1). » Enfin le 13 février 1744 : « *Je ne saurai vous dire jusqu'à quel point le docte corps est fainéant. Depuis que le Dictionnaire est fini, il y a beau temps, on s'est amusé à lire Vaugelas, Ménage, Bouhours, Régnier, pour en venir, dit-on, à une grammaire, dont il ne s'est pas fait, ni ne se fera une panse d'a. On a jugé qu'il valoit mieux travailler à une rhétorique, et dans cette vue on lit actuellement le Quintilien de l'abbé Gedoyn. Il en sera comme du reste, et je réponds sur ma vie que, d'ici à dix bonnes années, il n'y aura pas encore une ligne sur le papier. Oh! la digne postérité de ces hommes à qui les lettres françoises doivent tout* (2)! »

Ces sévérités, ces vérités mauvaises à dire, et brutalement dites, laissaient deviner, sans le dire, le ressentiment d'un échec, la déception d'une ambition. Je lis dans une lettre de l'abbé Goujet, du 5 avril 1742 : « *M. l'abbé d'Olivet soupire, dit-on, inutilement après la place de secrétaire de l'Académie françoise vacante par la mort de M. l'abbé du Bos. J'entends dire qu'on la destine à l'abbé Houtteville et que M. l'abbé d'Olivet n'a presque aucun de ses confrères pour luy. Avec de l'esprit et de l'érudition il faut encore la façon si l'on veut se gagner des amis, et cette façon lui man-*

(1) Lettre de d'Olivet, du 13 juillet .... Collection d'autographes de M. Parison.

(2) *Id., id.*

que (1). » Écoutez d'Olivet trois ans après : « *Vous me demandez qui est secrétaire. C'est Mirabaud que vous pouvez connoître par ses traductions du Tasse et de l'Arioste. Il a remplacé feu M. l'abbé Houteville, successeur de l'abbé du Bos. Au reste je vous dirai confidemment que c'est un homme sans génie, presque sans esprit, mais qui, créature de l'abbé Mongault, a été précepteur des princesses d'Orléans, et s'est maintenu au Palais Royal. Parlons franchement : l'Académie ne peut rien sans un bon secrétaire; mais étant ce qu'elle est aujourd'hui, un bon secrétaire lui est inutile. Je n'y prends nulle part, Dieu merci; et il y a longtemps que je suis guéri d'un zèle dont vous avez pu voir encore quelque reste* (2). »

Dès lors, l'abbé d'Olivet n'eut plus qu'un rôle dans l'Académie, le rôle d'une opposition hargneuse, s'emportant parfois aux paroles vives, comme le jour où, s'opposant au délai de dix jours demandé par M. de Richelieu pour remplacer par une candidature la candidature de Piron, il qualifia cette manière d'*insolente* et d'*indécente* (3). Au reste, entre M. de Richelieu et l'abbé d'Olivet, la contrariété des opinions était ancienne. En 1732, Fontenelle avait envoyé à la Comédie-Française des billets pour un de ses discours. Quinault et six autres comédiens étaient venus, au nom de leur compagnie, offrir pour remercîment les entrées libres à toute l'Académie; et deux

(1) Lettre de l'abbé Goujet. *Correspondance du président Bouhier*, vol. III.
(2) Lettre de l'abbé d'Olivet, du 29 novembre 1745. *Id.*, vol. IX.
(3) *Correspondance de Grimm*, 1829, vol. I.

académiciens familiers de la Comédie, Danchet et Destouches, les avaient reconduits. L'abbé d'Olivet avait fait cause commune avec l'abbé du Bos pour l'acceptation des entrées, contre M. de Richelieu, voulant de l'Académie, ainsi que le maréchal d'Estrées, sinon un refus, au moins une consultation *ad hoc* (1). Cette fois, M. de Richelieu, blessé de cette inimitié qui se déclarait si brusquement, demanda si l'Académie n'avait point de peine pour punir un pareil style et de semblables épithètes. On alla aux voix, et l'Académie sauva l'auteur des *Essais de grammaire* en déclarant qu'il avait ignoré la force de ces termes (2).

L'Académie était indulgente pour l'abbé. Mais, hors de l'Académie, il trouvait la rigueur, la censure, l'attaque, l'injure même. Dès son entrée dans les lettres, il s'était heurté à des inimitiés d'anciens confrères, d'anciens camarades, des jésuites restés fidèles à l'ordre que l'abbé avait abandonné assez brusquement à trente-trois ans, après avoir sollicité trop longtemps, à son gré, la permission de le quitter (3). Les plumes de ses amis, le P. Ducerceau et le P. Castel, s'étaient tournées contre lui dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé avait été attaqué à propos de son *De Natura deorum*, et dans son honneur de traducteur, et dans son caractère de chrétien. Son

(1) Lettre de l'abbé Gedoyn, du 27 mars 1732. *Correspondance du président Bouhier*, vol. III.

(2) *Correspondance de Grimm*, vol. I.

(3) Discours prononcés dans l'Académie française, le jeudi 22 décembre 1728.

exposé du système théologique des anciens était accusé de *mener à l'athéisme ou au moins à un esprit d'indifférence et d'incertitude en matière de religion* (1). Le *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, par Huet, inséré par d'Olivet en tête de la *Huetiana*, les ennemis de d'Olivet nièrent tout net que le Traité fût de l'évêque d'Avranches. D'Olivet fit nommer par l'Académie MM. de la Monnoye et Boivin pour examiner le manuscrit; et, muni d'un certificat, répondit aux incrédules. La réponse fut pleine d'ironie, de logique, de sens. L'abbé suivit et défit ses adversaires pas à pas, jusqu'à cette seconde partie de son Apologie, où, revenant à Cicéron, il leur jeta ces paroles : « *Vous convenez que mon Cicéron est dangereux parce que les gens de bien ne peuvent voir sans scandale les opinions bizarres des païens sur la nature divine; mais alors il faut les empêcher de lire saint Augustin,* De Civitate Dei, *ni la Préparation d'Eusèbe; de lire ni Arnobe, ni Lactance, ni Minucius Felix, de n'ouvrir en un mot presque pas un livre de l'antiquité profane, ni même de la sacrée; surtout empêcher par tous les moyens ces gens de bien d'envoyer leurs enfants à vos colléges, car on y enseigne Cicéron.* » Le chrétien aurait pu oublier, l'homme de lettres n'oublia pas. Il porta sa vengeance à l'excès; il triompha immodérément. Quelques-uns lui conseillaient de gagner ses adversaires plutôt que de les exaspérer, et de négocier plutôt que de vaincre.

(1) *Apologie de M. l'abbé d'Olivet.* Pissot, 1726.

L'abbé Gedoyn disait à Bouhier en 1728, lui annonçant les poésies latines de Fraguier que d'Olivet allait publier : « On m'a dit qu'il avoit encore choqué les jésuites dans sa préface. Il se passeroit bien de se faire des ennemis qui ne pardonnent point et qu'il retrouvera tôt ou tard dans son chemin (1). » D'Olivet faisait la sourde oreille aux avis et recommençait ses malices et ses sarcasmes. Dans son voyage en Hollande, il ne trouvait qu'une caricature, et la caricature était deux jésuites dans une loge, l'un le confesseur, l'autre l'aumônier de la gouvernante des Pays-Bas, attachés à ses côtés par l'étiquette, condamnés au spectacle, l'un avec de grandes lunettes sur le nez, une bougie à côté de lui, récitant son bréviaire pendant la pièce, l'autre dormant comme s'il avait été au sermon (2). Une plume railleuse, habilement et plaisamment méchante, venait au secours des jésuites. C'était la plume du prieur de Nefville ; un vrai pamphlétaire, ce prieur de Nefville, allant au fait, marchant à l'homme, pinçant jusqu'au sang la vanité du personnage, accommodant au burlesque *maître Jobelin*. Il relève tout d'abord les mépris de l'abbé pour Bayle ; puis, empoignant le grammairien d'un tour de main, il le berne dans une prosopopée qui semble le manifeste de sa modestie : « Je suis le grammairien Apion qu'on appelait le tambour de toute la terre... N'ai-je

(1) Lettre de l'abbé Gedoyn. *Correspondance du président Bouhier*, vol. III.

(2) *Recueil d'opuscules littéraires*. Amsterdam, 1768.

pas curieusement remarqué dans mon *Histoire de l'Académie* que *l'arbre qui porte des pommes est appelé pommier?...* Ne suis-je pas le Jean Despantère françois à qui le public est redevable d'un profond commentaire sur l'alphabet que j'ai décoré du titre de *Prosodie françoise*, en vertu de mon appréciation des syllabes brèves et plus brèves, des syllabes longues et plus longues, de mon *anatomie* des sons? Vous, lingères, dites à l'avenir toile de Hollande, et non pas *toile d'Hollande;* et vous, femmes de chambre, prononcez *je laace madame, je la delaace!* » Et d'un ton plus radouci : « Ah! messieurs les libraires! Bonjour, monsieur Étienne, voici les poésies latines de M. Huet! Salut au très-brillant Coignard qui a imprimé mon Académie! Approchez, Didot, vous aurez les pièces éparses du cher abbé Fraguier! Or çà, Gandoin, voici mon *Traité de la Prosodie françoise* et mes *Remarques* sur Racine (1)! »

Ici la moquerie touche au vrai. L'abbé d'Olivet peut fournir tous les éditeurs de Paris. Ne publie-t-il pas les *Reliquiæ* de tous ses amis, Maucroix, Huet, Fraguier, Hardouin, Boivin? N'est-il pas l'exécuteur testamentaire de la renommée de tous ces morts? Il a passé, il passe sa vie courant les imprimeries. Il grondait, du temps du système, à propos de cet atelier réduit à deux ouvriers occupés à imprimer un tarif des actions. Il gourmande aujourd'hui l'ivrognerie des ouvriers de Coignard. Toujours allant,

(1) Lettre de M. l'abbé ***, prieur de Nefville, à M. l'abbé d'Olivet, de l'Académie française. Bruxelles, 1739.

robuste, supérieur aux accrocs de santé, harcelant les libraires, poussant les pressiers, surveillant et maugréant, désespéré des lenteurs, désespérant des in-folio, des grandes éditions, des beaux textes; pleurant Coutelier, le dernier des éditeurs, le seul qui sût imprimer un ouvrage un peu chargé de citations, de mauvaise humeur et bonhomme, l'esprit exigeant, le cœur facile, vilain confrère et bon parent; un Varron vif, violent, de feu sur des choses froides, enragé sur le *tiret contigu,* furieux d'étude, amoureux de lectures, retranché dans ses livres, dans une vie unie, pleine, tracassée, boudeuse, et pourtant satisfaite : « *J'aime mes livres plus que jamais, et je suis même parvenu à n'aimer que mes livres. Il y a cinq ans que je me suis défendu absolument de souper dehors et j'y dîne rarement. Du reste nulle sorte de passion. Je trouve le secret de ne m'ennuyer jamais et au fond je vis heureux* (1). »

La critique de cet esprit misanthrope grandissait avec la solitude de l'âme, avec la vieillesse et le délaissement, avec les regrets et les souvenirs ordinaires aux vieillards qui portent en eux-mêmes le deuil d'une trop longue vie. La mort avait pris toutes ses amitiés une à une. Les loisirs et les retours de sa pensée ne se promenaient plus qu'entre des tombes; et ce jour de la semaine qu'il s'était donné à lui-même, ce jour où seul et renfermé, en tête à tête avec des ombres, il donnait audience aux

(1) Lettre de d'Olivet, du 22 décembre 1737. *Correspondance du président Bouhier,* vol. IX.

années passées (1), sa mémoire ne rencontrait que des scènes d'agonie, des visites *in extremis*, où le confesseur littéraire venait apporter les consolations de la célébrité posthume et son zèle d'éditeur. Le premier de ceux-là qui l'avaient quitté, c'avait été Huet. Le bonhomme l'avait fait appeler un soir qu'il se mourait, mais si doucement que c'était comme un charme de le voir mourir. D'Olivet là, Huet ne se souvient plus de rien. D'Olivet revient; il s'assied au pied du lit; pendant deux heures il remonte cette âme, il la réveille et la réchauffe, il la ressuscite et la fait rire au rappel de sa jeunesse; avec la gaieté revient pour un moment la santé de cette tête évanouie. L'écrivain revit dans l'évêque agonisant et donne à d'Olivet un manuscrit à publier après sa mort (2). C'était l'*Huetiana*. Dacier suivait Huet; le vieux Dacier qui, en dépit de s soixante-quinze ans, de sa cuisse héronnière, d'une glande ulcérée dans le gosier, voulait, si peu avant, peupler et parer son galetas du Louvre de l'esprit, de la beauté, des trente ans de mademoiselle de Launay, la prisonnière de la Bastille (3). Et après Dacier, Massieu, un ami plus près de l'esprit de d'Olivet que Dacier, dont l'abbé méprisait en confidence « le chaos ». Puis Boivin, auquel d'Olivet reprochait et son mariage, et sa désertion de l'antiquité pour le code

(1) Discours prononcé dans l'Académie française le jeudi 22 décembre 1768.

(2) Lettre de d'Olivet, s. d. Collection d'autographes de M. Parison.

(3) Lettre de d'Olivet, du 5 janvier 1722. *Correspondance du président Bouhier.*

normand, une fois marié (1). Et cet homme, « l'homme du monde le plus obligeant et le plus communicatif (2), » la Monnoye, qui soutenait plusieurs mois son courage, son cerveau et sa verve gauloise avec un peu de biscuit trempé dans du vin d'Alicante (3), puis partait comme les autres. Et ce nouveau mort, qui laissait plus de vide dans le cœur de d'Olivet que tous ceux-là : l'abbé Fraguier. Qui le remplacerait, ce bon abbé, cette belle âme faite de probité, de douceur et de mansuétude, une vie coulée tout entière, sans bruit et sans ennemis, dans le travail et dans la bonne estime du monde jaloux? Il avait gagné toutes les correspondances, il avait désarmé toutes les inimitiés; il avait plu à toutes les humeurs; il s'était fait pardonner d'avoir servi tous ses confrères. D'Olivet, quand il avait quitté la maison du quai de Conti, la maison de la veuve Nyon, était venu loger chez Fraguier et lui demander d'heureuses soirées de causeries, de conseils et d'épanchements. Vous l'avez vu tout à l'heure presque un héros, ce latiniste, refusant de céder à son corps, aussitôt sa tasse de chocolat prise et la faiblesse de sa main domptée, écrivant, traduisant, commentant, annotant (4). A cet ami, l'abbé d'Olivet avait encore fermé les yeux.

(1) Lettre de d'Olivet, du 5 juillet 1722. *Id.*
(2) Lettre de Brossette. *Correspondance du président Bouhier*, vol. I.
(3) Lettre de Papillon, du 30 juin 1727, *Id.*, vol. X.
(4) Lettre de d'Olivet, du 25 septembre 1725. *Id.*, vol. IX.

« *Paris, ce 5 mai* 1728.

« *Nous venons, monsieur, de perdre un de nos meilleurs et de nos plus dignes amis, le pauvre abbé Fraguier. Dimanche j'entrai chez lui sur les sept heures du soir, je le trouvai dans son état ordinaire, il me pressa de passer la soirée avec lui, nous mangeâmss ensemble chacun notre pigeon, je lui lus ensuite deux ou trois chapitres de Rabelais, et à dix heures je le quittai. S'étant réveillé à deux heures, il se fit habiller, comme c'étoit assez sa coutume pour passer le reste de la nuit dans son fauteuil. A sept heures on n'entendoit point encore de bruit chez lui, enfin on frappa de manière à éveiller le laquais qui avoit couché dans la petite antichambre que vous connoissez, on trouva son maître sans mouvement et sans connoissance. L'apoplexie avoit, sans doute, commencé deux ou trois heures auparavant. La saignée, l'émétique, ne firent rien. Il ne donna nul signe de vie, si ce n'est de temps en temps quelques convulsions. Il mourut entre cinq et six heures du soir âgé de moins de* 62 *ans. De vous dire quelles douleurs c'est pour moi, il seroit bien inutile* (1). »

La mort entourait d'Olivet. Elle n'attendait pas une année pour lui enlever M. de Valincour, le vieil anecdotier du grand siècle qui avait des dîners fins, « cent bonnes qualités et pas un défaut nuisible à ses amis (2) »; qui, vieux, ne vieillissait pas, ne voulait pas mourir avant l'arrivée d'un certain vin de

(1) Lettre de d'Olivet, du 25 septembre 1725. *Correspondance du président Bouhier,* vol. IX.

(2) Lettre de d'Olivet, du 18 janvier 1730. *Id.*

Bourgogne envoyé par le président Bouhier; et à propos de ce bourgogne ressaisissait son enfance envolée. Il était enfant; c'était la première fois qu'on le menait au spectacle; on jouait *Britannicus;* et s'y rendant, il se figurait que tous les carrosses passaient le sien, et que tous les gens qui étaient dans ces carrosses allaient prendre sa loge; comme il faisait le souhait qu'ils se rompissent le cou, le même souhait qu'il fait aujourd'hui contre les enchérisseurs du bon vin qu'il attend (1)! Il a tant à oublier! ses livres, ses manuscrits, ses tableaux, perdus, en un seul jour, dans un incendie. Le vin de Bourgogne arriva, et M. de Valincour mourut à la suite d'un dîner en tête à tête avec l'abbé d'Olivet. D'Olivet affirme pour sa défense que le repas était fort sobre, mais que la veille M. de Valincour avait dîné « avec des Bretonnes fort éveillées (2) ».

A cet homme, né en 1692, et qui avait dans ses liaisons plus cherché la conformité des goûts que celle des années, il ne restait plus guère, vers la moitié du XVIIIe siècle, que l'abbé Gedoyn et Danchet, et le père Oudin. Mais Gedoyn, son rendez-vous ordinaire, la table de M. de Valincour est renversée. Mais Danchet! Danchet est perdu pour l'étude. Il mange et déride qui le régale. Il est le plaisant en titre des bons dîners, l'amuseur de la bonne compagnie et le digéreur le plus paresseux

(1) Lettre de Valincour, s. d. *Correspondance du président Bouhier* vol. XII.

(2) Lettre de d'Olivet, du 30 mai 1729. *Id.*, vol. IX.

qui soit. La cuisine des financiers l'enlève au Louvre et à la métaphysique de d'Olivet. Ce n'est plus qu'un homme se levant à neuf heures, le mari d'une bonne femme modeste et simplement vêtue, épousée un peu après le mariage; un bon père faisant, en se levant, la leçon à ses enfants, s'habillant longuement; puis au café, jasant et bavardant, il attend que midi sonne pour courir à une indigestion. L'indigestion venue, il s'occupe fort à guérir. Il est perdu pour Homère, pour d'Olivet, pour l'Académie (1). Oudin survit, et ne meurt point à ses amis avant de mourir. Mais ce réviseur, ce dégrossisseur, ce correcteur, ce glossateur, les yeux et la critique de la troupe érudite, le savant modeste qui signe *Anonymus* et encore à grand'peine; l'helléniste qui remet d'Olivet sur ses étriers grecs, d'Olivet avoue « qu'il entend le grec, comme un Suisse entend le françois (2) »; cet aide dévoué et désintéressé qui porte la besogne, et qu'on paye avec la primeur des dactyles et des spondées qui viennent au monde, le bon père Oudin est à Dijon; et s'il vient à Paris, il se cloître, trois mois durant, enfoncé, enfoui dans le catalogue immense de toutes les bibliothèques du royaume, s'étant juré d'expédier un *in-folio* par jour, oubliant Paris et se tenant parole (3).

(1) Lettres de d'Olivet, du 3 juillet 1710 et du 6 avril 1713. *Correspondance du président Bouhier*, vol. IX.

(2) Lettre de d'Olivet, du 15 février 1726. Collection d'autographes de M. Parison.

(3) Lettre de d'Olivet, du 23 juillet 1729. *Correspondance du président Bouhier.*

Pourquoi ne pas le dire? Dans ce jour de la semaine où l'abbé d'Olivet repassait sa vie et relisait les épitaphes de tant d'amis, une ombre venait à lui, vivante et présente entre toutes : l'ombre d'une femme aimée, subitement ravie à sa tendresse, à son espoir. Le regret de cette morte était la plaie secrète de la vie de l'abbé. Cette femme avait été le roman aimable et pur de son cœur : elle en était aujourd'hui le tourment et le deuil. Le coup avait été soudain et écrasant. « *Je sors enfin, monsieur, d'une épouvantable léthargie,* — écrivait d'Olivet à Bouhier le 10 janvier 1731 ; — *au nom de Dieu, ne me demandez point ce qui l'avoit causée. Il ne m'est rien arrivé de triste qui ait rapport à mon honneur ou à ma fortune. J'étois gai comme un pinçon le jour que je rentrai dans Paris à mon retour de Hollande. Mais dès le lendemain je perdis la tête; et pendant deux mois, ou peu s'en faut, j'ai été le plus à plaindre de tous les hommes, puisque j'étois le moins raisonnable. Tout cela s'est pussé entre cuir et chair. Je vous dis plus que je n'en ai dit à personne. Quelque jour, tête à tête, je vous en parlerai plus clairement* (1)... » Un mois après, l'abbé complétait l'aveu, parlant de lui à la troisième personne :

« *Paris, 4 févr.* 1731. *J'ai été, Monsieur, plus diligent à payer vos dettes qu'à vous informer de mon exactitude, comme vous en jugerez par la date de la quittance du P. de Montfaucon. Votre préface m'a paru*

(1) Lettre de d'Olivet. Collection d'autographes de M. Parison.

très-bien écrite ; elle instruit de tout ce qu'il étoit nécessaire de savoir, et votre caractère d'écrivain sage et judicieux s'y soutient à merveille. Il est temps que je songe à la mienne. C'est l'affaire de trois ou quatre matinées. Mais mon loisir m'est presque tout emporté par celui de nos amis qui a été si longtemps en léthargie. Je ne veux pas avoir à me reprocher de vous avoir caché ce qui le regarde. Vous êtes le seul homme qui le saurez jamais. Il étoit depuis neuf années dans une étroite liaison avec une femme adorable, moins pour sa beauté que pour le caractère de son esprit et de son âme. C'étoit un attachement si grand et si vrai de part et d'autre, qu'il n'y a rien de plus fort dans l'Astrée. Cette femme avoit l'esprit naturellement bon, elle l'avoit très-orné. A l'âge de 20 *ans, elle accoucha si douloureusement et avec tant de danger, que depuis elle ne s'est point exposée à avoir des enfants. Jugez par là, si l'attachement que notre ami avoit pour elle étoit pur. Il n'en étoit que plus violent. Elle jouissoit ou devoit jouir à la mort de son mari de* 20 *à* 25 *mille livres de rente. Son mari a* 73 *ans. Notre ami étoit philosophe à bon marché, prévoyant d'un jour à l'autre la mort de son mari, et un revenu qui étoit plus pour lui que pour la veuve. Il avoit reçu de ses nouvelles à Lille cinq jours avant son arrivée à Paris. Il arrive, il court chez elle, il la trouve morte depuis trois heures. Voilà le fait. Ce pauvre misérable en a perdu absolument la tête, il n'en revient pas, et il est d'autant plus à plaindre qu'il n'y a personne au monde à qui il puisse confier le sujet de sa douleur. Il pleure nuit et jour. Perdre une amie de ce caractère*

à l'âge de 32 ans et lorsqu'on s'y attend le moins (1). »

« *Nous avons un froid qui rappelle l'idée de* 1709. *Il me rappelle de plus à une autre idée. C'est qu'alors nous grelotions au coin d'un méchant feu, et qu'aujourd'hui nous nous tenons au coin d'un bon feu. Alors vous étiez mon disciple et aujourd'hui je suis le vôtre..... Je me porte à un rien près comme en* 1709, *je bois assez bien, je mange de même, je dors encore mieux..... Qu'est-ce que la gloire qui me viendra des hommes? moins que rien par rapport à mon bonheur..... Je passe ma vie* ante focum, si frigus erit, *avec un Virgile, un Térence, un Molière, un Voltaire, et les six mois prochains,* si messis in horto, *aux Tuileries, dont je suis à quelques pas* (2). » Ainsi se confessait à Voltaire, le 3 janvier 1767, le vieux solitaire, jadis lié avec l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, accueilli familièrement par le cardinal de Fleury et par M. de Mirepoix, traité avec honneur par Newton et Pope à Londres, comme par Clément XI, à Rome (3). L'année suivante, il avait quatre-vingt-sept ans, d'apoplexie l'abbé tombait en paralysie (4). Il fut deux mois au lit, résigné, murmurant à ceux qui le venaient voir : *Ce soir, cette nuit, quand on voudra,*

(1) Lettre de d'Olivet, du 4 février 1731. Collection d'autographes de M. Parison.

(2) *Isographie des hommes célèbres.*

(3) Discours prononcés dans l'Académie française, le jeudi 22 décembre 1768.

(4) *Mémoires secrets,* vol. IV. — Le vieil académicien mourait, on peut le dire, de l'Académie. C'est à la suite d'une altercation des plus violentes avec d'Alembert et Duclos, à propos du prix décerné à l'abbé de

j'ai tout prévu (1). Il mourut. Il laissait à un de ses quatre neveux quatre-vingts actions des fermes, cinquante mille écus de terres, trente mille francs d'arrérages, trois cent cinquante marcs de vaisselle d'argent, deux cent cinquante louis en argent comptant et une très-belle bibliothèque (2). L'abbé d'Olivet laissait mieux que de quoi se faire enterrer.

Langeac, et dans laquelle Duclos traita l'abbé de radoteur, avec les b..... et les f..... qui lui étaient familiers, que le pauvre d'Olivet fut frappé à mort. Il tomba en apoplexie le soir même. (*Le Conteur*, n° 4, 1784.)

(1) Discours prononcés dans l'Académie.

(2) *Mémoires secrets.*

LE COMTE DE CLERMONT

LE COMTE DE CLERMONT[1]

« *Ce* 11 *février* 1749.

« *Éole, suivi des aquilons furieux, ravageoit encore nos vallons, quand la fièvre impitoyable vous força d'abandonner Melpomène, Terpsycore, Thalie et les marionnettes. La prévoyante saignée, le secourable émétique et la sage rhubarbe vous rendront sans doute brillant de corps, petillant d'esprit, aux vœux de la troupe qui a un extrême besoin de vous pour pouvoir commancer les répétitions des jeux prémédités pour le Carême prenant. Polichinelle vous appelle à son secours, Dame Gigogne vous attend à sa toilette, et Legrand Maamoubatchoulicaraca, dit le père Duchemin, n'a qu'un cri après vous. Votre tante s'arrache une boucle du chignon chaque fois*

(1) Louis de Bourbon, prince du sang, né et titré *comte de Clermont*, chevalier des ordres du roi, lieutenant général des armées, abbé commendataire de Saint-Germain des Prés à Paris, du Bec au diocèse de Rouen, et de Chalis au diocèse de Senlis, gouverneur de Champagne et de Brie, colonel et mestre de camp de trois régiments, l'un d'infanterie nommé Enghien, l'autre de cavalerie nommé Clermont, le troisième de volontaires étrangers aussi nommé Clermont, l'un des quarante de l'Académie française. — Les lettres du comte de Clermont citées dans cette étude sont tirées des papiers de Bachaumont, n° 359, BLF, Bibliothèque de l'Arsenal.

qu'elle pense qu'elle est eloignée de son neveu, elle y pense cent fois dans les vingt-quatre heures : c'est cent boucles qu'il lui en coûte par jour, elle n'en a que cinq cents à son chignon : voilà trois jours que vous êtes absent, ce sont donc déjà trois cent boucles qu'elle s'est arrachées ; il ne luy en reste plus que deux cents. Si vous êtes encore deux jours absent vous trouverés la pauvre Mathurine chauve comme un chien turc (1). *Mais parlons de vos menuets, j'assemble actuellement les virtuoses : les corno primo, corno secundo, violino solo, violeta, violino, hautbois, trompettes marines, flageolets, contrebasses, fifres, timballes, vielles, guimbardes, fluttes douces, fluttes à l'oignon, chalumeaux, cornemuses, musettes, castagnettes, tambourins, trombonnes, orgues, orgues de barbarie, timpanons, harpes, clavecins et épinettes pour exécuter vos divins menuets dont l'on va tirer les partitions nécessaires pour leur exécution.*

« *Ils seront aussi tripudiés ce soir par Mlles Leduc qui mettront chacune une paire de souliers exprès pour cela ; et il vous sera mandé tout de suite le plaisir que les pieds et les oreilles auront eu à s'abandonner aux charmes mélodieux de la gracieuse mélodie dont vous venés d'orner nos concerts et nos danses.* »

. . . . . .

« *L. B.* »

(1) M. Cousin, dans une étude publiée postérieurement, a recherché quelle pouvait être cette farce de carnaval jouée à Berny. Il pense que c'est le *Galant Jardinier* de Dancourt, pièce figurant au répertoire de Berny, qui se termine par un divertissement de masques, et dans laquelle l'amant, déguisé en garçon jardinier, se fait passer pour le neveu de la jardinière Mathurine. (*Le comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*, par Jules Cousin, 1867.)

Cette lettre, écrite par le vainqueur de Raucoux, le vaincu de Crevelt, le prince du sang académicien, l'abbé de Saint-Germain amant de la Camargo et de la Leduc, le prince de Clermont, cette lettre pleine des bouffées du plaisir de Berny est adressée au jeune comte de Billy, que son illustre protecteur recommandait, l'année précédente, à M. d'Argenson pour la croix de Saint-Louis en ces termes :

« *Enfin, monsieur, je vous le répète, ce sera une grâce directe que le Roi m'accordera ; ne soyés point étonné de l'intérest vif que je prends à M. de Billy, outre que c'est un excellent sujet, son père étoit premier gentilhomme de ma chambre et de plus mon ami en qui j'avois une grande confiance. En mourant il me donna son enfant âgé de cinq ans, et me pria de lui tenir lieu de père : ce que j'ay fait. Ainsi je l'ay fait élever sous mes yeux et le regarde comme mon fils. Vous connoissés, Monsieur, la sincère et inviolable amitié que je vous ay vouée.*

« Louis de Bourbon. »

Quatre ans avant, M. de Clermont, que ses amours ne distrayaient pas de l'avenir du joli garçon, écrivait à madame Favière qu'il avait fait venir M. de Billy à Berny, qu'il l'avait trouvé insuffisant pour la charge de premier gentilhomme de la chambre, mais qu'il s'était décidé, ne pouvant se passer plus longtemps de premier gentilhomme, d'indiquer M. de Billy, dès à présent, pour capitaine de ses gardes, qu'il en avait la charge, et qu'il en remplirait les fonctions aussitôt qu'il aurait achevé de prendre *le caractère et le maintien d'un homme raisonnable.*

Ainsi trouvons-nous ce prince léger et amoureux de plaisir assumant un rôle de dévouement et pratiquant des devoirs plus sérieux que les goûts de sa vie. Et M. de Clermont occupé de la carrière et de l'avenir du fils de son serviteur va nous apparaître avec quelque chose de la sagesse et de la maturité gaie d'un jeune père.

Toute justice n'a pas été rendue aux rapports des grands et de leurs serviteurs au XVIIIe siècle. Entre le prince et sa maison, il y avait autre chose que le commandement et la bassesse, mieux même que l'habitude : il y avait le lien. La *gens* nouvelle, recréée par la monarchie, en empruntant à la famille le meilleur de sa hiérarchie, lui empruntait aussi le plus vrai des affections ; et les rapprochements n'étaient pas rares des fils aînés de la France et de leurs officiers, non point par un compagnonnage de débauche à la Ravanne, mais par les bons offices et les bons services, l'amitié et le respect, les plus belles familiarités et les plus grandes reconnaissances.

Le diable était que toute cette tendresse et toute cette occupation du comte de Clermont tombaient sur la plus folle tête, le plus charmant extravagant, le fou le plus déraisonnable, le plus délicieux mauvais sujet du monde. Pourtant l'aimable tuteur ne s'en fatiguait ni ne s'en dégoûtait. Il allait le poursuivant de morale, de conseils, d'avertissements et de complaisances, jusqu'au jour où il songea — remède final ! — à le marier, à le marier à beaucoup d'argent. Pour cette affaire, un père, vraiment, n'eût pas apporté plus

d'empressement, de persistance, de politique, d'intrigue, de volonté. Il s'agissait d'une demoiselle Mouffle, une héritière d'un million. Il fallait rompre un mariage entamé; il fallait emporter le père, décider le tuteur, obtenir l'assentiment de la famille de Mailly, qui s'intéressait à la mariée; il fallait battre le ministre, et ne pas faire à M. de Billy un ennemi personnel de M. d'Argenson, qui voulait le million de mademoiselle Mouffle pour M. de Caumartin. Que de lettres, de rendez-vous, d'entrevues! M. de Clermont ne se remua jamais tant de sa vie, même pour lui-même.

Mais M. de Billy était le fou que vous savez. La famille de mademoiselle Mouffle lui reprochait, « en fait de femmes, de ne connaître que des filles; en fait de gens de condition, que des écervelés; en fait de bourgeois, que des musiciens. » Voilà qui mit à néant tout le beau zèle de M. de Clermont; voilà qui attira à Cupidon-Billy cette charmante mercuriale, si grondeuse et si tendre :

« *De Paris, ce* 12 *juin* 1749.

« *J'ai reçu votre lettre, Cupidon, et je vois que vous ne ferés point bâtir de maison de plaisance à Graveline, malgré cela je vous exhorte à vous y bien comporter vis à vis de votre régiment et de ceux qui commandent dans cette ville et dans le pays. Comme vous n'avés point de plaisirs vifs, vous pouvés employer votre tems à apprendre le métier de colonel, à vous faire aimer et estimer du corps que vous commandés, et enfin de commen-*

cer à devenir un homme solide et sur lequel on puisse faire fond.

« *J'avois bien prévu que vos anciennes fredaines, le peu de circonspection que vous avés, et la manie d'une philosophie que vous sabrés à votre guise vous feroient tort dans l'établissement si avantageux que je traitois pour vous. M. Moufle m'a apporté, il y a quelques jours, un libelle contre vous qui lui a été donné par toute sa famille, afin de lui faire voir combien il y auroit de cruauté à un père d'abandonner sa fille au pouvoir de quelqu'un si extraordinaire, si mal pensant et si irrégulier dans sa conduite que vous. Dans ce bel écrit, on y fait le détail circonstancié de votre répugnance pour la guerre, et de tout ce que vous avés fait pour quitter ce métier afin de vous abandonner à une vie obscure et crapuleuse, d'où l'on conclut que sitôt que vous pourrés vaincre votre attachement pour moy, seule chose qui vous contienne, que vous vous abandonnerés à ce même genre de vie, que vous y entraînerés votre femme, et que vous l'abandonnerés si elle pense assés bien pour ne pas vouloir se prêter à votre volonté sur cela; ensuite, que vous ne connoissez en femme que des filles, en gens de condition que des écervelés, en bourgeois que des musiciens, lesquels seuls ont votre vénération et votre estime, que vous êtes toujours mis comme un fol et comme un bandit, sans contenance, sans considération, vous piquant d'être extraordinaire et faisant gloire d'être hué partout; qu'enfin vous aimés à saisir les ridicules de tout le monde, à en faire des gorges chaudes, et ceux qui s'allieront à vous seront les premiers à essuyer vos coups de patte. Voilà, en*

gros, les réflexions qu'on a fait faire à M. Moufle, et ce que la famille a dit pour faire voir que son éloignement pour vous étoit fondé. Ils ont même ajouté à cela qu'il étoit inconcevable tous les chagrins que vous m'aviés donnés, et toutes les couleuvres que vous m'aviés fait avaler; que j'étois convaincu dans le fond que vous n'étiés pas un bon sujet, et que ce n'étoit que par la reconnoissance que j'avois de l'attachement de votre père que je m'aheurtois à vous protéger, que sans cela il y a longtems que je n'entendrois plus parler de vous, que cela étoit beau de ma part, étoit respectable, mais qu'une famille d'honnêtes gens pouvoit, sans me manquer de respect, ne pas souhaiter d'être la victime livrée à l'amitie que je conserve à la mémoire de quelqu'un qui m'a été attaché.

« Au bout de tous ces raisonnemens que l'on m'a fait, il est convenu qu'il s'étoit bien aperçu que vous étiés un crâne, et il m'a dit malgré le mauvais compte qu'on lui avoit rendu de vous qu'il m'avoit donné sa parole et qu'il ne la retireroit point; mais que si je voulois la lui rendre, il alloit dans le moment s'engager pour donner sa fille à M. de Caumartin dont les articles de contrat étoient signés de toute sa famille.

« Après avoir réfléchi à ce que m'avoit dit M. Moufle, et à la façon de penser de sa famille à votre égard, et aprés en avoir conféré avec M. de Bachaumont, je me suis déterminé pour avoir un prétexte honnête de rendre à M. Moufle sa parole, d'écrire à M. d'Argenson pour luy demander s'il étoit vrai qu'on ne lui eût point rendu les paroles sur le mariage de M. de Caumartin

avec Mlle Moufle; auquel cas je n'irois point sur les brisées de M. de Caumartin n'ayant jamais traité le mariage de cette delle avec vous que dans la persuasion où j'étois qu'il n'étoit plus question de M. de Caumartin pour elle. M. d'Argenson m'a répondu bien des politesses, et qu'il étoit vrai que les paroles ne lui avoient jamais été rendues. J'ai écrit alors à M. Moufle qu'il étoit libre de conclure le mariage de sa fille avec M. de Caumartin. M. de Bachaumont a approuvé cette conduite, et je l'ay crue d'autant plus nécessaire qu'il auroit été impossible de faire votre mariage avec Mlle Moufle sans plaider avec sa famille, et j'ai cru essentiel pour vous d'éviter des plaidoyers d'avocats dans lesquels ils auroient déclamé contre vous, et mis dans un plus grand jour des choses que vous devés désirer qui soient dans l'oubly et que vous devés tâcher d'y plonger par une conduite décente et irréprochable. D'ailleurs l'enlévement de Mlle Moufle fait à M. d'Argenson auroit pu indisposer ce ministre contre vous, et il n'a et peut-être malheureusement n'aura que trop d'occasions de vous nuire.

« Voilà, mon cher Cupidon, des fredaines, des enfances, et des faux raisonnements que vous payés bien cher; ils vous coûtent, du côté de la femme que vous manqués, neuf cent mille livres bien clairs et bien nets, du côté de votre famille près de vingt cinq mille livres de rente dont elle vous avantageoit pour votre mariage: cela, comme l'on dit, ne se trouve pas dans le pas d'un cheval.

« Par une seconde lettre que je reçois de vous, vous me proposés de vous chercher en place de Mlle Moufle

quelque riche héritière du Pérou : ce n'est pas mal l'entendre et je la chercherai; mais cette héritière n'ouvrira point ses cavernes d'or et d'azur à quelqu'un dont le peu de solidité et de conduite luy feroit craindre de semer ses perles devant les pourceaux; il faut donc que vous travaillés de votre côté à n'être plus pourceau, sans cela point de Péruvienne; nous serions même rejetés de la plus modique héritière des montagnes de Savoye, dont le bien cependant ne consiste qu'en une marmotte dormant six mois de l'année dans une boëte de sapin. Je vous remercie de tirer consolation sur votre mariage manqué, de ce que vous en serés moins détourné à me faire votre cour et à jouer la comédie, mais rassurés-vous sur cela, en cas d'un autre mariage vous pourrés allier le tout. Les heures que vous donnerés à votre femme doivent être couvertes des sombres voiles de la nuit et je ne suis plus assés jeune pour que vous cherchiés l'occasion de me faire votre cour dans ces instans-là; ce seroit pousser trop loin votre reconnoissance. Et d'ailleurs, comme je n'ai nul goût pour les manchettes, je ne serois pas digne de cet effort de votre part. Quant à la Comédie, elle est, ainsi que le jeu d'oye renouvelé des Grecs, un plaisir innocent où l'esprit se déploye et qui ne sauroit offusquer la femme la plus barbare. Au contraire cet exercice émeut les passions, attendrit le cœur, et la dame ne peut que se bien trouver de ces deux effets qui en procurent un troisème qui a beaucoup de connexité avec l'œuvre de propagation.

« *Cette lettre n'ayant d'autre fin que de vous prouver l'amitié que j'ai pour vous, il est inutile qu'à la fin de la*

lettre je vous le répète; bis in idem *est bien fait avec les dames, mais n'est que bavarderie en écriture.*

« *Vous connoissés la main du secrétaire, ainsi je ne signe point.* »

Cette indulgence, non de père, mais de grand-père, si acommodante qu'elle va jusqu'à permettre *un peu de libertinage, rien qu'un peu* à la jeunesse du jeune officier, ne s'oublie jamais cependant jusqu'à l'injustice; et quand Bachaumont, désireux de consoler son parent de n'avoir pas épousé Mlle Moufle, sollicite le prince d'intervenir auprès du roi pour faire de son parent un colonel, le comte de Clermont s'arrête, pèse en prince du sang les titres de son protégé, et, les trouvant trop petits pour une telle place, répond de Marly à Bachaumont ces nobles paroles :

« 18 *juin* 1749.

« ... *Si c'étoit moy qui pût dispenser ces sortes de grâces, il me semble que je ne devrois pas récompenser un plaisir qui me seroit personnel par un bienfait qui doit n'être que le prix des services que l'on a rendus à mon maître, et dans cette occasion je manquerois d'obliger, sans croire manquer à la reconnoissance.* »

Quelques mois après, à la mort du grand-père de Billy, le comte de Clermont s'oppose à ce que l'héritier quitte son régiment, voulant le tenir loin des tendresses amollissantes des grand'mères, et lui garder l'avenir, espérant, de ce sacrifice, lui faire presque un droit à la place qu'il sollicite :

« *Berny, ce* 18 *août* 1749.

« *Je voudrois donc pouvoir lui* (*la grand'mère de Billy*) *procurer la douceur de vous voir, et à vous celle de luy rendre des soins; mais votre intérêt personnel l'a déterminée à trouver plus de consolation dans votre absence que dans votre présence.*

« *J'ay résisté à toutes les sollicitations vives qu'elle m'a fait faire par quelqu'un qui s'intéresse bien à vous pour votre retour. Cette personne-là est, ainsi que votre grand'mère, un peu mie à votre égard. Vous êtes un enfant gâté que l'une et l'autre veulent continuer à gâter. Pour moy, vieux coquin de militaire, je ne suis pas absolument tendre dans ce genre-là; je veux votre bien* mordicus, *malgré vous, malgré votre grand'mère et malgré tous ceux qui sont si mollement attendris à votre sujet. Je dois cela à la tendre amitié qui régnoit entre votre père et moy, et à celle qu'il m'a transmis pour vous. Oui, vous aurés beau dire, que j'ay bien le diable au corps de vouloir plus que vous ne voulés; malgré cela le diable restera dans mon individu, je veux faire du fils de mon ami un grand et bon sujet, et luy procurer les avantages que méritera quelqu'un que j'aurai élevé et que je regarde comme mon fils..... »*

Ce n'était pas une petite charge que d'être le directeur temporel de cette tête à tout vent, où se battaient et se brouillaient les résolutions et les orages. M. le comte de Clermont y perdait presque son bon sens, sans y perdre sa patience; et les remontrances tempérées de caresses, les avertissements cachés sous la grâce et le sourire, de ne pas se lasser. Le

grand-père Billy mort, Billy, qui était paresseux et n'aimait ni les affaires ni les difficultés, voulut, pour fuir tout ennui, abandonner son bien à ses oncles. Aussitôt part de Berny une mercuriale au prétendu *philosophe cynique* qui oubliait que *la philosophie du siècle étoit de désirer les richesses :*

« *Berny, ce* 18 *août* 1749.

« *Soyés bien persuadé que, malgré tous vos défauts, l'on vous aime à la rage, peut-être plus que vous ne voulés, mais non pas plus que vous ne voudrés quand votre cerveau se sera un peu réglé et que vous serés parvenu à épurer votre philosophie, et à ne la pas habiller selon les différentes mascarades qui réjouissent successivement vos différentes idées. Dans ce tems-là, vous ne serés plus sententieux, vous ne vous piquerés plus d'être philosophe, vous croirés même ne l'être pas, et c'est alors que vous le serés véritablement ; mais philosophe aimable, conséquent, sociable, aimé et recherché de tout le monde. Vous avés en vous tout ce qu'il faut pour cela : un bon cœur, des principes, des connoissances, des talens. Il ne s'agit que de bien économiser tout cela, de ne donner à chaque chose que son étendue ; avec de l'esprit et de la réflection on en vient à bout, vous avés le premier qui vous fera acquérir les deux autres quand vous le voudrés.*

« *Je finis pour aller manger ma soupe qu'on dit être aux choux et délicieuse ; ainsi je me dépêche de vous dire que vous devés toujours compter sur une amitié bien sincère de ma part.*

« Louis de Bourbon. »

Au bas, il y a de la main de l'académicien, prince du sang :

« *Diable! j'oublie que je ne fait que parafer mes lettres à Qupidon* (1). »

Au bout de ce long rôle d'amitié, de tutelle, d'appui et de garde, soutenu avec tant d'âme, de zèle et de goût, M. le comte de Clermont eut à remplir envers celui qu'il appelait le *fils de son ami* un dernier rôle, le plus délicat de tous, le plus délicatement rempli malgré son émotion, et qui fut comme l'accomplissement suprême du mandat de son cœur :

« *Berny,* 11 *janvier* 1750.

« *Je suis charmé, mon cher Billy, que votre première communion soit enfin faite, puisque cela me donne la liberté de vous avouer la supercherie que je vous ai faite, pour vous engager à remplir un devoir indispensable. Tranquilisés-vous donc à présent sur votre situation, elle n'a jamais été aussi périlleuse que je vous l'ai dépeinte et fait dépeindre. Il est sûr que vous vous tirerés de l'état où vous êtes moyennant une exacte soumission aux lois que vous prescrira la médecine, et j'espère qu'avant qu'il soit longtems, j'aurai à Berny un Cupidon un peu maigrelet, mais en pleine convalescence. C'est alors que nous ferons de la musique, sans trop cependant nous échauffer le crâne.*

« *Pour le présent, chassés les idées tristes, vous n'êtes*

(1) Les lettres dictées par le prince et seulement signées et paraphées par lui sont écrites de la main d'un secrétaire qui serait M. Dromgold, d'après M. Jules Cousin.

pas en situation d'en avoir. Égayés votre régime, c'est-à-dire par des amusemens et non pas en y manquant; car c'est de son exactitude que dépendra une plus prompte guérison.

« *Je finis en vous demandant de me pardonner de vous avoir fait peur sur votre état; mais, comme je vous connois, j'étois sûr qu'il n'y avoit que ce moyen-là de vous déterminer à faire ce que le public exigeoit de vous et ce qui rétablit votre réputation vis à vis de luy.*

« *Adieu, mon cher Billy, à présent de la gayeté autant que votre état vous le permettra. Je finis en vous embrassant du meilleur de mon cœur et je vais boire à votre santé un bon coup de vin de Chassaigne tout pur* (1). »

« *B.* »

(1) François-Louis de Billy mourait le 19 janvier 1750.

MADAME GEOFFRIN

MADAME GEOFFRIN [1]

Un esprit élevé tout seul, naturel, net, clair, nourri de peu, mais garni par le monde de comparaisons et de réflexions; un grand sens, des idées peu étendues, mais à leur place, toujours prêtes et comme sous la main; une tête pauvre, même petite, mais bien faite et parfaitement ordonnée, avec un jugement qui y maintenait toutes choses en ligne et à son rang; une âme, ce n'était que raison cette âme! commandant à tout cela; un système et un plan fixé de bonheur sans exigence, fait du repos de tout l'être, et d'un certain consentement de toutes les facultés à la paresse et à la sagesse; une grande économie de soi-même; une grande fuite de tout effort, de toute peine, de tout bruit, de toute fièvre, de toute secousse; une pratique de vie constante, unie, pleine de règles, gardée et affermie de maximes et d'axiomes; un je ne sais quoi de pondéré, d'assis,

(1) Depuis la publication de cette étude a paru la *Correspondance de Mme Geoffrin avec Stanislas-Auguste Poniatowski*, éditée par M. Charles de Mouy. Plon, 1875.

de tempéré, le sourire froid et sans grâces d'un cœur égoïste, auquel il serait donné, ayant vécu, de recommencer la vie : — voilà le fond de cette figure de nuances et de demi-teintes; vieille femme de bonne heure, et de goût plus que d'âge, avec la paix, le débarras, et le poli de l'expérience; en tout semblable à la devise de son appartement : « Rien en relief »; indulgente par tiédeur, charitable par mollesse, sachant le public et ménageant l'opinion, clémente au monde, pardonnant à la vie pour ne point être dérangée du train pacifié et régulier de ses pensées; habile à s'effacer, à se taire, à écouter, retirée sur elle-même et poussant par derrière la causerie des autres, jouant des gens comme d'instruments, savante à en tirer le son et l'éclair; lâche en ses opinions, ennemie née des avis forts et tranchés, aimant le milieu en tout; paisible et calme parmi les utopies et les philosophes, et consentant à leur refonte du monde, à la condition que le royaume de Diderot arrivât sans dérangement, sans saut, et par une pente; d'une modestie vaine, d'une simplicité recherchée, singulière et rare en ses prétentions, se vantant d'ignorance, et se refusant jusqu'à l'orthographe; d'une entente admirable dans le maniement des amours-propres les plus sensibles du monde : les grands seigneurs et les grands auteurs; amie de ses amis, mais amie inquiète, timide, avare de ses pas, ménagère de son crédit, d'un dévouement timoré, les défendant, mais avec manége, sans zèle, en se reployant, et se reculant de leur

malheur de peur d'en être touchée ; d'humeur donnante, bien plutôt que charitable, d'une bienfaisance d'habitude et de méthode, et non de mouvement, ni d'émotion ; au reste, n'égarant nul de ses dons, et nourrissant ceux-là dont la reconnaissance pouvait être publique et rendre aux bienfaits quelque peu d'immortalité, pensionnant l'Encyclopédie et les encyclopédistes, — rentant des trompettes, pour tout dire.

D'Alembert, Thomas, Morellet, trouveraient bien petite la part faite ici au cœur de leur bienfaitrice. Qui la ferait plus grande cependant louerait et ne peindrait pas. Deux lettres suffiront pour montrer ce cœur à nu, et sur quel ton il regrettait les amis partis, et de quelle façon il les oubliait dans leurs peines, et de quel air d'indifférence polie il s'informait d'eux après dix ans de silence :

« *a Paris, ce* 12 *aout* (1).

« *C'est par malice, mon cher abbé, que vous me dite des chose si flateuse pour mon amour propre et si touchantes pour mon cœur. Ouy, c'est par malice, vous n'ête pas content de mes regrets, vous voulé que je me désespères. Hé bien soiez saticefait je suis desesperrée et cela n'est que trop vray.*

« *Je suis en vérite très fachée de vous avoir connu, mon cher petit abbé, depuis que je suis vieille, je ne cherche ptus qu'a engourdire ma sensibilité, surtout*

(1) 1762.

pour les obgets qui m'échappent. vous avez derenge toutes mes resolutions philosophique. Je me suis livrée au plaisir de vous voir de vous connoitre et de vous aimer coquin que vous êtes, *et je vous reverai vraysemblablement jamais. Le mot est terrible, il me fait tomber dans le néant.*

« *Je vous avois su gré de ne m'avoir point dit adieu. Les compliments que le comte m'avoit fait de votre part, me paroissoient sufisant pour remplir les devoirs de la politesse (et j'esperois retomber bientôt dans mon engourdissement) ne voila-t-il pas ce méchant monsieur l'abbé qui me reveille, et qui me force à me rappeler un souvenir tres agréable, et à sentire un regret tres sincère.*

« *Vous ne valé rien, mon cher abbé, mais hélas vous êtes très aimable. Je vais me desespérer de plus bel. N'esse pas encore une malice et une nouvelles blessure que vous me faite en me disant que vous avez parlé de moy avec ce délicieux cardinal* (1). . . . . , . .

« *Les bontes dont il m'honore sont pour moy du poison.*

« *Je devins folle de luy, la p^ére^ fois que j'eus l'honneur de le voir, il faloit que je le fusse déja pour m'être livrée sans reflection au pouvoir de ces charmes. Par coquéterie il a parut sensible à ma conquête. Il m'a fait quelques charmantes agaceries. pour m'anflamer d'avantage. Mais le coquin (car il en est un aussi) scavoit bien que cela n'iroit pas loing de sa part, et que l'ath-*

(1) Le cardinal Passionei.

mosphere de grandeur dont il est environé, seroit presque toujours impénétrable pour moy. De loing on est forte, j'ai donc le courage de vous demander en grace de ne luy plus parler de moy et a vous-même de n'i plus penser. Je veus retomber dans mon engourdissement philosophique et le pousser jusqu'a la pêtrification.

« *Adieu ne m'écrivé plus et allé a tous les diables : les pauvre jésuites y sont.*

« *Dans le moment que je vous écris, on crie l'arrest du parlement et chaques crieurs l'assésone de diférentes épithetes suivant leur caractaire : les uns disent des injures les autres des plaisanteries. Le grand croquant est arrivé il n'est changé en rien, ni au physique, ni au moral. Il a repris sa place au lundy; j'ay eté assée sote pour soupirer de ce que vous n'étié pas à cote de luy.* »

« *a Paris ce* 26 *avril* 1772.

« *Mon cher monsieur l'abbé, vous aurai cru que je vous avois oubliez. Je convien que mon silence en avoit l'apparance, mais je vous assure que vous m'ète toujours présent, quant le chevalier de Sagramoso me remis votre lettre datée du* 28 *aout* 1770, *le trouble étoit dans votre cour. Vous éties dans votre couvent et je vous y voiois si malheureux que je n'aurois su que vous dire, les consolations sont non seullement inutil, mais même elle sont des surcrois de peine. Enfin il y a quelques jours que je dinée avec M. le chevalier Keralio. La pre chose que je luy demandé se fut de vos nouvelles. Il me dit que vous étiez retablie dans votre place, je me santie le desire de vous en faire mon compliment. Il c'est chargé de vous*

faire parvenir ma lettre. Je vous assure, mon cher abbe, que c'est avec un plaisir très vife que je vous écris. Vous vous rappelé a se que j'espère le diné du lundy. Il subsiste toujours. Je crois que vous avez bien regretté notre comte de Caylus; il avoit bien de l'amitié pour vous. Il auroit été bien affligé de tout votre desastre. On dit du bien de celuy qui vous gouverne à presen. J'en ay bonne opinion puisqu'il vous a rendu la justice qui vous étois dus.

« Je vois assé souvent le chevalier de Sagramoso, c'est un bien honnete homme, aimable et doux dans la société. Il réussi très bien à Paris, et il me parois qu'il s'i plait. Il a loué un appartement dans mon quartier à coté de M^de du Boccage. M. de Marigni, Watelet, et Boutin m'ont rendu un très bon témoignage, mais mon cher abbé le votre me sufisoit.

« Si vous me répondé, dite moi bien qu'elle est votre situation, si vous êtes contants, si vous êtes traité comme vous le mérité, enfin si on vous rend la justice qui vous est dus, comme fait votre bonne ancienne et fidele amie.

« GEOFFRIN (1). »

Chose étrange! qu'une femme ainsi faite ait attiré et tenu autour d'elle, tout son temps, beaux noms, grands noms, gloires du passé, immortalités de l'avenir, la fleur d'une patrie! Son cœur, à cette

(1) Copiées par nous sur les deux lettres, la première autographe, la seconde autographe signée, toutes deux adressées à l'abbé Paciaudi, et faisant partie de la Bibliothèque de Parme. Nous conservons l'orthographe de ces lettres comme un *spécimen* curieux de l'orthographe des femmes vivant alors dans le milieu le plus lettré de Paris.

femme, n'est que savoir-vivre, son esprit n'est qu'économie, son amabilité même est un tact bien plus qu'un charme; et voilà qu'avec si peu de don et d'abandon, si peu de dépense, elle arrive à fonder un de ces salons qui marquent, comme une ère, dans l'histoire de la civilisation aimable et de la société polie. Car véritablement ce n'est pas moins, ce salon de la rue Saint-Honoré : il tient le génie de la France, son orgueil, son sourire, sa grâce, et son enseignement.

Et que si vous voulez vous faire une idée nette du règne de génie de la France sur l'Europe, de sa domination sans exemple, de son bruit roulant d'échos en échos, jusqu'aux glaces du Nord (1), de sa victoire pacifique et magnifique, je ne sache rien qui les peigne aussi vivement que le voyage de la maîtresse de ce salon à Varsovie. Des étrangers qui sont passés chez elle en visite, l'un est devenu roi, qui la nommait « sa mère » avant d'être roi, et qui du haut du trône la nomme encore « maman ». Le roi de Pologne appelle madame Geoffrin ; il l'attend à bras ouverts; et madame Geoffrin part (2). Maintenant écoutez cette odyssée à travers les cours

(1) Le *Recueil de la Société historique russe,* 1867, a publié une série de lettres familières de la grande Catherine à Mme Geoffrin, où l'Impératrice l'invite « à s'asseoir dans un fauteuil en face d'elle, et une table entre elles deux, à causer à bâtons rompus tant et plus ». Et, ma foi ! la bourgeoise obéit si bien à l'invitation, que Gleichen raconte qu'elle ne craignit pas de lui mander très-sincèrement le mauvais effet qu'avait produit près du public européen le manifeste sur la mort de Pierre III.

(2) Lettre à Marmontel, 30 juin 1766 :

« *Je ne veux point me tourmenter de l'effet que mon voyage fait à Paris.*

d'Allemagne, les honneurs, les satisfactions, les ovations, les prévenances les plus grandes, les attentions les plus petites; écoutez la promenade triomphale, à travers ce qu'il y a de plus haut parmi les hommes, de cette petite bourgeoise, je me trompe, de cette femme, que l'Europe accueille et fête comme l'ambassade du génie de la France. Lisez-la, cette lettre, où avec tant de bonne enfance dans l'orgueil, tant de laisser-aller et de hasards dans le récit, une si vive touche, et des éclairs sur son fond à elle-même, et sur le train des belles mœurs allemandes, madame Geoffrin bavarde à un ami « ses succès et sa gloire ».

A Monsieur Boutin, le fils, Receveur G^al des Finances, rue de Richelieu (1).

« *A Vienne ce* 12 *juin* 1766.

« *Mon cher petit ami, je vous crois de retour de vos*

Quand je l'ai résolu, il m'a paru la chose la plus simple et la suite nécessaire d'une amitié qui occupe mon cœur depuis quinze ans. J'ai connu le père du roi de Pologne en France, où il fit deux voyages consécutifs, il ne passoit pas de jour sans me voir. Il me dit qu'il vouloit que je fusse la mère de tous ses enfants, je lui jurai d'en remplir tous les devoirs. J'ai accompli mon engagement. J'en ai vu cinq à Paris. Celui qui y est resté plus longtemps, et à qui je me suis le plus tendrement attachée, est devenu roi. Il n'a pas cessé, pendant son séjour à Paris, de me donner à tous les instants des marques de son amitié et de sa confiance; depuis il n'y a eu aucune interruption dans les témoignages de son sentiment.

« *A son avénement à la couronne, j'ai pensé, et je l'aurois trouvé dans l'ordre des choses, que notre commerce alloit finir; mais j'ai été trompée d'une manière bien touchante pour mon cœur, puisque son amitié a redoublé. Je ne pouvois plus nourrir mon sentiment de l'espérance de le revoir, qu'en allant le chercher. Je suis partie et je suis très-satisfaite de mon voyage.....* » (Éloges de Madame Geoffrin, 1812.)

(1) Cette lettre fait partie de la collection d'autographes de M. le

voiages. Au moins le serai vous, quant cette lettre sera à paris. Je suis sur que vous serai bien aise d'i trouver de mes nouvelles. Je suis arrivée à Vienne samedy au soir 7, en parfaite santé. J'ay eu pendant tout le voiage, ces sertaines belles couleur que j'avois pendant celuy du Housset, quoique je n'aye pas bue le petit coup, ni chanté la chansonnette. Je ne me suis pas ennuié un seulle instant pendant le voiage, je n'avois pour compagnie dans ma voiture que mes deux femmes que j'avois priés de causer entre elle en toutes liberté. Elles ont souvent dit des choses qui m'on divertiee. J'avois portée des livres. Je n'en ay pas ouvert aucun que celuy des postes d'Allemagne, et cette joli carte qui m'avoit mis si injustement, et si ridiculement en colerre. J'ay fait une pose en chemain à Dornac où j'avois un ami. J'ay etée tant accuillie par le margrave et la margrave, que nous avons eu les yeux mouillé, en nous séparant. J'y ay été aussi à mon aise que je le suis chez moi. On m'a fait promêtre d'y retourner. Le prince et la princesse ont de l'esprit, et du goût pour les arts. Mais cela n'est ni éclairé, ni conduit; cette petite cour là est magnifique et servie à la françoise. Voilà mon p^er^ succès dont mon petit ami se seroit rengorgé, mais tout ce que je vais luy dire est bien pis, que tout cela.

« Il faut vous dire que mon voiage a fait mille fois plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il y avoit quinze

marquis de Biencourt. Elle vient de M. Boutin, fils de l'ancien conseiller d'État, qui avait été intendant de Bordeaux, et neveu de l'intendant de la marine qui était l'ami intime de Mme Geoffrin. Sa sœur avait épousé le baron de Montboissier, dont il est parlé dans cette lettre.

jours que le prince de Kaunitz avoit donné ordre aux postes que l'on l'averti de mon arrivez. Moi je vous dirai dans la plus grande droiture de mon cœur que je comptois passer 3 ou 4 jours a Vienne dans mon auberge, ou j'orois vu quelques hommes que j'aytois bien sur qui seroient bien aise de me voir, et de repartir sans avoir rien vu.

« *Il en a été tout autrement — des le lendemain de mon arrivez ma chambre n'a pas été ouverte, qu'elle a été remplie de valets de chambres, et de page—pour me complimenter, savoir de mes nouvelles et me prier à diner, et à onz heur les embassadeurs de toutes les cours et tous les seigneurs que j'ay reçu chez moi depuis bien des années, et dont je me souvenoit presque plus, sont venu me voir, avec des expressions de reconoissance, et des sentiments, dont j'ay êtée confonduee. La princesse Kuinski, qui en est une autre que celle de Paris — qui est bien la plus charmantes personne qu'il soit possible d'imaginer, elle est venue chez moi, et c'est tellement emparée de moi — que nous ne nous quittons pas d'un seul instant. Le prince Galitzein est la pre personne considérable que j'aye vu, il est venu chez moi, le soir même de mon arrivée, il m'a prié a diné pour le lendemain. Il vouloit m'enmener chez lui. Mais n'ayant pas voulue accepter tous ces offres, il ma donné tout ce qui me manquoit dans mon auberge, il m'anvoye tous les matins du café a la crême. Son carrosse est le mien, enfin je suis comblée, et accablée de ces attentions. Quant je ne dine pas chez tuy, on le prie a diner ou je dine enfin nous ne nous quittons pas. — C'est un homme adorable. Je*

vous prie de le dire au prince Galitzein, votre voisin, en voulant bien luy faire de ma part mille tendre compliments. Le prince Kaunitz qui est ici non seullement le p^er ministre — mais qui est aussi le p^er ministre de tous les p^ers ministre de l'Europe, a un pouvoir absolu et une représentation d'une dignité, et d'une magnificence ynimaginable. Il a un jardin a deux pas de Vienne — ou on va diner tous les jours. On y fait la meilleur chaire possible et servie avec une elégance charmante. Il a une sœur qui est veuve, qui fait les honneurs de chez luy et avec une politesse et une attention qui enchante tout le monde. Le prince après le diné sur les 5 ou 6 heures revient en ville pour ces affaires. La compagnie va de son côté, faire chacun se qui luy convient, et l'on revient le soir en ville dans son appartement au palais impériat — cet appartement est superbe, bien éclairé, et remplie de toute la cour et la ville, et on y est comme si on étoit dans son boudoir. On se cantonne, on demande une table sur laqu'elle on s'apuie, sans jouer, et on cause jusqu'a onze heur. On ne soupe point dans toute la ville, on donne des rafréchissements; j'y passe toutes mes soirées et j'ay la distinction dont tout le monde me fait de grands compliments, que le prince de Kaunitz est assis a côté de moi, et qu'il me parle avec beaucoup d'intimité.

« *Et la, on me fait des présentations sans fin, en me parlant de ma grande réputation, et de mon grand mérite. Vous autre qui vous moqué de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voiez le cas que l'on fait de moi ici. Le lendemain de mon arrivé, la princesse Kinski avec le prince Galitzem m'ont mêné prome-*

ner a une promenade publique qui est comme étoit les champs Elisée. L'empereur y étoit avec une des archiduchesse en calèche. Il venoit a nôtre rencontre. Je le vis autant qu'il m'étoit possible en passant. Il me regarda, et fit des minnes a Mme Kinski. Apres trante pas, le carosse s'arréta. et on cria : voilà l'empereur qui revient, je me mis sur le devant du carosse pour le voir mieux, sa calèche s'arrèta. Il sauta en bas et vint à la portier du carosse et me dit, que comme il partoit la nuit pour aller a un camp, il avoit été très empressé de me conoitre. Il me dit que le roi de Pologne étoit bien heureux d'avoir une amiee comme moi. Je fus confondue et n'ay jamais étée si bète. Enfin je luy dit comment est-til possible que vôtre majesté impériale sache que je suis au monde, il me dit qu'il me conoissoit très bien et qu'il savoit tout ce que j'avois quitté en quittant ma maison. Enfin il me parla comme si il avoit été à nos petits soupés du mécredy (1).

« *Je voulue me jéter au bas du carosse pour me pros-*

(1) Au baron de Gleichen.

« *J'ai ri, mon cher baron, en voyant le nom de l'Europe joint au mien. Qu'est ce que je suis dans l'Europe, et à quoi tiennent mes succès près les étrangers? à quelques médiocres diners. Vous me parlez de ma modestie comme d'une vertu dont vous me faites un mérite, Je ne serois qu'une impertinente si je n'étois pas ce que vous appelez modeste. Ce n'est pas modeste que je suis, mon cher baron, parce que modestie n'est modestie qu'en raison des grands avantages qu'on lui sacrifie : or je n'ai pas la plus petite offrande à lui faire, mais ne croyez pas que mon néant, que je reconnois vis à vis des autres, m'anéantisse vis à vis de moi; je me sens une âme élevée, de la raison et des vertus. Je reste donc humble, mais je le suis avec dignité; c'est-à-dire qu'en m'abaissant moi-même je ne souffrirais pas d'être abaissée par personne. Voilà, mon cher baron, le portrait de mon âme très-ressemblant : celui de mon cœur seroit aussi bon à faire; j'en laisse le soin à mes amis et amies. Adieu.* » (Éloges de madame Geoffrin, 1812.)

terner, il m'an empécha avec une grace infinie, hier j'ay vue l'impératrice Douairiere, la régnante, et toutes la famille roiale. A Schonbrunn, l'impératrice, ma parlé avec une bonté et une grace inexprimable, elle m'a nommée toutes les archiduchesses l'une apres l'aûtre, et les jeunes archidues, c'est la plus belle chose, que cette famille qu'il soit possible d'imaginer. Il y a la fille de l'empereur arrière petite fille du roi de france, elle a deux ans. Elle est belle comme un ange. L'imperatrice m'a recommendée d'écrire en France que je l'avois vue cette petite, et que je la trouvois belle (1). *En quittant l'impératrice elle m'a donnée sa main à baiser, et comme je lui ay demandé la permission à mon retour de lui présenter mes respectueux hommages, elle m'a dit,* je serois jalouse si vous retournée par un autre chemain.

« *Enfin je crois rêver. Je suis conuee ici beaucoup plus que je ne le suis dans la rue St Honoré, et de la façon du monde la plus flateuse, et mon voiage y fait un bruit depuis quinz jours incroiable. En voila bien long, mon cher petit ami, mais j'ay crus que je devois ce détail à vôtre amitie. A Warsovie, je vous en ferai encore un aûtre.*

(1) Cette enfant « belle comme un ange » fut Marie-Antoinette de France. Mme Geoffrin, prévoyant alors des projets de mariage qui pouvaient se réaliser un jour, avait dit tout bas, mais assez haut pour être entendue, un jour qu'elle se trouvait au cercle de l'impératrice : « Voilà une petite archiduchesse charmante, je voudrais bien l'emporter avec moi. — Emportez, emportez, » répondit Marie-Thérèse, qui avait entendu ce que Mme Geoffrin venait de dire sans conséquence dans l'intimité d'une conversation familière. En septembre 1775, la reine Marie-Antoinette, rencontrant à l'exposition des tableaux du Salon la vieille Mme Geoffrin, la traita avec la plus grande affabilité.

« *Adieu jusque là. Je vous aime, et vous embrasse, mon cher petit ami, de tout mon cœur, et en vérité cela est bien vray.*

« *Je dit hier au soir au prince de Kaunitz : mon prince, la reine de Trébisonde ne pouvoit pas être reine mieux que moi. Il me répondit personne ne peut être vu ici, avec plus d'estime et de considération que vous. vous êtes respectée plus que vous ne pouvés jamais vous l'imaginer. Il est bien sur que je ne l'ay pas ymaginée, et que je ne l'ymagine pas encore.*

« *Vrayment, vrayment, j'oubliois de vous parler de l'homme que le roi de Pologne m'a envoiés pour me conduire chès luy. C'est un gentilhomme qui a le titre de capitaine. Il parle toutes les langues, il est très entendue. Il a a sa suite, meubles pour meubler les auberges ou je coucherai, vaisselle d'argent, cuisinier, provisions, et généralement tout se qu'il est possible d'ymaginer pour rendre mon voiage tres commode..... Hé bien, mon cher petit ami, malgrès mes succés, ma gloire et tous les honneurs que l'on me rend, je sens que le plaisir que j'orai de vous revoir, et tous mes amis, me sera encore bien plus sensible que tout cela, et que je vous aimerai tous, encore, si il est possible, plus que je ne fesois.*

« *Mille tendresse à mon petit chat.*

« *A M^de^ la vicomtesse, a M. vôtre frere, a M^de^ vôtre belle sœur, et dite à M. Chauvelin que je compte sur son amitié, que j'en suis touchée, et très reconoissante. Faites luy part de mes succès, afin qu'il ne se repente pas de m'aimer.*

« *Des compliments aussi honnête, et afectueux à*

Mr l'abbé Chauvelin. Je n'ay que lieu de me louer de luy.

« *Enfin, mon cher petit ami, entretené moi dans le souvenir de toutes les personnes qui m'honore de leurs bontés et de leurs amitiés.*

« *Voilà encore que j'oubliois, de vous dire que l'impératrice m'a trouvée le plus beau teint du monde. Vous voiez que ceci, est une confession générale.*

« *Enfin je part demain de Vienne* (1). »

(1) Une lettre adressée à Voltaire, une au baron Gleichen, une à Marmontel, une à Montesquieu sur son *Esprit des lois*, publiée par Métra dans son XVIIIe volume de la *Correspondance secrète*, sont, croyons-nous, toutes les lettres, en dehors de la publication de M. Plon, jusqu'ici connues de Mme Geoffrin.

A ces lettres, pour compléter l'épistolaire chez Mme Geoffrin, je joins aujourd'hui deux lettres. La première est celle reproduite en fac-simile dans *The life of Hume*, London, 1850, et republiée par Sainte-Beuve.

« *Il ne vous manquait plus, mon gros drôle, pour être un parfait petit maître, que de jouer le beau rigoureux en ne faisant pas de réponse à un billet doux que je vous ai écrit par Gatti. Et pour avoir tous les airs possibles, vous voulez me donner celui d'être modeste* »

La seconde est une lettre autographe signée, faisant partie des papiers de Falconet légués par la baronne de Jaucowitz, et que veut bien aimablement me communiquer M. Maurice Tourneux.

« *A Paris, ce* 1er *août* 1767.

« *Monsieur Falconet connait mon amour pour les arts et mon amitié pour les artistes. Avec ces sentiments, vous devez croire, Monsieur, que c'est avec un très-grand plaisir que j'ai appris tous vos succès près de cette incomparable souveraine.*

« *Son goût pour tout ce qui est beau et bon lui fera connaître le prix de vos talents, et l'étendue de son génie lui fera sentir combien vous en avez.*

« *Elle aime l'esprit, elle vous en trouvera. Elle fait cas des vertus morales et de la philosophie, elle verra que votre âme en est remplie.*

« *Elle m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle était enchantée de vous et que c'était une grande obligation qu'elle avait à MM. Diderot de vous avoir déterminé à aller en Russie. Je vous y souhaite, Monsieur, la continuation du bonheur dont vous jouissez et une bonne santé.*

« *Il est venu il y a quelques jours chez moi un nommé M. Testart, qui a*

été en Russie et qui y retourne. Je le connais et il est connu de personnes de mes amis qui m'en ont dit du bien. Je lui ai demandé de vos nouvelles. Il m'a dit qu'il lui serait fort utile d'être protégé par vous.

« J'ai trouvé que c'était une occasion de me rappeler à votre souvenir en vous priant d'avoir de la bienveillance pour M. Testart. Je vous le recommande donc, mon cher Falconet, en vous priant aussi d'être bien persuadé du sincère intérêt que je prends à tout ce qui vous touche et de l'estime et de la considération avec laquelle je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

« GEOFFRIN. »

CAYLUS

CAYLUS

« Voyez mon petit Caylus, il a déjà tué un de mes ennemis! » — disait le roi Louis XIV en asseyant sur ses genoux un mousquetaire de dix-sept ans, le petit-neveu de madame de Maintenon, le fils de la marquise de Villette, échappé, glorieux, de la bataille de Malplaquet (1).

Le jeune mousquetaire ne songeait qu'à la guerre. Il avait le courage de son âge et de son rang, avec un feu et une fureur particulières. Mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom, il se couvrait de gloire en Catalogne. Au siége de Fribourg, à l'attaque du chemin couvert, il briguait le péril avant tous. L'avenir lui faisait les plus belles promesses de fortune militaire. La paix de Rastadt est signée ; et voilà ce généreux appétit de batailles, ce cœur valeureux, cette noble jeunesse, condamnés à l'oisiveté et à l'ennui.

Les voyages sont la ressource de ces impatients

(1) *Abecedario* de Mariette. Dumoulin, 1853, t. I.

de corps et d'esprit. Le comte de Caylus partit pour l'Italie, sans projet, sans but entrevu, désireux de courir, espérant lasser et distraire un tempérament turbulent, une énergie vaillante. Il alla devant lui, ses yeux et son goût s'éveillant à son insu, toujours amoureux de son métier de soldat, courant au danger et se jetant dans Malte au premier bruit d'une attaque des Ottomans. Mais Malte ne fut pas attaqué; et de retour à Paris, au mois d'octobre 1715, après une année d'absence, le comte de Caylus sacrifia sa carrière et son ambition à son nouveau goût des voyages : il quitta le service.

Huit mois après, il partait pour le Levant avec M. de Bonac, qui allait relever M. Desalleurs à la Porte Ottomane. Privations, fatigues, la peste même, rien n'a prise sur sa gaieté, sur sa santé. Rien ne déroute M. de Caylus, rien ne le fait reculer. Éphèse est gardée contre sa curiosité par le redouté Caracayali et sa bande. M. de Caylus se fait conduire au brigand vêtu d'un morceau de toile de voile; et Caracayali, touché de la toilette et de l'intrépidité du Français, lui prête ses chevaux pour aller à Colophon, et ses hommes pour gagner Éphèse. M. de Caylus se risque ainsi pour prendre des notes qu'il donnera plus tard à son ami Mariette et que Mariette aura le tort de ne pas publier. Il rédige des mémoires. Il voit la cour ottomane à Andrinople. Il passe les Dardanelles. Il cherche le paysage d'Homère. Il cherche les champs où fut Troie, et l'eau du Xanthe, et l'eau du Simoïs, et les ombrages du mont Ida, fouillant pieusement

cette terre sonore encore d'un grand passé. Mais sa mère le rappelle ; il part, se promettant un retour (1).

Le comte de Caylus se retrouve à Paris en 1717, sans charge, sans emploi, désœuvré, encore plein de la fièvre du voyage, plus ardent, plus actif qu'auparavant, avec moins de goût que jamais pour se dépenser à la cour nouvelle ou se perdre dans les compagnies. Il se jette à de laborieux caprices. Il se précipite à mille études, variant furieusement ses goûts et l'occupation de ses heures, de sa tête, de ses doigts, se poussant à des talents divers, impétueux et s'éparpillant en tous sens, au gré d'aptitudes naturelles et vives. M. de Caylus ne s'appartient plus. Il ne s'échappe dès lors que deux fois de France pour visiter l'Angleterre et cette triste Hollande, où il ne trouve à noter que deux curiosités : « Un homme à Amsterdam qui a poussé l'anatomie si loing qu'il a non seulement disséqué, mais a encore injecté des fruits et surtout des poires, » et à Malines : une fille qui « pesoit plus près de neuf que de huit cent livres » (2). Les lettres, le dessin, la musique, l'occupent et l'emportent, se le disputent et se le partagent. Son esprit sautant et bondissant va de l'art à la science et aux ressorts de l'art ; et le voilà qui conduit une décoration

(1) *Éloge historique de M. le comte de Caylus*, par Lebeau.

(2) Lettre à l'abbé Conti, du 13 novembre 1722. Les lettres de Caylus adressées à l'abbé Conti faisaient partie de notre collection. M. Adolphe Thibaudeau, dans sa « Lettre à l'auteur sur la curiosité », qui fait la préface du *Trésor de la Curiosité*, de Charles Blanc, a donné quelques curieux extraits de ce voyage de 1722 d'après un manuscrit qu'il possédait.

à l'Opéra, qui ne rêve plus qu'à renouveler la mécanique du théâtre, qui pèse les inconvénients de cette *ferme* des théâtres d'Italie, derrière laquelle on bâtit la machine du tableau, qui songe à mener le spectacle beaucoup plus loin, à faire du grand, à joindre, pour la surprise et l'illusion, l'exactitude et l'imagination d'un poëte et d'un peintre (1).

Mais le dessin était son grand passe-temps. Il dessinait familièrement avec Watteau, usant de ses modèles et des leçons muettes de son crayon (2). Aussitôt entré en relations avec M. Crozat, il avait été comme éclairé par les merveilles de son cabinet : quel service, s'il donnait au public ces dessins, ces premiers jets de la main et de la tête des grands génies ! Quels exemples pour les peintres ! Que de plaisir pour les curieux ! Le noble et grand travail de traduire, mot à mot, trait pour trait, ces coups de plume où l'idée du maître, à peine née, vivante déjà, bégaye et rit comme en un berceau ! Le comte de Caylus gravera donc, et il grave (3) ; il grave sans peur, effrontément, sabrant à grands coups les paysages italiens, balayant les grappes de feuilles, les paraphes de verdure, les fabriques détachées du ciel blanc et vierge, les dessins naïfs et rudes des Carrache. Les figures éphébiques du Guerchin se lèvent et sortent sous sa main, contournées d'un

(1) Lettre à l'abbé Conti.

(2) *Abecedario* de Mariette, t. I.

(3) A propos de *l'ennui à la mort* dont est poursuivie Mme du Deffand, elle écrit quelque part : « C'est précisément comme Caylus, qui grave pour ne pas se pendre. »

trait large, appuyé, épaté, avec les ombres des chairs reprises de caresses de pointe faciles et gaies. Puis les longues et volantes créatures du Parmesan, enlevées comme d'une aiguille légère et courante; et la main, la fameuse main qu'on croyait alors une griffure de Michel-Ange, les terribles esquisses de Rubens rendues à outrance, les musculatures de Bandinelli accusées et ressenties par la plume de roseau, les caricatures de Vinci, les têtes carrées de Van Dyck. Et le cabinet de M. Crozat livré, donné à l'Europe par l'infatigable Caylus, le Cabinet du Roi était pillé pareillement et s'y prêtait de même; et de Raphaël à Rembrandt, le faire, les procédés, l'adresse ou le feu, la manière ou le style, le secret des dessinateurs était par lui surpris et publié.

Caylus n'oubliait pas la France ni son siècle. Vous verrez la signature C*** au bas des croquades de peuple de Watteau. De Gillot, il vous donnera des danses, des fêtes, des bacchanales caprines et satyriaques, d'une touche sèche et libre comme son modèle; et de Coypel, ces pudeurs de guenons abritées derrière l'éventail, et ces beaux airs de macaque dandiné sur une hanche, gravés comme à main levée; et des panneaux de clavecin où, dans des treilles d'ornements, au milieu de jolies compagnies, des singes crachent dans des flûtes ou grattent des violons; et des caricatures de société, publiées pour le rire des amis; et cette gravure d'après lui-même, des ânes avec des loupes regardant des tableaux, l'*Assemblée des Brocanteurs;* après des centaines de

lettres ornées, les panneaux printaniers, rustiques et galants d'Oudry; les statues et les dessins et les grasses académies de Bouchardon.

Bouchardon, ai-je dit; et nous voilà aux plus vivantes gravures de Caylus, à celles qu'il a le mieux aimées, à celles vers lesquelles son esprit portait sa pointe, et qu'il fit de tout cœur, bien près de les écouter et de leur parler, tant le sujet lui était présent et l'idée agréable et de bonne rencontre. La rue avec son bruit, ses passants et son spectacle, ses costumes et ses chansons, ses marchands et ses marchandes, et la promenade des marchandises; et le Noël assourdissant des métiers, et le vacarme et le mouvement de Paris vendeur et hurleur; un monde ouvrier, le travail qui va, le porteur d'eau portant ses larges seaux, le petit commissionnaire avec son banc sous le bras, les vielleuses, les petites laitières, les petites harengères, les casseurs de pierre, les tonneliers, les rémouleurs, les scieurs de bois, les savetiers et les montreurs de lanterne magique; la porteuse de bois et l'écosseuse, et le marchand de balais, et le marchand de peaux de lapin — *les Cris de Paris!* feuilles de papier aujourd'hui jaunies qui sont tout le reste et tout le souvenir, et tout l'écho de ce vaste aboiement qui roulait chaque jour dans le Paris du XVIIIe siècle, ses éclats et son vacarme, brouillant toutes les mélopées : *Verjus! vinaigre! — Mon bel œillet double! — Café! café! — La liste des gagnants de la loterie! — Des couteaux! des ciseaux! — La mort aux rats!*

La rue et son peuple, le peuple, voilà le monde après lequel court la pointe d'Anne-Claude-Philippe de Tubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévy, comte de Caylus, conseiller d'honneur né au parlement de Toulouse, — et sa plume aussi. Le comte de Caylus écoute et regarde tous les jours par sa fenêtre, ou, se promenant, par les rideaux des cabarets, par les portes des fruitières, par les portières des fiacres, par tous les trous de toile de ce grand spectacle : la vie de Paris. « Les drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris », c'est l'annonce de l'*Histoire de M. Guillaume le cocher :* c'est l'œuvre de Caylus.

Pendant que les lettres épient à la porte des salons les confessions galantes, les scandales bien nés, les jolis romans, les mœurs du bel air, le train de la mode, le jargon du bon ton ; pendant qu'elles sont tout occupées à peindre une société de convention, d'apparence et de manière dont l'âme est une forme ; pendant que le peuple est hors des lettres ; pendant que la critique juge que « les personnages du quartier de la Halle et de la place Maubert n'ayant point d'existence dans la société, leurs aventures ne sauraient nous attacher (1) » ; — M. de Caylus attable résolûment aux tables de la Glacière, à Chaillot, une veine neuve, hardie, rabelaisienne et légère. Il habille aux Halles la comédie parisienne. Il montre des cœurs battant sous les petites robes de satin sur fil. Il donne des histoires cossues et pleines de gorges

(1) *Correspondance littéraire* de Grimm, 1829, t. I.

chaudes. Il promène dans la grosse joie *les giroflées à cinq feuilles,* et l'odeur des beignets, des hommes et des femmes qui vivent sans savoir-vivre, aiment sans orthographe et se battent avec les poings. Il les conte et les fait parler avec leur langue grasse et forte en gueule. Il se plaît, s'amuse et s'attarde aux liesses populaires, aux avalanches de pains de Gonesse et d'aloyaux, aux masques de pain d'épice, aux danses et aux culbutes grotesques, animant les foules d'individualités comiques qui braillent et gesticulent au premier plan, semant les contes à pouffer et le plus salé de l'esprit de la reine de Navarre. Il est Vadé avec l'accent de *Candide*. Il passe Jeaurat. Il annonce le Père Duchêne.

Ces *Fêtes roulantes*, ces *Étrennes de la Saint-Jean*, et surtout cette originale *Histoire de M. Guillaume*, cette lanterne magique des mœurs basses et libres, ce tableau mouvant et parlant, était né comme de lui-même. Un applaudissement de mademoiselle Quinault l'avait dicté à Caylus. C'était de la société de la charmante actrice retirée du théâtre, la *Société du bout du banc,* de l'académie de gaudriole qu'elle régentait; c'était de ces après-midi du dimanche, emplis de couplets et de contes, et de gaieté, et de lectures, et d'impromptus, et de saillies; c'était de cet encrier qui faisait la pièce du milieu de ces heureux soupers, que ces badineries s'étaient envolées (1). Caylus tenait le corbillon, y mettait qui voulait, ou

(1) *Souvenirs d'un déporté,* par Villiers, an X.

Fagan, ou Duclos, ou Collé, ou Crébillon fils, ou Voisenon; Caylus faisait le surplus, et du corbillon, une brochurette, père et parrain tout à la fois, aidé à rire, aidant à faire rire, payant pour tous esprit comptant (1).

Un malheur tomba dans cette vie pleine d'occupations agréables, auxquelles le goût de madame de Caylus encourageait le goût de son fils : madame de Caylus mourut. M. de Caylus perdait la meilleure et la plus tendre amie; et peu de mères furent pleurées comme sa mère. Écoutez l'éloquence de cette douleur filiale, deux mois après la mort de la pauvre madame de Caylus : « *Connoissant vos sentimens, comme je les connois, mon cher abbé, je n'ai point este étonné de la lettre touchée et touchante que vous m'avés écrite sur le plus grand malheur de ma vie. J'ay éprouve en la lisant une douleur aussi déraisonnable* (*en un sens*) *que celle du moment, et je vous assure que dans celuy où je vous écris, je suis pénétré et accablé de mon malheur. Plus je vais et plus je sens la perte que j'ay fait, le détail journalier de cette privation est un état affreux, et je me livre au triste plaisir de m'affliger avec vous. Je ne sçais plus vivre. Cependant vous me connoissés assés de ressource dans l'esprit. Je me trouve isolé, mon pays me dégoute. Les affaires, qui sont toujours la suite de ces malheurs, me feront, je crois, abandonner ma patrie; la philosophie ne m'est d'aucun secours, et je n'éprouve que le méchanique de l'homme le moins éclairé.*

(1) *Le Nécrologe*, année 1776.

A tout ce que le commerce le plus amiable peut avoir de séduisant, à toute la volupté et la paresse qu'il entraînoit, à sa suite il a succédé une solitude affreuse. Paris est un désert pour moy, et je ne sçais quel genre de vie mener. Je commence à present à m'appercevoir du personnel, il est affreux, mon cher abbé. Donnés moi de vos nouvelles, je vous conjure, affligés vous avec moy; mes lettres par la suite seront peut-être moins tristes. Pardonnés moy encore celle cy, et conservés moi une amitié que je mérite par le cas que j'en fais (1). »

Madame de Caylus était beaucoup de la société de M. de Caylus. Son frère le chevalier courait les mers au service du roi. Le cœur de M. de Caylus se trouva seul. Il changea de maison pour que le vide fût moins grand autour de lui; et il eut le bonheur de trouver à l'Orangerie des Tuileries un petit corps de logis à porte carrée, où il pouvait loger trois laquais et un ami (2); mais ni le charme d'un jardin particulier, ni la vue de cette belle avenue des Feuillants, ni les agréments de ce petit domicile entre la ville et la campagne ne le firent infidèle à son chagrin. Un médecin habile lui vint, qui, pour le mieux guérir, se fit ami de son mal, et caressa sa douleur. C'était la charmante madame de Bolingbrocke (3), qui, douée de grâces douces et d'un enjouement discret, l'égarait délicatement vers les amusements de l'esprit, le rappelait à lui-même par la revue et le souvenir

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 17 juin 1729
(2) Lettre à l'abbé Conti, du 19 janvier 1730.
(3) Lettre au même, du 1er décembre 1730.

des choses qu'ils avaient goûtées ensemble, le traitait sans le lui dire, le rendait au monde sans le lui montrer, le réconciliait avec la vie, endormait son ennui et le consolait d'une voix légère, sans bruit, ni secousse, ni zèle, comme le Temps.

Mais Londres réclama bientôt madame de Bolingbrocke, et le comte de Caylus se trouva réduit à d'anciennes liaisons qui bientôt se sauvèrent de ses tristesses. L'ancien ami de la maison, le maréchal de Villeroy, fut des premiers à se dérober. Éloigné des affaires, inconsolable et rongé, M. de Villeroy ne mit au service du cœur de M. de Caylus que des paroles banales et des condoléances de politesse. « *Croiriés-vous bien* — disait Caylus — *que le chagrin de ne se mêler de rien, luy a nourri dans le cœur un ver qui le fait périr? C'est un beau sujet de moralle, et qui nous doit bien engager à nous occuper de tout ce qui peut nourir et amuser l'esprit. La vieillesse de ceux qui vivent ainsi est une belle ruine dont la solitude plaît aux passants et ne leur inspire que du grand* (1). » Il arriva même que M. de Villeroy s'éloigna tout à fait de M. de Caylus, et M. de Caylus écrivait à l'abbé Conti : « 27 *novembre. Je ne suis pas surpris du souvenir que vous conservez à M. de Liancourt ni de l'oubli du duc de Villeroi. Ces choses sont conséquentes à leur caractère. Moi-même je ne vois plus du tout ce dernier, à quoi pourrois-je lui être utile ? un ami tout court est rarement recherché. Cependant M. de Maurepas ne pense*

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 19 janvier 1730.

pas comme lui, il joint le cœur à l'esprit, et malgré mon inutilité, il m'aime comme je l'aime. » Vivant avec lui ou à peu près, M. de Caylus portait religieusement, dans sa mémoire, l'image aimée et révérée de sa mère. Il cherchait les architectures d'un mausolée pour glorifier ce cher souvenir; puis, craignant que le monde ne sourît et n'attribuât à sa vanité l'hommage de sa douleur, il se résolvait à faire, pour tout monument, graver le portrait de sa mère « *sur le plus beau dessin qu'ait peut-être fait le bonhomme et l'illustre M. Rigault* (1). »

Ce fut en ces années que les goûts du comte de Caylus, tournés naturellement et presque dès l'enfance vers l'antiquité, envahirent son esprit et conquirent son temps, le prenant tout entier et lui défendant le monde. Une chose devint pour lui une occupation et une préoccupation perpétuelle : la formation de ce musée qui était son intérieur, qui s'annonçait dès le vestibule de l'escalier par sa grande statue égyptienne de basalte, qui enjambait les escaliers, courait les corridors, encombrait les chambres, peuplait les salons. Ce musée faisait sa joie et sa dépense : il lui dévorait par an ses soixante mille livres de rente (2). L'Europe avait les yeux sur ce cabinet. Les savants de tous les pays s'en faisaient les commissionnaires. L'Italie tout entière lui était dévouée. Zanetti surveillait pour lui les trouvailles

(1) Lettre à l'abbé Conti, du 22 juillet 1713. — C'est un des plus beaux portraits de femme du XVIIIe siècle. Il a été gravé par Daullé.

(2) *Éloge de M. de Caylus.*

et les marchands de Venise ; Alfani, ceux de Naples ; Natoire, ceux de Rome ; et encore, à Rome, Belloti envoyait à Caylus le croquis de tout ce qui tombait d'un peu rare et d'un peu curieux aux mains des brocanteurs.

Mais, avant tous ceux-là, M. de Caylus avait Paciaudi, qui surveillait pour lui Florence, l'Italie, la Grèce même, et l'Égypte. C'était un fouilleur, un chercheur, un fureteur, un dépisteur infatigable. Pas une pêche de débris antiques au port d'Antium où ne fût Paciaudi ; pas une antichambre de palais romain vendue sans que Paciaudi n'eût le doigt et l'œil sur les bustes, mosaïques, urnes, vases, coffres emplis de bronze. Puis il savait y voir : il dévoilait les fourberies d'Alfani, les falsifications de Gunter, de Guerra, de Gropalesi, les croquis d'antiquités du peintre Louis pris dans l'imagination et le portefeuille d'Hubert Robert. Bonhomme, ce Paciaudi ! dont toute l'ambition se haussait à remplacer, par des vases étrusques, les magots de la cheminée de madame Geoffrin, dont toute la colère était contre les Anglais, qui déjà emportaient l'Italie en Angleterre, et dont toute la récompense était les envois que lui faisait M. de Caylus des caricatures parisiennes contre les jésuites (1).

M. de Caylus voulait que son musée fût, avant tout, le musée de la vie privée des anciens, la confidence et le répertoire de leurs habitudes, l'iconographie

(1) *Lettres de Paciaudi*, par Serieys. Paris, 1802.

de leurs mœurs retrouvées pièce à pièce. Il écrit à Paciaudi :

« 12 *janvier* 1758.

« *Je vous prie toujours de vous souvenir que je ne fais point un cabinet, que la vanité n'étant point mon objet, je ne me soucie point de morceaux d'apparat et que des guenilles d'agathe, de pierre, de bronze, de terre, de vitre qui peuvent servir à retrouver un usage ou le passage d'un auteur sont l'objet de mes désirs.* » — « *Je ne fais point un cabinet*, — répète-t-il encore, — *je fais un cours d'antiquité et je cherche les usages, ce qui les prouve, les pratiques, ce qui les démontre; tout l'envoi que j'attens me paroît dans ce goût, et je ne puis trop vous en remercier. La singularité d'Herculanum, et les obstacles qu'il faut surmonter pour avoir les fruits de ce jardin des Hesperides, font que tout en est bon princip*[t] *les choses d'usage et qui même sont indifférentes au plus grand nombre de curieux.* »

« *...Je vous ai témoigné du dégoût pour les morceaux d'une belle conservation, les froids Apollon, les belles prétendues Vénus, et, en verité, ce n'est point par avarice et je ne regarde l'argent que comme un moyen de satisfaire son goût, mais je crois qu'un honnête homme doit proportioner sa dépence à son argent, et dans la vérité je compare les belles antiquités aux belles dames et aux beaux M*[rs] *dont la toilette est complète, qui arrivent dans une compagnie, se montrent et n'apprennent rien, au lieu que je retire quelquefois d'un morceau fruste que je comparerai en ce cas à un homme crotté et*

qui marche à pied, le sujet d'une dissertation, l'objet d'une découverte, car nos modernes ont beau dire, ils veulent par un excès de vanité tirer toute la couverture à eux : plus je vais et plus je vois que les anciens ont tout connu (1). » — « *Somme totale les balayures de la place Navonne me conviennent, vous ne sauriés croire quelle est la ressource d'un songe creux et d'un hermite qui regarde un objet sans distraction, et qui enfin ne le quitte, qu'après être persuadé qu'il en a connu l'usage. Je vous vois, mon cher bailly, dans la dernière lettre que vous avez écrit à Billy habitant d'une campagne délicieuse et dans les bras d'Armide. Je vous jure avec vérité que je donnerois toutes mes antiquités passées, présentes et à venir pour une nouveauté de cette espèce dont je pourrois jouir à mon plaisir, mais, comme dit un de nos anciens poëtes*, mon beau printemps et mon été ont fait le saut par la fenêtre. *On peut en être fâché, mais il ne faut pas se pendre* (2). » M. de Caylus se calomniait. Il n'était point d'Armide au monde pour laquelle il eût donné son cabinet, son étude, son goût, ses amours. Chaque jour sa fureur collectionnante allait croissant; elle s'emparait si bien de lui qu'elle allait jusqu'à entrer dans sa conscience, à y confondre le juste et l'injuste, les notions du *tien* et du *mien*, et à lui conseiller, — comment dire cela? — un gros

(1) Lettre à Paciaudi, du 28 août 1758. Toutes les lettres de Caylus à l'abbé Paciaudi citées ici font partie, au nombre de près de deux cents, de la Bibliothèque de Parme.

(2) Lettre à Paciaudi, du 26 novembre.....

vol aux dépens du roi d'Espagne, et pour la plus grande gloire de l'archéologie :

« 3 *décembre* 1759.

« ... *Vous me mandez qu'Alfani est allé à Naples... Alfani est adroit, le seroit-il assès pour gagner quelqu'un des gardiens ou le portier? ce seroit un grand coup, si nous pouvions avoir un de ces manuscrits brûlés. Je répondrois bien de parvenir à le dérouler; que de plaisirs! quel événement dans la Rep. des lettres! Je ne serois point injuste. J'en ferois tout l'honneur au Roy d'Espagne et à notre académie : un tel usage mériteroit-il le nom de vol, et si c'en étoit un, ne prendroit-on pas volontiers sur soi le péché? Alfani n'est pas assez sage pour une telle négociation. Entamés celle-ci, voyés ce qu'on demanderoit* (1). »

Les bâtiments de la Méditerranée étaient chargés des acquisitions de M. le comte de Caylus. Les envois d'Italie, de Grèce, d'Orient se pressaient à Marseille. Tantôt arrivaient des vases étrusques des fouilles de Velléia; tantôt un marbre de sept figures de femmes trouvé à Athènes; tantôt cinq monuments de l'ancienne Tyr; tantôt une armée de deux cent quatre-vingt-dix-sept Égyptiens qui enlevaient M. de Caylus aux fêtes, aux bals, aux magnificences du mois de janvier de l'année 1761 (2).

M. de Caylus s'était chargé de Paris. Il le battait et le ravageait, poursuivant les tronçons de Pompéi

(1) Lettre à Paciaudi.
(2) Lettre au même, du 19 janvier 1761.

ensevelis dans les caves des brocanteurs. Toujours il courait, maniait la ferraille, remuait la pierraille, invoquant le *fatum* qu'il appelait « la divinité tutélaire des antiquaires », s'émerveillant des découvertes continuelles que sa bourse lui faisait faire, heureux du bon goût de la bonne ville où personne ne lui faisait concurrence pour « les pots cassés ».

Il trouvait et il attendait; car il avait intéressé tous les passants de l'Europe à sa passion. Galiani, qui avait usé un peu de son bon temps de Paris chez lui à voir graver les planches d'Herculanum, lui promettait de Naples un quintal d'antiquités, ni plus, ni moins; — et les deux antiquaires de rire, chaque fois que revenait sur le tapis cette plaisante négociation dont le Napolitain assurait le succès auprès des héritiers d'un antiquaire de son ignorante patrie (1).

Si ce n'était le quintal de Galiani, d'autres quintaux frappaient à la porte de Caylus, toujours sûrs d'être accueillis et placés. M. de Caylus avait un moyen, le plus simple du monde, pour tout loger. Son hôtel plein, il le déménageait au dépôt des antiques du roi, et recommençait une nouvelle collection; et ainsi jusqu'à sa mort, où la troisième et dernière collection suivait les autres, de par son testament (2).

La plume et le burin de M. de Caylus s'étaient

(1) Lettre à Paciaudi, du 15 juillet 1765.
(2) *Éloge de M. de Caylus.*

écartés des badinages avec le temps et l'âge. Ils étaient devenus sérieux, et travaillaient ensemble, sans trêve ni repos, sur les choses de son goût et de son entour, sur ces milliers de documents et de preuves de bronze, de pierre, de verre, fouillant le passé dans tous ces témoignages, le saisissant, et l'amenant au jour et au public, avec toutes sortes de rencontres heureuses, de sagacités audacieuses, de suppositions, d'observations, de déductions. M. de Caylus s'était d'abord attaqué aux pierres gravées du roi, dont il avait demandé le dessin au crayon savant de Bouchardon. Voulez-vous l'air de modestie dont il parlait de son travail?

« 5 *janvier* 1730.

« *M. Zanetti se moque en vérité de vous avoir parlé avec autant d'éloges de mes pauvres amusemens, j'avoue que cette occupation me remplit agréablement et que je goûte après avoir dessiné et plus de volupté avec ma maîtresse ou mes amis et plus de calme dans l'esprit. Je suis toujours surpris* (*et je vous parle dans la plus grande sincérité*) *comment il se peut faire que les amusemens d'un homme frivole puissent être regardés par des gens attachés aux arts. Je ne puis vous envoyer les petites estampes des pierres gravées du Cabinet du Roy. Je conviens qu'elles sont toutes faites, mais j'ay trouvé en les examinant même sans aucune sévérité qu'il y avoit environ deux cent, ou qui ne rendoient pas le caractère de la pierre, ou qui n'avoient pas assez de ressemblance*

avec l'original; bref je suis résolu de les recommencer (1). »

A la fin de la même année, il annonce son travail sur les médailles, et le soin qu'il apporte au bon achèvement des pierres gravées :

« 1er *décembre* 1730.

« *Je suis donc tout seul dans ma solitude, et je me livre à des etudes bien peu réglées, parce que je sais très-peu et que je suis paresseux. Je travaille sur le haut du jour à tout ce qui a rapport au dessein. Je perfectionne cette suite de pierres gravées que vous connoissés, j'en ai beaucoup effacé pour les refaire avec plus de soin, et comme je voudrois que mes occupations puissent être utiles à la société, j'ay commencé la suite des médailles impériales d'or du Roy* (2). »

Active et laborieuse paresse, la paresse de Caylus! Il désole Mariette par sa furie de travail. Il prépare les sept volumes des Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines, gauloises. Il prépare les peintures antiques de Bartoli; et, le livre donné à la Bibliothèque, il déchire par une modestie exagérée son portrait placé en tête. Il prend sur ses nuits les heures de quarante Mémoires qui grossissent le recueil de l'Académie des Inscriptions, transportant tour à tour Paris chez les embaumeurs de la vieille Égypte, dans l'atelier des artistes grecs, sur le théâtre versatile de Curion.

(1) Lettre à l'abbé Conti.
(2) Lettre au même.

Un seul salon avait alors le privilége d'arracher le comte de Caylus à la solitude et au travail. M. de Caylus était un fidèle des lundis de madame Geoffrin, et il y apportait une brusquerie et un ton tranché qui ne manquaient ni de piquant ni d'agrément dans ce monde usagé au mieux et façonné très-extrêmement. Souvent, avec un récit vif, il prenait toutes les oreilles de l'assemblée : « *Il y a huit jours,* — écrivait-t-il à Paciaudi le 25 mars 1764, — *que je contai au Lundi que j'avois vu dans un village de France huit ou dix petits enfants mâles et femelles qui faisoient la procession avec des brins de paille, mais qui s'étant troussés jusqu'au dessus du ventre, marchoient avec ordre, c'est-à-dire un petit garçon avec une petite fille; le tableau leur plut. Je l'ai fait graver et je vous envoye une eau-forte comme à tous ceux qui composent le Lundi. J'ai fait écrire au bas* Jeu d'enfant. *En effet les processions les plus graves, celles même des Égyptiens, ne sont point autre chose.* »

Malheureusement, M. de Caylus n'aimait point certains hôtes de madame Geoffrin, les philosophes, les encyclopédistes, et les boudait, comme il était dans sa nature de bouder, cordialement. Marmontel lui déplaisait. Il détestait Diderot, à qui il ne pardonnait pas son travail sur la peinture à la cire, et s'emportait contre lui jusqu'à le traiter avec une brutale férocité : « *Diderot, ... je ne l'estime point; mais je crois qu'il se porte bien. Il y a de certains b..... qui ne meurent pas, tandis que pour le malheur des lettres de l'Europe d'honnêtes gens comme Milot*

meurent dans leur plus grande force (1). » Marmontel devait se venger dans ses *Mémoires;* Diderot avec une phrase, l'épitaphe de M. de Caylus : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs (2). »

Mais M. de Caylus oubliait ces visages désagréables, et revenait chez madame Geoffrin, parce qu'il trouvait réuni au complet dans son salon le monde qu'il aimait, qu'il surveillait, qu'il vantait, qu'il encourageait au talent, à la fortune, à l'avenir, qu'il comblait de travail, qu'il poussait à la gloire. Les contemporains ont été sévères pour M. de Caylus, et cependant sa mémoire a droit à l'indulgence. M. de Caylus, avec plus de zèle que de goût peut-être, mais avec dévouement, avec générosité, a gouverné l'art de son temps. Il lui a commandé l'âme et la passion par la fondation du prix de la tête d'expression; il lui a défendu l'ignorance et l'anachronisme par la fondation du prix de costume; il l'a rappelé à la vérité, à la nature, par les récompenses décernées à l'anatomie, à la perspective; il l'a convié à l'imagination de l'antique, par ses *Nouveaux Sujets de peinture et de sculpture.* Il est monté secourir les artistes chez eux; il a fait obtenir pension aux jeunes gens sans fortune, méritant d'apprendre, et s'annonçant déjà; il a révélé Bouchardon à la France. Membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, il n'a point oublié le soin de sa gloire : il a écrit la vie de ses académiciens. Il a été, de 1731 jusqu'à sa

(1) Lettre à Paciaudi, du 16 février 1761.
(2) Diderot, *Salon de* 1765. Berlin, 1818.

mort, le protecteur de l'art français, son patron dévoué, son ami infatigable, le solliciteur par lequel grâces, honneurs, faveurs, argent, ont été trouver les artistes (1).

A deux mois de la soirée de madame Geoffrin, de la soirée de la procession, l'antiquaire écrivait à Paciaudi, qui lui demandait un peu de son écriture :

« *Paris, 6 juin 1764. Vous les avés, les quatre mots de ma main, mon cher abbé, et la goutte n'en est pas pour cela dissipée.* . . . . . .

« *Je commence à pouvoir écrire, mais je n'en ai pas pour cela plus de force, mais je me suis armé de patiance et* me burlo de vostro adagio che vive sperando more cacando..... »

Un dépôt d'humeurs s'était formé sur une de ses jambes. Il avait pris le lit, et le lit le gardait. La chirurgie lui amenait la douleur. Le comte de Caylus se prêtait à guérir, élevant son âme au-dessus du ressentiment de ces misères. Il avait le courage et la grâce du courage, la gaieté, cette gaieté qui semble le sourire d'une belle conscience et la résignation aimable d'un galant homme. « ..... *Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut s'en aller et retourner d'où l'on est venu, enfin envisager le monde comme mademoiselle de Lenclos qui disoit en mourant à un de ses amis :* Je ne laisse que des mourants (2). »

Ainsi riant en italien, faisant sa sagesse de la sa-

(1) Le *Nécrologe de* 1767. — *Abecedario* de Mariette. — *Correspondance* de Grimm.

(2) Lettre à Paciaudi, du 20 décembre 1763.

gesse de Socrate traduite par Ninon, M. de Caylus s'acheminait, à petites journées, vers le terme prévu, vers sa fin et son repos, prêt à mourir, mais ne s'abandonnant pas, vivant jusqu'au bout et de son mieux, paralysé presque, mais tout entier de tête et d'esprit; sauvé de son mal par l'étude, les désirs et les satisfactions de ses goûts; malade que ressuscite un arrivage d'antiquités : « *J'étois le soir dans mon lit, on m'a amené un commissionnaire anglois qui me cherchoit et qui m'a remis une lettre, dont il ignoroit l'auteur, et qui s'est enfui en me laissant un paquet de cinq petites figures très-bien choisies, et dans lesquelles il y en a trois dont je puis profiter. Cet envoy étoit accompagné d'une caisse contenant un marbre d'environ trois pieds de long sur un peu plus d'un pied de haut et qui représente un bas-relief que l'on pourra regarder comme représentant l'enfance des arts, en Égypte, mais toujours curieux en lui-même, d'autant qu'il est orné de fort beaux hiérogliphes. La lettre que je me suis fait lire, car elle étoit en anglois, disoit :* Un amateur de la liberté, un citoyen du monde, *possède quelques antiques égyptiennes, il les envoye à un gentilhomme francois éclairé et bienfaisant* (1). » L'amateur de la liberté, le citoyen du monde, était l'ami Paciaudi.

De ses yeux bientôt fermés, M. de Caylus cherche encore autour de lui les belles choses, les images amies; il épie en Europe les morts qui peuvent faire son cabinet plus riche : « 23 *juin* 1765..... *Je suis*

(1) Lettre à Paciaudi, du 6 juin 1764.

bien persuadé que le bonhomme Zanetti n'ira pas loin, mais je ne le suis pas que son cabinet ne monte trop haut à sa mort. A l'égard des mignatures de Rozalba dont je vous ai parlé, je n'en suis nullement pressé, mais je vous prie de né point laisser échapper celles que vos amis qui s'y connoîtront, vous diront être bonnes, le prix de 20, 25, 30 *sequins ne me fera pas rompre le marché. J'aime beaucoup les ouvrages de cette célèbre fille, j'ai une vingtaine de morceaux de sa main qui font le plaisir de mes yeux, mais dans le nombre j'ai deux ou trois copies qui en font le désagrément* (1). »

Il avait forcé son corps à obéir, et, porté entre les bras de ses domestiques, il se donnait encore à ce monde qu'il adorait. Il visitait les savants et les artistes, les animant du reste de son cœur; et, caressant du regard la cuve de porphyre antique où il veut être enterré, il entretenait ses amis sur ce ton de paix et de sérénité :

« *Je vous remercie de l'inquiétude que vous avés sur ma santé. Je me porte bien, je dors bien, mais je n'ai point d'appétit et je ne puis marcher, je suis même obligé de me faire porter pour les plus petites distances. Le siége de mon mal est une humeur de goutte qui me fait souffrir des reins, mais pour laquelle je ne connois point de remède... je suis presque toujours dans mon lit, et je cherche une dissipation qui m'a fait profiter avec plaisir de l'antiquité par quintal. Au reste, je me conduis fort bien, peut-être parce que je ne puis me conduire mal* (2). »

(1) Lettre à Paciaudi.
(2) Lettre à Paciaudi, du 5 juin 1765.

Il s'arrachait encore de son lit les jours d'assemblée de l'Académie; il était à l'assemblée de l'Académie dix jours avant de mourir. Ce même jour, le 26 août 1765, il trouvait la force et la présence d'âme d'écrire à Paciaudi : « ..... *Mes forces ne reviennent pas, et je ne compte pas les voir revenir à mon âge et après une si longue maladie, mais je ne souffre point dans mon lit, et j'y suis presque toujours. J'ai la tête bonne. Il m'arrive assés d'antiquités de différens côtés; je m'en occupe tant bien que mal, soit pour les expliquer, soit pour les faire dessiner. J'ai fait acheter, en dernier lieu, six des plus beaux vases de verre blanc et de différentes formes qui ont été trouvés depuis peu à Langres. On m'a fait quelques emplettes heureuses en Égypte, je les attends pour vous en parler, j'ai reçu aussi une colonie de petits étrusques, tels que vous les connoissés, à la tête desquels est un Hercule assés bien travaillé pour le tems.* »

Le 5 septembre, M. de Caylus était mort (1)

M. le comte de Caylus était un homme grand et fort. Il avait la santé du peuple, et des bas de laine aux pieds, et au dos un habit de drap brun à boutons de cuivre, des épaules de paysan, et du

(1) M. Laverdet m'a communiqué une copie du testament de M. de Caylus où il demandait que son tombeau fût fait avec le tombeau de porphyre qu'il avait dans son jardin. Il ajoutait qu'on gravât sur ce tombeau, qui ne portait aucun vestige de paganisme, cette épitaphe : *Hic jacet Caylus, litterarum et artium amicus et socius.* (Voir le *Journal des Savants*, juillet 1767.) — Grimm raconte que, pour échapper à son curé et aux secours de l'Église, le comte passait les derniers jours de sa vie dans son carrosse de remise et ne rentrait chez lui que pour se coucher et mourir.

gentilhomme là-dessous; de la tête aux pieds un air de bonheur et une satisfaction de vivre réjouissante à voir, avec des manières résolûment brouillées avec le bon ton et la recherche, des haines sur la main, des générosités bourrues, une indépendance enragée. Il était grand d'Espagne, et ne portait pas son titre, et allait en carrosse de remise. — Il a dit de lui « qu'il se grondoit trop fort et qu'il se pardonnoit trop tôt (1) ».

(1) *Œuvres badines* de Caylus. Visse, 1787, t. X.

DULAURENS

DULAURENS

Monsieur
Monsieur de Groubentall
le fils à l'Hotel S. Pierre
Rue d'Anjou près la Rue Dauphine
à Paris.

Mon cher bon ami (1),

M. Prudent est bien un grand imprudent. Je suis furieux contre luy, de quoi diable s'est-il avisé de bavarder à l'homme chargé de ses billets? quelle nécessité de lui dire que j'avois amené Melle D. d'Etampe, ou a-t-il pris cela sous son bonnet de nuit chargé de grosses vapeurs d'un sot rêve qu'il avoit fait? Le démon le possédoit-il encor, lorsqu'il assura qu'elle étoit partie de Paris et rendue tel jour en Hollande? Cette indiscrétion vient de me brouiller avec ma mère pour toujours, j'ai reçu deux

(1) Le lendemain de la publication de ses odes contre les Jésuites, — les *Jésuitiques*, 1762, — l'abbé Dulaurens était parti à pied de Paris sans dire adieu à son collaborateur Groubentall. Réfugié en Hollande, il lui écrivait la lettre qui suit.

pages d'horreurs avec ordre de ne lui écrire de la vie. Me voilà sans secours de chez moi, je vous charge, mon bon ami, de lui dire qu'il ait à me paier le plutôt possible, s'il a été en prison, ce n'est point ma faute, il prit l'ouvrage avec ses risques. Cet homme est bien diable, je travaille à l'obliger, il me détruit. Il n'avoit aucun détail à faire au sieur Baillet, et, sans bavarder, il n'avoit qu'à dire qu'il s'étoit arrangé avec moi : tout étoit dit.

« *Vous êtes, me dites-vous, comme un prince : j'étois comme un Roi, mais aujourd'hui je suis comme un roi depouillé par l'imprudence de l'homme que vous avés été chercher dans un cabaret. Le Bon St Denis cherchoit, comme vous savés, la vertu dans les bouchons, vous trouvâtes le Prudent mal nommé dans le même lieu. Vous voiés, mon bon ami, que les mortels font des équivoques comme les Saints. Le Bon Dieu leur passe quelqunes de ces misères, je suis plus généreux, je les pardonne toutes à mes amis.*

« *Mes instrumens de géométrie sont fort usé, mon compas ne vaut pas mieux que M. L'imprudent de Roncour. J'ai demeuré neuf mois (comme ma bonne mère n'étoit point femme à accoucher avant terme) et vingt huit ans dans les Pais-Bas, on est si* pongos *en sortant de ce païs-là, qu'on ne sait trop d'où l'on vient. Je suis comme un plaideur hors de cours et de procès. J'ai retiré mes pièces, si vous ne connoissés point ce terme de chicane, en marquant à M. Guilloteau le plaisir que j'ai de son souvenir, il pourra vous instruire, je le crois dans ma position, nous ne pouvons plus, comme dit notre*

oracle le Rabin de Geneve. . . . . .

« Ne suivés point nos mauvais exemples, vous avés une jolie maîtresse, ...
. . . profités du saint tems des œufs rouges. . . . . .
. . . , une belle fille est une échelle moins mistérieuse, mais plus jolie que celle de Jacob. . . . . .

« Je fais mille complimens à Mme la baronne de la Vieville, la baronne de Villeneuve est chés une marchande respectable, elle s'instruira du commerce. J'ai cru apres l'imprudence de Roncour qu'il valoit mieux sacrifier à l'inutile, et l'avantage de la demoiselle a été mon unique objet. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« J'ai été obligé de garder le lit pendant trois semaine pour une espèce de fluxion de poitrine. Je suis convalescent depuis deux jours, et le chiendent de tout, c'est que je suis sans le métal si dangereux et si nécessaire.

« J'ai reçu le produit des Ballades. Votre pièce a remporté le troisième prix, vous avés par droit de conquête 9 livres à recevoir. Vous savés, qu'aussitôt que le pacquet fut mis à la poste, je vous proposois de partager à tout hazard les trois prix, vous branlâtes aux manches dans l'idée que votre piece eut remporté le prix, vous éludâtes les conventions. J'ai bonne memoire, quinze ou 16 liv. de plus ne m'arrêteroit point si j'étois en argent, mais Prudent vient de serrer les cordons de la bourse de ma mère.

« Je ne sais ce que vous entendés pour vous mettre de quelque chose dans la pièce, je ne sache point vous avoir

rien proposé de pareille. Cet ouvrage étoit fait avant de vous connoître et ce que j'ai augmenté a été fait ici. Les Jésuitiques *étoit bien entre nous parce que nous les fîmes ensemble. La sœur du Pot que vous aves fait ne m'appartient à rien, je n'y réclame rien. Votre idée m'a parut neuve. Je suis si las des Hollandois que c'est une bénédiction, mandés-moi s'il y auroit de la sûreté pour moi de retourner à Paris. Le premier president m'a fait dire que je le pourois. Mais* timeo Danaos et dona ferentes.

« *L'histoire de votre détention et de ma fuite en Egypte n'intéressent point assés le public pour l'amuser, nous sommes comme vous savés, en comptant les Mrs Prudent, d'infiniment petites choses sur ce globe où tout est aussi petit que nous.*

« *Je pourai vous envoier le nombre d'exemplaires ou je pourai vous le porter, aussitôt que je serai instruit qu'ils sont arrivé. Le marchand n'en veut donner aucun (prix) avant qu'il sache leur arrivée aux païs des jolies tabatières.*

« *Je vous prie de me faire paier de M. Prudent, l'engager aussi à m'envoier par le prochain ordinaire une dizaine d'écus par l'occasion des libraires de Paris qui font des affaires ici, cela réparera au moins la sottise qu'il a fait; ma maladie m'a coûté furieusement. Un médecin ici est un boureau fort chere. A-t-on lâché une lettre de cachet contre moi, est-il possible que personne ne m'ait encor instruit de toute l'avanture? Je vous écris fort à la hâte. Mandés-moi la sensation que ces choses feront à Paris, veillés, je vous prie, à me l'instruire. Je*

pourai reconnoître vos politesses aussitôt que mes affaires seront rangées. Voiés s'il y a de la sûreté pour mon retour en France. Je trouverai l'instant de vous paier les 9 livres, ou j'en chargerai M. Prudent. Je vous souhaite une meilleure santé que la mienne. L'air de la Hollande ne vas point à mon temperament, il faut fumer et boire de l'eau de vie pour se bien porter. Je déteste l'un et l'autre. Un de mes amis qui est ici et que je vois tous les jours a fait un livre intitulé la Nature, *on m'assure qu'il a fait une gronde sensation à Paris. On vient d'imprimer un livre de Rousseau, l'objet roule sur une matière que le gouvernement ne trouvera point de son goût; on imprime un poëme intitulé la Petriade ou Pierre le Grand, c'est le fripon de Schneidre qui a l'ouvrage. Le poëme ne vaut point le diable; l'auteur pèche contre le méchanisme du vers et tout est dans le genre detestable. Le marchand se tirera toujours d'affaires à cause des sots acheteurs. Faisons mieux. Si j'avois eu plus de tems et d'argent, j'aurai plus travaillé ma besoigne : quand vous aurés lu Lambert et la façon dont on relève ses impolitesses, vous dirés que l'on a raison de se plaindre des fuquins d'imprimeurs.*

« *Je suis de tout mon cœur, mon*
« *cher bon ami,*
« D'HENRIVILLE (1). »

« *Amsterdam, 24 avrit* 1762.

« *Vous me dites de vous envoier un exemplaire, à l'adresse ci après, et ci après, il ne se trouve point*

(1) Henri-Joseph Laurens, dit Dulaurens, signait d'Henriville.

d'adresse. Les amoureux sont distraits, j'ai votre lettre sous les yeux qui en est la preuve (1). »

Cette lettre, — voilà l'abbé Dulaurens peint par lui-même. Cependant le voulez-vous peint par l'ami auquel il écrit?

Il est gras, court, replet; une grosse et pleine face; un moine parfait, et confit en graisse; point de dehors, de physionomie, d'esprit, de figure; tout au dedans; le cœur à la mode de son pays et de son état : fermé, difficile, méfiant, malin; ami quand il le faut, officieux sans obligeance, serviable jusqu'à sa bourse et son intérêt exclusivement; point de qualités sociales : de la gêne, de la brusquerie, de la turbulence, nul ton, nul à-propos, nul charme; brouillon, boudeur, mécontent, hypocondre parfois même jusqu'aux visions; des projets et des projets; une perpétuelle inconstance, un Diogène en habit de laine, ne mangeant que pour vivre; ne se souciant ni de grâce ni de galanterie, désirant les femmes et les déchirant; — il a l'esprit de feu, et prodigieusement grotesque; et quoi encore? dit Groubentall : « Il ne connaît Dieu que par ouï dire (2). »

Que fut l'écrivain? Un poëte qui a mené la Fontaine à Parny; un romancier qui a mené *Gil Blas* à *Jacques le fataliste;* un philosophe qui a mené Rabelais à Babeuf.

(1) Lettre autographe signée. Ancienne collection de Goncourt.
(2) *La Chandelle d'Arras,* Paris, 1807.

Prenez garde en effet : ce Dulaurens, qui n'est, pour notre siècle, que l'auteur du *Compère Mathieu*, a été, dans son siècle, un esprit rare et redoutable. Au bout de ces imaginations ordurières, de ces portraits caricaturaux, derrière cette parade licencieuse, ce rire et cette polissonnerie, il y a une idée armée. Dans ce carnaval de la Bible et de l'Évangile, de l'enfer et du paradis, il y a un pamphlet, un réquisitoire, un manifeste. Dans ce farceur, il y a un parti : la raison du XVIIIe siècle.

Et, par un don singulier, cet homme porte en lui, confondus et mariés, les deux caractères de la philosophie de son temps : l'ironie, l'utopie. Il nie et il croit. Il voit un paradis humain par-delà la société qu'il bafoue. Il a le rire de Voltaire, il a les soupirs de Rousseau : c'est *Candide* contant l'*Émile*.

Lui aussi, ce fils de la *Pucelle*, il a été l'apôtre d'une illusion. Il a affirmé la bonté de la créature. Il a confessé avec Diderot que « ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme ». Il a fait de la nature sa sagesse, sa conscience, son catéchisme. Il a opposé la nature aux lois, à la religion, aux préjugés, à la violence, la nature à la propriété, la nature à l'inégalité, le droit de la nature au droit des gens, la liberté de la nature au droit des pères et des princes. Il a osé le dernier mot et la menace dernière des rêveurs de bien public : « Nous ne devons nos malheurs qu'à la manière dont nous avons été élevés, c'est-à-dire à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source

de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle tous les biens (1). »

Malheureux! dont la vie ne fut que tourments, dont l'âme ne fut que tumulte, dont l'esprit ne fut qu'inquiétude! et qui, jusqu'à la prison, erra de systèmes en systèmes « comme en des forts où il se mettait à l'abri des reproches de sa conscience »! Enfant perdu de l'*Encyclopédie!* Prisonnier de Mariabom, que le scandale a oublié de recommander à la gloire! Pauvre fou, parmi tous ces charlatans de génie qui ont déclaré la guerre à la société, de Platon à Rousseau; parmi tous ces proclamateurs du *Sanalibus ægrotamus malis* qui ont descendu l'espoir des peuples du ciel sur la terre; parmi tous ces guérisseurs de l'incurable humanité, qui n'ont fait qu'arracher la résignation du monde; parmi tous ces faux prophètes de bonheur et de perfection que la *Sagesse* de Charron avertit vainement : « Il faut laisser le monde où il est »...

(1) *Le Compère Mathieu*, 1766.

DOYEN

DOYEN

Les rapports du maître et de l'élève, l'adoption du talent et sa reconnaissance, cette parenté spirituelle qui naît de l'enseignement donné et de l'enseignement reçu, ces protections paternelles et ces amitiés filiales, ces liens de famille noués sur le chemin du beau entre le guide et ceux qu'il guide, — c'est la page émue et consolante de l'histoire de l'art, son intérêt humain, sa leçon morale.

Le XVIIIe siècle eut plus de cœur que d'âme. S'il manqua de vertus de grâce, de vertus divines, il fut riche de vertus humaines, de vertus sociales. Les ateliers le montrent. Ils ont la charité naturelle : la fraternité. Les maîtres ne sont pas que ces accoucheurs d'esprit dont parle Socrate; ils acceptent toutes les charges, ils s'attribuent tous les devoirs d'un patronage de zèle, d'une paternité honoraire. Ils asseyent à leur foyer le jeune homme qui vient s'asseoir à leur école. L'admettant aux confidences de leur talent, ils l'accueillent dans leur cœur. Ils ont charge de vocations, et ils prennent charge

d'âmes. Ils font le peintre; ils veillent à l'homme. Ils tiennent ces fils qui les ont choisis en une tutelle amie. Ils vivent avec eux. Ils prévoient pour eux; ils les confessent en leurs besoins; ils les défendent contre la misère; ils les soutiennent de paroles et d'œuvres; ils les avertissent du lendemain; il les appuient auprès du roi et les recommandent à l'avenir; ils les mènent à l'espérance, et parfois les ramènent à la bourse de leurs parents.

De ces vieux peintres nés avec le commencement du siècle, qui gardent au monde ouvrier de l'art l'esprit d'aide et de secours des anciennes compagnies de métier, écoutez l'un combattre et solliciter pour un élève :

« *Monsieur,*

« *J'ai bien voulu faire pour le jeune Morillion quelques choses. Voyant que son père luy refusoit les secours pour continuer ces études de la peinture, par humanité pour ce jeune homme, je ne lui prend plus rien. Il avoit peine et cela ôtoit à son père* 150 *livres par ans : il avoit bien voulu luy donner pour les frais du model, du chaufage et ces couleurs; il luy retire tout par des raisons de son peu de fortune. Sur cela je n'ay point à entrer dans les affaires des autres, mais il me semble qu'il n'est pas de la prudence d'une famille de laisser entrer sy avant un jeune homme dans un art et de l'abandonner après. Cest totalement le perdre et perdre encore les dépenses que l'on a fait; d'autant plus qu'il leur est impossible de le quiter. Il faut se faire justice et croire que tous les*

torts ne sont pas au jeune homme, qui ordinairement ne sait pas se diriger. J'ay entendu parler de vous, comme d'une personne bien respectable et vertueuse, ce qui est bien rare dans un tems où les mœurs sont dans le plus grand désordre, où la charité ne se fait que par vanité, où l'on ne tire pour les pauvres des secours qu'en donnant des bals, des comédies, des conserts pour assister les malheureux, et tout vas au diable par charité. Sy vos principes, Monsieur, qui sont bien différent, vous engagent à assister votre neveu, aux condition qu'il ne fera jamais de tableau scandaleux, et qu'il étudira avec soin, vous pourez luy donner de quoy étudier et ce qu'il faut pour achetter ce qui est nécessaire pour ce travail, ce qui ne peut pas aller loin. Sans cela, ce jeune homme sera perdu. Vous pouvés faire cette bonne action, elle ne sera jamais perdue. Le ciel prend soin du plus petit passereau; ce passereau vous est remis, faite-le pour le dieu qui nous juge et nous entend.

« *J'ay l'honneur d'être Monsieur*

Votre très-humble et très

Obéissant serviteur

« *Ce 22 février* 1785. « DOYEN.

Professeur de lacadémie de peinture. Premier peintre de Monsieur et de Mgr le comte dartois, aux galleries du Louvre à Paris. »

A Monsieur

Monsieur Auguste

Morillon en sa maison proche

l'eglise à Villier le belle (1).

(1) Lettre autographe signée. Collection de Goncourt.

Voilà le bon sens indulgent et pressant, les pieuses instances avec lesquelles plaidait, pour le pain d'un élève, un peintre à la mode, un habitué des petits appartements, un courtisan, un flatteur, un mondain entouré et frotté d'égoïsme. L'oncle Morillon fut ébranlé; mais le bonhomme avait la tête étroite, des préjugés de conscience, des alarmes, des scrupules, un jansénisme provincial. Il regardait l'art à peu près comme l'Opéra, ne croyant guère plus aux mœurs d'un peintre qu'à la vertu d'une danseuse. La nudité du modèle particulièrement lui semblait une pratique étonnante. Il fallut que Doyen prêchât encore, et se rappelât l'Évangile pour le citer :

« *Monsieur,*

« *J'auray l'honneur de vous répondre sur la demande que vous me faites avec la droiture d'un galant homme. Quoy que les mœurs soyent tout à fait perdu, le souverain et l'administration veillent à la dessence publique, et lors que le Roy est protecteur né de notre académie publique, il est plus que sertain quil n'y arrive rien qui ne soit dans l'ordre et dans la plus grande dessence. Les recteurs et les professeurs qui sont toujours présent, sont des garens honorables, qui devroit tranquilliser ceux qui ne sont pas instruit.*

« *Le model est la chose qui vous ettonne; cela vous semble incompatible avec les mœurs. J'ay des principes de morale ainsy que vous, Monsieur, et j'ay le plus grand respect pour la dessence. Je vous prie d'observer quil y a du danger de voir tout du côté du crime comme*

du côté des vertus, que la vertu d'une âme pure se doit porter vers le bien, et que l'ouvrage de la divinité ne deviens révoltante que lorsquelle abuse de son image et sa resemblance. Avec quoy voulés-vous, que l'on représente un christe en croix, les saints, les martires, et comment voulés-vous que l'on fasse des chefs-d'œuvres qui provoquent les âmes à la vertu, à l'adoration du vrai dieu? Faudroit-il renoncer à cette position, parce qu'il faut peindre des hommes tout nud, il faudroit renoncer à manger du pain parce que les boulangers sont obligé d'être nud pour le faire (1). »

« *Ce n'est pas, dit l'Evangile, ce qui entre dans le corps qui souille l'âme, c'est ce qui en sort. Il ny a pas un état qui ne soit tout à la fois un sujet de perdition ou de rédemption. Que l'on purifie son âme, et toutes nos actions serons pures.*

« *Je ne veux pas faire le prédicateur, mais je veux, Monsieur, vous rassurer sur l'inquiétude de votre conscience touchant les services que vous voudrés bien rendre à votre neveux. Nous sommes tous frère, il est vray, mais ceux qui nous tienent de plus près, serons les premiers de qui dieu nous demandera sy on les a assisté. cela fait trambler. Vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, vous voulés du bien à votre famille, mais avec raison vous voulés savoir comment ils l'employent.*

1, Le peintre qui a écrit ces lettres trouvait parfois de jolis mots. C'est lui qui disait d'un homme plus érudit que judicieux : « Sa tête est la boutique d'un libraire qui déménage. » Lors de la descente des Anglais sur nos côtes, dans le temps où il tomba des Invalides et se démit une côte, il répondait assez plaisamment à Louis XV, qui le félicitait de sa convalescence : « Sire, il y avait bien des garde-fous, mais il aurait fallu des garde-côtes. » (*Almanach littéraire*, 1785.)

« *Il faut faire le bien et le faire avec justice. Sy, ce que jay l'honneur de vous écrire, peut vous persuader je n'auray fait que le devoir d'un galant homme.*

« *Jay l'honneur d'être avec ces sentimens,*

Monsieur

Votre très-humble et très
Obéissant serviteur,

« DOYEN.

« *Ce* 29 *avril* 1785 (1). »

Qu'eût dit pourtant M. Morillon, s'il avait vu l'avocat chrétien du modèle faire du nu, non point la glorification de Dieu, des saints, des martyrs, mais l'apothéose de l'Amour? Et Doyen l'apostat, tirant du corps de Mme Dubarry la Volupté pleine de grâces, impudente et triomphante, magicienne qui de sa robe ouverte désarme les rois et le monde?

Nous avons montré les rapports du peintre du XVIIIe siècle avec l'élève, avec le *rapin*. N'y aurait-il pas dans ces bouts de biographie cherchant à faire entrer le présent dans le secret et l'inconnu de la vie intime du dernier siècle, n'y aurait-il pas un petit intérêt à faire voir le peintre dans ses rapports avec sa domesticité? Il serait établi historiquement que la négligence, le désordre, l'abandon des comptes à la Providence, la dette, l'existence un peu à la diable, remontent plus haut chez les peintres que le XIXe siècle, et que la *bohême* a été toujours l'état de grâce

(1) Lettre autographe signée. Collection de Goncourt.

dans lequel a vécu la peinture française. Voici l'anecdote en deux mots : François est entré en 1761 au service de Doyen en même temps qu'au service du poëte Colardeau. Chacun s'est engagé à lui donner par an 60 ₶ de gage et 180 ₶ de nourriture. En 1765, François n'a plus qu'un maître, Doyen. A-t-il été payé par Colardeau? Je n'en sais rien, mais il ne l'a pas été encore par Doyen, et cela dure, s'il vous plaît, comme cela jusqu'en 1782, année où le maître se trouve redevoir à son peu exigeant domestique 3,240 ₶ « tant pour ses services que pour les mémoires et autres menus frais de la maison ».

Mais François avait un fils dans les affaires qui arrête le compte de *son papa,* et Doyen est obligé de faire une reconnaissance le 15 janvier 1783. Dans cette reconnaissance, il s'engage à lui donner des à-compte quand il pourra, stipule que si François venait à exiger le remboursement de ladite somme, il lui sera loisible de prendre des tempéraments « pour soulager le payement », comme de lui verser tous les trois mois la somme de 200 ₶ jusqu'à parfait payement. Il ajoute que, s'il venait à mourir, il veut que son domestique soit payé tout de suite et des premiers, et que si, au contraire, c'était son domestique qui décédait, il payerait la somme due à sa veuve selon les conditions ci-dessus.

Au dos de cette reconnaissance, Doyen, un peu honteux d'une dette si grosse et si vieille envers le pauvre diable, écrit :

« *Les comptes que j'ay fait avec mon domestique qui*

s'appelle François, et que nous appelons Saint-Louis, a été fait par son fils, parceque luy-même ny comprenoit rien et que depuis vingt ans il avoit eut une negligence qui venoit de la confiance qu'il avoit dans ma probité. Moy, de mon côté, je me fais justice, j'ay été très negligent (de) m'en rapporter à sa probité de laquelle je n'ay pas à me plaindre.

« *La mort du maître ou l'humeur du domestique qui a droit de demander son congé font souvent penser mal des deux. Pour que l'on n'ait point de reproche à me faire sur mes comptes avec mon valet, je luy paye tous ces gages du jour qu'il est entré jusqu'à ce jour, j'ay abandonné tous les à-compte, l'éducation de son fils, les pensions que j'ay payées et qu'il devoit me remettre selon les conventions de luy à moy. Pour recompense les gages luy restent francs. Il me devroit beaucoup si j'avois fait ce que d'autres auroient eu droit de lui demander. J'en ay fait l'operation devant le père, la mère et le fils. Ainsy la dette que j'ay contractée avec luy et sa famille est une recompense que je veux bien lui donner, mais je l'ay arrangée dans la forme necessaire pour que cela ne luy soit pas disputé. Et en même temps, ce que j'ecrit là est la pure vérité, au cas que ses heritiers voulussent donner une autre tournure à ma dette, je proteste devant Dieu et devant les hommes que je ne luy ay jamais emprunté d'argent. Si je venois à mourire ou qu'il veut se retirer, je reconnois cette somme bien a luy comme je la meteray dans mon testament.*

« DOYEN. »

« *Ce* 15 *janvier* 1783. »

Il ajoute encore : « *Mon domestique m'ayant priés de prendre chés moy sa femme et son fils qui n'avoit que 3 ans alors, je l'ay bien voulu. Il m'a demandé la permition de serrer ses meubles, je les ay reçus dans ma maison et j'ay nourri la mère et l'enfant. J'ay veillé à son éducation, je luy ay donné tous les maîtres necessaires pour lire, écrire, je l'ay mis dans une pension près de Paris à Marly. Le père m'a dit qu'il sacrifiroit ce qu'il avoit. Mais que c'est-il* — 120 ℔ *de gage? Cela m'a beaucoup gêné. Il m'avoit promis de me payer. Je luy ay fait remise du tout. On trouvera dans ces papiers l'état des meubles qu'ils ont aportés. Et lorsque l'on y reflechira, on verra ma generosité. Il ne faut pas être en reste avec son valet.*

« DOYEN (1). »

(1) Papiers de Doyen. Collection de Goncourt. — On sait que Doyen émigra en Russie, et je trouve, après l'impression de cette étude aux Archives nationales, dans les *Papiers séquestrés d'émigrés ou de condamnés,* le carton des papiers saisis chez lui. (T. 713.) Voici les pièces les plus importantes : — Lettre du 31 octobre 1765 dans laquelle M. de Marigny lui annonce qu'il est chargé de peindre la coupole des Invalides. — Lettre de Compiègne, 5 juillet 1773, où le duc de la Vrillière annonce à Doyen qu'il est nommé à la charge de premier peintre du comte d'Artois. — Certificat du 3 mars 1771, avec plan annexé du logement qui est accordé à Doyen aux galeries du Louvre, logement vacant par la démission du sieur Dumont le Romain. — Contrat d'acquisition des héritiers Brusley, par sentence du Châtelet du 5 juillet 1777, d'une maison bourgeoise à porte cochère, avec ses dépendances, cour, basse-cour, maison de jardinier, foulerie, caves, jardin, etc., le tout situé grande rue de Rubelles, près Melun, et clos de murs, d'une contenance d'environ deux arpents. — Lettre de d'Angivillier du 11 juillet 1780, qui fait part à Doyen des plaintes de la duchesse de Civrac, voisine du Louvre, de l'atelier du peintre, dont la *jeunesse,* profitant des baies de croisées non garnies se répandait sur les toits et faisait mille gamineries et mille saletés. — Lettre de d'Angivillier du 19 mars 1788 écrivant au peintre : « La mort de M. de la Tour, Monsieur,

ayant fait vaquer sa pension de 1000 livres, j'ai considéré que, quoique fort ancien dans l'Académie et dans les charges, vous ne joussiés encore d'aucune grâce de ce genre. C'est pourquoi j'ai obtenu pour vous de S. M. la réversion d'une moitié de cette pension. »

Enfin, en 1790 et 1791, Doyen est chargé de l'inventaire général des objets d'art existant dans les maisons ecclésiastiques et religieuses.

LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA DUCHESSE DE CHAULNES

Les eaux de Forges, eaux merveilleuses! fontaine de Jouvence! Sources divines : la *Royale,* la *Reinette* et la *Cardinale!* Elles guérissaient en ce temps-là de toutes choses : de l'ennui, du temps, des vapeurs, d'un mari, d'une ride, d'un veuvage, d'un regret, d'un souci, d'un amour. Elles guérissaient le cœur, les nerfs et l'amour-propre, toutes les maladies dont l'espoir guérit. « Il seroit, je crois, plus aisé, et on auroit peut-estre plus tôt fait de dire quels sont les maux auxquels les eaux minérales de Forges ne sont pas propres que de faire le détail de tous ceux qu'elles guérissent (1). » Elles étaient le remède à la mode, le premier et le dernier mot de la jolie médecine, l'espoir des femmes qui n'étaient point mères, le triomphe de celles qui étaient jolies, le théâtre des grandes faiseuses, le salon d'été de la bonne compagnie, l'hôpital le plus plaisant qui fût. Les malades y étaient d'ordinaire les mieux portants du monde.

(1) *Nouveau Traité des eaux minérales de Forges,* par M. B. Linand. Paris, 1647.

Ils avaient pour régime de s'habiller et de s'habiller encore, de sourire, de plaire, de vivre le jour et de vivre la nuit, d'être aux courses et aux visites, de faire des « lessives » au jeu et des saluts à la promenade, de risquer à tout propos leur santé, leur repos et leur argent; et parfois sur ce chemin-là, ils couraient de si bon cœur à la convalescence qu'il leur fallait l'hiver se guérir des eaux de Forges (1).

C'était un train charmant et bruyant en ce coin de terre normand, où Paris venait se reposer de Paris : les tables de jeu ne désemplissaient; les cris des joueurs ne cessaient; les amusements ne finissaient; les auberges ne suffisaient; les médisances ne chômaient; les poëtes ne s'épargnaient; les vers, les épigrammes, les jeux d'esprit ne tarissaient; les toilettes nouvelles ne s'arrêtaient; le vacarme, le mouvement ne s'endormait; et la naïade si bien fêtée de Forges narguait Voltaire, seul à la bouder, et répétant vainement par le monde incrédule : « Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre (2). »

De Forges, du milieu même de ce fracas mondain, est datée cette lettre :

« *Ah bon dieu que vous avés bien raison ma chere marmote quel chien de train et quelle chienne de vie et surtout quelles chienne de gens, rien n'est comparable aux perssonnes vraiment les noms n'en aprochent pas les visages et les stiles sont bien autres choses c'est un ennui,*

(1) *Correspondance générale de Voltaire.* Lequien, 1823, t. I.
(2) *Correspondance de Voltaire,* t. I.

un cavagnol, des complimens des bêtises des gayetés et surtout des agrémens a soufleter, des merites fort propres aux galeres et des dévotions faites comme de cire pour l'enfer; mais une m^e Danclesi pleine de graces qui nest pour tant rien aupres de m^e de Lagrange qui avant hier n'avoit que soixante et onze ans, une grande fille, et un lait répandu de sa derniere couche il y a quatre ans, mais qui depuis hier i a ajouté un gouëtre de demi aulnes qui lui est survenû dans la nuit, la pauvre femme couchée étique s'est réveillée ni plus ni moins qu'un roi de Sardaigne tres étoffé, voila de ces coups de la fortune que ces eaux icy procurent plus souvent a des mousquetaires, qu'à des accouchées septuagenaires, mais que faire il faut bien que la pauvre femme apres avoir sans doute reçû la rosée du ciel accepte la graisse de la terre avec résignation elle sera conssolée de tout pour vû que dieu lui fasse la grace davoir un fils l'année prochaine, je ne vous surfait pas d'un mot; si tout le reste estoit a lavenant il y auroit plaisir mais les dames de paris sont inssoutenables c'est un alliage de petites maîtresses de bégueules de dévotes de comeres et partout une bétise si profonde que je ne scait plus ou me fourer, j'en suis même asses malade, pour m^lle Hamilton elle est comme le poisson dans l'eau quand elle voit un cavagnol. voila son élement et tout ce monde là lui va je vous assure bien mieux que nous; aussi est elle tres a son aise avec toutes ces tapisseries elle i pâme de rire et apres mavoir stupéfait quelques jours ne fait plus que m'ennuyer tout comme un autre maintenant sa passion dominante est le jeu la danse et le tumulte vous en seriés vous douté, cela n'em-

peche pas quelle ne vomisse bien régulierement ses èaux tous les matins et je crois son voyage fort inutile au bien de sa santé et de ses afaires ; votre lêtre ma enchanté sans cette odieuse cohue qui mobsede et qui ne me laisse le temps de rien faire dagréable ji aurois répondu sur le champ, allés il ni a que vous qui ayés du sentiment assurés en labé de ma part sans plus pour les majors on connoit leur silence mais on a icy m^r le lieutenant de police de Caën qui fait sa cinquantaine de madrigaux par matinée et qui n'en a pas moins des manchettes de point tous les dimanches et 33 maitresses mortes dont aucune ne la pû soufrir; cela n'empeche pas qu'il ne procede icy a la trente quatrième qui fera comme j'espere l'avoir dit ci dessus; mon dieu que de bêtes et qu'il y a peu de pauvres bêtes quelles me manquent et quelles doivent maimer si lingratitude leur fait peur. mais je ne sçais que penser des abés pour les majors on na leur cœur quau premier sang; donnés moi je vous en prie de temps en temps de vos nouvelles, et mandés moi quand vous comptés aller en picardie jai des vues sur vous pour un certain voyage qu'on me propose et que j'ai imaginé qui vous feroit plaisir mais c'est encore un grand secret parce que rien n'est moins sur; ainsi je vous en prie n'en parlés a qui que ce soit qu'a labé que je menerois aussi s'il en avoit envie, m^r de Chaulnes me propose d'aller a Bruxelles vers le premier octobre pour attendre avec lui qu'il puisse quitter l'armée et profiter de cette quinzaine de jours pour voir les Pais Bas tandis qu'ils sont a nous ce voyage que nous avons toujours dû faire me paroit assez agréable et plus comode que quand ces villes seront

rendus aux ennemis si ji vais et que cela vous plaise a labé et a vous, je serai ravie, je menerai bien aussi le major s'il le veut mais il a toujours tant dafaires, il me faut une femme je voudrois bien que cela convint a Me duplessi; son frere doit lui proposer mais jai peur de sa santé, ne parlés pas de tout cela je vous en prie que nous ne soyons arrangés et près a partir bonsoir ma chère marmôte je vous embrasse (1). »

Quel bruit dans ce style ! il a l'impatience, le bavardage, la mousse et le débord d'un vin de souper.

(1) Ancienne collection d'autographes de Goncourt. Voici une autre lettre de la même personne adressée au président Hénault, publiée dans la *Correspondance inédite* de Mme du Deffand. Collin, 1809.

« *Chaulnes*, 7 *mai* 1716.

« *Vraiment, mon cher président, vous êtes très aimable de m'attaquer de conversation et de me dire que vous êtes fâché de mon absence! A en juger par le peu de commerce que nous avions eu cet hiver, vous y perdez peu, mais l'été est communément plus favorable : on se croit et on en use comme à la campagne; on voisine, et quiconque n'est qu'à une petite lieue peut très bien se voir tous les jours; aussi cette réflexion me fait-elle regretter Paris, malgré le plaisir que j'ai à me trouver toujours ici. Je suis absolument seule* comme la main, *disait-elle il y a quinze jours, la femme du lieutenant du roi de Péronne, ma voisine, bel esprit imbécile, précieuse et fort aigre; elle nous entendait dire qu'une petite fille que je venais de voir était toute nue, mais nue comme la main, elle crut que cette expression tenait toujours et partout lieu de superlatif, elle nous dit qu'elle s'ennuierait beaucoup tout l'été parce qu'elle allait dans une terre à elle, où elle serait toute seule comme la main. Vous savez que je ris à moins que cela.*

« *Je suis donc toute seule, et bien m'en prend que vous n'exigiez que des détails de promenades. Sans cette indulgence, nous ne pourrions avoir de commerce. Je suis bien plus ombre que vous et encore Champs bien plus Élysées que les vôtres; mais n'importe, malgré toute la matière qui vous reste, je veux bien traiter avec vous d'ombre à ombre. Pour heureuse que vous en semble? La guerre est un furieux obstacle à mon bonheur, et je vous proteste que je n'ai pas plus envie que vous de choisir le quartier des héros et de me mêler à leurs promenades. Pour les amans, je ne sais pas trop comment se comportent ceux que l'on a, mais à en juger par ceux que l'on a peint, le commerce de ces messieurs est très orageux et toute cette*

L'étourdissant, le pétillant tapage d'idées, — et quel diable au corps pour mettre ainsi le feu aux mots!

L'épistolaire de cette folle lettre, qui est-elle donc? La compagne d'une saison d'eau faite par Mme du Deffand, qui trace de sa belle amie, dans le cours de

espèce bonne à fuir. Je dirais d'eux volontiers, comme un pauvre honnête homme qui malheureusement avait choisi pour sa société deux ou trois voleurs de grand chemin : il fut arrêté et pris, quoique très innocent, sur la simple apparence de leur liaison. Il les avait souvent exhortés à quitter ce vilain métier, et il crut que sa détention venait d'avoir été accusé par eux, pour se venger de ce qu'il n'avait jamais voulu les imiter. Il fut reconnu innocent, mis en liberté, et il disait toujours : J'ai pensé être pendu parce que je n'ai pas voulu voler; si jamais je refuse un assassinat, je serai roué Effectivement, dans cette compagnie il n'y a que des coups de bâton à gagner, ainsi ne craignez pas que je la choisisse pour paradis. Je vous dirai même que le canton des amis a ses inconvéniens, il n'y fait pas sûr. Je deviens assez comme un de mes parents qui me disait d'un air chagrin : Ma cousine, vous avez beaucoup d'amis, c'est jeunesse, je vous passe encore cela; mais souvenez-vous qu'ils ne sont bons que pourvu qu'on ne les aime guère. Le conseil est bon, je vous assure, et j'en userai dès qu'il plaira à Dieu.

« Je ne pense pas que vous me soupçonniez d'être moins lasse que vous de tout ce qui s'appelle tracas, tracasseries et tracassiers. Il y en a pour lesquels cette expression est bien modeste, et sans la corruption du siècle, nous pourrions bien nous lâcher jusqu'à dire noirceur. A la conduite, au choix des gens et du sujet, à la vraisèmblance et à la vérité près, cela aurait fait une belle catastrophe; mais quelle impertinence! Je n'ai pu vous voir à mon aise depuis, ni traiter à fond de la colère où j'étais d'abord : elle était merveilleuse, et je vous assure que vous avez beaucoup perdu. Notre ami en a été témoin, ainsi que le stoïque M. de Ch..., qui en a beaucoup ri, à mon grand scandale. Avez-vous jamais rien vu de plus bête? Moi, trois, quatre, cinq, six, vingt amans, si vous voulez, et de vilains maux! Ah! fi, président, comme cela me va! Mme de Sévigné se plaignait de ce qu'on avait envoyé aux galères un gentilhomme qu'elle protégeait, et elle disait : Quelle injustice! c'est le plus honnête homme du monde, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents. Eh bien, je suis à peu près de même pour tout ce vilain train-là : propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

« Je ne puis vous dire ma surprise de me trouver tout d'un coup une autre, et comme cela jure dans ma tête avec mon opinion; vous jugez bien qu'elle n'en a pas baissé d'une ligne; on peut s'en fier à moi sur cela. Au contraire je me suis crue dès lors fort au-dessus de ce que je croyais être, car à propos

sa correspondance datée de Forges, le portrait et la caricature en ces termes :

« Mais venons à un article bien plus intéressant, c'est ma compagne. O mon Dieu! qu'elle me déplaît! Elle est radicalement folle : elle ne connaît point

de botte, sans prétexte, sans ombre, sans rime ni raison, pourquoi, moi, qui ne suis ni ministre, ni maîtresse de roi, ni rien qui puisse me mettre à portée de tant d'honneurs; pourquoi moi des ennemis si enragés? Je ne suis concurrente de rien, ni prétendante à rien, ni malfaisante pour personne. Cela me confond, car je ne croyais ni mériter cet excès d'honneur ni ces indignités.

« *Au demeurant, je suis très flattée d'avoir, une fois en ma vie, inspiré un sentiment aussi vif que celui qui a fourni cette infernale bêtise; je trouve seulement que son genre est un peu malhonnête pour moi. Au demeurant, le ridicule a toujours ses droits, et j'en ai ri beaucoup, comme ceux qui m'entourent, car après tout, pourvu qu'on se porte bien et qu'on soit heureux, on est vengé! Si par hasard on était aimé et aimable avec cela, il n'y aurait pas de mal, mais ce qui vous en fera beaucoup, c'est la longueur de ma lettre. Vraiment c'est bien le cas de dire : J'aimerais mieux être manteau de lit que lettre de quatre pages, et précisément parce qu'un manteau de lit est bien court.*

« *J'ai trouvé la plaisanterie sur le Temple de la Gloire délicieuse. Il n'y a que vous au monde pour..... Oh! pour ce qui est bien, aimable, agréable, et bon qui pis est; oui, vous êtes bonhomme par-dessus le marché, et notre pauvre ami aussi qui a espéré toute sa vie être méchant sans en pouvoir venir à bout. Mandez-moi quand et pour combien de temps vous allez aux eaux. Je compte retourner à la cour pour les couches de Mme la Dauphine, et s'il ne fallait avancer mon retour que de quelques jours pour vous trouver encore à Paris, je le ferais assurément bien volontiers.*

« *J'ai eu une fausse alarme pour M. d'Argenson; il a eu mal aux genoux, et la goutte, en commençant la campagne, m'a fait trembler, mais il est bien, il a été hier au conseil et a bien dormi. Je suis ici dans la plus jolie position du monde; j'ai tous les jours des nouvelles de la veille, et d'assez bonne heure, moyennant quoi, puisqu'ils ont la rage de se battre, je trouve que la Flandre est mieux imaginée que toute autre frontière. Mais Plombière m'afflige. Adieu, mon cher Président, donnez-moi de vos nouvelles, et je vous promets une très grande exactitude. Pour de mon cœur, je ne vous en parle point; si vous ne savez pas encore qu'il est vôtre, vous ne valez pas la peine que je vous le dise. Jusqu'à présent, à en juger par les lettres que je reçois, M. Ch..... est plus ami de notre ami qu'il n'est aide de camp; ils sont intimes, et je crois que c'est à jamais.* »

d'heure pour ses repas ; elle a déjeuné à Gisors à huit heures du matin avec du veau froid ; à Gournay elle a mangé du pain trempé dans le pot pour nourrir un Limousin, ensuite un morceau de brioche, et puis trois assez grands biscuits. Nous arrivons, il n'est que deux heures et demie, et elle veut du riz et une capilotade ; elle mange comme un singe, ses mains ressemblent à leurs pattes ; elle ne cesse de bavarder. Sa prétention est d'avoir de l'imagination et de voir toutes choses sous des faces singulières, et, comme la nouveauté des idées lui manque, elle y supplée par la bizarrerie de l'expression. »

« La P.... n'est d'aucune ressource, et son esprit est comme l'espace (1) ; il y a étendue, profondeur, et peut-être toutes les autres dimensions que je ne saurais dire, parce que je ne les sais pas ; mais cela n'est que du vide pour l'usage. Elle a tout senti, tout jugé, tout éprouvé, tout choisi, tout rejeté ; elle est, dit-elle, d'une difficulté singulière en compagnie, et cependant elle est toute la journée avec toutes nos petites dames à jaboter comme une pie... Ce qui m'est insupportable, c'est le dîner : elle a l'air d'une folle en mangeant ; elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite la met dans un autre, se fait rapporter du bouillon pour mettre dessus, tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend un haut d'aile, ensuite le corps dont elle ne mange que la moitié ; et puis elle ne veut pas qu'on retourne

(1) Cette image a été reprise par Mme du Deffand dans le petit portrait qu'elle a consacré à la duchesse.

le veau pour couper un os, de peur qu'on amollisse la peau ; elle coupe un os avec toute la peine possible, elle le ronge à demi, puis retourne à sa poularde ; après elle pèle tout le dessus du veau, ensuite elle revient à ronger sa poularde : cela dure deux heures. Elle a sur son assiette des morceaux d'os rongés, de peaux sucées, et pendant ce temps je m'ennuie à la mort, ou je mange plus qu'il ne faudrait. C'est une curiosité de lui voir manger un biscuit, cela dure une heure, et le total c'est qu'elle mange comme un loup..... »

« La Péquigni a eu ses grandes vapeurs. Cela fait horreur : elle fait des cris, des pleurs, elle devient d'un changement affreux. Je la soupçonne de prendre ses eaux tout de travers. Elle se purgea l'autre jour, et le même soir de sa médecine elle prit de l'élixir d'un petit chirurgien qui est avec Madame de Rosambeau, elle rendit tout ce qu'elle avait dans le corps... »

La Péquigni, comme on disait dans la société de Mme du Deffand, est la duchesse de Chaulnes.

Mais pour faire revivre l'endiablée duchesse, c'est bien peu une lettre, une lettre de cette femme que Senac de Meilhan disait écrire mal, la vivacité de son esprit se refroidissant par la plus légère attention ! Que serait-ce si nous avions entendu le *monstre*, ce rare esprit déréglé que les contemporains comparaient au char du Soleil abandonné à Phaéton ; si nous avions surpris aux lèvres de cette femme cette

parole sans respect de rien ni de quoi que ce soit? Imaginez tout l'héritage de la Cornuel jeté par la filleule de sa verve aux quatre coins des salons; une conversation qui bondissait et ricochait, courait et volait, sans jamais se poser, se lasser ni se mettre au pas; une cervelle coiffée de grelots; une débâcle de folie et d'éloquence; une façon d'enfant terrible allant et venant, qui touchait à tout et démontait les grands hommes et les grandes choses; de l'esprit à toute volée, à l'étourdie; des boutades partant comme des cris de cœur; des mots à poignée qui claquaient comme des coups de batte; des traits, des images, des portraits au vif, des facéties, un barbouillage effréné, du ridicule à draper le monde, des épithètes à tuer un homme, des comparaisons d'on ne sait d'où; des caricatures au ciseau; une ironie de naissance, une médisance neuve, un rire qui était tout seul de sa famille; — et le tout avec des gestes accommodés, la fièvre des yeux et du corps, l'éveil perpétuel du regard, de la tête et de la langue, une activité et un entraînement de paroles, un jeu et une comédie éternels cinquante ans durant, — les cinquante ans que la pâle madame de Chaulnes dura, régna et gouverna, du haut de son tabouret de duchesse et de ses prunelles d'aigle, l'opinion publique des gens d'esprit (1).

Cette femme, jeune, impatiente déjà de cœur, apportant les millions de son père, M. Bonnier (2), tré-

(1) *Portraits et Caractères,* par Senac de Meilhan. Dentu, 1813.

(2) Anne-Marie-Joséphine, fille de Joseph, baron de Mosson en Lan-

sorier du Languedoc, avait épousé un grand seigneur qui se trouvait être l'honnête homme du siècle : le duc de Chaulnes. M. le duc de Chaulnes était, de plus, un de ces savants qui honorent le monde et la science, par le zèle, l'enthousiasme, l'effort constant et désintéressé, l'amour du travail pour le travail même, le don presque entier de leur fortune, le don entier de leur temps pour l'avancement des connaissances humaines. Sa vie n'était que recherches, problèmes, expériences. Il n'avait d'autres amis que ses collègues de l'Académie des sciences : les Mairan, les Clairaut, les Lemonnier. Que de positif, que de sérieux, que d'algèbre pour les oreilles de la jeune madame de Chaulnes ! Elle bouillait, elle séchait : écouter et ne pas entendre ! Vite, elle se jette à l'étude ; elle apprend, elle dévore ; elle se met une bibliothèque en la tête (1) ; et, au bout de six mois, la voilà de niveau avec l'Académie, digne de lui répondre, de l'interrompre même, d'embarrasser son mari et les amis de son mari. Mais quelle pâture après cela ? A quoi courir ? Les vivacités, l'inapaisement, le tumulte d'humeurs, les emportements, les entraînements, les variations, les contradictions de conduite de madame de Chaulnes, les désordres de

guedoc, et trésorier des États de la Provence, épousait, le 25 février 1734, Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, pair de France, vidame d'Amiens, baron de Picquigny. Né le 31 décembre 1714, il devenait, en juillet 1731, à la mort de son frère aîné, duc de Picquigny, et le 9 novembre 1744, par succession maternelle, duc de Chaulnes.

(1) Mme du Deffand dit plaisamment, à propos de sa rage de tout approfondir : « Elle veut toujours savoir qui l'a pondu, qui l'a couvé. »

son fils tuèrent lentement M. de Chaulnes, qui mourut en 1769.

Le chagrin ne s'assit guère dans le cœur mouvant de madame de Chaulnes. Des difficultés de succession avec son fils, le duc de Pecquigny, vinrent se jeter au travers de son deuil. Les affaires nuirent aux larmes. Un maître des requêtes les sécha. Le maître des requêtes était de bonne tournure, plus jeune que ses trente-cinq ans, galant, discret, spirituel, habile homme : il venait d'avoir la place de surintendant des finances, domaines et affaires de madame la Dauphine (1), et il se trouvait rapporteur du procès de madame de Chaulnes contre M. de Pecquigny. On chuchota, comme il arriva ; puis on jasa, comme il est d'habitude. Le scandale pourtant gardait le mystère. Madame de Chaulnes gagna son procès. Le lendemain, que dit-on ? Mariage entre la duchesse et ce M. de Giac ! Ce fut un prodigieux : Ah ! bah ! Conseillers d'État et maîtres des requêtes s'émeuvent. Ils s'assemblent pour délibérer sur la conduite impudente d'un des membres du conseil du roi. Ils arrêtent d'en faire leurs plaintes à M. le chancelier. Mais de Giac était la créature du chancelier, et le chancelier n'écouta pas. Une députation, présidée par le doyen du conseil d'État, d'Aguesseau, va présenter un mémoire au roi à Fontainebleau. De Giac

(1) Le comte Mercy-Argenteau raconte dans sa *Correspondance secrète* comment Marie-Antoinette, circonvenue par la duchesse de Chaulnes, qui était une des dames à accompagner de la Dauphine, enleva en deux heures la nomination à cette charge qu'occupait le sieur Château-Giron, et dont il demandait à traiter.

reçoit défense de ne plus à l'avenir se présenter au conseil ; une pension de douze mille livres lui est retirée ; et voilà, croit-on, ce Lauzun de la robe confondu et perdu. Les ennemis de Giac, les ennemis de Maupeou, tout l'ancien parlement qui boude, applaudissent et rient du 21 octobre 1773 au 30 novembre (1).

Le 30 novembre, madame la duchesse douairière de Chaulnes est la femme du sieur de Giac, la *femme à Giac,* ainsi qu'elle se nomme ; et Louis XV dit : « qu'il y aurait bien des tabourets à envoyer au garde-« meuble (2). »

Madame de Chaulnes était toute imagination. Sa tête emportait son cœur. Comme toutes les femmes douées des fièvres de la pensée, elle cherchait de bonne foi dans l'amour le rêve de son amour, croyait le saisir, et ne s'éveillait que le lendemain, embrassant des cendres. Ce mariage, qui l'avait mise au pilori, se dénoua de sa volonté et de la volonté de M. de Giac. Alors, libre, elle vécut à la débandade, l'illusion toujours ardente, et buvant les dégoûts sans guérir. Elle alla, vieillissant, sourde aux années, et disant le beau mot : « Une duchesse a toujours trente ans pour un bourgeois (3) ,» passant du monde au cloître, et du remords au plaisir, emplie de passions et de retours, s'oubliant, oubliée chaque jour

(1) *Journal* manuscrit des événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance, par Hardy. Bibliothèque nationale, S. F. 2886.

(2) *Mémoires secrets de la république des lettres,* vol. XXVII.

(3) *Portraits et Caractères.*

davantage. En 1777, les *Nouvelles à la main* annoncèrent sa mort (1). L'annonce ne fit de bruit que parmi les pauvres de sa paroisse : des vertus de la femme, la charité seule était restée à madame de Giac (2). La nouvelle était fausse ; mais quand elle fut vraie (décembre 1782), celle qui avait été la duchesse de Chaulnes était si bien morte aux salons, si bien retranchée du monde, que le monde ne l'apprit que par son singulier billet d'enterrement : « Vous êtes prié d'assister au convoi, etc., de dame Anne-Joseph Bonnier de la Mosson, épouse de M. Giac, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, surintendant honoraire de la maison de la Reine, décédée au Val-de-Grâce (3). »

(1) *Nouvelles à la main manuscrites*, 1762-1779. Bibliothèque Mazarine, H. 2803, L. (par Pidansat de Mairobert).

(2) *Le Gazetier cuirassé, ou Anecdotes scandaleuses de la cour de France*, 1771.

(3) *Mémoires secrets de la république des lettres*, vol. XXI.

PIRON

PIRON

Il y avait alors dans cette Bourgogne heureuse une cordiale bonne humeur, une forte et pleine santé de l'esprit, une gaieté du cru, chaude et généreuse, une gaillardise patoise, la fraternité, la jeunesse et le génie du bon vin. L'homme y mûrissait sans vieillir, gardant presque un siècle le rire de ses noëls. Les Condé encourageaient ce bonheur et ces chansons. Par toute la patrie bourguignonne, quelle bonne joie salée sortait de ces fêtes des vendanges d'où sortit la Comédie! A la ville, que d'académies du gai boire, sans brigue, sans étiquette, sans amour-propre, où chacun n'apportait que la bonne volonté de rire! Oh! les heureuses aventures des Muses fouettées de *piquette* à la table amicale! Que de liberté, que de franchise, que d'égalité dans toutes ces sociétés d'amusement et de passe-temps mutuels! Quel essor! que de flammes et d'étincelles, de ces paroles et de ces rimes, et de ces saillies, et de ces contes heurtés en l'air au-dessus des pots! Là se débridait la verve. Là, entre Horace et Rabelais, la Bourgogne accouchait les es-

prits. De ces portiques, qui n'enseignaient qu'à vivre, sortaient, prêts pour la gloire, tous ces fils de la glorieuse province, les Saumaise, les La Monnoye, les Crébillon, les Rameau, les Buffon. Que de gens d'esprit s'y trahissaient, et que de gens de métier y devenaient poëtes tout à coup ! Qu'un homme, oublié aujourd'hui, y avait d'applaudissements ! Que cet apothicaire y remportait, avec son idiome provincial, de belles victoires contre le parler de la France ! et comme cet Aimé Piron, le rival de La Monnoye, était le boute-en-train de tant de plaisantes écoles avec ses *Ébaudissemans,* ses *Discors joyous* et ses *Harangues dé vaigneron de Dijon!*

Aimé Piron avait pris pour femme la fille de Dubois, le célèbre sculpteur. Il en avait eu trois fils : Aimé Piron, *une bête,* — à ce que disait le poëte au commissaire Lafosse, — qui mourut aux Pères de l'Oratoire à Beaune en odeur de sainteté ; Jean Piron, qui fut apothicaire comme son père, avec une teinture de littérature, un souvenir des noëls paternels et le goût de la poésie de son frère ; Alexis Piron, l'auteur de la *Métromanie.*

La jeunesse de Piron fut dure. La préface de la *Métromanie* en fait foi. « La maison, ce n'etoit que des châtimens de toute espèce, » s'écrie-t-il douloureusement. En effet, Aimé Piron, ce poëte les coudes sur la table, gardait pour la conduite de ses enfants le bon sens pratique d'un apothicaire qui ne voit qu'un loisir dans les lettres et non une profession. Puis il était de son pays, tête vive, main

plus vive encore; en sorte que plus d'une fois les malices, les espièglerie, les théories et les projets d'Alexis eurent à compter avec des arguments sans réplique. Toute la ressource d'Alexis était de désarmer le bras de son père avec un mot, une plaisanterie. Dans une de ces discussions de tous les jours, le père, passant de la discussion au fait, se mit à le poursuivre; Piron de se jeter dans l'escalier, d'en sauter quatre marches et de se retourner : « Halte-là, mon père! vous savez qu'après le quatrième degré on n'est plus rien (1)! » Aux vivacités du père, la mère joignait, sans le fonds d'indulgence ordinaire aux mères, les sermons, les mercuriales, les gronderies incessantes; et bien loin de son enfance, dans un âge où l'on a désappris la sévérité de la maison paternelle, Piron écrivait à son frère :

« *J'envoye à ma mère les* 54 # *de coutume et je luy écris comme si elle étoit fort en état d'agir, de me lire et d'entendre, parce que les vieilles gens, si caducs soient-ils, sont comme les moribonds à qui reprend de tems en tems des lumignons et des éclairs pendant lesquels il faut être en bonne contenance devant eux pour qu'ils s'en aillent en paix. Si, comme on dit, il n'y avoit plus personne au logis, c'est à dire qu'il y eut absence totale d'esprit, ayez le soin d'y subvenir et de vouloir bien me tranquilliser là-dessus; si peu important que soit l'envoy, l'ordre exige qu'on en sache la destinée et deux mots de votre main me mettront en règle. Rien n'est plus sincère que le remer-*

(1) *Les Piron*, par Auguste de ... Batignolles, 1811.

cim^t que je vous en fais et que tout ce que je vous dis sur la peine, les soins et les désagrémens continuels que vous doit coûter, depuis tant de temps, une infirmité de corps et d'esprit telle que je conçois celle d'une femme du caractère de notre déplorable mère. Mon frère de l'Oratoire et moy, nous vous en devons une éternelle reconnoissance sous peine d'une noire ingratitude filiale et fraternelle. Nous devons espérer aussi de notre côté et j'espère fermem^t du mien que la justice que l'on vous rend là-dessus est parfaitem^t bien placée et que dans toutes les occasions vous serez notre protecteur et notre amy.

« *Vous ne doutez pas que je n'aye ici mes peines et mes chagrins à dévorer comme vous. Nous avons eu l'éducation (je le repéterai toujours) comme il la falloit pour que nous ne pussions réparer de notre vie les disgraces que nous préparoit le mauvais ordre que nos père et mère mettoient à leurs affaires.* Taitai *par ses austérités outrées,* Oubleïo *par ses mercuriales basses et trop humiliantes, ne nous inspiroient que l'abattement et la pusillanimité, ou le besoin que nous devions avoir un jour de nous-mêmes eût exigé tout au contraire qu'on nous eût encouragé l'esprit par la douceur et par la liberté. J'ay peut-être le plus souffert de nous trois d'un malheur si irrémédiable, tant à cause de l'extrême sensibilité dont je suis qu'à cause de ma mauvaise vue; deux infirmités qui jointes à de la vivacité font un pouf complet qui en veut toujours à la vie et que le péril et la terreur environnent. Le* Czin *s'est fait connoître plusieurs fois au besoin, et, si vous voyez les registres, cela vous feroit*

trembler. Je n'ay pas péri. Mais quelle différence énorme il y auroit de l'état très-médiocre où je rampe à comparaison de celui où je me serois élevé avec un peu de cette audace et de cette téméraire assurance qui me reculent derrière mille mauvais sujets! Mais c'est une ressource qu'encore une fois les préjugés d'une longue enfance m'ont ôtée absolument et que toute l'expérience et tout le raisonnem^t du monde ne sauroient réparer. Voilà bien du haut stile et de la jérémiade dont vous n'aviez que faire; une autre fois je prendrai un autre ton et nous parlerons imaiges (1). »

Une similitude de caractère, une communauté de goût, des sympathies pareilles, même une certaine ressemblance physique, avaient tourné toute l'affection de la mère vers son fils l'apothicaire; de là sans doute une certaine jalousie de Piron; de là la lettre qu'il écrivait à l'abbé Dumay, aumônier des pages de la grande écurie et chanoine d'Arras, quand son frère Jean vint le remercier de lui avoir prêté un discours pour complimenter le prince de Condé aux États de Bourgogne de 1754 :

« *Cela m'a valu sa visite, je ne l'avois pas vu depuis près de quarante ans. Son entrée chez moi fut un coup de théâtre. Il crut voir mon père, et moi ma mère. Il est dévot, sérieux, taciturne; jugez du contraste. Pour moi, je crois que l'altesse eût gagné à l'échange et que j'aurois un peu mieux représenté le joyeux Piron. qui plus de quarante à cinquante fois dans sa vie a fait l'âme du*

(1) Lettre autographe du 27 mars 1747. (Ancienne collection d'autographes de Goncourt.)

repas du Tiers état. Une fois entre autres, étant assis à côté du maire de Beaune, le maire de Châtillon qui étoit à la gauche du maire de Beaune se trouvant dans un moment d'enthousiasme se leva et s'adressa au prince : Monseigneur, à la santé de votre altesse et de tous vos illustres ayeux. Dieu sait la risée! Le bruit cessé, mon pauvre (père) que Dieu absolve cria du même ton : Monseigneur, ce n'est qu'un regaigneu et ai derobai cela dans lai poche de Beane. Celui-ci en fureur vouloit battre mon père qui se défendit. Le prince les sépara. Parlez-moi de ces scènes du bon tems (1). »

Piron est le fils de son père. Il est si peu le fils de sa mère, que si Hugues Maret vient à lui demander quelques renseignements sur son grand-père maternel, il lui écrit sans se donner la peine de se ressouvenir :

« *Vous me pressez, monsieur, de vous donner quelques notices sur la vie du fameux sculpteur Dubois, mon grand-père maternel. Je vous l'ai déjà dit au sujet de Rameau que votre plume éternise autant que sa musique. Ces grands artistes sont tout entiers dans leurs œuvres : tout le reste est d'ordinaire trop commun pour intéresser le public ni la postérité. On se soucie bien de savoir si celui qui a le gros lot est ou n'est pas gentilhomme, il a le gros lot : voilà toute l'histoire. Mon grand-père excella, voilà toute sa science :* Filii heroum noxæ. *Il eut un fils très-sage et très-honnête homme, bien élevé, bon artiste, mais froid. Il le laissa riche ainsi que sa fille, ma mère.*

(1) Lettre à l'abbé Dumay, du 28 août 1754. Copie de feu M. Parison. (Collection d'autographes de Goncourt.)

Dubois le fils épousa une fille que mon père avoit eue de son premier lit, par conséquent ma sœur, et mon père épousa celle de Dubois : deuxième bizarre alliance qui fit des enfans de celui-ci mes neveux et mes cousins germains. J'avois trois ou quatre ans quand mon grand-père mourut ; ma mère et mon oncle ne m'en ont jamais parlé. Voilà donc toutes les notices que peut vous donner votre obéissant et respectueux serviteur et très-sincère admirateur (1). »

Le désir des parents de Piron était qu'il fût abbé : mais Piron n'étoit pas plus fait pour l'Église que l'Église n'était faite pour lui. On le mit face à face avec Justinien, Barême, Hippocrate. L'art de la fortune pas plus que l'art de la santé n'était sa vocation. Justinien ne lui plaisait guère davantage. Mais il fallait opter. Le voilà donc se nourrissant de Pereze, de Daumat, du *Praticien françois ;* le voilà reçu avocat, quand un revers de fortune ruine presque ses parents et le laisse trop pauvre pour porter dignement la robe. Il se remet tout doucement à laisser le destin faire les affaires de son avenir. Un financier passe à Dijon. Piron se trouvait avoir hérité de la belle plume de Jarry ; c'était un précieux secrétaire. Le financier l'emmena à Paris. Mais par malheur le financier était métromane et Piron très-franc. De là un congé et le retour à Dijon. A Dijon, deux années de paresse dans lesquelles s'éveille son humeur épigrammatique, — et se dé-

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. VI.

chaîne, servie et encouragée par les petites rancunes provinciales, sa burlesque croisade contre les Beaunois (1).

En 1719, Piron part pour Paris. Il n'a pour fortune qu'une lettre de recommandation du marquis de Montmain pour le chevalier de Belle-Isle, son beau-frère. Piron arrivait à point. Le chevalier cherchait un homme pour copier toutes sortes de grimoires du comte de Boulainvilliers qu'il regardait « comme les oracles de la Sibylle ». Piron est accepté, installé. Dans un bouge de laquais, ils sont trois : Piron, un garde-française qui copie à vingt sous par jour, et *Princesse,* charmante chienne qui emporte à son collier les suppliques en vers du très-pauvre Piron; mais le chevalier se gardait bien de les lire. Il semblait que Piron fût condamné aux métromanes. Le premier secrétaire avait commis une tragédie; Piron fut franc comme avec son financier. Le secrétaire jeta la tragédie au feu, et, chose rare, devint l'ami de Piron, le prôna et le poussa vers le théâtre (2).

En ce moment, l'Opéra-Comique, la joie de la foire Saint-Germain, était près de mourir sous la jalousie liguée des comédiens français et italiens. Les comédiens italiens étaient venus le combattre sur le terrain même du préau, mais sans succès.

(1) *Œuvres complètes de Piron,* publiées par Rigoley de Juvigny. Paris, 1776. — *Éloge de Piron,* lu à la séance publique de l'Académie de Dijon du 23 déc. 1773, par M. Perret.

(2) *Œuvres complètes de Piron.*

Les comédiens français avaient été plus habiles. Ils avaient obtenu, en 1722, que Francisque, le directeur de l'Opéra-Comique, serait réduit aux voltigeurs et aux danseurs de corde. A force de supplications, Francisque avait pu se conserver un acteur parlant; mais Le Sage et Fuzelier se refusèrent aux monologues. Francisque, désespéré, court chez Piron, lui demande une pièce et laisse cent écus sur la cheminée. Une idée traverse la cervelle de Piron : il fera une critique de toutes les nouveautés lyriques et dramatiques de l'année; et *Arlequin-Deucalion* est applaudi des éclats de rire d'une chambrée complète et des belles mains de la marquise de Mimeure, la protectrice de Piron (1).

Dès lors, ce fut un peu d'argent, et des connaissances, et des amis qu'amusait cet esprit impromptu, éblouissant de folie, ripostant à coups de massue, riant toujours, riant du monde, riant des autres, riant de lui-même et content de tout, pourvu que le rire courût tout autour de lui : « *Je voudrois voir tous ceux que j'aime et que j'estime ne faisant qu'un même cercle et moi duns le centre les faire rire à la ronde, dût-ce être à mes dépens. Le singe n'auroit point de regret à sa monnoie en si belle et pleine jouissance.* » Et Piron avait pour amis tous les amis de la joie et du vin. C'était Crébillon fils, c'était Collé et tous les autres, et les dîneurs de l'épicier Gallet, le premier chansonnier de France, et les soupeurs du *Caveau*

(1) *Œuvres complètes de Piron.*

de la rue de Bussy, l'aréopage de la dive bouteille, la critique en belle humeur, tout ce monde de joyeux et bien portants vivants qui, sur leurs jambes mal assises, portaient les turbulences et les enfances de la gaieté du siècle dernier, et réveillaient les chiens, les amoureux et les commissaires. Les griseries nocturnes n'empêchaient ni les promenades matinales au bois de Boulogne, ni les enfantements de la Muse sous bois, ni l'ambition des grands vers et de machines dramatiques plus grandes que n'en pouvait tenir le théâtre de Francisque. Les *Fils ingrats* avaient été joués à la Comédie-Française, et Piron roulait déjà dans sa tête l'intrigue de *Callisthène*. Il s'était sauvé de sa vie et avait été chercher les beaux sentiments sous l'ombre des pommiers.

« *Je suis venu finir ma tragédie,* — écrivait-il à l'abbé Legendre, — *en Normandie, et mes héros y sont venus chercher leur catastrophe; aussi ne sens-je pas que l'air influe heureusement ici sur les Muses. C'est pourtant un climat de tristesse et d'ennui, et s'il ne falloit que de la bile et de mauvaises humeurs pour le cothurne, on ne pourroit nulle part trouver mieux chaussure à son pied qu'ici. Je suis entouré de bouteilles de cidre, de brouillards et de sournois; j'y regrette à loisir l'escalier de la fille et le prieuré de St Ouen...*

« *A Rouen, ce 7 novembre* 1728.

« *Je suis dans une jolie compagnie, mon cher abbé; oh! que cela va bien! La fille qui va, qui vient, qui recule, qui avance, qui crie, qui se tait, tout cela le plus*

mal à propos et le plus officieusement du monde. De tems en tems, c'est pour ou contre notre service, et puis tout d'un coup c'est contre ou pour le service de Roland qui vient d'accoucher. Combien de chiens? de quelle couleur? lesquels garderons-nous? Ne lui donnez rien, donnez-lui de l'huile, à la santé de Gogo. Allons, tope à Monsieur Toutou; ma tante, pendant ce tems-là, buvoit de l'eau, mangeoit de tout, disoit peu, blâmoit beaucoup, et moi de contredire sœur et tante, et tante et sœur de me chanter pouille et moi de m'en f..... et de boire à toutes les santés et à la vôtre, et à celle de votre copie riante et consentante aux plaisirs présens. Là-dessus qu'arrive-t il? Message de la part de madame Grandin : Mademoiselle, dit le la part, *madame Grandin vous mande si vous voulez venir jouer chez elle, ou si vous voulez qu'elle vienne? Changement de décoration. Je prends la parole et je réponds pour la fille. Dites à Madame Grandin que nous ne voulons pas que mademoiselle sorte afin que l'alternative oblige madame Grandin à nous honorer de sa présence. Révérence accroupie et votre servante.* Interim. *On reprend la conversation qui roule sur les deux originales qui vont arriver. Cela dure trois mots. Et la grande matière roule sur le tapis, c'est à dire sur l'accouchement. Grande dissertation sur le régime de vivre, sur la fécondité, sur la nourriture de la mère et des enfans; à peu n'a tenu qu'on n'ait fait les horoscopes, et même les horoscopes de ceux qu'on avoit d'abord destinés à tomber dans les lieux communs; on y venoit quand les petits chiens ont miaulé, les oreilles se sont dressées, les cœurs se sont attendris, les tendresses*

ont redoublé, les soins de se signaler, les femmes d'accourir, l'huile d'amande de couler. Admirez dans tout ce tracas-là le poète, le philosophe, l'homme demi-dieu! quelle situation! Que dire? quel auditoire? Est-il des enthousiasmes à l'épreuve des distractions d'une femme dont la chienne accouche? Seul et désespéré, j'avois recours au petit seau de faïence, enveloppe d'une bouteille bien rafraîchie, et je buvois quand la porte frappée et ouverte a vomi deux joueuses affamées de cartes, qui ont débridé leurs premiers complimens et ont saisi le premier mot susceptible d'allégorie pour en faire une insinuation à leur dessein. Charny, *apportez la table. Oh! oui, mesdames, volontiers, j'ai gagné un écu hier, vous allez le ravoir. La table, les cartes, des siéges, du ratafia. Le dernier mot m'a plu, j'ai été de la partie pour cet article-là. En l'attendant, j'ai pris ma lorgnette, j'ai regardé mes survenantes; bonnes femmes, ma foi! Madame Grandin a un bon gros visage sans façon, qui feroit pic, repic, capot tous les muffles de léopardes. Sa compagne avoit un chien dans son giron, et j'en étois à l'examiner, quand la bestiole a sauté preste à bas. Ç'a été un cri général. Roliche la tuera. J'ai vu quatre femmes à quatre pattes courir après la bestiole...* (1) »

Les nuits n'étaient pas plus favorables que les journées à *Callisthène* : « *...que je couche avec la chaussure de Melpomène comme la Rancune avec la botte des gens, et l'on n'en dort pas mieux de tout cela; les sommeils in-*

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

terrompus produisent des rêves de tous les diables. Or donc, je rêvois cette nuit (car je fais quelquefois mes rêves moi-même), qu'après bien des ahans, j'avois grimpé jusqu'à la pointe d'un très-haut rocher. Je m'accrochois des griffes et des dents à la cime qui s'avançoit en saillie, et je faisois les efforts qu'on peut s'imaginer sans en pouvoir venir à bout, quand près de m'élancer et de me guinder sur les pieds, vous m'avez appelé d'en bas, pour vous voir faire de petites culbutes sur la pelouse, me priant de vous en dire mon sentiment et même d'être diffus, parce que vous aimiez à entendre jaser. La peur, l'impatience et le cothurne m'ont éveillé et je me suis remis à ma tragédie jusqu'à ce que la sécheresse et l'accablement m'ont rendormi. — Dans un second rêve, je me suis trouvé dans une épaisse forêt, où un fantôme, à peu près fait comme on peindroit la famine ou la misère, m'engageoit très-poliment, la fourche au cul, à fendre du gros bois. Je m'étois mis après un gros arbre sur lequel je rassemblois les forces de Samson et de Milon le Crotoniate ; je le voulois mettre en deux avec les bras, mes joues et mes poumons enflés comme des vessies crevoient, l'arbre craquoit, quand vous m'êtes tranquillement venu tirer par la manche pour m'inviter à vous analyser un chardon que vous veniez de cueillir avec des mitaines. J'ai lâché prise pour vous écouter, l'arbre s'est refermé, mes deux bras y ont été pris, et des mouches à miel commencoient à me flageoler le cul, quand on a frappé à ma porte un coup qui m'a réveillé : c'étoit votre lettre qu'on m'apportoit (1). »

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

Piron avait deviné juste : les astres normands ne portèrent point bonheur à *Callisthène*. La tragédie ne fut qu'un demi-succès. Elle eut beau être jouée à la cour; vainement la reine pleura de joie au tableau du roi, de tristesse à la catastrophe, la pauvre tragédie fut retirée après quelques représentations. Piron chercha à se consoler en exhalant sa bile contre les *lévriers de la critique*, les *importants de coulisses*, les *jolies virtuoses*, contre Quinault l'aîné qui jouait Callisthène comme un veau pleureur, contre la malignité de mademoiselle Lecouvreur, contre le public, contre tout le monde : « *Maugrebleu de l'amour de la gloire!* — finissait-il; — *maugrebleu de l'amour de la gloire! Ce caprice-là a mis en bloc huit ou dix années de ma vie dans l'espace de l'an passé. Je n'ai plus de faiblesses humaines, tant mon corps est devenu glorieux. Ni sommeil, ni appétit, ni envie de bien faire. O gens heureux! qui, au lieu de courir au temple de Mémoire, courez sans fin à celui de la mâchoire* (1) ! »

Eh! donc, foin de la poésie! Et vive la gueule! et vive la cave de l'ami Legendre! Voici venir le temps de vivre, la saison du vin de Condrieux et du cochon de lait. Sans le frère de madame Doublet, « plus de bonne chère, plus de vin, plus de ris, plus de rien! » Et gai! « les frères les altérés, et les sœurs les désallées, » la main au pot : Piron est ressuscité. Le joli tableau qu'il envoie à mademoiselle Chéré, sur l'aile d'une chanson, de l'hospitalité de l'abbé, du « prio-

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

ral hermitage, » du charmant prieuré de Saint-Ouen : petite chapelle d'abord et réfectoire grand :

. . . . . .
« Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre deux matelas
. . . . . .
Table en nectar féconde,
Cave où le vin abonde,
Et la glacière à deux pas.
. . . . . .
L'horloge à la vérité,
Qui voudra nous le reproche,
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche (1). »

Et n'oubliez le jeu de quilles tout auprès de la maisonnette dans l'ombre d'un bois ; et surtout n'oubliez Lise qui apporte sur les clayons la crème moins blanche que son teint. Que de souvenirs auxquels reviendra, en se promenant, l'esprit de Piron : « *Mon imagination m'apporte en ce moment le bois de Saint-Ouen sans qu'il en manque une feuille. J'en arpente toutes les allées, ensuite je trouve les quilles dressées, j'y joue et je rabats tous les coups. De là, je passe au noble jeu de l'oie. Allons, j'ai le dé, je ramène cinq et quatre, dix après. Les voilà : cinq parties de suite... On a servi.*

(1) C'est du même prieuré de Saint-Ouen que le verveux et pantagruélique épistolaire écrit : « *Nous mangeons des salades toutes vives, des fraises à bauge, des levrauts, des écrevisses, des jambons sans pair à tranches épaisses, du pain de cuisson friand. Nous sommes en vins comme vous en café ; on coupe les foins ; Pluche devient telle qu'on n'en peut chevir ; ma montre va comme le soleil ; je porte mes bas de soie à reculons pour leur rendre tout leur lustre. Mes cheveux frisent. La semelle de mes souliers s'use. Je rajeunis. Je vous embrasse de tout mon cœur.* »

Ah! que nous allons boire de bon vin! Rasade. A votre santé. P. Priou; brroust foin (1) !... »

Digne buveur que cet abbé Legendre qui donne à Piron « la bafre et la torche hebdomadaires ». Il méritait son vin. Que Caylus le raille sur ses vers et caricature sa Muse en pauvresse assise au bas du Pont-Neuf, — il boit, et repasse à Piron la coupe d'Alexandre. Comment les convives sortent de chez lui, ils ne savent trop, n'est-ce pas, Piron? « *Je crois pourtant,* reverende prior, — écrit Piron, — *qu'après avoir harpouillé le tiers et le quart, cassé un verre, renversé sa chaise et fait baiser son derrière au plancher ou à l'escalier, je crois, dis-je, après tout cela, qu'un honnête homme peut raisonnablement quitter une aussi sage compagnie que la vôtre sans être taxé d'ingratitude... Toute la morale enfin aboutit à me faire concevoir que je m'en étois allé trop tard pour mon honneur, et vous me venez dire, vous, que je m'en suis allé trop tôt.*

« *Frère* Roch (2). »

Bon vin de l'abbé Legendre ! qui me dira si vous n'êtes pas responsable de la fameuse réponse de Piron, les jambes émues un vendredi saint : « Quand la Divinité succombe, l'humanité peut bien chanceler. »

Piron n'écrit-il pas quelque part : « *Pour moi, voici mon régime : un pain et deux bouteilles de vin pur de mon pays, le meilleur que puisse déterrer et payer un pauvre poète bourguignon... ce régime ne vaut-il pas*

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t IV
(2) *Ibid.*

bien la pipe du fier Crébillon et la seringue de votre grand apôtre et seigneur de Ferney? »

Les poètes, à ce qu'il paraît, font des vers en buvant. *Gustave Wasa* est monté de la cave de l'abbé et sorti scène à scène de ses flacons. Aussi le public applaudit-il *Gustave* des deux mains. Et si la reine de Suède ne fait pas accueil à l'envoi du poète, le poète guérit vite de la blessure : la carrossée des comédiens français l'emporte à Fontainebleau, entre Gustave et Christiern, les meilleurs amis du monde pendant toute la route.

Piron était né pour les joies libres et débraillées. Le salon et la bonne compagnie lui imposaient. Il n'y trouvait point les aises de son esprit, et ne leur pardonnait point sa gêne. La maison de madame Geoffrin, à laquelle il reprochait de « ne l'aimer pas », cette maison d'un ton peu exigeant, n'était pas mieux venue de lui que les autres; et, la porte franchie, il écrivait : « *Je sors d'un hôtel de Rambouillet où la dame du logis, deux fois la semaine, donne à dîner à tous les illustres parasites de nos trois académies depuis dAlembert jusqu'à Marmontel inclusivement* Nul n'a d'esprit là qu'elle et ses amis, *du nombre desquels je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être, parce que jamais je ne bois ni ne mange ailleurs que chez moi, et que je passe chez ces Aristippes-là pour un Timon ou pour un Diogène, en un mot je ne figure en ce beau pays-là que comme une espèce de barbare* (1). » Concevez l'embarras du Dio-

(1) Catalogue de lettres autographes du 7 déc. 1851.

gène à la cour, à Fontainebleau. Il s'en venge par une charmante satire : « *Les jours se suivent et se ressemblent, tous les jours la chasse ; plus de chenils que de maisons, des aboiemens de chiens et des cors ; de la pluie, du vent et de la boue, voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire. Le lundi concert, le mardi tragédie, le mercredi concert ; le jeudi comédie françoise, le vendredi salut, le samedi comédie italienne, le dimanche grand'messe. Tout maudits que je tiens les plaisirs périodiques, cette semaine est encore plus riante que celle de l'Anglois dont on parle dans la* Gazette de Hollande. *Sa femme tomba malade le lundi, mourut le mardi, fut enterrée le mercredi, il se remaria le jeudi, eut un enfant de sa seconde femme le vendredi et se pendit le samedi. Voilà de la variété et cela n'est pas revenu à l'inglische aussi régulièrement que nous reviennent les plaisirs que je viens de dire. Je m'ennuierois beaucoup à la cour, sans une encoignure de fenêtre, dans la galerie, où je me poste quelques heures, la lorgnette à la main, et Dieu sait le plaisir que j'ai de voir les allans et les venans. Ah! les masques! Si vous voyiez comme les gens de votre robe ont l'air édifiant! Comme les gens de cour l'ont important! Comme les autres l'ont altéré de crainte et d'espoir, et surtout comme tous ces airs-là, pour la plupart, sont faux à des yeux clairvoyants! C'est une merveille. Je n'y vois rien de vrai que la physionomie des Suisses, ce sont les seuls philosophes de la cour ; avec leur hallebarde sur l'épaule, leur grosse moustache, leur air tranquille, on diroit qu'ils regardent tous ces affamés de fortune comme des gens qui courent après ce qu'eux, pauvres*

Suisses qu'ils sont, ont attrapé depuis longtems. J'avois à cet égard l'air assez suisse, et je regardois encore hier fort à mon aise Voltaire roulant comme un petit pois vert à travers les flots de Jeanfesses qui m'amusoient quand il m'aperçut. Ah! bon jour! mon cher Piron! Que venez vous faire à la cour? J'y suis depuis trois semaines, on y joua depuis l'autre jour ma Marianne, *on y jouera* Zaïre, *à quand* Gustave? *Comment vous portez-vous? — Ah! monsieur le duc, un mot, je vous cherchois. — Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi resté planté là pour reverdir, si bien que ce matin l'ayant rencontré, je l'ai abordé, en lui disant : Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. Il ne savoit ce que je lui voulois dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avoit quitté la veille en me demandant comment je me portois et que je n'avois pas pu lui répondre plus tôt* (1). »

Nous touchons là au péché mortel de cet excellent cœur, à la seule haine de Piron; mais à une haine vigoureuse, une haine à laquelle Piron léguera des épigrammes en mourant, pour qu'elle lui survive. L'auteur de *Gustave* et l'auteur de *Marianne* sont en pleine guerre. Comment le Bourguignon laisserait-il sans vengeance les perfidies de Voltaire chez la marquise de Mimeure? Comment Voltaire pardonnerait-il au Bourguignon de l'avoir tant de fois berné tout vif et face à face? Ils se haïssent donc; mais Voltaire hait de tout son cœur; Piron, de tout son esprit. Écrit-il? c'est un acharnement sans merci

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

et sans justice : « *Le rival du cygne de Mantoue, le cygne du lac de Genève vient de nous chanter un petit air de sa façon. C'est Voltaire qui dans une épître nous célébre son entrée dans son château qu'il appelle la maison d'Aristippe, les jardins d'Épicure. La liberté, la paix, l'amitié sont, dit-il, trois divinités qui l'habitent avec lui, et c'est être bien hospitalier que d'héberger chez lui trois inconnues qui ne lui furent et ne lui seront jamais rien* (1). »

Une autre fois : « *On a inséré dans le* Mercure *de Mai une lettre de Voltaire à Thiriot qui mériteroit une forte répréhension à l'auteur, à Thiriot, à l'éditeur, au censeur. Voltaire s'y fait dire par toute l'Europe que nous sommes des Damiens et se donne les airs de plaider notre cause d'une manière plus injurieuse que l'imputation. J'en suis dans une colère épouvantable et je ne doute pas que le public n'en soit indigné Le sot et méchant homme que ce Voltaire! Il n'a pas plus d'esprit que de décence dans les trois quarts de ce qu'il fait : excepté la paresse, on pourroit dire que les péchés mortels sont ses Muses .* impie, superbe, envieux, furieux, *tout est marqué à ce joli coin-là* (2). » Une autre fois encore : « *Un petit ver rongeur qui pourroit bien tracasser Voltaire, c'est le succès brillant de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride *par M. Guimond de la Touche, jeune homme de* 25 *ans, qu'on ne se lasse pas ici d'admirer. Le serpent de l'Envie siffle, je crois, diablement à ses oreilles et dans son cœur; il en attend la lecture, non pour la critiquer, mais*

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)
(2) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

pour en prendre une moitié et en faire une tragédie sans pieds ni tête. Tel fut toujours son savoir-faire depuis Œdipe jusqu'à Rome sauvée. M. d'Argental fait ses collections et lui le reste. Corneille, Racine, Crébillon, Piron, même M. de Sully, sont les munitionnaires de ces 15 ou 20 volumes admirés de la génération présente. Dieu sait ce qu'en dira l'autre. Ses ouvrages seront une table des matières de ceux d'autrui. Hélas! je ris, moi qui suis sur le point d'être pellé, j'entends déjà mes lecteurs... Mais je ne serois pas pendu pour vol comme lui (1). »

Mais où Piron se montre l'égal de Voltaire en méchanceté d'esprit, c'est dans le portrait qu'il trace du grand homme lors de son second voyage à Bruxelles en 1740 :

« *Il* (Voltaire) *a déjà changé de logis. Son hôte m'en parla fort mal et me dit qu'il avait plus besoin de demeurer chez un apothicaire que chez un marchand de vins. Il est vrai qu'il voyage avec les provisions de Medalon. Je fus le chercher chez son nouvel hôte et je le trouvai sur sa chaise percée. Il me fit bien vite rebrousser à la salle d'audience, où il me suivit tout breneux. J'eus avec ce foireux-là une heure ou deux d'entretien aigre-doux auquel je fournis assez joliment mon contingent. C'est un fou, un fat, un ladre, un imprudent et un fripon. Un libraire de Bruxelles l'a déjà traduit devant le magistrat pour cette dernière qualité, et depuis quatre jours qu'il est ici il a déjà pris six lavements et un procès* (2). »

Otez cette haine de Piron, tout est bon, tout est

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)
(2) Lettre publiée dans les *Œuvres inédites de Piron.*

loyal, tout est franc, tout est épanoui dans ce cœur au soleil, dans cet esprit de premier mouvement, dans cet honnête homme d'instinct. Ces excès d'âme et de caractère, cette rudesse et ce feu, tout ce pêle-mêle qui jaillit furieusement, c'est la fièvre et le trop-plein d'une conscience robuste. Et le voilà : un grand enfant qui s'amuse du tapage de son humeur, « qui braille au lieu de parler, qui éclate au lieu de rire, qui fulmine au lieu de se fâcher » ; un homme emporté et débordant hors de lui, se peignant en pied, s'avouant tout entier, défauts et vices, portant sans les retourner tous les cadeaux de nature, montrant tout, sauf son noble cœur, tout — et les trous de son manteau : « *Et cependant vous noterez, Seigneur Icare, que j'ai pardessus vous trois grands avantages de nature : folie, gueuserie et vanité, trois bases du noble métier des vers, sans lesquelles on passe tout doucement son chemin comme d'honnêtes gens sans rats, sans faute et sans poux, et je ne donnerois pas un fétu de qui s'embarque sur la mer d'Hippocrène, sans cette cargaison* (1). »

Oui, ce Piron, un enfant! Y croiriez-vous, à ces joies étourdies du poète et de son temps, à de si grosses, de si belles et de si puériles folies? C'est mardi-gras. Clairaut est au pôle nord. Pour se distraire de la pensée de ce fils si loin d'elle, la mère Clairaut a mis le père Clairaut dans un vaste panier. Elle a jeté sur ses épaules sa belle robe et couronné

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

de dentelles et de rubans une tête « hérissée des principes d'Archimède ». Et maintenant, pensez que Piron s'est fait le cavalier de cette dame qui a une barbe de trois jours! Et où cela? Aux Tuileries, en plein midi! La marche triomphale parmi les polissons; l'attablement du couple au café sur la terrasse; Clairaut poussé par Piron dans les bras d'amis qui ne le reconnaissent pas, et Piron à tout moment le tirant de ses réflexions mathématiques en se penchant à son oreille : *Memento homo quia mulier es;* vous voyez cela, — et la dernière scène où Clairaut, faisant un compas de son éventail dépenaillé, calcule, à travers les rires de Piron, la distance des Tuileries à Tornéa, où est son fils! O farces! ô jeux! enfant, le poète! enfant, le mathématicien! Enfant, ce peuple qui s'amusait à voir ces deux grands enfants (1)!

La vie riait à Piron : ce n'était que bon temps, et bon temps encore; ici comme là, des hôtelleries fleuries et pleines d'accueil; et devant et derrière, et toujours, la terre promise de Panurge, la fête de Noé, un éternel baptême de crémaillères, une Cocagne! Sortait-il du prieuré de Saint-Ouen, il tombait à Livry, droit dans ce pavillon de cent mille écus, la plus belle cuisine du royaume, dont le fronton disait : *Pro usu et abusu.* Qu'elle était toute remplie du poëte, cette terre du marquis de Livry! Je vous atteste, souvenirs envolés! poteau du tertre

(1) *Œuvres de Piron*, 1776.

marqué des quatre P, là même où « Piron pensant pensa périr »; et vous, les grandes charmilles et la haute échelle sur laquelle il cherchait, juché, les rimes de son *Gustave;* et toi, bonne concierge Lamare, qui tant disputa avec Piron sur ce qu'il voulait être damné ; arbres, vergers, jardins qui tournèrent le poète vers le pastoral et lui dictèrent cet *Amant mystérieux,* crayonné d'après un convive de Livry; et toi, salle à manger tant de fois égayée du rire de la Balicourt et de la Quinault, déesse de ce Parnasse en émail, exécuté par Raux pour M. de Livry, où les scènes de la *Métromanie* coudoyaient les scènes du *Misanthrope* (1).

Que de magnifiques, que d'excellentes auberges briguaient ce Piron! C'était encore la maison du marquis de Senas d'Orgeval, où Piron, gagné aux finesses du bien vivre, s'habituait à porter la plus fine pommade de Provence et à demander des anchois dans les salades. Et son hôte parti, le marquis se faisait son pourvoyeur de gibier : « J'ai reçu les deux lièvres que vous nommez quatre pièces de gibier (2), » lui écrivait Piron. Sa reconnaissance pour un autre envoi s'épanchait ainsi :

« *Comment, Monsieur, c'est vous? Vous voyez un homme aussi surpris que vous le parûtes à mon aspect dans une occasion bien moins imprévue. Je le suis, il est vrai, bien plus agréablement que vous ne le parûtes; et cela* (*soyez-en bien persuadé*) *bien indépendamment du gueu-*

(1) *Œuvres de Piron*, 1776.
(2) *Revue rétrospective*, t. IX.

leton; rien au monde, tout gourmand que je suis, ne me touchant comme le seul honneur de votre amitié tant nue, tant sèche puisse-t-elle être. Non que votre levreau et vos 2 perdreaux excellens ayent rien gâté à la fête. Ma reconnoissance, vous diroit Marivaux, est une commère qui f^t flèche de tout bois; les sens, *continueroit Voiture, ne sont pas* incompatibles *avec les sentimens;* l'Estomach *et le cœur sont assez* voisins pour faire un pic-nic. *Il y a même telle partie sensuelle sur nous encore moins voisine du cœur qui ne laisse pas de participer beaucoup à ses plus beaux mouvemens dans une passion infiniment plus vive que la simple amitié. Tout cela vous paye-t'il à votre gré de votre souvenir et de votre gibier? j'en doute fort; car je suis le bel esprit de mon temps le plus malheureux en dépense qu'on puisse voir, mes concurrens font plus avec un demi-sesterce que je ne ferois avec un grand talent. Voyez ce que la Princesse de Navarre et le Poème de Fontenoy ont valu à leur auteur; honneurs et pensions. Et que m'ont valu à moy Cortès et la Louisiade? L'indifférence du public et les fades plaisanteries de Desfontaines. En vérité, notre Grand-M^re, ce public quant aux ouvrages d'esprit ressemble assez au monsieur en faveur duquel votre zèle a institué l'ordre ridicule que vous nous avez conféré; il préfère la forme au fonds, l'appareil aux effets, l'artifice à l'art, le bruit à la besogne, la fumée au feu, ... , etc. Ainsi, avec tous mes entousiasmes, mes belles rimes et mes bonnes raisons, je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi qu'après que je n'y serai plus. On veut m'ignorer tant que j'y serai.*

Bergerac, du tems des pointes, auroit dit ici : Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas, *ou bien :* je suis un homme mort si je vis toujours. *Encore si ma mauvaise étoile s'étoit contentée de m'ôter les caresses du public; ma muse en honnête personne auroit laissé ses rivales triompher à la rüe Froidmanteau et se fût tenue trop heureuse de n'être entretenue qu'en un coin de la rue St Thomas du Louvre vis-à-vis l'hotel de Ramboüillet. Mais elle n'est en faveur là, non plus qu'ailleurs. J'ai belle affaire que vous m'appelliez le Dieu de votre Parnasse pour qu'immédiatement après avoir donné de votre encensoir par le nez à l'idole, vous pissiez contre son autel, en disant que vous avés vu deux de mes épigrammes dont une ne mérite pas que vous en parliez Ces deux épigrammes sont sans doute celle de St Antoine et celle du tribunal de M. l'abbé D. F. Je ne sçais laquelle a eû le bonheur de vous plaire, mais pour venger la malheureuse je suis prêt de vous produire ses approbations exclusives à nombre égal. Jamais deux jolies coureuses n'ont mieux partagé les hommages de nos amoureux du bel air. Resteroit ma voix pour f^e pancher la balance. Mais l'admettroit-on? La plaisante voix que celle de l'auteur! Le joli homme pour s'y connoître! qu'il s'amuse à créer et qu'il laisse aux autres la faculté de sçavoir ce qu'il f^t, voilà notre rôle. C'est à nous de nous taire; et à des Quinze-vingts* (manchots même par-dessus le marché) *de dire quand nous sommes accouchez si l'enfant est beau ou laid, s'il est mâle ou femelle. Rôle bien humiliant ou bien amusant pour nous selon notre plus ou moins de philosophie. Ou elle me*

manque, c'est quand je vous vois vous et M. Daligre comme des traîtres assis en rang d'oignons avec ces beaux juges qui me condamnent du bonnet et sur la seule étiquette, car encor si je ne voyois contre moi que ces jolies petites brutes civilisées, que ces honnêtes moutons de ville et de cour à la grande et à la petite laine qui prononcent ce que les autres n'ont qu'à demi pensé et leur disent de prononcer, il n'y auroit qu'à rire; cela heurte, cela végète, et la philosophie n'auroit là nul honneur à me sermonner; railleries, éloges, tout cela n'est pour moi qu'un vrai bêlement. Mais je ne m'accoutume point à appeler comme cela vos deux voix, quoy que je les surprenne souvent à l'unisson. Voyons comme vous trouverés ces épigrammes que je vous envoie. Je les ay prises sans choix à travers une soixantaine que j'ai de faites, et que je tiens serrées par humanité; le pauvre Bouc étant grièvem^t malade. Ne les laissez donc pas passer en main tierce; et si vous voyez passer quelques perdrix, donnés-leur mon adresse, et engagez-les à venir prendre place à ma table avec un bon coup de fusil dans les fesses. Ce 12 novembre 1746 (1). »

Au reste, Piron payait le marquis. Il était comme son chargé d'affaires; et la charge était grosse. Un jour, le marquis lui mandait de lui trouver femme, un autre de solliciter une abbaye pour une de ses sœurs, un autre de surveiller un procès. Piron se remuait par reconnaissance; mais il n'est pas à croire qu'il fût un parfait mandataire, à en juger

(1) Lettre autographe. (Collection de M. Boutron.)

par le récit de sa visite à l'avocat du marquis :

« *J'ai fait ce que vous m'avez dit; j'ai été rue Poupée, où j'ai vu votre avocat, que vous ne connoissez pas plus que le fond de votre affaire. C'est un homme sec et maigre à paroître dévoré de la soif d'un écu; grand babillard, assez beau diseur, ne parlant que de sa probité : l'attestant sur sa poitrine de squelette, qu'il frappe, à tous propos, du plat de ses deux mains, tantôt alternativement et tantôt à la fois. Il m'a conté au plus juste mille choses dont je me f...* (1). »

Homme heureux! Revenant de Saint-Ouen, de Livry ou de chez M. d'Orgeval, Piron retrouvait une fête, un bonheur, une compagnie : son chez lui. Chose curieuse! ce génie entre deux vins, ce gros viveur, il aimait le luxe des âmes délicates, les belles estampes, les belles porcelaines. Il était un acheteur et un amateur, et un homme de goût, le solliciteur que Boucher choisissait pour obtenir la succession du logement au Louvre de Coypel. Dix écus sortaient par miracle de sa pauvre bourse pour acheter l'estampe du *Quos ego*. Madame de Luxembourg peuplait ses étagères de chiens, de chats et de perroquets de porcelaine de la Chine. Le petit logis était arrivé à n'avoir plus un pan de mur inhabité, un angle vide, une place libre; le petit logis était comble,

Haut, bas, milieu, coins et recoins;

et si bien que le comte de Vence avait grand'peine

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

à y loger l'estampe de la Cléopâtre. Comment n'eût-on pas gâté la passion de l'excellent homme ? Il était si donnant, si fertile en gentilles attentions, si prompt aux prévenances, aux cadeaux spirituels parés de vers, si ingénieux à envoyer un joli rien, si heureux de surprendre et de remplir les menus désirs de ceux qui l'aimaient, galant et grand, à son pouvoir, dans les infiniment petits de la générosité? Madame de Boullongne s'est plaint de l'insomnie. Elle ne peut plus s'endormir qu'un livre à la main. Vite à madame de Boullongne, avec une épître, une lanterne de nuit de chevet. Que seront les étrennes de madame de Tencin ? Un petit marteau d'acier propre à casser les amandes. Est-elle malade ; Astruc, son médecin, lui défend-il les assemblées ; il arrive une boîte à quadrille pour la désennuyer ; et même un jour, une chaise percée, la mieux sculptée du monde, sans aucun doute. L'année qui suivit l'envoi de sa vaisselle à la Monnaie, madame de Boullongne recevait des chandeliers de plumes peintes imitant des fleurs ; et madame de Boullongne, la jeune, un serre-papier fait d'un petit chien qui était une perle avec un collier et des pendants d'oreille de diamants. Madame de Pompadour embellissait-elle son cabinet de Bellevue ; il était apporté, de la part de Piron, un balai d'âtre, au manche incrusté d'or et de nacre.

En 1738, Piron avait donné la *Métromanie*. Mais cela ne le rendit guère longtemps plus riche. La *Métromanie* devenait, au bout de peu d'années, la pièce

« des dimanches de la canicule (1). » Le bonhomme se faisait plus sage. Il vieillissait et se refroidissait. Il était passé, le temps de l'entreprenante jeunesse; il n'était plus, le Piron allant à l'assaut des grilles de couvent, alors qu'il écrivait : « *Non, mon vénérable et galant prieur, je ne puis être encore de l'agréable partie que vous avez la bonté de m'offrir; ma tête qui n'a jamais été des mieux sans coups de hallebarde, ne vaut rien qui vaille encore. Ce ne sera pourtant rien à ce que j'espère, mon premier soin quand je la sentirai assez forte pour porter de la fumée, sera de vous chercher partout pour boire avec vous le premier. J'ai très-mal fait, comme vous le dites fort bien, d'aller sans casque à l'assaut des grilles de l'abbaye. J'ai cru la calotte de Momus aussi impénétrable que le bouclier d'Achille et je m'y suis trompé* (2). » Piron songe maintenant au lendemain, à ses yeux malades, aux menaces de la vieillesse, à la tristesse de la solitude. Il y a vingt ans qu'il connaît, dans la société de la marquise de Mimeure, une demoiselle de beaucoup d'esprit et de gaieté, nourrie de lectures et fort avancée dans le style de nos vieux romanciers, riche de deux mille livres de rente viagère, sage et revenue du monde et, de plus, « laide à faire peur (3) ». Piron épouse la demoiselle, et Piron annonce le bizarre mariage dans cette originale lettre :

« *Lettre par laquelle Piron annonce son mariage à sa*

(1) Catalogue de lettres autographes du 10 déc. 1755.
(2) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.
(3) *Journal historique* de Collé, 1805, vol. I.

mère..., un mois après la célébration..., le grand enfant avoit oublié de l'en informer plus tôt.

« *Vous me commandez, ma chère mère, de vous rendre compte de mon mariage, et de vous apprendre le nom, la famille et les facultés de ma femme, etc. Elle s'appelle Quenaudon, elle est pour le moins d'aussi bonne et honnête famille que moi, et elle est, Dieu merci, trop sensée pour m'avoir pris, si elle n'eût pas été riche, plus riche que moi. Car je n'ai vaillant au monde qu'elle seule... Voilà pour son nom, sa famille et ses biens; voici quant à sa personne et à son caractère. Elle a* 53 *ans, elle a beaucoup d'esprit et est aussi sérieuse que vous. Ce n'est pas s'être mis avec une étourdie. Il y a de plus* 22 *ans que je la connais et qu'elle me fait la grâce de m'admettre dans sa compagnie. Ainsi je l'ai pour ainsi dire plus pratiquée que vous-même, et, vu la maturité où j'étois pendant ces* 22 *années, je puis ajouter, sans blesser la vérité, que je là connois beaucoup mieux que vous, et que j'ai infiniment plus profité de ses avis et de ses bons exemples que des vôtres; non que vous ne m'en donnassiez peut-être d'aussi bons, mais comme je viens de vous dire, parce qu'on est plus sage de* 30 *à* 52 *ans que du berceau jusqu'à* 30 *ans. C'est à cette liaison constante que je dois tout le peu que depuis ce temps-là j'ai fait de bon, de beau et de raisonnable. Sans l'heureuse rencontre de cette personne en arrivant ici, je serois resté dans le malheur que j'apportois de ma patrie. Je ne m'enrichissois pas, car avec rien on ne gagne rien; mais du moins je me faisois connoître, et par d'assez bons endroits pour m'être attiré du renom dans le monde, et ce*

qui m'est bien plus cher, quelque estime chez les honnêtes gens. A 52 ans, cette demoiselle me voyant pauvre et entre autres infirmités, tout prêt d'être aveugle, elle a eu pitié de moi, et a eu la générosité, malgré les répugnances d'un engagement, de joindre sa destinée à la mienne. Elle m'a pris par pitié. Ainsi de sa part, comme vous voyez, c'est une œuvre de miséricorde; de mon côté, c'est une œuvre de jugement. L'œuvre dont le Décalogue me permet le désir a donc bien peu de part à ces œuvres-là, et, de tout cela, il résulte quelque chose de si peu gai, que je ne me croyois pas devoir presser de vous en faire le détail. Je pensois m'être mis suffisamment en règle de vous avoir demandé une permission dont mes cheveux blancs me dispensoient... (1). »

Aux deux mille livres de la demoiselle, le marquis de Livry ajouta une petite rente viagère sur la tête de Piron; et le ménage se mit à vivre. Les ressources étaient petites, l'économie moindre. C'était un grand labeur que de joindre les deux bouts de l'année. Un ami des deux mariés propose un logement dans son hôtel; et comme le dernier clou était posé, une belle-mère s'avise de trouver inconvenant que son gendre loge un poète; et voilà le couple forcé de déménager. Écoutez le malheureux Piron :

« 21 *mai* 1749.

« *Je n'en étois pas à mon dernier désastre, quand je*

(1) Lettre possédée par M. Saint-Père et publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* et dans les *Œuvres inédites de Piron*, par M. Bonhomme.

vous écrivois il y a dimanche 8 jours onze du courant. La 2de journée de notre aménagement icy, ma pauvre femme excédée de fatigues et de chagrin tomba sans parole et sans connoissance, et est restée cinq jours en cet état. Elle n'en relève qu'avec une paralysie sur le côté gauche et qui pis est sur la langue. Jugez de mon affliction et de l'étrange embarras où j'ai été et où je suis menacé d'être le reste de mes jours, cela n'est pas exprimable, et tout cela pour nous être laissé gagner aux importunités d'un amy devenu tout à coup très riche qui nous a tirés presque violemment de notre ancienne habiton pour nous loger dans son nouveau palais et qui du jour précis où le dernier clou fut mis, se trouva forcé encor plus violemment luy-même de nous faire le plus mauvais compliment du monde (1). »

Et cinq mois après :

« 25 *octobre* 1749.

« *Il n'y a point de repos dans la vie. Ma pauvre femme est retombée dans son accident. Elle en relève enfin une seconde fois. Mais parfaitement muette, imbécile et paralytique. Jugés de ma douleur, de mes peines et de mon embaras : il ne falloit qu'une de ces 3 choses-là pour faire le malheur de sa vie et de la mienne; ce que j'ay soufert et dépensé pour elle depuis 5 ou 6 mois n'est pas concevable, et me voilà encore bien moins avancé que jamais. Dieu veuille me donner des forces, du courage et quelques ressources! ce qu'il y a de pire à*

(1) *Cabinet historique*, mai 1855.

tout cela, c'est que je ne puis sortir sans la laisser en danger, et que ne pas sortir pour moy c'est pour un ouvrier fermer boutique et ne plus rien faire. Voilà, mon cher frère, de mes tristes nouvelles, celle de ma mort en seroit une meilleure. Je suis enfin une fois en ma vie vraim^t^ désolé et sans espoir; à moins qu'il n'arrive des bonheurs que je ne devine point ou des malheurs que j'aurois horreur de deviner, c'est-à-dire des secours ou sa mort. Je luy suis si fort attaché et luy ay de si grandes obligations que je désirerois mille fois plutôt la mienne, et la mienne encore me f^t^ frémir, si elle arrivoit la première, quand je songe à l'état où je la laisserois; je fais donc mon plan de tout faire pour nous conserver elle et moy, et de ne pas perdre la tête un moment (1). »

Piron est ruiné, accablé, chargé d'une femme infirme, en proie au besoin, quand la Providence se mêle de ses affaires. Un billet anonyme donne rendez-vous à Piron chez Me Doyen, notaire. Il s'y rend non sans quelque petite émotion assez naturelle « à l'approche du dénoûment de ces sortes d'assignations mystérieuses ». Me Doyen reçoit très-poliment Piron, le fait asseoir et lui donne lecture d'un contrat de rentes de six cents livres, sa vie durant, pour une somme de six mille livres que Piron a, dit-on, comptée en louis d'or. Imaginez la surprise, la joie, le désir de s'acquitter en gratitude du pauvre homme, sauvé si à point de tant d'angoisses: mais le secret fut bien gardé, et Piron mourut sans connaître son

(1) *Cabinet historique*, mai 1855.

bienfaiteur, le marquis de Lassay (1). Noble aumône d'un beau cœur! Elle adoucit les derniers moments de la pauvre Quenaudon, morte en 1751 et consolée jusqu'au bout par les soins et le dévouement du poète qui ne sortait plus pour ne pas quitter le chevet de sa femme.

La cause de l'exclusion de l'Académie de Piron est connue. Montesquieu eut le courage de le défendre et l'esprit d'intéresser madame de Pompadour à son sort. Cela, comme il dit quelque part, « ajouta quelques ortolans à son morceau de pain » tant que le *Mercure* fut bien portant. « *En vérité,* — ajoutait-il en faisant un retour sur sa pension et sur lui-même, — *c'est vivre aux dépens d'un bien mauvais livre; je ne sais au fond de ma fierté philosophique, si je ne renoncerai pas, toute réflexion faite ,au bienfait en haine de l'hypothèque* (2). » Toute réflexion faite, Piron garda la pension et se consola. Il se consola en riant des continuels échecs académiques de ce bon abbé Trublet, en criblant l'Académie d'épigrammes immortelles, en bafouant l'éminence du haut jusques en bas, et d'un style furieux : « *Honneur et gloire aux bonnes gens!* — c'est une de ses lettres à l'abbé Dumay, — *et la cague sangue et la maulbée troussent tous* les cagots, mistragots, pates pelues, papelards, chatemites *et généralement toutes les mauvaises gens qui déplaisoient si fort à notre Maître François. Voilà mon sentiment à jamais, Monsieur, puis qu'il vous plait*

(1) *Œuvres de Piron.* Paris, 1776.
(2) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

de le savoir, sentiment de Rabelais, sentiment d'un fils d'apothicaire aussi bien que moi, et qui se connoissoit mieux que docteur du monde en décrétales, car il en eût volontiers fourni dans toutes les chaises percées que faisoit remplir son père. Puisse sa mémoire être celle du mien. Puissiez-vous dire un jour en me lisant, vous, Monsieur, et les honnêtes gens vos semblables : Béni soit celui qui l'a engendré! C'est ce que j'espère bien peu, et je ne vis pourtant que de cette espérance. Jugez si je suis près de ma fin. Survivez-moi cent ans pour me défendre, comme vous me l'avez promis, contre tous les Frérons qui voudroient barbouiller ma tombe et arracher la barbe au lion mort (1). »

Une meilleure, une plus noble et plus solide consolation du poète était le travail. Le matin, « *quand il était triste et à jeun, il chaussait le cothurne; l'après-dîner, quand il n'était plus ni l'un ni l'autre, il passait le manteau de Sganarelle* (2). » Dégoûté des honneurs du temps présent, retiré loin du temps présent, retiré loin du bruit du moment, son ambition se recueillait pour l'immortalité. Il revoyait ses œuvres; il les préparait pour le grand public des morts; et longuement, et laborieusement, tout entier à sa tâche et à son orgueil, il poussait cette suprême révision avec cette patience et ces défaillances, cette religion pleine de peurs et d'espoirs, la joie et le tourment de tout esprit qui attend la postérité et s'y prépare :

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)
(2) Catalogue d'autographes de A. Martin, 1842.

« *Votre jugement est bien la dupe de ce bon cœur, quand vous blâmez la peine que je prends à mon édition. J'ai corrigé mille fautes et j'en ai laissé mille fois plus. Quand on a l'ambition de vouloir travailler pour la postérité, on travaille pour une terrible pratique; elle ne se soucie pas de modes, elle veut que ce qui lui plaît soit de tous les tems. Le patron de cette besogne doit avoir été taillé des mains de la nature et n'a pas de ces patrons-là qui veut. Tout l'art du monde n'y peut guère, et je ne vois que le* nonum prematur in annum *qui puisse y suppléer. Encore voyez la Pucelle de Chapelain et d'autres ouvrages qui ont triplé la dose et que je n'ose nommer. Pour être tout frais ils n'y ont guère gagné. Laissez-moi donc faire le difficile et l'être; je ne serai qu'à ma place et ne ferai que mon petit devoir. Du moins puisque ma fortune littéraire a reçu des bornes de mon vivant par les bontés de l'Académie, par la piété de M. de Mirepoix et par la justice du Roi, étendons les bornes au-delà de mon tems et cherchons à mériter quand je ne serai plus la place que de mon vivant je n'aurai eu qu'en détrempe. Car on peut dire de moi que je ne suis qu'un académicien en effigie, j'ai été élu et exclu par contumace. Laissons du moins de notre personne à la postérité et pour gagner là mon procès, mon sac n'en sera pas quitte comme celui des autres pour une étiquette, y fallût-il employer jusqu'à la dernière pièce, jusqu'à celle que l'évêque a eu la charité d'inventorier, il n'y aura rien de trop* (1). »

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

Ce grand soin, ce labeur appliqué, tant de conscience et de peine n'empêchait pas de mettre quelquefois encore « les jolis couteaux sur la table ». L'aveugle retrouvait le soleil et les anciens jours au fond d'une bonne bouteille de vieux vin de *Chenove.*

Il s'amusait de lui, et, moquant ses misères, il disait à ses amis, en un bon moment de gaieté et de philosophie plaisante : « *Dame Nature m'a crevé déjà les yeux, arraché les dents, creusé la poitrine, affaibli l'estomac et fait encore pis à mesure qu'elle a descendu; je n'ay plus de ma première constitution que les jambes et la tête : trois espèces de folles qui, se moquant du reste, veulent toujours être en l'air* (1). »

Mais aussi quelqu'un l'encourageait à vivre. Une jolie main lui versait à boire. La petite cousine Soisson était là qui le soignait, le gardait et l'aimait (2). O le trésor! ô la lumière près d'une vieillesse comme la sienne! un frais babil, un jeune visage, le rire franc d'une alerte paysanne arrivée un beau matin à Paris avec son jupon de calemande rayée, son corset de droguet, ses sabots et ce petit air de province, un charme, un parfum, une fleur d'innocence qu'elle ne quitta point en quittant ses sabots. Que dire? Au logis, elle prêtait ses bons yeux au vieillard; à la promenade, elle lui prêtait son bras ami et sûr, et, partout et toujours, sa gaieté bourguignonne. Lors même qu'elle fut devenue secrètement madame Capron, elle resta la joie, la garde, la caresse et le bâ-

(1) Catalogue de lettres autographes du 16 janvier 1856.
(2) *Les Piron,* par Auguste de ... Batignolles, 1841.

ton de vieillesse de Piron; en sorte que le vieillard prenait les années, les infirmités, le temps et le mal sur le ton gai de ces pères qui ont une belle et tendre fille pour les aider à mourir.

Il s'en allait cependant à petit bruit, à petit pas, imitant de son mieux l'entêtement de Fontenelle à ne point partir tout à fait, quand le monde apprit une singulière nouvelle. L'auteur de l'ode trop célèbre, le rude jouteur qui avait fait taire le curé Languet, cet homme de licence, Piron était touché de la grâce; et l'exemple et le scandale étaient donnés d'un poëte revenant à l'Église de plus loin encore que La Fontaine. Diderot, dans son *Salon de* 1765, ne battait pas le pénitent avec des roses. « Ce « vieux fou se frappe la poitrine et se fesse devant « Dieu de tous les mots qu'il a dits, de toutes les « drôles de sottises qu'il a faites. » Bachaumont s'étonnait. Beaucoup criaient à l'hypocrisie. Piron répondait dans cette lettre écrite à M. Tannevot, à propos des Psaumes de la pénitence qu'il travaillait à traduire : « *Ma sincère et chrétienne palinodie, Monsieur, après la satisfaction de ma conscience ne pouvoit m'en causer une plus sensible que de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos demi-beaux esprits, nos quarts de philosophes peuvent me ridiculiser tout à leur aise. Un suffrage aussi désirable que le vôtre à tous égards et surtout pour l'ouvrage en question achève de m'en consoler pleinement* (1). »

(1) *Œuvres de Piron*, 1776.

Et pourquoi ces doutes et ces étonnements devant la conversion de Piron? Piron n'appartenait pas au parti des philosophes : il était de la famille des viveurs. S'il avait oublié toute sa vie l'affaire de son âme, il n'y avait jamais renoncé; et bien avant son retour éclatant, il parlait de toutes ces choses qui l'attendaient avec un bon sens respectueux, et de sages avertissements si bien oubliés de nos jours : « *Après tout il est dangereux d'abandonner l'affaire de son âme aux jeux de l'esprit. A quoi tient-il que la mauvaise cause n'ait des écrivains pour elle qui en ayent plus que la bonne cause qui en a pourtant beaucoup; et pour lors que devient le fond de la religion, qu'en pensent les gens de bonne foi, et qui pis est, les rieurs qui sont le plus grand nombre? Ne devient-elle pas une salle d'armes? L'Évangile n'est plus qu'un plastron et le chasse-coquin peut-être à la main d'un bretailleur. L'Évangile, alors, tout saint qu'il est, ne devient-il pas une pierre de scandale* (1)?... »

De tout ceci, il arriva que Piron mourut, quoi qu'en dise Hardy en on journal (2), réconcilié avec Dieu, mais brouillé avec son confesseur, le curé Marduel (3).

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

(2) *Journal manuscrit* de Hardy. Supplément français, 2886. Biblothèque nationale.

(3) *Mémoires de Bachaumont*, vol. VI.

MADEMOISELLE DE ROMANS

MADEMOISELLE DE ROMANS (1)

Les amours royales ont leur fortune. Il en est de publiques, de retentissantes, d'éclatantes qui occupent le monde, triomphent du temps, et marchent à la postérité dans la lumière et le scandale de leur gloire. Il en est de modestes, de dérobées, de voilées, pareilles à ces heures du soir qui s'envolent un doigt sur la bouche. Celles-ci sont entourées de silence, respectées du bruit même que fait un roi quand il sort. L'Histoire ne cèle rien de celles-là ; elles

(1) Des mémoires écrits sur des notes de Mlle de Romans par M. Ducarla, instituteur du marquis de Seran, fils de la favorite, seraient aujourd'hui en la possession de M. Nayral fils. Quelques fragments de ces mémoires ont été publiés dans la *Biographie castraise,* 1833-1837, par M. Nayral père. Je donne comme échantillon de ces mémoires *romanesques* l'extrait suivant de la *Biographie castraise :*

« ..... Je revins alors près du feu et je m'aperçus en frémissant que le jour finissait, et que j'allais me trouver seule dans les ténèbres, au milieu des fantômes dont on avait imprudemment effrayé mon enfance. Il n'y avait point de bois pour entretenir le feu; d'ailleurs je ne me serais pas tenue près de la cheminée, parce que la peur ne veut point avoir de vide derrière elle, et qu'il fallait par conséquent m'adosser dans un coin; je portai donc mon fauteuil dans celui d'une fenêtre, et je m'assis à demi morte de frayeur, les cheveux dressés sur ma tête et le sang figé dans mes veines. Mes regards se portèrent sur cette alcôve profonde ou plutôt sur cette caverne, d'où je voyais sortir tous les esprits infernaux, et j'allais sans doute m'évanouir lorsque, heureusement,

sont sa proie. Elle les suit baiser à baiser ; elle les poursuit dans l'alcôve ; elle les déshabille des pieds au cœur ; elle confesse leur vie et leur mort. Plumes, ciseaux, pinceaux, burins, tous les instruments de l'éternité humaine, conspirent pour montrer aux siècles ces amours rayonnantes. Les autres, une trace, un mot, quelque page perdue d'un livre oublié, c'est toute leur part. Un murmure est tout leur nom. L'art les abandonne à leur rien ; la poésie les dédaigne ; l'histoire les tait.

Et voilà qu'elles ont pour elles ces ombres masquées et qui nous parlent de l'inconnu, leur mystère

j'aperçus un grand lustre au plafond, garni de douze bougies. J'y volai aussitôt quoique en tremblant, et j'en pris une que j'allumai en soufflant sur un tison, et avec celle-là toutes les autres, ainsi que les six qui étaient aux deux girandoles de la cheminée, ce qui produisit une illumination risible pour tout autre que moi. On l'aurait prise pour un embrasement à la clarté qui allait, à travers les fenêtres, peindre les placards sur les bâtiments en face..... J'entendis même le Roi qui disait : « Il est « bien juste qu'elle s'éclaire ; mais comment dormira-t-elle ? elle n'a rien « pour se garantir. » Cela me fit apercevoir que j'avais froid et qu'il fallait y pourvoir de mon mieux. De grands rideaux de mousseline pendaient aux fenêtres jusqu'au parquet ; je les coupai avec mes ciseaux aussi haut que je pus atteindre. Avec une moitié j'enveloppai mes jambes et mes pieds, et me couvris avec l'autre les épaules et le reste du corps ; je mis sur la tête un grand mouchoir rouge qu'on m'avait donné à la place de mon fichu, et dans ce vrai costume de sabbat, parfait modèle de ces revenants dont j'avais tant peur, je me remis dans mon fauteuil pour y passer la plus terrible nuit que l'imagination puisse se représenter, car mes voisins étant, il me semblait, conjurés contre moi, je ne les craignais pas moins que des ombres, et je déplorais, en soupirant, mon malheur et ma solitude. »

Ce récit est suivi de la visite du Roi, auquel Mlle de Romans fait les plus vifs reproches, menaçant de se tuer. Alors commence une série de prévenances, d'aimables attentions, de soins délicats dont le Roi est l'auteur et l'inventeur, mais sans que jamais il se montre aux yeux de la femme aimée. Puis enfin il apparaît à l'emprisonnée dans la gloire et le triomphe d'une revue dont il lui donne le spectacle sous ses fenêtres.

et leur sourire effacé. Leur nuit est leur coquetterie. Il faut les rêver : c'est leur charme. Vous voudriez les surprendre et les voir, les toucher de la main et des yeux, saisir leur vie : à peine si, dans le champ où vous les cherchez à tâtons, vous trouverez une date, — lampe éteinte qui dort dans un tombeau.

Il est des madame de Pompadour; il est des mademoiselle de Romans.

« *a Versailles, ce* 8 *X^bre* 1761.

« *Je me suis tres bien aperçû ma grande que vous aviés quelque chose dans la teste lors de votre départ d'icy, mais je ne pouvois deviner ce que ce pouvoit être au juste. Je ne veux point que notre enfant soit sous mon nom dans son extrait baptistaire, mais je ne veux point non plus que je ne le puisse reconnoistre dans quelques années, si cela me plaist. Je veux donc qu'il soit mis Louis, aimé, ou* Louise aimée, *fils, ou fille de Louis le roy ou de* Louis Bourbon, *côme vous le voudrés, pourvu qu'il ny aie pas de* (1) (blanc) *de votre costé, vous y fairés mettre ce que vous voudrés. Jé veux aussy que le parain et la maraine soient des pauvres, ou des domestiques, excluant tous autres. Je vous baise, et embrasse bien tendrement ma grande amie.*

A Mademoiselle
Mademoiselle de Roman
grande rüe de Passy
à Passy (2). »

(1) Le mot est effacé.

(2) Lettre autographe de Louis XV de la collection de feu M. le comte de Panisse.

Ce billet, ce chiffon de papier, ces quelques lignes de la main de Louis XV, ce sont les parchemins, et le titre et le reste des amours du Roi et de cette femme.

Elle s'appelait Romans. C'était la fille d'un avocat de Grenoble, que sa sœur, une madame Varnier, avait amenée au roi (1) dans les jardins de Marly (2). Elle avait des cheveux noirs les plus beaux du monde (3), de la taille, une grâce ingénue, de l'esprit, et le cœur sage. Elle aimait le roi comme un amant; le Roi l'aimait. Elle n'avait point voulu aller au Parc-aux-Cerfs; et le Roi lui avait donné une jolie maison à Passy. Elle vivait là sans bruit, sans scandale, heureuse et faisant le bien modestement, toute à elle et à l'enfant qu'elle portait en elle, caressant le père dans le Roi, habile déjà comme une mère, boudant et priant, et tâchant d'éveiller dans le vieillard un paternel orgueil avec mille tendres manéges. Le billet, le précieux billet arrive, qui chasse les soucis du front de la *grande* (4). Le Roi parle; mais le père ne se

(1) *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle*, vol. I, 1823.

(2) *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, par Barbier, vol. IV.

(3) *Mémoires de Mme du Hausset*. Collection Barrière et Berville, 1826.

(4) « Chez cette personne extraordinaire, la nature, abandonnant ses règles de bon goût, avait pris plaisir à faire une grande exagération. Mlle de Romans, considérée à part, était moulée de sa personne, et chez elle tout était en rapport et en perfection, mais cette perfection était colossale, et dans un cercle elle dépassait toutes les autres femmes comme on le raconte de Calypso. C'était au point qu'auprès d'elle ou à ses côtés le roi lui-même, quoique fort bel homme, n'avait l'air que d'un écolier ou d'un demi-roi. » (Papiers inédits de Sophie Arnould possédés par nous.)

tait point. C'est un « non » qui laisse l'espoir et l'avenir ; c'est une recommandation de patience et de prudence, une promesse à mi-voix, une reconnaissance, un engagement presque. Ce billet, il est le trésor de la mère ; il est le nom du fils : car un fils est né à mademoiselle de Romans.

Madame de Pompadour tremble. M. de Choiseul s'inquiète. Seule, à côté de madame de Pompadour, la maréchale de Mirepoix garde sa tête et juge à froid les choses et le roi avec un sens unique et piquant : — « Je ne vous dirai pas qu'il vous aime mieux qu'elle... Mais les princes sont avant tout des gens d'habitude ; l'amitié du roi pour vous est la même que pour votre appartement, vos entours.... Comment voulez-vous qu'il ait le courage de déraciner tout cela en un jour (1) ? »

Le fils de mademoiselle de Romans avait été baptisé sous le nom de *Bourbon,* fils de Charles de Bourbon, capitaine de cavalerie. Le public le faisait déjà comte de Blois ou de Gisors (2). Mademoiselle de Romans, et Versailles, et madame de Pompadour le voyaient un duc du Maine (3). Mademoiselle de Romans nourrissait son fils. Elle allait au bois de Boulogne, chamarrée de dentelles, portant le royal poupon dans une corbeille. Les cheveux relevés par un peigne de diamants, assise sur l'herbe dans un endroit solitaire, mais bientôt connu, elle lui donnait

(1) *Mémoires de Mme du Hausset.* Collection Barrière et Berville, 1826.
(2) Barbier, vol. IV.
(3) Mme du Hausset.

le sein. Un jour deux femmes, dont l'une se cachait sous ses coiffes et dans son mouchoir, vinrent à elle, et la saluant : — « Voilà un bien bel enfant. — Oui, je peux en convenir quoique je sois sa mère, » — dit mademoiselle de Romans ; et comme la dame lui demandait si le père était bel homme : — « Très-beau ; si je vous le nommais, vous diriez comme moi. — J'ai donc l'honneur de le connaître, madame? — Cela est très-vraisemblable. » Les deux femmes s'éloignèrent ; et madame de Pompadour, écartant son mouchoir de sa bouche, dit à madame Du Hausset, sa femme de chambre, qui avait porté la parole : — « Il faut convenir que la mère et l'enfant sont de belles créatures (1). »

Madame de Pompadour mourut. Le trône était vacant. Un abbé de Lustrac s'était introduit auprès de mademoiselle de Romans, écrivait ses lettres au Roi, élevait son enfant. Il imagina de faire une favorite. Poussée par lui, mademoiselle de Romans se répandit au dehors ; elle alla aux importunités, aux exigences, à l'audace, à l'éclat. Mais les ministres, à peine libres, ne voulaient pas de premier ministre dans le lit du roi. Louis XV se lassa bientôt d'être

(1) *Mémoires de Mme du Hausset.* — « Un jour de beau temps et d'affluence aux Tuileries, Mlle de Romans, accompagnée de son fils et des personnes de l'éducation, se dirigeait vers le tapis vert entre les deux bois, pour y étaler son enfant, objet de son tendre amour et de sa gloire. A la vue de cet enfant, le plus beau que jamais on eût vu sur la terre, le concours des gens comme il faut devint si prodigieux qu'il y eut danger pour l'innocente créature : *Ah! Mesdames et Messieurs,* s'écria la mère épouvantée, *n'écrasez pas et laissez respirer l'enfant du Roi.* » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

compromis si haut. Mademoiselle de Romans fut enlevée fort rudement, et séparée de son enfant (1). Tous ses papiers furent saisis — hors le billet de paternité du roi de France qui ne se trouva point (2).

L'enfant grandit au collége de Ponleroi (3). La mère se maria avec un M. de Caveinac (4). Les rois meurent : Louis XV mourut. A peine Louis XVI était-il sur le trône, que la mère fit parvenir entre ses mains, avec l'acte baptistaire de Louis-Aimé Bourbon, le petit billet du feu roi (5). Louis XVI se fit présenter le beau jeune homme, donna ordre à l'archevêque

(1) *Les Fastes de Louis XV, de ses ministres, maîtresses, etc.*, 1782. Seconde partie.

(2) *Mémoires de Mme du Hausset.*

(3) *Paris, Versailles et les provinces.*

(4) *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. XXVII. — « Elle avait acquis dans le village des Vertus, plaine de Saint-Denis, une superbe maison de campagne où elle avait fait sa résidence habituelle. Elle y fit construire une salle de spectacle des plus élégantes, où ses amis, les gens de cour et elle-même jouaient de temps en temps ce que le répertoire avait de mieux. L'abbé, son beau-frère, qui n'était pas hérissé de scrupules, fut le directeur en chef de ce théâtre. Ce jeune abbé de cour, quand les sujets manquaient parmi les gens de qualité, venait nous emprunter çà et là de jeunes acteurs, quelques actrices ; il m'a fait l'honneur deux ou trois fois de s'adresser à moi-même. Je n'aimais pas à jouer dans les pièces où la marquise avait un rôle parce qu'à côté de cette grandesse j'avais l'air d'avoir pris naissance dans une famille de nains. Madame de Caveinac n'a point lancé dans le monde de ces bons mots ou de ces réponses fines qui laissent un nom après soi. Mais par la raison même de sa figure à grands traits et de l'exagération de sa personne, elle inventa ces grandes coiffures, ces grosses boucles, ces nattes démesurées et ces larges chignons flottants, qui subsistèrent, comme on l'a vu, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Je lui rends cette justice, car il faut que chacun jouisse de ses mérites, elle fit de l'*art du coiffeur* un art de première ligne et d'importance. » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

(5) *Mémoires secrets*, vol. XXVII.

de Paris de le tonsurer (1), lui accorda le droit de son nom, le combla de bénéfices (2). Et trouvez un talisman pareil à cette lettre magique, qui ouvre soudainement le monde, la cour, l'Église, la fortune et les bras de Louis XVI, au fils de Louis XV et de mademoiselle de Romans : l'abbé de Bourbon.

(1) *Paris, Versailles et les provinces*
(2) *Mémoires secrets*, vol. XXVII.

L'ABBÉ LEBLANC

L'ABBÉ LEBLANC [1]

Un abbé tombe de Bourgogne à Paris. Il a sa muse sa jeunesse, l'espérance et l'audace, l'ambition de ne pas mourir de faim : il a vingt ans. Rue de Savoie, à la Croix-de-Fer, il rime des élégies, trouve un libraire, attend la fortune. La misère vient. Sur le chemin du jeune abbé, un grand seigneur passe, vieux, délaissé, sans amis, persécuté de souvenirs et de regrets, traînant dans l'ennui sa vie usée, boudant le monde et le temps, et la solitude et lui-même; bref, soupant seul. M. de Nocé avait besoin d'un aumônier qui ne dît pas la messe : il prit l'abbé Leblanc chez lui. L'abbé ne fit qu'un bond de la Croix-de-Fer à l'hôtel de la rue Neuve-Notre-Dame-des-Champs. Il donna sa compagnie, reçut la table et le logement, égaya M. de Nocé, le paya en l'écoutant, et le remercia avec un portrait : « *C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui a de la facilité, de la pénétration, de la sagacité, et par-dessus tout le dange-*

(1) D'après les lettres inédites de l'abbé Leblanc, conservées à la Bibliothèque nationale. *Correspondance de Bouhier*, vol. IV.

reux art de dire des bons mots. D'ailleurs l'homme de la probité la plus exacte et le meilleur cœur qui soit au monde. En un mot, ami intime du Régent et compagnon de ses plaisirs, il n'approuva jamais les injustices, les exactions, les friponneries, le brigandage, et pour tout dire, tout ce qui s'est pratiqué sous la Régence; il les blâma publiquement, et malgré l'amitié que le Prince avait pour lui, il païa à la fin par son exil le funeste droit qu'il s'étoit réservé de toujours dire librement sa pensée. Le duc de Brancas, ci-devant Anachorète du Bec à mon avis, l'a peint à merveille par ces deux mots : L'esprit rude et les mœurs douces. — *C'est un homme singulier* (1). »

Mais vivre est-ce tout? Le petit abbé était majeur. Il avait un père et une succession, la succession de sa mère. Il avait un oncle, et une bibliothèque chez cet oncle. Il demanda des comptes à son père, et des livres à son oncle. L'oncle n'envoya rien ; le père ne répondit pas. Le petit abbé écrivit, écrivit, et écrivit une dernière fois : « J'ai besoin. Ne dût-il me revenir que cent francs, cent francs sont mille aujourd'hui pour moi (2). » Le père fit le sourd et menaça de se remarier. L'abbé riposta qu'il chanterait l'hymen sur l'air que l'abbé Pellegrin a mis en vers : *Cela m'est indifférent* (3), et le serment fait, fit des vers à une Iris. Figurez-vous que c'est quelque Iris en l'air, « car un

(1) Lettre du 19 janvier 1732. *Correspondance Bouhier*, vol. IV, dép. des manuscrits, Bibliothèque nationale

(2) Lettre du 16 juillet 1732.

(3) Lettre du 19 novembre 1732.

homme d'Église avoir une maîtresse, cela serait horrible (1)! » Puis le poëte réfléchit qu'il n'avait plus de famille, que le moment était venu de travailler et d'être quelque chose dans le monde; il songea au temps perdu, à la paresse de tant de journées, et il ne put s'empêcher de se dire tristement : *Bernarde, ad quid venisti?* Là-dessus, il courut au théâtre et y vécut. Il ne vit plus le monde, mais les spectacles. Il fut tout en eux et tout à eux. Et qu'y apprit l'auteur des *Élégies?* Il y apprit que la mode était passée des jolis madrigaux, des ingénieux sonnets, des naïfs rondeaux, des *amœnæ jucunditates* de l'autre siècle, et que les petits vers ne menaient qu'à une petite gloire et à un petit profit. Il regarda tout autour de lui, et vit tous les rimeurs d'épîtres rimant des comédies, et tous les rimeurs d'odes rimant des tragédies, et chacun forçant son talent (2). Soudain illuminé, il lut la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, et jeta une tragédie sur le papier de M. de Nocé. C'était une tragédie d'une géographie toute neuve : « *Ce sont des Tartares ou Mogols tout comme il vous plaira que je mets sur le théâtre. C'est Aben-Saïd surnommé Behadin ou le Brave, le dernier des empereurs de la race de Genghis-Can. Je vous avoüe que j'ai trouvé bien des épines en chemin. En le lisant vous verrés combien il y a loin du sultan qui fait périr l'émir Giouban, d'Hassan qui cède sa femme Bagdad-Karoun, à des héros de tragédie. Ce n'a pas été même pour moi*

(1) Lettre du 5 janvier 1733.
(2) Lettre du .. mars 1734.

une petite peine de leur donner des noms qui fussent en même temps et orientaux et propres au théâtre... Je serois infailliblement sifflé de Despréaux s'il vivoit, et lui qui étoit si épris des noms sonores des Grecs, auroit trouvé barbares les noms de Timour et de Korassan dont je ne laisserai pas de faire usage. Il seroit ridicule d'appeler Hircanie la province qui n'est connue depuis sept ou huit cens ans que sous le nom de Corassan et de donner un nom françois à un Mongol. Peut-être trouvera-t-on qu'il l'est davantage d'aller chercher si loin des sujets de tragédie tandis que nos histoires nous en fournissent tant, mais j'ai voulu donner du neuf. Vestigia græca ausus deserere; *reste à savoir si je mérite pour cela quelque loüange, c'est ce que le public saura bien m'apprendre quand on jouera ma pièce* (1). »

Aben-Saïd allait grand train; l'abbé avait mis à profit son séjour à Beauran, près de Chantilly, avec M. de Nocé. Il profitait encore des loisirs que lui faisait M. de Nocé, au mois de décembre, en se retirant à l'hôtel des Gentilshommes de la Raison. Singulier hôtel! qui n'a pas un gentilhomme dans tous ceux qui l'habitent! Gargote hantée des cuistres, du président Aunillon, des jeunes gens qui vont au collége ou à l'Académie, où tout le monde, en disant bien dévotement son *benedicite*, peut aller manger pour ses vingt-cinq sols, pourvu toutefois qu'il ne soit pas entiché de jansénisme. *M. de Nocé y demeurait douze jours, et y dépensait, en dinant à vingt-cinq*

(1) Lettre du 31 mars 1733.

sols, — « *devinez?* — disait l'abbé Leblanc, — *douze mille francs! voilà l'homme. Il n'y a que les projets qui l'amusent, et les plus coûteux sont ceux qui lui rient le plus. Voilà ce que c'est qu'un courtisan désœuvré, n'aiant plus de cour à faire ni à recevoir, ayant contracté la maudite habitude de ne rien faire; ces gens-là sèchent, meurent sur leurs pieds* (1). »

Bien avait pris au jeune abbé de lire d'Herbelot, de concevoir *Aben-Saïd*, et d'essayer le cothurne. M. de Nocé, la table et le logement allaient lui manquer; M. de Nocé avait des dettes, des créanciers, des embarras, un crédit ruiné; il fallait se liquider, disparaître, et finir quelque part à petit bruit. Il était une ville en France où M. de Nocé avait été plus jeune, et aussi amoureux, et aussi heureux qu'ailleurs; c'était Montpellier. M. de Nocé renonça à Paris, choisit Montpellier pour y aller mourir d'ennui, vendit pour cent mille écus d'effets, afficha son hôtel, et donna congé à l'abbé. L'abbé le traita d'ingrat, lui fit un sermon, des reproches et des prédictions : « Vous finirez dans un hôtel garni! » Deux présidents vinrent visiter l'hôtel pour le louer, M. le président Berthier et M. le président Versailleux. L'abbé Leblanc songea à ne pas déménager; il ouvrit les portes devant les visiteurs; il montra et démontra la maison, expliqua les appartements, nomma ses connaissances, et se nomma. Ce fut de la civilité perdue; aucun des deux présidents ne voulut com-

(1) Lettre du 8 décembre 1733.

prendre « qu'un homme qui est logé chez un autre puisse être autre chose qu'un valet de chambre (1). » Un beau mercredi, M. de Nocé partit pour Montpellier avec quinze hommes et quinze chevaux; le vendredi il était revenu. Il était allé jusqu'à Essonne, à six lieues des barrières. « Six mille écus de faux frais! » — disait l'abbé en levant les bras au ciel; et il renonçait à M. de Nocé, qui le priait de sortir de chez lui (2).

Sans un sou, sans un gîte, l'abbé alla loger chez un ami; c'était Melon, l'auteur du *Mahmoud*. A un mois de là il écrivait : « 15 *avril* 1734 : *Je suis présentement logé chez moi, mais je puis presque dire que j'ai pour tout meuble l'une des plus belles vues de Paris, c'est celle du Pont-Neuf et de la rivière. D'ailleurs, le manoir est on ne peut plus philosophique; c'est une chambre où j'ai un lit, une chaise, une table : vous voiés que j'aime les unités.* »

Cette année, le petit abbé dînait avec Montesquieu; cette année, le petit abbé devenait un grand homme. « 7 *juin* 1734 : *Ma pièce fut enfin jouée avec un succès si flatteur pour moi qu'il n'est peut-être pas modeste de vous le dire... Il n'y a encore guère eu au théâtre d'applaudissements plus fréquents et plus unanimes. La pièce a paru des plus intéressantes et des mieux conduites; on n'y a pas trouvé le moindre vers qui pût choquer; applaudie à chaque acte, elle le fut à la fin du cinquième à*

(1) Lettre du 4 février 1734.
(2) Lettre du .. mars 1734.

tout rompre, et peut-être, en effect, le dénouement est-il assez heureux. »

Cette année, il perdait ses vacances à Montbard, avec M. de Buffon, sous les beaux arbres, commandant à ses trente ouvriers, truelle à la main, fumant, laissant tomber des vers de sa plume, et plaisamment philosophant (1).

L'abbé Leblanc passait l'année 1735 à se reposer de sa tragédie d'*Aben-Saïd*, et l'année 1736 à ne rien faire. Au mois de décembre, le duc de Kingston enlevait madame La Touche, la fille de madame Fontaine, favorite de Samuel Bernard. Au mois de février 1737, l'abbé Leblanc était en Angleterre, abbé de compagnie du duc de Kingston et de madame La Touche. En ce château de Thoresby, dans la province de Nottingham, la superbe vie! cent domestiques! le plaisant décor pour la joie! des eaux naturelles aussi belles que celles de Chantilly! Et quelle chère! et quelle table! une table ployant sous la vaisselle plate, sous le grand surtout, et les deux terrines d'argent, coiffées de perdrix, de langoustes et de touffes de choux couronnées d'amours, dessinés par le dessinateur de la chambre et du cabinet du roi Louis XV, par l'immortel ornemaniste Meissonnier (2)! Et par les fenêtres de la salle à manger, des tapis de verdure, des daims bondissant ou paissant! Et des livres! une bibliothèque de prince et de savant, un catalogue *in-folio* tout égayé de vignettes

(1) Lettre du 26 août 1734.

(2) Œuvre de Juste-Aurele Meissonnier, peintre, sculpteur, architecte.

et de culs-de-lampe : *Bibliotheca Kingstoniana* (1) ! Le bon temps pour le petit abbé ! la voluptueuse oisiveté ! la jolie chapelle où il nichait au fond d'un bois, parmi les vieux chênes, à deux pas d'une rivière (2) ! et lire et relire le *Pervigilium Veneris*, et passer de Socrate à Catulle, et chasser tout le jour vêtu de peau, et le soir, en descendant de cheval, enivrer sa muse parisienne, et faire chanter à la table tout entière :

« La bouteille et la tendresse,
Sans rien ôter de nos jours,
Dans une admirable ivresse
Nous les font paroître courts.
Ne faisons qu'aimer et boire... (3). »

L'abbé cependant revint du paradis, et retomba à Paris, Leblanc comme devant.

A dix ans de là, l'abbé Leblanc recevait la lettre que voici :

« Versailles, ce 2 mars 1748.

« J'ay parlé, très-cher abbé, à ma sœur au sujet de la lettre qu'elle devoit avoir reçue, et comme vous m'avez paru désirer de savoir sa réponse positive, la voicy littéralle et mot pour mot.

« Je vous assure, mon frère, que j'ay dit à M. Gresset que je ne dirois pas un mot pour luy attendu que je

(1) Lettre du 25 février 1737.
(2) Lettre du 14 juin 1738.
(3) Lettre du 14 juin 1737.

m'intéresse pour l'abbé Leblanc ; je crois les places de l'Académie décidées dans le moment présent ; qu'il se tienne tranquille et je lui promets qu'à la première vacance je m'employerai pour luy avoir les voix des personnes de l'Académie que je connois ; c'est un homme sage et vertueux, mais qui a peu d'amis. Sur le mot de peu d'amis nous sommes convenus qu'il étoit tout simple qu'un caractère droit et honnête comme le vôtre n'eut pas beaucoup d'appui dans ce pays-cy ; vous sçavez mieux que moi que penser du fort et du foible de cette réponse, vous ne devez pas avoir grande peine à deviner le dessous de la carte.

« Ma lettre lue et relue, je vous prie en grâce de la brûler de façon qu'il ne soit question du contenu de la ditte qu'entre vous et moy. Il faut cacher de grands desseins sous un secret impénétrable.

« Je ne pourray être à vos ordres pour la partie de porcelaines chez M. de Fonpertuis que vers le quinze de ce mois. Je seray ravi si elle peut se retarder jusqu'à ce jour.

« Bonjour (1). »

Ces lignes étaient de M. de Marigny. *Ma sœur* était Mme de Pompadour.

L'abbé Leblanc s'est poussé. Il n'est plus ce pauvre abbé, crotté et courant, l'esprit à de petites visées, et à une ambition modeste, couchant en joue un titre de censeur (2), ou bien sollicitant très-bas la place de précepteur du fils du duc de Condé, avec

(1) Lettre autographe. Ancienne collection de Goncourt.
(2) Lettre du 4 mars 1739.

tant de honte, et de si fortes rougeurs de son père, concierge d'une prison de Dijon (1); tournant et se retournant, assiégeant la feuille des bénéfices et repoussé (2), déçu partout, défait à droite et à gauche; ce maigre abbé, rongé d'envie et de misère, aboyant aux dix-huit mille livres de rente que M. l'abbé Dubos tient des bienfaits du roi, aux quatre ou cinq de M. Mairan, « au pré arrondi » de M. Foncemagne (3), à l'insolente fortune de Maupertuis (4). L'abbé est aujourd'hui protégé par M. de Maurepas, par le cardinal de Polignac, par l'abbé de Rothelin (5). Il est avancé dans les bonnes grâces de M. d'Argenson (6). Il s'est faufilé et glissé. Il s'est logé rue des Bons-Enfants pour avoir tous les académiciens sous la main, les couver et leur plaire de plus près (7). Il a abandonné l'agréable et le tragique; il a écrit sur les mœurs de l'Angleterre, sur les arts français, sur l'éducation des princes. Il s'est fait emmener en Italie par M. de Marigny avec Cochin et Soufflot (8); et il n'a pas oublié d'aller faire sa cour à M. de Marigny au retour. Il s'est lié avec le portraitiste à la mode, Latour; et il s'est laissé, comme malgré lui, immortaliser par ses crayons. Il n'a rien oublié pour occuper la cour de sa fortune, ni le monde de sa per-

(1) Lettre du 1er septembre 1738.
(2) Lettre du 11 juillet 1740.
(3) Lettre du 9 juillet 1739.
(4) Lettre du 13 janvier 1738.
(5) Lettre du 18 septembre 1741.
(6) Lettre du 11 mars 1739.
(7) Lettre du 4 mars 1739.
(8) *Mémoires secrets de la république des lettres*, vol. XVII.

sonne. Il a été un de ces hommes souples et infatigables, qui font fortune avec de l'humilité, des lamentations, de l'obstination, de l'importunité, du zèle à servir, une grande science des tenants et des aboutissants, le flair des influences et des ressorts cachés, la patience des antichambres et des refus, le pardon des injures et la recherche des gens en place, habiles à entrer par les petites portes, à s'asseoir sans bruit, à monter de salons en salons, à enfiler connaissances sur connaissances, en deux mots sachant arriver. — Et l'abbé veut le fauteuil.

Cependant il ne l'eut pas, malgré la promesse formelle de la favorite (1). La sœur de M. de Marigny voulut consoler l'auteur d'*Aben-Saïd* : l'abbé Leblanc fut historiographe des Bâtiments du roi. Et l'abbé vécut le restant de sa vie, moitié de ses pensions, moitié d'un petit commerce clandestin « de toutes les superfluités que le luxe avait imaginées », d'un brocantage en chambre de curiosités dans lesquelles l'abbé était un fin connaisseur.

(1) Voici à ce sujet la lettre adressée par Mme de Pompadour à l'abbé Leblanc :

« *A Choisy-le-Roy, le* 23 *août* 1746.

« *Je sais, Monsieur, qu'il vaque une place à l'Académie françoise, et il est vrai qu'elle paroît destinée à M. Duclos par le nombre de voix qu'il a eues à la dernière élection. Je m'intéresse à ce qui le regarde, et lorsqu'il sera en place, s'il en vient une seconde à vaquer, j'agirai avec plaisir pour vous. Je sais que vous le méritez par vos talens et votre zèle pour la gloire du Roy.*

« *Je suis véritablement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.*

« *La Marquise* DE POMPADOUR. »

BEAUMARCHAIS

BEAUMARCHAIS

« *Samedi* 10 *juillet.*

« *Je me suis bien examiné, madame la baronne. Si j'avais mérité le traitement et les durs propos que j'ai essuyés avant-hier, je serais à vos pieds pour vous en demander pardon, mais je n'ai aucun tort à me reprocher. Si j'avais voulu vous priver de votre portrait, je n'avais qu'à le garder. Je l'ai eu douze heures dans ma poche avant de vous le renvoyer; ce n'était donc de ma part qu'une façon gaie de vous arracher quelques faveurs. Vous avés mis sur le champ M. D...* (1) *en avant, et vous l'avés envoyé chercher. Ce ridicule moyen de ravoir votre portrait n'était pas fait pour réussir. Aussi n'est-ce pas ce qui me l'a fait rendre. Ce sont les termes d'*insolent, *de* porte fermée à jamais *et mille autres choses aussi désobligeantes que déplacées, qui en me frappant les oreilles, m'ont prouvé que vous ignorés jusqu'aux égards que les honnestes gens se doivent, que vous n'aimés ni n'estimés l'homme à qui vous ouvrés*

(1) M. d'Ogny.

votre lit, et qu'à la plus légère plaisanterie, vous estes prête à étouffer l'amant que vous combliés de caresses une heure avant. Voilà, baronne, les réflexions qui m'ont détaché sur le champ du vif désir que j'avais de vous faire acheter votre portrait au prix de quelques baisers que je mourrais d'envie d'obtenir. Je me suis retiré, la mort dans le cœur. Depuis que le premier mouvement de colère est apaisé, j'ai beaucoup réfléchi à toute cette bizare conduite, et le résultat de ma méditation est que l'ennui seul vous a jetée en mes bras. Vous ne m'avés jamais aimé, aujourd'hui que le vicomte est de retour vous saisissés la plus légère occasion de m'éloigner de vous, en me traitant comme le dernier des hommes, trop heureux encore si je pouvais attribuer vos incroyables duretés à un mouvement de colère! Mais une lettre que je reçois en m'éveillant, d'un homme de mes amis qui ne vous connaît point du tout, et qui par là même ne peut m'être suspect, me prouve que vous me ménagés encore moins en public. J'en ai le cœur percé. Eh quoi! baronne, parce que je vous ai adorée, parce que je vous avais consacré ma vie, vous avés cru ne pouvoir éloigner les soupçons de notre intelligence qu'en me traitant indignement partout. Encore une fois j'en suis outré de douleur, mais je ne suis point assés malhoneste pour que vous ayés jamais à vous repentir de vos bontés. Je n'ouvrirai la bouche que pour dire du bien de celle qui m'a voulu obliger un moment lorsqu'elle ne me connaissait pas, et qui m'a comblé de ses faveurs lorsqu'elle m'a connu. Votre souvenir, celuy de nos plaisirs me sera toujours cher. Puisse la douceur de mes reproches vous

faire regretter d'avoir été ainsi injuste à mon égard. Vous m'avés traité indignement en particulier, j'ai dans mes mains la preuve que vous ne m'avés pas plus ménagé en public. Soyés heureuse, ma chère baronne, ce n'est pas sans un vif regret que je vous perds. Vous retrouvés un homme cent fois plus aimable que moi. Et moi je ne rencontrerai rien qui puisse me dédommager de la chère illusion que vous venés de détruire (1).

« *A Madame la baronne de Burmane.* »

Galant, méchant, battant le respect et l'impertinence, ce billet, l'épigramme à genoux fouettant avec des roses l'Inconstance qui rit dans les bras du Plaisir, l'amour-propre blessé se vengeant et saluant sur le vrai ton du temps et d'un cœur qui sait vivre, ce reçu d'un congé d'amour est de Beaumarchais. Quelle était pourtant cette baronne de Burmane? Baronne, tout d'abord, le titre est douteux. Ouvrons un almanach d'adresses (1789) : Bureman, B^ne^ de, rue Blanche. Quartier suspect! Par toute la Nouvelle France, les faciles amours, le tablier tendu à la pluie d'or, séchaient les plâtres frais. Déjà les courtisanes du XVIIIe siècle y attendaient les filles du XIXe.

Mais plutôt estimons l'homme par la femme.

Génie d'industrie, remueur d'affaires, dévoré d'activité, d'audace, de volonté, l'ambition insolente, mêlé à tout, se mêlant à tous, violant la fortune;

(1) Lettre autographe. Ancienne collection de Goncourt.

homme d'État de l'intrigue, rompu au manége, à l'aventure, toujours en lutte, abîmé de traverses, se jouant parmi les haines et les colères, glissé partout, infatigable et rebondissant, refaisant à chaque échec son crédit, ses amis et son honneur, — Beaumarchais aime les femmes, non l'amour. Dans sa vie de fièvre, il a le temps d'avoir des sens, non un cœur. A la mode, couru, fêté, caressé à la cour, et à la ville charmant les bourgeoises et les grandes dames, il ne cède que pour être poussé, il ne se lie que pour être distrait. Beaumarchais use des femmes ou s'en sert. Figaro est derrière Chérubin. Écoutez-le dans l'*Histoire d'un pou français,* à son petit lever, décachetant tout un plat d'invitations pour savoir où il mènera à la nuit sa comédie ou sa brutalité :

« Le duc de Chartres, *pour ce soir*... La duchesse en sera; il faudra être trop réservé et trop raisonnable; je veux aujourd'huy de la gayeté; je n'y irai point.

La petite Fanier... Toujours avec son Dorat; ce sont les deux doigts de la main. Ils sont inséparables, je ne veux point nuire à leur bonheur.

La comtesse Sempiternelle... Non, ma chère, pour aujourd'huy, mais demain je serai à votre lever.

Amelot... Aura-t-il des filles ce soir? cela pourrait très-bien être, j'y vais passer pour m'en informer.

Madame la comtesse de Gourdan... Oh! oh!... Me voilà décidé. »

Ceci est le tempérament de Beaumarchais pris sur le fait. Il est là esquissé d'après nature, l'homme dont il faut aller chercher le cœur, débris à débris, dans les gazettes du libertinage; l'amant avoué de la fille de la Deschamps (1); l'éhonté coureur des cabarets de Saint-Martin's Lane, alors qu'il fut à Londres, en ambassadeur déguisé, ou plutôt déguisé en ambassadeur (2); le libertin, enfoncé à Paris dans le monde des filles et des femmes tenant aux filles; l'insolent qui s'est confessé tout entier dans une chanson de souper :

« Vous, jeunes gens que je conseille,
. . . . . .
Retenez ce bon mot d'un sage
(Des mœurs c'est là le grand secret)
Toute femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret (3).

Était-elle digne d'un regret, madame la baronne de Burmane? Paris vous dira l'avoir connue rue Feydeau (4). Elle n'était alors que la petite Lecocq. La *Chronique scandaleuse* vous apprendra qu'elle aime l'acteur Julien, et qu'elle est aimée du baron d'Ogny, surintendant des postes. M. d'Ogny l'a baptisée baronne, logée dans un palais, et régalée l'autre ma-

(1) *Mémoires de Bachaumont*, vol. XXVII.
(2) *Le Gazetier cuirassé*, 1771.
(3) *Correspondance secrète*, par Metra, vol. XIII. Londres, 1788.
(4) Rue Feydeau, où elle avait longtemps détaillé chez la Varenne. (*Chronique scandaleuse ou Mémoires pour servir à l'histoire de la génération présente*. Paris, 1791.)

tin d'une paire de bracelets de dix mille livres. — Cherchons encore : la voici tout entière. Elle est fille d'une courtière de diamants de la place Dauphine. Elle a épousé un petit bijoutier du nom de Lecocq. Le bijoutier a fait banqueroute, et s'en est allé mourir en Espagne. Madame Lecocq a pris le deuil, puis des amants. Un riche Hollandais l'a aimée, l'a épousée, s'est repenti, a voulu faire casser son mariage, ne l'a pu, et s'est sauvé. Madame Lecocq est redevenue femme galante. M. d'Ogny est venu ; et la nouvelle d'aujourd'hui — 4 décembre 1784 — ce n'est point la porte fermée à Beaumarchais, c'est le mariage de la fille de la Lecocq à qui M. d'Ogny vient de faire épouser en grande pompe le comte de Peysac ; le scandale tout neuf, c'est que la fille de la Lecocq sera présentée, ira à Versailles, fera la figure et le personnage d'une femme de cour : Leurs Majestés ont signé au contrat (1).

(1) *Mémoires secrets de la république des lettres,* vol. XXVII.

LE BAS

LE BAS [1]

Le Bas était un graveur, brave homme, et de la bonne race des artistes du XVIIIe siècle.

Sans études, parfois liseurs, mais sans lettres, sans usages, sans manières, formés tout seuls, poussés naturellement à la volonté du hasard et de leur intelligence, ils avaient une façon de bon sens neuve, imprévue et libre, un tour d'idée natif, heureux et joyeux. Tout chez eux venait d'eux : leur fortune et leur esprit, un esprit auquel nul n'avait touché, et qu'ils n'empruntaient à rien ; un esprit rare et propre, loyal, franc, net, un esprit à la grâce de Dieu, de bonne foi et de bonne source, vivant et bien venu comme un enfant de campagne. Ils pensaient délibérément, à tous risques, ne sachant se taire ni mentir, sachant rire. Ils avaient été doués d'une belle humeur active, d'une imagination ironique et plaisante. Ils avaient reçu, naissants, le don de la co-

(1) D'après la notice manuscrite en tête de l'œuvre de Le Bas, Bibliothèque nationale, cabinet des estampes ; — et les notes manuscrites du catalogue de la vente de Le Bas, à nous appartenant.

médie des ateliers, le don de cette vengeance rieuse, lutine, enfantine et méchante — la *charge*, — cette drôlerie entre la niche et la farce, qu'on dirait inventée par Aristophane à l'école. Ils avaient été armés de gaieté. Venus de bas, de rien, du peuple, montés dans un monde de noblesse et ne s'oubliant pas, ils gardaient et défendaient avec la gaieté l'orgueil de leur pauvre naissance. Ils sauvaient leur dignité en portant leur liberté partout, en prenant partout leur franc juger, leur franc parler et leur franc moquer, moquerie fière et haute, avec laquelle, affranchis de la roture, les parvenus du talent apprenaient l'égalité aux grands comme aux riches.

Ainsi d'autres. Ainsi Le Bas. Sa vie est pleine de ces leçons railleuses. Nul tableau ne sortant du cabinet de M. Blondel de Gagny, Le Bas gravait dans sa galerie l'*Enfant prodigue,* apportant de quoi manger et mangeant en travaillant. M. Blondel l'invite un jour d'avance à dîner, et le jour du dîner venu, oublie l'invitation. Le Bas, qui n'avait rien apporté, eut grand faim. Le lendemain, un essaim de garçons rôtisseurs, des corbeilles sur la tête, envahissent l'hôtel de M. Blondel. Ils franchissent la porte, le concierge, l'escalier, dressent une table dans la galerie, la couvrent d'argenterie et de mets, puis tous les marmitons de servir respectueusement M. Le Bas. Au bruit, M. Blondel accourt. Le Bas l'entretient, touche à deux ou trois plats d'une dent dédaigneuse, et dit de donner le reste au portier. M. Blondel comprend et s'excuse. Il renouvelle son invitation, de-

mandant d'avance pardon à Le Bas s'il ne le traitait point de si magnifique façon : « Je ne croyais pas que les graveurs fissent aussi bonne chère. — L'argent est fait pour circuler, — répond vivement Le Bas, — je travaille bien, je me nourris de même. Ce n'est point à un artiste qu'il convient de s'occuper du lendemain. Jamais embarrassé pour le moment lorsqu'il a du talent, il ne doit être jaloux de laisser après lui que sa gloire. Une ou deux estampes que je vends payent mon dîner. Je n'en vends jamais pour si peu dans un jour. Mes planches me restent, et j'en fais de nouvelles tous les jours. »

Le Bas était à Trianon dans l'appartement de la princesse de Montbazon. Les croisées étaient ouvertes sur un petit parterre, où le Dauphin, un dauphin d'un an, était promené par ses femmes. Le Bas grimaçant, enflant ses joues et frappant dessus, amusait l'enfant. Je ne sais qui lui fit observer que ses singeries étaient peu respectueuses. « On dit, Monseigneur, — fait Le Bas, — que je vous manque de respect parce que je vais vous faire rire. C'est Jacques-Philippe Le Bas, graveur, pensionnaire de votre aïeul dont il s'estime heureux d'avoir fait rire le petit-fils. »

Elle est de Le Bas encore cette charmante épigramme dite d'un si beau sérieux. Une dame de la cour l'avait pris pour donner du talent à son fils, lui recommandant de le ménager. Le Bas attendait ; venait enfin le jeune seigneur, qui, le plus souvent, ne paraissait que pour lui donner un cachet payé

fort cher. Le Bas se fait annoncer près de la dame par un laquais jeune et de mine intéressante : — « Madame, je viens vous prier de me permettre, quand monsieur votre fils ne sera pas en état ou en disposition de prendre sa leçon, de la montrer à ce jeune homme. Je ne perdrai point mon temps ni vous, Madame, votre argent; et comme votre domestique prendra leçon plus souvent que son maître, il profitera davantage et apprendra à votre fils ce que vous semblez désirer qu'il apprenne. »

Peu de réponses d'artistes égalent la noblesse d'une de ses réponses. Un grand seigneur lui avait prêté un tableau. La gravure faite, Le Bas sollicite la permission d'en faire hommage au propriétaire. Il est rapporté à Le Bas que le grand seigneur accepte, pourvu que la dédicace ne lui coûte rien. « Je ferai présent, — dit Le Bas, — à M.*** du droit de se dire protecteur des arts; et je lui donnerai mon estampe encadrée à ses armes avec une douzaine d'épreuves de ma planche pour lui servir de titres. »

Quoi de plus? Ne pardonnant guère aux caprices de la naissance et de la fortune, exigeant avec les grands seigneurs et ne leur passant rien, facile avec ses égaux, le cœur compatissant, la main aumônière pour le plus bas peuple, ignorant des fausses hontes, s'arrêtant dans la rue, magnifiquement habillé, pour s'informer d'un malheureux, de son état, de sa famille, de ses misères, ou étrenner sans besoin de pauvres et maigres étalages; impatient de la louange, dur aux flatteurs : — « Avez-vous besoin de moi? —

leur disait-il, — avez-vous quelque service ou quelque chose à me demander? » impitoyable pour les faux connaisseurs, auxquels il montrait ses estampes à rebours, la tête en bas, avec toutes sortes de longues et bouffonnes explications; répétant à tous qu'il était fils d'un perruquier, et s'il critiquait une perruque ou un accommodage, ne manquant pas la phrase : « Je m'y connais, je suis fils de maître! » — et voilà tout Le Bas.

Il vous l'a dit tout à l'heure : il dépensait comme il travaillait. Il menait grande vie, un train royalement bourgeois; généreux, insoucieux comme un artiste qui se sent l'argent au bout des doigts; sans enfant et n'ayant rien à prévoir, logeant et défrayant sa mère, soutenant le père et les sœurs de sa femme, faisant fortune tous les jours, jetant l'or à ses goûts, ne résistant point aux tentations, à un beau tableau, à une rare gravure, aimant donner, acheter et voir le fond de sa bourse; brouillé avec les chiffres de l'ordre, ne comptant point avec le gain, parfois surpris par l'échéance d'un billet; alors il enfermait son créancier, mettait la clef dans sa poche, courait emprunter chez un ami, et rendait à l'homme du billet la liberté et son argent. Le plaisir, les distractions emplissaient ses loisirs; il aimait le théâtre de tout son esprit, fort assidu à la Comédie-Française, sachant les pièces nouvelles et parlant des choses et du monde de la comédie en connaisseur, en amateur, en vieil ami. «.....*Ce* 10 *janvier* 1746..... *l'on a joué le* Temple de la Gloire *à Versailles, où on a fait*

des dépenses dignes d'un roi plein de goût comme le nostre; on a fait 400 *habit à* 800 (#) *pièces et nombre d'autre dépense. C'est M. Voltaire qui a composé les parol et Rameau la musique; et à Paris, à l'Opéra l'on dit que la musique est de Voltaire et les paroles de Rameau; on l'a mesme retiré pour i faire quelque changement apparemment. M. le duc de Chartres est venu à la Comédie françoise; et les commédien représentèrent quatre petites pièces, les plus jolies du théâtre françois, savoir : la* Pupille, *la* Surprise de l'amour *où mademoiselle Grandval joua comme un amour de dix-sept ans, l'*Esprit de contradiction *et l'*Oracle *où nostre chère mademoiselle Gosin fit des merveil. Ils firent* 3,000 *ce jour-là* (1). »

La musique charmait encore Le Bas, et, s'il n'avait la *chère Gosin* à la comédie, il avait chez M. Crozat les concerts les plus délicats et les plus fines régalades d'oreilles, ces concerts immortalisés par quatre coups de crayon de Watteau; que dis-je? il était lui-même un virtuose. Il s'était appris tout seul le violon et quelques airs; et de cette main agile et légère, et faisant sur le cuivre des merveilles de souplesse, il démanchait d'une fort bonne grâce, et surtout il préludait! il était à préluder le premier violon de son siècle. Il arriva que le concert, tardant un soir chez M. Crozat, Le Bas se mit à préluder. M. Crozat court l'embrasser : « Ah! monsieur Le Bas, que je suis enchanté de la découverte! vous

(1) *Archives de l'art français,* par M. de Chennevières, 1854.

allez remplacer mon premier violon. » Le Bas accepte. Comme la salle était au rez-de-chaussée, il complotait de sauter et de se sauver au dernier moment. Enfin le violon arriva, et Le Bas fut sauvé.

Le Bas, dans tous ces agréments, dans ce plaisant emploi de son humeur, de son argent et de son temps, allait d'honneurs en honneurs. Il avait la gloire, la mode, des commandes à ne plus les compter, et l'atelier le plus rempli et le mieux garni de Paris. Sous ses ordres travaillaient à sa fortune une douzaine de jeunes gens qui entouraient sa gaieté de leur rire ; de joyeux apprentis qu'il payait sans regarder, et qu'il corrigeait avec un mot, un geste, une mine, mieux qu'avec une dissertation. « Vous méritez bien que je vous embrasse, » était la punition d'un mauvais dessin, d'une mauvaise planche ; et l'embrassade narquoise disait tout ce qu'elle voulait dire. Bonne pension, bonne école ; en sorte que les élèves arrivaient de tous côtés, de Paris, de la province, de l'étranger. L'entrée dans la maison de M. Le Bas était une promesse de talent, une assurance d'avenir. Le patron ne s'épargnait pas, et voulait que chacun *piochât le cuivre* comme lui ; mais, le travail fini, Le Bas menait la bande s'égayer ; et la bande folle, en croupe sur des rosses louées à quelque porte de la ville, galopait vers les verdures de Nanterre : le court et ramassé Le Bas ferme sur ses étriers ; derrière le Bas, Riolet le nez entre les deux oreilles de son cheval ; puis Eisen drapé dans l'ampleur d'une longue redingote comme un chevaucheur

tranquille de Berghem. Et pourquoi est-elle perdue cette plaisante habitude du peintre de tourner, dans le récit familier, sa plume en crayon, de mettre un peu de son esprit dessiné au travers de sa vilaine écriture, de faire pour ses amis un vivant et caricatural journal de sa vie, une illustration toute amusante et toute vraie, au courant du trait, de ces fragments de mémoires au courant de la plume? Le Bas n'avait garde d'y manquer, et quand, l'hiver, une estrade pour les violons improvisée, il y avait danse dans l'atelier démeublé, le crayon spirituel et pocheur de Le Bas griffonnait sa replète personne faisant vis-à-vis à mademoiselle Le Bas en belle robe Pompadour, et son élève Lemire, et ses élèves mesdemoiselles Chenu, et madame Le Bas dans son fauteuil, et M. Robert assis derrière par terre côte à côte avec le chien de la maison. Et Le Bas n'a pas oublié les deux vieilles bonnes qui enterreront le ménage : elles regardent curieusement à la porte (1). Ils étaient vraiment une famille, le maître et les élèves; famille en laquelle entraient tour à tour Aliamet, Bacheley, Cathelin, Chenu, David, Duret, Ficquet, Gaucher, Godefroy, Guibert, Elmann, Julien, Laurent, Lemaire, Lemire, Lemoine, Longueil, Malœuvre, Martinasie, Masquelier, Moreau jeune, Née, Riland, l'Écossais Strange. Et je ne compte pas les amateurs, Blondel d'Azincourt par exemple, et le comte de Caylus. Et j'oublie le jeune Cochin s'é-

1) *Portraits inédits d'artistes français*, par M. de Chennevières; 1855, 1856,

chappant tous les jours de chez son père au grand matin, gagnant en deux heures le petit écu pour ses menus plaisirs, et retournant auprès de son père qui croyait lui faire commencer sa journée.

De cette maison de Le Bas, de ce collége rieur et studieux, quelle belle envolée de talents nouveaux à chaque année nouvelle! Mais l'école n'oubliait point ses élèves partis. Les absents n'y avaient pas tort, et le maître restait l'ami de ses anciens élèves. Si loin de la rue de la Harpe que le hasard les jetât ou que la patrie les réclamât, il les aimait et les conseillait, les rappelant de cette voix pleine de séductions, de promesses et de caresses dont il rappelait le Suédois Rehn : « ..... *Les fréquente lettres que je vous ay ecrite est pour vous engagé à venir vous établir à Paris. Vous scavé que c'est un bon pais; il a dans la graveures à présent beaucoup d'ouvrage et de dessins à faire fort bien payéz s'il étoit question de vous déterminé à i venir et que vous me donniez votre parol je feray tout mon possible pour vous procurer tous les agrement que vous merité, car il me semble que les graveures qu'il à faire en votre païs n'est pas capable de vous occupé, à Paris vous sçeriez sur de gagnez un millier d'écue par anné et l'on peu avec cela s'i maintenir. Ne delibéré pas si vous m'en croiez à moins que vous ne puissiez faire mieux, c'est par l'amitiez que je vous ay toujour porté que je vous donne ce conseil croiez en un vray amie. J'atend l'honneur d'une de vos reponse à cette egard mais ne tardé pas s'il vous plait, vous scavé que l'on ayme beaucoup messieurs les suédois surtout ceux qui ont du mé-*

rite; vous sçavé que les talent ne brille pas partout, mais en France ou il a beaucoup d'amateur et qui se conoisent en mérite; vous scavé comme vous étiez fété icy. Ainsie cessé votre paresse à écrire, ne refuse pas de faire icy votre fortune; je vous promest dans la graveures pour six anné d'ouvrage affaire et un grande quantité de dessins pas d'apres de fort belles choses; vôtre bon amie Fiquet se prepare d'avance à vous bien recevoir; tous vos amis vous donne le mêmes conseil, suivé le votre et taché qu'il se rapporte au nôtre et suis de tout mon cœur. Votre meilleur amie J. P. le Bas. Ce 9 *may* 1751.

« *Seulement nôtre Normant Lemire gagne par jour ses dix-huit livre. Il a pour une petite figure de bout qu'il fait en six jour cent livre. Le temps a bien changé depuis que vous etiez à Paris.* »

Jacques-Philippe Le Bas était né à Paris le 8 juillet 1707, sur la paroisse de Saint-Barthélemy. Il était le fils unique d'un perruquier et de Françoise-Étiennette le Cocq. Le maître perruquier, qui devait laisser de son sang à son fils, mangea la petite fortune de sa femme et la laissa veuve avec son privilége pour tout bien. La veuve le loua 150 livres. Comment elle nourrit et éleva le petit *Jacquot,* devenu bientôt espiègle comme un diable, Dieu seul l'a su. La pauvre femme, tant bien que mal, lui apprit ses lettres, en cela fort aidée par les écriteaux et enseignes de la ville de Paris; et quand le petit Jacquot eut quatorze ans, quand il fut de taille et de

force à gagner son pain, la mère le mena un matin à la friperie, l'habilla des pieds jusqu'à la tête, puis : « Jacquot, — lui dit-elle, — tu connais ma position, voilà tout ce que je puis faire pour toi. » Et la mère et le fils sortant de la friperie s'en allèrent chacun de leur côté. La mère retrouva plus tard un fils qui ne l'avait pas oubliée, et qui l'honora et la remercia jusqu'à son dernier jour.

Un graveur des plus obscurs, Hérisset, fut le premier maître de Le Bas ; mais les estampes de Gérard Audran, de la Belle, de Callot, prirent presque aussitôt la haute main sur cette vocation qu'Hérisset ne guidait guère et guidait mal. Le Bas fut saisi d'une fièvre de travail, d'une rage de dessin dont rien ne le détournait, et que des passions vives ne pouvaient distraire. Les travaux, les connaissances, les connaisseurs, les applaudissements vinrent à Le Bas, à ses efforts, à son courage. Crozat lui donna à graver la *Prédication de Saint Jean* et la *Charité romaine,* deux planches que le public reçut avec enthousiasme, les regardant comme un retour à la grande école du siècle précédent. Le succès encouragea Le Bas à se présenter à l'Académie. Malheureusement pour Le Bas, l'Académie exigeait, en 1730, pour la réception d'un graveur, la gravure de deux portraits d'académiciens. Le Bas n'avait pas l'habitude de ce genre. Il eut beau se faire aider de ses élèves, les portraits du peintre Cazes et du sculpteur Le Lorrain, et Le Bas furent refusés. Sur cette sévérité, des indignations éclatèrent dans l'Académie, et Dumont

le Romain dit à ses confrères : « Eh ! bien, mettez-lui un porte-crayon dans le c.., il dessinera mieux que vous tous. »

A trois ans de là, Le Bas vit par rencontre une belle demoiselle, majestueuse de taille, blanche, rose, éblouissante, avec de grands traits réguliers et la peau incomparablement fine. Le Bas avait alors vingt-six ans. Il suivit, s'informa. La jeune fille n'avait en dot que son teint de santé et son port de déesse. Le Bas épousa Élisabeth Duret. Le Bas, en se mariant, « fit du jeune homme. » Il donna dentelles, diamants et belles robes. Le lendemain de la noce, plus d'argent. Le Bas, sans mot dire, prend tous les cadeaux dans la forme de son chapeau et court les vendre. « Ma bonne amie, — fait-il rapportant les écus, — j'ai vendu les parures, mais j'ai de l'argent, je vais acheter des cuivres, prends patience. Je ne te demande que le temps nécessaire pour graver quelques planches et les mettre au jour, et je te promets de te rendre avec intérêt ce dont je te prive aujourd'hui. » Et Le Bas tint parole.

Le Bas et madame Le Bas faisaient un ménage trop bien assorti. Le Bas était vif, madame Le Bas était plus vive que lui. Le Bas grondait, madame Le Bas grondait plus fort. Madame Le Bas eût aimé le gouvernement, Le Bas détestait la tyrannie. Il était brusque, elle était impatiente. Il était entier, elle était entêtée. Il était tout feu, elle était toute flamme ; tous deux prompts à revenir. C'étaient deux orages mariés ensemble ; un ménage bruyant, brouillé, des

querelles étourdissantes et des bouderies que ni l'un ni l'autre n'avaient la force ni le désir de porter longtemps ; point de paix, mais à tout moment des trêves, des ruptures, le pied de guerre, des embrassades, des cris, des larmes et des larmes séchées, — de la joie dans tout cela. Ils prirent avec les années l'habitude de se maintenir en santé de cette façon. Le Bas semblait Socrate avec Xanthippe, maintenant son droit d'une seule parole contre toutes les paroles d'Élisabeth : « Mamour, vous oubliez que vous parlez à votre maître ; » et se tournant vers ses élèves : « Messieurs, prenez bien garde de ne pas causer à madame Le Bas de révolution : elle se purge. » Les élèves ne riaient pas trop haut, parce que la tracassière madame Le Bas était, au bout de tout, la meilleure des femmes, d'une simplicité paysanne, bienfaisante sans fracas, la providence et la garde-malade de l'atelier, et qu'il y en avait parmi eux qu'elle avait consolés, et veillés, et sauvés.

Mais elle était une maîtresse femme, ne craignant personne et répondant à tout le monde, qui se fût nommée devant le Roi tout aussi haut et tout aussi net que devant Voltaire. Elle entre chez une actrice du Théâtre-Français pour lui demander des billets. Voltaire était dans un fauteuil, tout occupé à faire la leçon à la voix de la tragédienne. Elle l'appelle, il fait le sourd. A la troisième fois, elle s'approche de lui, le prend par le bras et l'appelle encore en le saluant d'une profonde révérence. « Que me voulez-vous ? — Deux billets d'amphithéâtre pour votre tra-

gédie. — Qui êtes-vous, madame? — La femme de Jacques-Philippe Le Bas, graveur du Roi. — Comment, des billets d'amphithéâtre, — dit Voltaire un peu honteux, — pour la femme d'un de mes confrères? Je vous enverrai, madame, des billets de première galerie. » Une autre fois, elle fit taire Voltaire. A la Comédie, près d'elle, Voltaire avait pris querelle avec Rousseau, l'auteur du *Journal encyclopédique* de Bouillon. La toile était levée. « Qui êtes-vous? criait Voltaire. — Rousseau. — Quel Rousseau? le petit Rousseau... » Madame Le Bas se leva de toute la hauteur de sa taille : « Si vous ne vous taisez pas, — dit-elle à Voltaire, — je vais vous donner un soufflet. » La salle rit, et Voltaire s'enfuit.

Les aventures de madame Le Bas avec Voltaire n'étaient rien auprès de ses aventures avec les fiacres. Elle en avait, de sa main dégantée, souffleté réellement un qui s'obstinait, contre sa recommandation, à mettre sa roue dans le ruisseau. Un autre la ramenant le soir de chez sa sœur, d'auprès de la place des Victoires, parée et en diamants, l'égarait dans des rues désertes. Bien doucement, madame Le Bas baissa la portière du devant du carrosse. Elle tira bien doucement les longs cheveux du cocher, et les entortillant autour de son bras jusqu'à la racine : « Où me mènes-tu? — Chez vous, madame. — Crois-tu que je ne m'aperçoive pas que tu me trompes? Marche, je ne te quitterai qu'à ma porte. » Madame Le Bas cependant continuait à user de fiacres, sortant presque tous les matins. Le Bas

devint rêveur, puis prenant son parti, résolu à voir et à savoir, au prix de la confidence de ses soupçons à tout son atelier : « Messieurs, — dit-il à ses élèves, — quand madame Le Bas priera un de vous d'aller lui chercher une voiture, l'on en amènera deux. L'une avancera jusqu'à la porte, et l'autre attendra au coin de la rue. » Madame Le Bas demande une voiture ; Le Bas se jette dans la voiture du coin de la rue, en robe de chambre, pantoufles et bonnet de nuit, et ordonne de suivre. Le fiacre s'arrête à Belleville. Le Bas se précipite. Le portier refuse de le laisser entrer. Le Bas se nomme et tempête, mais d'une colère si grande et d'une voix si forte que le maître de la maison donne ordre de l'introduire, le fait expliquer, lui ouvre toute la maison et toutes les portes. Le Bas ne vit rien, rentra chez lui en robe de chambre, tout crotté, trouva son dîner froid, sa femme au logis, et ne dit mot. Le fiacre s'était trompé. Il avait perdu le fiacre de madame Le Bas et en avait suivi un autre. C'en fut assez pour dégoûter Le Bas du métier de jaloux.

Le Bas, d'ailleurs, en avait-il le droit ? Galant de nature et de tempérament, il entretenait avec « une jeune personne très-sage » une liaison à laquelle manquait le contrat, et ne manquaient point les enfants. Sa femme ne lui donnait pas d'héritiers : il lui vint de sa maîtresse un fils et une fille. Le père fut si heureux que le mari s'oublia ; et quel bruit quand madame Le Bas apprit que M. Le Bas avait fait baptiser publiquement le garçon sous son nom !

Madame Le Bas parlait de s'inscrire en faux contre l'acte de baptême et de demander sa séparation de corps et de biens. Descamps, l'ordinaire juge de paix du ménage, s'interposa. Il adoucit madame Le Bas; il la décida à la patience, au pardon, au dévouement. Madame Le Bas eut le cœur assez haut pour se charger des deux enfants de son mari. Le garçon mourut : elle le pleura. La fille fut mariée avec une bonne dot; et madame Le Bas parut fermer les yeux sur l'argent que le père continua à lui envoyer.

Ces chagrins étaient passés. Le Bas était vieux, partant fidèle. Madame Le Bas ne faisait plus guère que prêcher en faveur de l'économie, contre les « folies » de son mari. Ils s'étaient résolus à être heureux, se querellant encore. Ils s'aimaient comme ils s'étaient toujours aimés, en dépit d'eux, de leurs grands et de leurs petits torts. Madame Le Bas mourut.

La fortune de Le Bas, sa prospérité et son contentement moururent avec madame Le Bas. Le chagrin prit le cœur de Le Bas. Sa gaieté s'éteignit. Les ennuis l'assaillirent. La maison du bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis le *Soleil d'Or*, la maison du faïencier à la *Rose rouge*, la maison qu'il habitait depuis quarante-huit ans fut vendue; il lui fallut quitter ces murs tout pleins de sa vie. La ménagère n'était plus là. L'argent s'enfuyait. La gêne et la détresse entraient pour la première fois au logis. La maladie de madame Le Bas avait coûté; le déménagement ruina.

L'entreprise des figures de l'*Histoire de France* traînait par les lenteurs de Moreau; les fonds ne rentraient que lentement et par petites parties. Le Bas jetait tout dans cette œuvre dernière, la garde-robe de sa femme, et son argenterie et ses propres bijoux, se dépouillant et disant : « Je ne tiens plus à rien de tout cela. Je vendrai tout ce que j'ai si j'y suis forcé, mais je veux me réserver une épreuve de chacune de mes planches, de quoi prendre une voiture pour me conduire à Bicêtre, et de quoi faire planter sur ma route des poteaux sur lesquels je ferai coller toutes mes estampes, afin que les passants s'amusent et plaignent leur auteur. »

Le 1er du mois de février 1782, Le Bas travailla encore. Le lendemain il se mettait au lit. Le curé de la paroisse vint pendant qu'il était malade; les deux vieilles domestiques dirent que leur maître dormait. Le curé annonça qu'il reviendrait le lendemain matin. Le Bas se fait habiller en redingote, s'assied sur un canapé, le coude sur un oreiller, et dès qu'il aperçoit le curé, toussant fortement : « Vous voyez, Monsieur, j'ai un assez bon creux. » Et tout de suite, sans lui laisser le temps de parler : « Vous êtes bien avec monseigneur l'archevêque. Ne pourriez-vous pas, Monsieur, le déterminer à prêter à l'un de mes élèves, pour le graver, un superbe tableau de..... que j'ai vu plusieurs fois dans les salles de l'archevêché? Le jeune homme dont je vous parle a beaucoup de talent, et la planche qu'il graverait d'après ce tableau suffirait pour sa fortune. Indépendamment de ce

qu'elle le ferait connaître, il pourrait vendre tant d'épreuves avant la lettre, à tel prix aux marchands, et tant aux particuliers, au quart en sus du prix marchand, ce qui lui produirait la somme de..... qui, jointe à celle de..... pour... épreuves de même sorte au prix particulier, formerait un capital de..... Vous voyez, monsieur le curé, que ce serait un joli début pour un jeune homme. » Le curé fut trompé sur l'état du mourant. Il se retira. Le soir, il revint encore et offrit son ministère à Le Bas, au cas où il n'aurait placé sa confiance en personne. Le Bas nomma le curé d'une paroisse voisine de la sienne qui confessait ses deux vieilles domestiques. Se tournant vers l'une d'elles, les cérémonies faites : — « J'avais demandé ton confesseur, — lui dit Le Bas, — dans l'espoir d'avoir quelque répit. Tu vois comme on arrange ton pauvre maître. On lui fait faire son devoir *presto*. » Puis faisant approcher un de ses amis : « Mon ami, le curé de ma paroisse compte peut-être sur un enterrement de douze à quinze cents livres, mais je vous prie de vous charger de tous ces détails, et je déclare que j'ai toujours mieux aimé voir un pauvre homme vêtu de neuf, avec un bon chapeau sur la tête et de bons souliers aux pieds, que de penser qu'il y aurait plus de trois prêtres à mon enterrement. »

Son caractère ne l'abandonna pas. Il mourut presque en plaisantant la mort. La veille de son dernier jour, deux de ses amis étaient auprès de lui : « Je veux me coucher, » — dit Le Bas. On le porte. Arrivé

devant son lit, il s'y jette à plat ventre en travers. Jugez de la peine pour le relever, des frayeurs, des efforts! A peine remis dans son lit, encore tout suffoquant : « Elle est bonne, la niche! » murmure Le Bas avec le dernier de ses sourires. Le lendemain, sur les trois heures, il dit : « Voici l'édifice qui s'écroule! » Et à trois heures et demie passées, comme il répandait un bouillon en le buvant, croyant que c'était la faute de la domestique qui le faisait boire : « Tu ne peux pas me donner un bouill... » Il était mort.

Le Bas avait ramassé quelques tableaux, des dessins, nombre de bonnes estampes qui avaient été les amies et les conseillères de son burin. Ce petit cabinet et son fonds de planches gravées étaient toute sa fortune. Dans ses planches gravées, Le Bas s'était habitué à voir une rente prête pour sa vieillesse, une ressource à portée de la main, quand les yeux n'iraient plus. C'était son œuvre et aussi l'œuvre commune de ses élèves, l'histoire de son talent et des talents formés autour du sien. Il l'entretenait et l'accroissait chaque jour. Que de planches dans ce monde de cuivre lui avaient valu des craintes, des inquiétudes, des ennuis, des chagrins, d'horribles embarras d'argent! Ces figures de l'histoire de France qui avaient mis dans la main de Moreau tant de son argent durement et laborieusement conquis, ces figures avaient pris sur ses nuits, entamé sa santé, hâté la maladie, appelé la mort. Mais que faire? il les aimait

ainsi qu'un père de maudits et bien-aimés garçons qui lui coûtent beaucoup. Vainement ses amis lui répètent que c'est embarras, charge, argent mort; qu'il sera, tout ce cuivre converti en bel argent sonnant, et libre, et riche, et plein d'aise, et maître de son repos; Le Bas répond toujours : « Oui, oui, au retour de la paix. » — La guerre devait durer plus que lui.

Au mois de décembre 1783, la vente de Le Bas eut lieu. D'abord passa aux enchères un pauvre petit choix de quatorze tableaux choisis dans cette école hollandaise que le graveur affectionnait. Le Bas n'avait qu'une copie de Téniers. Mais il avait de Vernet les *Pêcheurs fortunés*. Il avait de Chardin deux curieux tableaux. Le Bas était lié avec Chardin. Il appréciait fort sa modestie et répétait souvent le mot qu'il tenait de lui : « La peinture est une île dont j'ai côtoyé les bords. » L'un des deux tableaux représentait un chirurgien portant du secours à un homme blessé dans la rue; il est entouré de la garde qui écarte une foule de curieux et fait place au commissaire. Les notes de notre catalogue disent qu'il fut acheté par Chardin, sculpteur, neveu du peintre, parce qu'il crut y retrouver tous les portraits des principaux membres de sa famille pris pour modèles par son oncle. Et les *Mémoires inédits des membres de l'Académie royale de peinture* nous apprennent que c'est la fameuse enseigne qui fit connaître Chardin de Paris et de l'Académie. Joullain disait le tableau « fait au premier coup, de la touche la plus savante

et d'un piquant effet. » Le neveu de Chardin l'eut pour 100 francs. Pour l'autre, le prix auquel le paya Le Bas est une charmante histoire. « M. Le Bas, ayant été visiter M. Chardin dans son atelier, fut enchanté de ce tableau. Comme il témoignait son désir d'en devenir propriétaire : « On peut s'arranger, — lui dit M. Chardin, — tu as une veste qui me plaît fort. » M. Le Bas ôta sa veste et emporta le tableau. Ce tableau — un lièvre mort que guette un chat — savez-vous ce qu'il se vendit? Neuf livres douze sous. En dessins, il y avait, de Moreau, le beau dessin de la Revue du Roi à la plaine des Sablons (1), dessin destiné à faire pendant à la Revue de la maison du Roi au Trou d'Enfer. Le Bas l'avait acheté, pour le graver, 600 ₶, promettant en outre deux douzaines d'épreuves. Les épreuves non livrées, Moreau avait demandé à la succession 480 ₶ comme dédommagement. Le dessin ne fut vendu que 610 ₶. Le beau dessin du Trou d'Enfer de Lepaon n'atteignit que 96 ₶. Cent dix-neuf dessins exécutés par Moreau pour l'histoire de France, payés chacun par Le Bas 96 ₶, n'étaient vendus que 993 ₶. Sur ce lot, la succession perdait 10,431 ₶. Il tombait pendant cette vente une neige effroyable. Comme toutes choses, les ventes ont leur fortune.

Vint le tour des planches gravées. Si l'on ne savait que la peinture de Téniers couvrirait deux lieues de terrain, l'on croirait, en regardant l'œuvre de Le

(1) Ce dessin, le plus important de tous les dessins de Moreau, fait aujourd'hui partie de ma collection.

Bas, tout l'œuvre du Hollandais traduit par le Français, tant Le Bas a été attaché et dévoué à ce peintre de son choix, tant il lui a donné de ses heures et de son cuivre, à ce maître auquel il voulait dans son enthousiasme élever un mausolée de marbre. Et d'un tel amour, et d'un tel goût, il s'appliquait à ses bambochades, que la comtesse de Verrue, qui lui prêtait ses tableaux, s'écriait : « Ah! Téniers, quel dommage que tu n'existes plus, ou que Le Bas n'ait pas existé de ton temps! » Aussi il avait appris, suivi, épié, saisi son Téniers! Il le savait sur le bout de son doigt; il le perçait, il le voyait sous le masque. Le propriétaire des *Œuvres de miséricorde* l'avait promené dans plusieurs chambres remplies de tableaux, Le Bas baptisant chaque toile à première vue. A la chapelle, le propriétaire lui montrant le tableau du maître-autel lui jeta un nom, croyant l'embarrasser. Le Bas sans hésiter nomma son maître. La planche non usée de ces *Œuvres de miséricorde*, et la planche de l'*Enfant prodigue*, dont l'imprimeur en taille-douce Gayant avait imprimé une épreuve sur vélin, exposée à la vente, pour que le public jugeât du mérite des deux cuivres, furent vendues ensemble 2,000 ₶. La troisième et la quatrième fête flamande montèrent à 1,804 ₶ ; la planche du *Retour à la ferme*, de Berghem, à 1,974 ₶ 19 sous.

Et cependant l'admiration de madame de Verrue s'était trompée, comme s'était trompé le goût de Coypel qui avait fait doubler par Crozat le prix des deux gravures faites par Le Bas d'après Véronèse et

Mola. Le Bas trahissait par un agrément convenu, plat et terne, le style et la pompe des Italiens, comme il voilait sous la peine et l'ennui du travail la verve et l'accent hollandais. Il manquait de la grandeur et de la sévérité historiques, du souffle du XVIIe siècle. Le burin de Le Bas était de son temps et de sa patrie. Il était tout français et doué et doté pour son siècle. Il était, il est resté le popularisateur et le confident des maîtres contemporains, magistral dans l'aimable, sérieux dans le familier, libre, chaud, galant, vivant, heureux, caressant les chairs, chiffonnant le satin et les sourires, apaisé, pacifié, gras et carré dans les intérieurs et les choses bourgeoises, toujours solide, ferme jusque dans la grâce, digne de Chardin, digne de Watteau.

Que se vendaient ces planches françaises? La *Toilette du matin* et l'*Économe* de Chardin, 100 ^ft^. La *Bonne éducation* et la charmante planche de l'*Étude de dessin*, 34 ^ft^. Le portrait de Grandval, par Lancret, 146 ^ft^ 19 sous. Le Bas avait aussi gravé du Greuze, mais à contre-cœur. Le Bas n'aimait pas Greuze. Il demandait qu'on punît son orgueil retiré sous la tente et boudant les Salons, par l'exposition perpétuelle de son mauvais tableau de réception. Greuze pourtant avait la vogue. La planche des *Écosseuses de pois* était achetée 264 ^ft^ par Esnault et Rapilly, et l'*Enfant gâté* 371 ^ft^ par Alibert. Le libraire Lamy acquérait, au prix de 751 ^ft^, cent cinq épreuves d'une vue de Saint-Pétersbourg qui avait été une grande tribulation dans la vieillesse de Le Bas, et une

bruyante querelle dans le *Journal de Paris*. Il s'agissait d'une vue de la citadelle et du port de Saint-Pétersbourg, peinte par Le Prince, que Le Bas avait gravée sans son agrément. Quoique le tableau ne lui appartînt plus, et qu'il eût reçu plusieurs épreuves de Le Bas, Le Prince, d'un naturel malingre et chagrin, s'emporta. Le Bas est accusé d'avoir manqué à son jeune confrère, en débitant avec l'estampe une explication faite par un voyageur *tout nouvellement arrivé de Russie*. Le Prince qui était plus nouvellement encore arrivé de Russie que le voyageur de Le Bas, et qui de plus y avait été, eut facilement raison de la relation imaginée. Le Bas répliqua de ce ton gai et plaisant dont sa colère usait: Le Prince revient à la charge, furieux cette fois, ne ménageant ni le talent ni la vieillesse de Le Bas, l'accusant de mille choses, et d'avoir allongé son ciel, et de l'avoir compromis dans les fables de son voyageur. Le Prince finissait par le rappel de l'article 8 de la déclaration du Roi, donnée à Versailles le 15 mars 1777, défendant de faire paraître aucune estampe sous le nom d'aucun des membres de l'Académie sans sa permission, ou à son défaut, sans la permission de l'Académie. Le Bas, qui avait peut-être agi à la légère, se réfugia dans sa dignité, et manda fièrement à Le Prince qu'il y avait plus de vingt ans qu'il connaissait les lois de l'Académie quand lui, Le Prince, y avait été admis, et qu'il venait trop tard pour lui apprendre ses devoirs.

Après les planches de Greuze, les planches les

plus chères de l'école française furent la *Récompense villageoise* et l'*Ancien port de Messine*, de Claude Lorrain, payés par Campion 640 ⁿ. A cette *Récompense villageoise* se rattache une anecdote qui donne à voir le soin des catalogues du XVIIIe siècle et la longue mémoire des conservateurs d'alors. Le Bas avait emporté le Claude Lorrain du Louvre. Il le gravait sans hâte, à petits coups, au coin du feu, le laissant pour courir au plus pressé. Un long temps s'était écoulé, un assez long temps pour que le jour où Le Bas rapporta la *Récompense villageoise*, le garde la refusât, affirmant à Le Bas qu'il se trompait et que le tableau n'avait jamais appartenu à la galerie du Roi. « Eh bien, monsieur, — lui dit Le Bas, — le Roi profitera de mon erreur; si, comme vous le dites, le tableau n'est pas à lui, je le lui donne. » L'Académie réparait, à cette vente, l'injure faite à Le Bas. Les deux planches des portraits de Cazes et de Le Lorrain, sur lesquelles elle l'avait refusé en 1730, étaient acquises par elle.

Une mauvaise action d'un ancien élève de Le Bas signala cette vente. Depuis longtemps Moreau désirait exploiter par lui-même les figures de l'histoire de France dont il avait fourni les dessins. Il savait bien que l'âge de Le Bas ne lui permettrait pas de pousser l'ouvrage à sa fin; aussi traînait-il les dessins, comptant les jours et attendant. Le Bas mort, Moreau crie et fait crier partout qu'il ne continuera les dessins de l'histoire de France à aucun prix. A toutes les vacations, même serment. Le matin de la

vente des planches, Moreau va trouver le libraire Lamy, et le prévient que sachant son projet d'enchérir, il ne veut pas lui laisser ignorer qu'il ne fera plus un dessin. Lamy lui demande s'il a le projet de surenchérir. Moreau lui répond que non; qu'il est trop surchargé; qu'il n'achètera qu'autant que la chose se vendra à bas prix. On met l'ouvrage sur table. Les libraires et les marchands sont sous le coup de la menace faite par Moreau de ne plus livrer de dessins. Lamy seul couvre les enchères d'un inconnu; mais il se laisse gagner au découragement et à la crainte de ses confrères. Et le nom de Moreau est jeté par cet inconnu à l'huissier-priseur comme adjudicataire. Moreau devenait propriétaire pour 8,960 ₶ de 154 planches gravées dont 5 n'avaient pas encore servi, de 5,598 épreuves, dont 2,352 avant la lettre, et de 959 épreuves d'eau-forte.

Une conduite toute différente fut celle de Cochin. Cochin avait gravé les ports de mer de France en société avec Le Bas. Aux termes de l'acte de société, Cochin pouvait prendre la moitié des planches appartenant à Le Bas d'après l'estimation d'académiciens experts. Sa délicatesse se refusa à l'usage de son droit. Cochin ne voulut pas qu'on soupçonnât ses confrères de l'avoir favorisé. Il doubla la première enchère de prisée, et n'obtint qu'au prix de 9,251 ₶ les huit planches des ports de mer qui avaient appartenu à son ancien ami.

LOUIS XVI

LOUIS XVI

Les lettres sont l'honneur de la France. L'Histoire pardonnera au XVIIIe siècle, parce que le XVIIIe siècle a aimé les lettres. Cela est la grandeur de ce temps, cela sera son excuse, d'avoir adoré l'intelligence, couronné la pensée, donné le triomphe et l'apothéose au génie vivant; d'avoir libéré l'homme de lettres de la sportule des grands, pour l'élever à leurs poignées de main; d'avoir montré les couronnes courtisant les plumes, et d'avoir jeté les plumes au gouvernement de l'opinion publique, à l'avant-garde de l'humanité. Glorieuse excuse de ce siècle qui, de Choiseul à Turgot, a fêté les Muses riantes ou armées, la Parole, le Livre, l'Idée !

Un carrosse de chasse a emporté de Versailles le cadavre de Louis XV. Le trône d'un jeune souverain se lève dans une aurore. Tout est attente et promesses, et signes favorables. Il semble que la Sagesse se hâte vers la Justice. Rêves, utopies, théories, sys-

tèmes, impatiences d'un âge d'or, s'empressent aux pieds de ce règne qui commence. Les économistes bercent la France d'illusions et d'additions; les philosophes l'enivrent d'éloquence et de phrases : l'imagination nationale s'ébranle vers l'avenir. Cependant, dans le tumulte des projets, dans ces états généraux de l'espérance publique, parmi tant de vœux de la patrie pacifique, parmi tant de placets du commerce et de l'agriculture, vers quoi se tourne la bonne volonté de celui qu'on nommait alors *Louis le Désiré?* Vers les lettres. Quel ordre de citoyens choisit-il pour être l'exemple de sa protection, et de quels clients veut-il être honoré? Des hommes de lettres. Entouré d'un monde nouveau qui l'appelle, quelle affaire est son souci, et son occupation? Quelle affaire lui fait gourmander la lenteur de ses ministres? La reconnaissance solennelle d'une propriété sacrée, d'une propriété de droit divin, de cette propriété qui ne s'acquiert point comme les autres biens, par la voie d'occupation ou de transmission, mais qui est une partie de la substance même de l'homme produite au dehors; de cette propriété qu'un jurisconsulte du XVIIIe siècle disait justement « plus propre que toute autre propriété »; de cette propriété la plus personnelle, la plus rationelle, la plus respectable des propriétés : la propriété des ouvrages de l'esprit.

Écoutez cette belle et noble lettre où parle, avec fermeté, le ferme désir du juste; lignes rares, et trop rares, où le roi a tenu la plume de Louis XVI!

« *Versailles, le 6 Septembre* (1).

« *J'appelerai Amelot pour l'entretenir sur l'objet de votre lettre y aiant quelque méprise dans l'exposé qui vous a esté fait, nous verrons après.*

« *On feroit bien de s'occuper le plustot possible de l'éxamen des mémoires des Libraires tant de Paris que des Provinces sur la propriétés des ouvrages et sur la durée des privileges. Jai entretenus de cette question plusieurs gens de lettres, et il m'a parut que les corps savants l'ont fort à cœur. Elle intéresse un très-grand nombre de mes sujets qui sont dignes à tous égards de ma protection. Le privilége en librairie nous l'avons reconnus, est une grâce fondée en justice; pour un auteur elle est le prix de son travail, pour un Libraire elle est la garantie de ses avances. Mais la différence du motif doit naturellement régler la différence d'importance du privilége. L'auteur doit avoir le pas; et pourvu que le libraire recoive un avantage proportionné à ses fraix et un gain légitime, il ne peut avoir à se plaindre. Il faudra régler aussi les Formalités à observer pour la réception des libraires et imprimeurs; arrangez cela comme vous le trouverez bon, mais il faudra que l'autre question soit rapportée au Conseil.* »

LOUIS.

« *Silence sur notre conversation avec M. au sujet de S. G.* (2), *je le perdrois avec peine, connoissant tout son dévouement et sa capacité pour mon service* (3). »

(1) 1776.

(2) M. de Saint-Germain, ministre de la guerre.

(3) Copié par nous sur la lettre autographe signée, possédée par le chevalier Morbio, à Milan.

De cette lettre, qui a le ton royal de la raison et la grande volonté du bon sens, sortait l'arrêt du conseil du 30 août 1777, qu'un article résume : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilége d'un ouvrage, aura le droit de le vendre chez lui, et jouira de son privilége pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à aucun libraire. »

Ainsi était proclamée la perpétuité de possession. Ainsi la propriété des gens de lettres, délivrée des gênes accumulées par les édits enregistrés dans les Cours, devenait constante et permanente. Ainsi l'auteur « avait le pas », comme disait la lettre. Ainsi le privilége était transporté du libraire à l'auteur : il devenait droit. Ainsi était posé par la main de Louis XVI dans le code français, dans le code humain, le grand principe de la propriété des lettres, la première des propriétés chez un peuple civilisé.

LAGRENÉE L'AINÉ

LAGRENÉE L'AINÉ [1]

J'ai, parmi mes livres d'art, un manuscrit qui porte sur sa première page : « *Ce livre a été écrit par Lagrenée, peintre d'histoire, directeur de l'Académie de Rome.* » Le manuscrit est aux deux tiers rempli par la rédaction pompeuse, — mais toutefois orthographiée avec l'orthographe d'un peintre, — de tous les sujets de tableaux donnant lieu, dans l'histoire fabuleuse et grecque et romaine, aux plus beaux mouvements, aux plus nobles attitudes, aux plus superbes raccourcis. Inspiré par « l'*Histoire universelle traitée relativement aux arts de peindre et de sculpter* », que le peintre-écrivain Dandré-Bardon dédiait en ces années à M. de Marigny, ce manuscrit de chevet, qui semble avoir été pour Lagrenée le *Se-*

(1) Lagrenée (Louis-Jean-François), connu sous le nom de Lagrenée l'aîné, est né en 1724. Élève de Vanloo, il est admis en mars 1741 à l'école des élèves protégés et envoyé à Rome. Il est agréé en 1753. Il est reçu académicien le 31 mai 1755. Il devient successivement adjoint-professeur, professeur, directeur de l'Académie de France, recteur, conservateur et administrateur honoraire du Musée. Il mourut le 19 juin 1805.

lectæ de sa peinture en même temps qu'un manuel d'enthousiasme, est du plus parfait et du plus solennel ennui. Heureusement qu'à la 218e page le directeur de l'école de Rome interrompt tout à coup son esthétique pour dresser le catalogue de son Œuvre, qu'il commence à ses premiers tableautins, qu'il continuera, jour par jour, jusqu'aux années toutes voisines de sa mort.

Ce catalogue, Lagrenée l'a rédigé avec les noms de tous ceux qui ont fait la commande de tableaux à l'académicien, au premier peintre de l'impératrice Élisabeth de Russie, au directeur de l'Académie de France ; et, lisant les noms des acheteurs, il vous semble feuilleter la liste des curieux de la France et de l'étranger. C'est M. de Julienne, c'est le comte de Caylus, c'est le chevalier de Damery, ce fin amateur dont *l'ancre* est toujours sur un morceau de papier la marque d'un dessin de choix, c'est Lalive de Jully, ce sont les financiers de la Borde et Paris de Montmartel qui se disputent pour les murailles de leurs châteaux et de leurs palais les mythologies roses, c'est le comte de Creutz, c'est l'illustre famille Schouvaloff, c'est M. de Marigny, c'est le marquis de Veri, ce sont les comtes de Cossé et de Chabot, c'est le duc de Liancourt, c'est Mme du Barry, c'est l'érotique amateur de nudités, le baron de Besenval, c'est enfin Mme Geoffrin, qui acquiert toute une collection de ces vierges dans lesquelles le XVIIIe siècle retrouvait l'aimable pinceau de Guido Reni.

Mais le nom de l'acquéreur, ce n'est pas le grand

intérêt de ce catalogue ; il est dans le prix du tableau, dans la somme payée pour chaque peinture, chaque esquisse, chaque dessin. Ce catalogue nous renseigne de la manière la plus complète sur la valeur vénale des productions d'un artiste à la mode de la fin du XVIIIe siècle. Nous voyons un académicien déjà en renom recevoir 400 ^tt pour des tableaux de cinq pieds carrés, nous le voyons faire des portraits à 240 ^tt, nous le voyons se contenter de 100^tt pour de petits dessus de portes. Plus tard, dans le rayonnement de la célébrité du peintre, ses tableaux les plus chers vendus à des amateurs français ne dépasseront guère 1,500 ^tt, et les immenses machines décoratives ordonnées par le Roi seront payées au prix habituel de 4,000 ^tt, bien rarement mériteront les 6,000 ^tt, la plus haute rémunération accordée par la cour. Ces chiffres ne sont pas seulement documentaires dans les détails, leur addition nous fait connaître la fortune, la grande fortune qu'un peintre laborieux et de pinceau facile pouvait gagner en ces années avec des gains d'apparence médiocre. Lagrenée l'aîné gagna plus de 300,000 ^tt (1).

Tout sec qu'il semble au premier abord, ce catalogue nous apporte quelques renseignements intimes. Il nous initie à la confraternité qui existait en ce temps entre les artistes, à ces habitudes d'échange

(1) Le montant des sommes additionnées par Lagrenée s'élève à 283,120 francs. Il y a de plus six tableaux vendus pendant la Révolution 30,000 livres, mais en assignats Et le prix de cent numéros au moins n'est pas indiqué

de leurs productions, à ces affectueux présents qui étaient le plus souvent le don de l'esquisse d'un de leurs tableaux célèbres ou aimés : présent à Soufflot, présent à Cochin, présent à Aved, présent à Caffieri, présent à Lemoyne, etc..... Nous trouvons presque à chaque page un petit morceau de peinture offert à des amis de la profession. Même l'humeur donnante du peintre s'étend jusqu'aux confrères de la littérature, et, si Lagrenée a consenti à recevoir de Diderot 150 ₶ pour son petit tableau *la Poésie*, il s'est réservé mentalement de lui donner par-dessus le marché le pendant, *la Philosophie*. La lecture de ces feuillets vous fait encore toucher la nature un peu ouvrière de l'artiste du XVIIIe siècle, que l'orgueil et le gonflement des dignités académiques n'enlèvent pas aux basses œuvres de la profession, du métier, allais-je dire. Lagrenée agrandit des Vouet, jette des Parques et des Temps sur des boîtes à pendules, ne souffre pas de restaurer et de repeindre pour son gendre Herbin, ainsi qu'il le note, « onze tableaux, tant de chasse que de différents genres ». L'académicien de l'Académie royale de peinture n'a pas le travail fier. Et ne se révèle-t-il pas quelque chose des habitudes d'un membre d'une corporation de saint Luc mêlé à un ressouvenir de pensionnaire de Rome, dans cette mention qui revient quelquefois : *Un petit tableau peint à la prime*, 240 ₶ ?

Ce manuscrit, Lagrenée l'a commencé avec l'écriture appliquée d'un expéditionnaire, appelant sa

plus belle bâtarde à mettre en relief les titres de ses tableaux. Le peintre a calligraphié le bouquin, relié en vélin, comme un livre d'honneur destiné à être conservé dans les archives de la famille. Un jour, vers l'année 1773, Lagrenée se fatigue de tout ce soin, de toute cette application ; adieu la bâtarde ! Le peintre commence à écrire ses tableaux un peu à la diable, pris parfois d'un remords, parfois moulant encore un titre, mais toujours cependant indiquant le nom de l'acquéreur et le prix du tableau. Puis, peu à peu, avec les années, et surtout depuis le retour de Rome du directeur de l'Académie, le vieillard ne jette plus sur le papier que l'indication sèche du tableau, interrompt la glorieuse addition de ses gains, dont le montant d'autre part reste en blanc en haut des pages, associe aux tableaux du jour des tableaux anciens que retrouve dans le passé sa mémoire qui se souvient tout à coup....., continue enfin le triste et pauvre catalogue, avec le découragement ennuyé qu'apportent à un artiste la souffrance, la vieillesse, le doute d'un Œuvre tombé dans le mépris public.

ÉTAT

DES

TABLEAUX FAITS PAR MONSIEUR LAGRENÉE

DEPUIS SON RETOUR DE ROME.

	Livres
1. Antiope surprise par Jupiter transformé en satyre. Ce tableau a servi pour mon agrément à l'Académie (1).	300
2. Le Centaure Nessus qui enlève Déjanire, femme d'Hercule. Ce tableau est celui de ma réception à l'Académie (2).	
3. La Mort de Cléopatre	250
4. L'Éducation d'Achille par le centaure Chiron. Ce tableau a été commandé par M. Paris de Montmartel (3).	600
5. Mercure enseignant la géographie à l'Amour, pour la même personne (4).	600
6. L'Amour abandonne son arc et ses flèches pour jouer de la lyre, pour la même personne. .	600
7. L'Éloquence et la Poésie, pour le cabinet de M. de Montmartel.	400

(1) Ce tableau (H., 6 pieds; L., 4 pieds) a été exposé au Salon de 1755.

(2) Ce tableau (H., 5 pieds ; L., 6 pieds) a été exposé au Salon de 1755 Il figure aujourd'hui au Louvre sous le n° 307.

(3) Une répétition de ce sujet ou l'esquisse (H., 10 p.; L., 7 p.) était vendue à la vente de Lagrenée, en 1811.

(4) Ces deux tableaux de 5 pieds carrés et destinés à la décoration du salon de M. Paris de Montmartel, étaient exposés au Salon de 1755.

Livres.

8. La Candeur et l'Affabilité, aussi pour le cabinet de M. de Montmartel 400
9. Hercule délivre Prométhée du mont Caucase, après avoir tué le vautour. Ce tableau a été commandé par Mme de la Haye (1). 400
10. Mercure apporte Bacchus aux Corybantes qui le nourrissent. Ce tableau ainsi que les trois suivants sont à M. le comte d'Autray. . . . 100
11. Hercule et Omphale, pour le même. 100
12. Diane et Endymion, pour le même. 100
13. Triomphe de Galatée, pour le même. 100

Ces quatre tableaux sont de petits dessus de portes.

14. Bacchus et Ariane. Petit tableau commandé par M. Fortier, notaire (2). 360
15. Zéphire et Flore. Ce tableau ainsi que les trois suivants sont de petits dessus de portes. . . 100
16. Bacchus et Cérès (3) 100
17. Diane sortant du bain 100
18. Apollon et Issé. Ces quatre tableaux ont été faits pour l'abbé de Brières 100
19. Judith après avoir coupé la tête à Holopherne. Ce tableau a été fait pour M. de Presle et fait pendant à une Madeleine du Guide (4.) 480
20. Les quatre Esquisses des tableaux de M. le comte d'Autray. 120

Deux petites têtes dessinées d'après des camées antiques, pour M. le comte de Caylus.. 24

(1) Ce tableau, destiné à la décoration du salon de Mme de la Haye, a été exposé au Salon de 1755.

(2) Ce tableau (H., 2 pieds; L., 2 pieds et demi) était exposé au Salon de 1757. Il se vendait, à la vente de Fortier, 200 l.

(3) A la vente de Mme de Cossé, un tableau de *Bacchus et Cérès* (H., 23 p.; L., 34 p.), joint à un autre tableau, se vendait 480 l.

(4) Ce tableau (H., 4 pieds; L., 3 pieds) était exposé au Salon de 1757.

Livres.

21. Un portrait d'une jeune personne. 240

22-23. Deux petits portraits pour M. le duc de Nivernois. 300

24. Le Portrait d'un ami. 100

25. Une Esquisse. 96

26. Autre Esquisse 24

27. Une Femme sortant du bain. 100

28. Une Dormeuse. Ce tableau fait pendant du précédent et sont tous deux à M. Lebrun. . . . 100

29. La Peinture et la Musique. Ce tableau ainsi que le suivant ont été faits pour M. de Bombarde 150

30. La Sculpture et l'Architecture (1). 150

31. Deux tableaux de fantaisie, dont l'un représente une jeune fille qui caresse un pigeon, deux enfants dont l'un tient un chat et l'autre fait des bouteilles de savon. L'autre représente une jeune fille tenant un papier de musique ; un jeune homme à côté d'elle l'accompagne. 840

Ces deux tableaux appartiennent à M. de la Live, introducteur des Ambassadeurs, et sont dans son cabinet de l'École française (2).

32. Diane surprise au bain par Actéon ; elle le change en cerf pour le punir de sa témérité. 600

33. Vénus a sa toilette servie par les Grâces . . . 600

34. Galatée se jouant sur les eaux avec des Tritons. 600

Ces trois tableaux sont dans le cabinet de toilette de Mme de Montmartel.

(1) Ces quatre tableaux (H., 4 pieds et demi; L., 3 pieds et demi) étaient exposés, sous le titre des *Arts libéraux*, au Salon de 1757.

(2) Ces deux tableaux se vendaient à la vente de La Live de Jully. La principale figure de chacun de ces tableaux se trouve gravée par Étienne Fessard. L'un a pour titre *le Chant ;* l'autre, *la Tourterelle.*

Livres

35. Tancrède et Herminie. Ce tableau appartient à M. le chevalier Damery, capitaine aux gardes (1). 360
36. Une tête pour M. de la Lime. 72
37. Une Vierge auprès du feu présentant une pomme à l'Enfant Jésus; Saint Joseph arrange un rideau. Un présent à M. Soufflot, contrôleur des bâtimens du Roy (2). . . . . .
38. Pan et Syrinx, grand tableau (3) . . . . . .
39. Le Roy apprend les arts et les sciences. Ce tableau est une grisaille et a été fait pour graver, et est de la suite de l'histoire du Roy . 600
40. Une tête de jeune fille 72
41. Mars et Vénus. Ce tableau a été fait pour le salon de M. Deschamps. 150
42. Mercure et Hersé et Aglaure jalouse de sa sœur, pour idem. 150
43. L'Automne représenté par des enfants mangeant des raisins, pour idem. 150
44. Des Enfants se jouant sur les eaux avec un dauphin, pour idem. 150
45. L'Aurore enlève Céphale. Ce tableau, ainsi que le suivant, a été fait pour la Suède.. 400
46. Borée vent d'Aquilon enlève Orythie, sa sœur veut la retenir. 400
47. Jupiter et Io. Présent fait à M. Cochin . . . . .
48. Saint Jean dans l'isle de Pathmos. Ce tableau a 12 p. sur 7 pour le collége du cardinal Lemoyne 800
49. La Poésie. Ce tableau, ainsy que le suivant, a été fait pour la bibliothèque de M. Lagrenée père . . . . . .

(1) Ce tableau (H., 2 pieds; L., 2 pieds et demi) était exposé au Salon de 1757. Il a été gravé par Beauvarlet.

(2) Ce tableau (H., 20 p.; L., 13 p.) était exposé au Salon de 1757.

(3) Ce tableau (H., 5 p. et demi; L., 7 p.) était exposé au Salon de 1757.

Livres.

50. La Philosophie, pour idem. . . . . .
51. Une jeune satyre. Ce tableau a été fait pour M. de Julienne (1). 300
52. Répétition du même pour Mme Geoffrin. 300
53-54-55-56. Quatre petits dessus de portes dont le premier représente Mercure qui apporte Bacchus aux Corybantes, un autre la naissance de Vénus, le troisième Hercule et Omphale, et le quatrième Mars et Vénus, pour la Russie. 600
57. Jupiter et Léda. . . . . .
58. Une Boëte de pendule représentant les trois Parques et plusieurs attributs du Tems. . .
59. La Continence de Scipion, pour le salon de M. de Montmartel 600
60. Massiva, jeune prince numide, est présenté à Scipion. 600
61. Otages présentés à Scipion. 600
62. Vertumne et Pomone et avoir aggrandi trois autres tableaux 1,000
63. L'Aurore enlève Céphale, pour exécuter en tapisserie à Aubusson (2). 300
64. Jupiter transformé en taureau enlève Europe, pour exécuter en tapisserie à Aubusson. . . 300
Pour avoir aggrandi un tableau de Vouet.. . . 100
65. Le Portrait d'une Dame. 250
66. La Déesse de la peinture et celle de la sculpture, pour M. Cafliery, sculpteur du Roy (3).
67. La Poésie héroique et la poésie pastorale (4). .
68. La Sagesse et l'Étude. Ces deux tableaux appartiennent à M. Amelin. Reçu un présent. .

(1) Ce tableau, exposé au Salon de 1759 (H., 26 p.; L., 21 p.), a été vendu 215 l. à la vente de M. de Julienne.

(2) Ce tableau (H., 9 pieds; L., 6 pieds) était exposé au Salon de 1759.

(3) Ce tableau était exposé au Salon de 1759.

(4) Ces deux tableaux, destinés, dit le livret, ainsi que *la Sagesse et l'Étude*, pour la bibliothèque de M. Amelin, ancien recteur de l'Université, étaient exposés au Salon de 1759.

	Livres.
69. Les Forges de Lemnos, pour la manufacture d'Aubusson (1)	600
70. Borée enlève Orythie, pour la manufacture d'Aubusson	300
71. Thétis reçoit Apollon, pour la manufacture d'Aubusson	300
72. Bacchus, pour la manufacture d'Aubusson	400
73. L'Assomption de la Sainte Vierge. Grand tableau d'autel pour l'église collégiale de Douai en Flandre (2)	600
74. Une petite Vierge pour M. de la Live, introducteur des ambassadeurs	480
Un grand dessein représentant Josué qui arrête le soleil	120
75. La Vierge et le petit Jésus, de grandeur naturelle	150
76. Petite Vierge avec l'enfant Jésus et le petit Saint Jean, à M. Nau	200
77. Portement de croix. Petit dessein	24
78. Hercule combat les Amazones, petit dessein	24
Autre dessein de même grandeur représentant le combat des Centaures contre Thésée et Pirithoüs	24
Une Académie	24
79. La Résurrection de Jésus-Christ. Tableau de 19 pieds de haut sur 12 de large pour l'église collégiale de Douay en Flandre	1,200
80. Vertumne et Pomone. Dessein pour le prince Galitzin. Reçu un présent	
81. Plusieurs tableaux et desseins vendus, lors de mon départ pour Saint-Pétersbourg, la somme de	3,000
Total	25,194

(1) *Les Forges de Lemnos* (H., 9 pieds; L., 16 pieds) étaient exposées au Salon de 1759.

(2) Ce tableau (H., 13 pieds; L., 10 pieds) était exposé au Salon de 1759.

ÉTAT DES TABLEAUX

FAITS A SAINT-PÉTERSBOURG.

Je suis parti pour la Russie, mandé par l'impératrice Élisabeth le 27 septembre 1756, et suis revenu le 27 avril 1762 à cause de la mort de l'Impératrice.

	Livres
82. La Résurrection de Jésus-Christ, grand tableau pour sa Majesté Impériale.	5,000
83. Le Portrait de M. le comte Schouvaloff. Buste.	1,000
84. Le Portrait de Mgr le marquis de l'Hopital, ambassadeur de France à la cour de Russie.	1,000
85. Le Portrait de Mme Sacco.	750
86. Le Portrait de Mme la comtesse Schouvaloff. .	1,000
87. Le Portrait de la jeune comtesse de Schéremeteof.	2,000
88. Le Portrait en pied de M. le comte de Schouvaloff.	3,000
89. Tancrède et Clorinde. Tableau de figures de grandeur naturelle pour M. le comte André Schouvaloff.	3,000
90. Le portrait de M. le comte André Schouvaloff. Buste	750
91. L'Impératrice de Russie protégeant les arts, pour ma réception à l'Académie de Saint-Pétersbourg	
92. Le Jugement de Paris, pour M. le chambellan Schouvaloff, premier ministre.	3,000
93. Loth et ses filles, pour M. le comte de Boutourlin	3,000
94. Apollon abandonne Clytie. Dessein pour M. le comte de Strogonoff. Reçu un présent. . . .	500
95. Le Portrait en pied de la comtesse Schouvaloff.	3,000

	Livres.
96. Scevola se brûle le poing devant Porsenna. Petit tableau pour le comte Strogonoff. . .	1,000
97. L'Esquisse d'un tableau de famille.	200
98. La Charité romaine, pour M. le comte André Schouvaloff.	1,500
99. L'Esquisse du plafond de la grande galerie du Palais de l'Impératrice, ouvrage qui échoua à sa mort, aussy bien que celuy de la salle du Trône.	1,000
Plus, économisé tant sur mes appointemens qui étoient de 10,000ᵗ que sur l'entretien d'un carosse, chevaux, bois, lumière (ameublement 5,000ᵗ), dont, dis-je, tout cela étoit payé à part et la vente de deux carosses, chevaux lors de mon départ, le tout compris fait	9,000
Montant de l'autre part.	25,194
Total de Pétersbourg.	39,700
	64,894

Quelque temps après mon retour de Saint-Pétersbourg, l'Académie des beaux-arts de Toulouse me fit l'honneur de m'admettre des leurs, en qualité d'honoraire. Je leur donnai en remerciement un assez grand tableau représentant la famille de Coriolan venant se jeter à ses pieds accompagnée de dames romaines pour supplier Coriolan de faire grâce à la ville de Rome qu'il voulait saccager.

ÉTAT DES TABLEAUX

FAITS DEPUIS MON RETOUR DE SAINT-PÉTERSBOURG.

100. La Douce Captivité. Petit tableau ovale pour M. l'abbé de Breteuil, chancelier de Mgr le duc d'Orléans (1).	300

(1) Ce tableau a été exposé au Salon de 1763.

Livres.

101. Une Vierge pour M. Amelin. Reçu un présent. . . . . .

102. La Poésie héroïque et la poésie pastorale, pour M. Aved, peintre du Roy . . . . . .

103. La Peinture, pour M. Aved, peintre du Roy. Reçu un présent . . . . . .

104. Une Vierge aux anges, pour une église de village (Droiselle). Ce tableau dont je faisois présent à l'église a été perdu en chemin. . .

105. Une autre Vierge, pour suppléer au tableau cy-dessus . . . . . .

106. Saint Sébastien, présent, pour suppléer au tableau ci-dessus . . . . . .

107. La chaste Suzanne, figures de grandeur naturelle. Vendue à l'évêque de Warmy, polonais (1). 3,600

108. Titon et l'Aurore, figures de grandeur naturelle. . . . . .

109. Saint Pierre pleurant son péché 100

110. Vénus et l'Amour, pour M. Trouard, fait présent. . . . . .

111. Saint Ambroise présente à Dieu pendant la messe la lettre de l'Empereur Théodose. Pour l'église Saint-Louis (2). 600

112. L'Apothéose de saint Louis, pour l'église des Dames de Saint-Cyr (3). 800

113. La Vierge amuse l'enfant Jésus ; le petit saint Jean avec un mouton. Pour Mme Geoffrin . . 720

(1) Ce tableau (H., 4 pieds; L., 5 pieds) a été exposé au Salon de 1763, ainsi que le tableau de *Titon et l'Aurore,* qui était de la même grandeur. Le tableau de *Titon et l'Aurore,* tableau libre de faire et brillant, peint en 1763, dit le catalogue (H., 36 p.; L., 44 p.), était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(2) Ce tableau (H., 8 pieds; L., 5 pieds) a été exposé au Salon de 1765.

(3) Ce tableau (H., 10 pieds; L., 5 pieds) a été exposé au Salon de 1765.

Livres.

114. Une Vierge assise sur le globe de la terre tenant l'enfant Jésus qui tue le serpent avec sa croix. Pour M. Dremont (1). 180

115. Diane et Endymion, pour M. Lope (2) 600

116. Petite Vierge. Présent au père Duteil. . . . .

117. La Madeleine pleurant la mort du Sauveur. Pour Diderot. 300

118. La Charité romaine. Pour M. de Sainte-Foy, trésorier de la Marine 600

119. La Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, sainte Élisabeth amène le petit saint Jean. Pour Mme Geoffrin. 360

120. Le Sacrifice de Jephté. Reçu un présent de M. l'abbé Pommyer (3). . . . . .

121. Le Retour d'Abraham avec sa famille et ses troupeaux (4). . . . . .

122. L'Esquisse du tableau de saint Ambroise. Pour M. Trouard, présent . . . . . .

123. L'Esquisse du tableau de l'apothéose de saint Louis. Pour M. Le Moyne, sculpteur du Roy. . . . . .

124. La Poésie. Pour Diderot. 150

125. La Philosophie, pendant au précédent. Présent à Diderot . . . . . .

126. Les quatre États. Le premier l'art militaire représenté par Bellone qui présente à Mars les rênes de ses chevaux. 600

(1) Au Salon de 1765, quatre tableaux de la Vierge étaient exposés sous le même numéro.

(2) Ce tableau (H., 2 pieds 3 pouces; L., 1 pied 10 pouces) était exposé au Salon de 1765.

(3) Ce tableau (H., 3 pieds; L., 2 pieds 4 pouces) était exposé au Salon de 1765.

(4) Ce tableau (H., 2 pieds; L., 1 pied 6 pouces) était exposé au Salon de 1765.

Livres

127. Le Clergé représenté par la Religion et la Vérité. 600

128. La Magistrature représentée par la Justice désarmée par l'Innocence, la Prudence, la Félicité. 600

129. Le Tiers Etat représenté par l'Agriculture et le Commerce qui amène l'Abondance. . . . 600

Ces quatre tableaux appartiennent à M. Mazade, trésorier des États du Languedoc (1).

130-131-132-133. Les quatre Esquisses des tableaux cy-dessus, pour Mlle Mazade. 300

134. Renaud et Armide, pour M. de Saint-Marc . . 600

135. Persée et Andromède faisant pendant au précédent, pour M. de Saint-Marc 600

136. Vénus au bain, pour M. de Saint-Marc 300

137. Vertumne et Pomone, pour l'Impératrice de Russie 600

138. Jupiter sous la forme de Diane et Calisto, pour l'Impératrice de Russie 600

139. La Peinture, pour l'Impératrice de Russie . . 360

140. La Sculpture. Petit tableau faisant pendant au précédent aussy pour l'Impératrice de Russie 360

141. La Mort de Mgr le Dauphin. Tableau commandé par Mgr le duc de la Vauguyon, gouverneur des enfans de France (2). . . . 4,000

142. L'Esquisse du tableau cy-dessus, fait présent à M. Silvestre, maître à dessiner des Enfans de France (3). . . . . .

143. Une Petite Vierge, pour M. le comte de Rosomosky, feld-maréchal 480

(1) Ces tableaux, d'environ 4 pieds sur 2 pieds et demi, étaient exposés au Salon de 1767.

(2) Ce tableau (H., 4 pieds; L., 3 pieds) était exposé au Salon de 1767.

(3) A la vente de Silvestre, en 1810, cette esquisse, jointe à une *Léda* peinte de Deshays, se vend, sous le n° 149, 13 l.

Livres

144. La Justice et la Clémence. Ce tableau, ainsy que le suivant, est dans le Salon de Choisy . 1,200

145. La Bonté et la Générosité. Ce tableau est dans le Salon de Choisy. 1,200

146. L'Amour rémouleur. Petit tableau pour Mgr le Noir (1). 360

147. Mercure, Hersé et Aglaure jalouse de sa sœur, pour M. le comte de Creutz, ambassadeur de Suède (2) 600

148. L'Amour et Psyché, pour idem, ambassadeur de Suède. 1,000

149. Le Retour d'Ulisse et de Télémaque auprès de Pénélope. Pour M. Boulogne de Preminville, fermier général (3). 600

150. Télémaque caresse l'Amour dans l'île de Calypso, pour M. Boulogne de Preminville, fermier général 600

151. La Tête de Pompée présentée à César, pour le roi de Pologne (4). 4,800

152. Jupiter et Junon sur le mont Ida endormis par Morphée. Ce tableau ainsy que les deux suivans sont pour la chambre à coucher du Roy à Bellevue (5). 1,200

153. Mars et Vénus surpris par Vulcain, pour la chambre à coucher du Roy à Bellevue . . . 1,200

154. L'Amour et Psyché avec la lampe, pour idem, à Bellevue (6) 1,200

(1) Ce tableau (H., 14 p.; L., 11 p.) était exposé au Salon de 1767.

(2) Ce tableau (H., 1 pied 9 pouces; L., 2 pieds 2 pouces) était exposé au Salon de 1767.

(3) Ce tableau (H., 1 pied 9 pouces; L., 2 pieds 3 pouces) était exposé au Salon de 1767.

(4) Ce tableau cintré (H., 9 pieds 3 pouces; L., 4 pieds 11 pouces) était exposé au Salon de 1767.

(5) Ce tableau cintré (H., 3 pieds 9 pouces; L., 3 pieds) était exposé au Salon de 1767.

(6) Ces deux tableaux, qui, avec « Jupiter et Junon endormis sur la

Livres

155. Le Fleuve Alphé poursuit Arethuse, nymphe de Diane. 600
156. Apollon abandonne Clytie. Ce tableau ainsy que le précédent appartiennent à M. de Cramayes, fermier général (1). 600
157. La Chasteté de Suzanne. Petit tableau pour M. de Sainte-Foy, trésorier de la marine. . 500
158. La Chasteté de Joseph. Pendant au précédent, pour idem 600
159. Une petite Vierge, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean, pour Mgr l'archevêque de Cambray. 720
160. La Vierge faisant jouer l'Enfant Jésus et le petit saint Jean avec le mouton. Petit tableau pour Mme Geoffrin. 600
161. Bacchus et Ariane. Petit tableau pour M. le comte de Creutz, ambassadeur de Suède . . 600
162. Diane et Endymion, faisant pendant au précédent, pour idem 600
163. L'Union de la Peinture et de la Sculpture, pour M. l'abbé Pommyer, conseiller en la grande chambre du Parlement 1,200
164. L'Hymen et la Fidélité, pour M. de la Borde, banquier de la Cour 1,200
165. L'Amour et l'Amitié, pour idem. 1,200
166. La Richesse et la Simplicité, pour idem . . . 1,200
167. La Raison inspirée par la Sagesse enchaîne les Passions, pour idem 1,200
168. La Peinture 700
169. La Sculpture. 700
170. L'Architecture. 700

mont Ida », formaient la décoration de la chambre du roi à Bellevue, étaient exposés au Salon de 1759.

(1) *Le Fleuve Alphée* et *Apollon abandonne Clytie* (H., 1 pied 10 pouces; L., 2 pieds 3 pouces) étaient exposés au Salon de 1769.

Livres.

171. La Musique, pour idem (1). 700

172. La Vierge aux anges. Petit tableau pour M. de Sainte-Foy, trésorier général de la marine . 600

173. Autre Vierge baignant le petit Jésus au bord d'un ruisseau. Pour Mme de La Borde (2). . . 1,440

174. Hercule et Omphale, pour M. Godefroy. . . . 1,200

175. Calisto, jeune nymphe de Diane sortant du bain, pour idem (3) 1,200

176. Une Jeune fille se baignant dans un bois aperçoit de petits oiseaux qui se caressent. Pour M. le baron de Besenval 1,000

177. Cérès enseigne l'agriculture à Triptolème. Ce tableau, de 9 pieds 4 pouces de haut sur 7 pieds 4 pouces de large, est dans la salle à manger du nouveau pavillon de Trianon (4) 4,000

178. Euphrosine, Thalie et Aglaé ou les trois Grâces. Tableau de 17 pouces de haut sur 13 de large 960

179. Jupiter sous la forme de Diane amoureux de Calisto 720

180. Diane et Actéon. Tableau de même grandeur que le précédent 720

Ces deux tableaux appartiennent à Mgr le duc de Praslin, ministre de la marine (5).

(1) Ces quatre tableaux, retirés par M. de La Borde de la vente par lui faite de son château de la Ferté au duc de Penthièvre, ces quatre tableaux (H., 89 p.; L., 48 p.), joints à la Poésie, à la Tragédie, à la Philosophie, à la Comédie, figurant sous les nos 233-236, étaient vendus, le 14 janvier 1785, par Lebrun, deux par deux. Les huit se vendaient 1,669 l.

(2) Ce tableau était exposé au Salon de 1769.

(3) *Calisto, Hercule et Omphale* (H., 3 pieds; L., 2 pieds 6 pouces) étaient exposés au Salon de 1769.

(4) Ce tableau était exposé au Salon de 1769.

(5) Ces deux tableaux (H., 7 p.; L., 8 p. et demi) étaient exposés au Salon de 1771.

Livres.

L'exil de M. de Praslin fut cause qu'il ne les prit pas ; ils passèrent à Mme du Barry qui me les rendit et ensuite à M. de la Borde.

181. La nymphe Écho amoureuse de Narcisse . . . 300

182. Églé, jeune nymphe qui se plaisoit à jouer des tours de malice aux bergers. Pour M. Roslin, peintre du Roy (1). 300

183. Léda, pour M. Dazincourt. 360

184. Vénus et l'Amour endormis. Pour M. Vassal de Saint-Hubert (2) 360

185. L'Insomnie 1,200

186. Une Nymphe qui se mire dans l'eau 1,200

Ces deux tableaux appartiennent à son Altesse sérénissime le duc de Chartres (3).

187. Mars et Vénus. Allégorie à la paix, à M. le comte du Barry (4). 1,200

188. David et Bethsabée, pour M. le duc de Gramont (5). 600

(1) Ces tableaux d'*Écho* et d'*Églé* (H., 7 p.; L., 8 p. et demi) étaient exposés au Salon de 1771.

(2) Ces deux tableaux de *Vénus* et de *Léda* (H., 7 p.; L., 8 p. et demi) étaient exposés au Salon de 1771.

(3) Ces deux tableaux (H., 2 pieds 3 p.; L., 1 pied 8 p.) étaient exposés au Salon de 1771. — C'était cette année que Lagrenée recevait son *Brevet du don de la jouissance d'un logement aux Galeries du Louvre.* Voici ce brevet tel que le donne le Registre des brevets de 1770 à 1787 (Archives nationales, O¹ 1061). « 17 mai 1771. Aujourd'hui 17 mai, le Roi étant à Versailles, voulant traiter favorablement le sieur Lagrenée, peintre de S. M., l'un des professeurs de son académie royale de peinture et de sculpture, elle lui accorde et fait don du logement qu'occupait le sieur Vien aux galeries de son château au Louvre, pour, par le dit Lagrenée, jouir du dit logement tel qu'il se poursuit et comporte, et ce conformément au plan déposé au bureau de la direction générale des bâtiments..... à condition toutefois de l'occuper lui-même et ne le louer ni céder à personne..... »

(4) Ce tableau (H. 2 pieds ; L., 1 pied 8 p.) était exposé au Salon de 1771. Il était vendu 1,450 l. à la vente Dubarry, puis 2,001 à la vente du prince de Conti, et passait dans le cabinet Clos, où il se vendait 460 l.

(5) Ce tableau était exposé au Salon de 1771.

Livres

189. Une Sainte Famille, pour Mme Geoffrin. . . . 600

190. Une Lacédémonienne donnant un bouclier à son fils (1) 1,500

191. Télémaque rencontre Thermosiris qui lui enseigne l'art d'être heureux dans l'esclavage (2). 1,500

Ces deux tableaux appartiennent à M. Hors, anglais.

192. La Charité. . . . . , ... 300

193. La Philosophie qui dévoile la Vérité 300

Ces deux tableaux appartiennent à M. Hors, anglais.

194. Loth et ses filles (3) 720

195. La Chasteté de Suzanne 720

196. L'heureuse vieillesse 720

197. La Mère complaisante 720

Ces quatre tableaux appartiennent à la même personne que les deux précédents.

198. Alphé et Aréthuse. Pour Mme la comtesse du Barry. 720

199. Apollon chantant la gloire des grands hommes. Pour M. le marquis de Serant (4) . . . 360

200. Un dessein représentant l'Insomnie pour graver en la manière du crayon 150

201. Autre dessein faisant pendant au précédent, représentant Mars et Vénus 150

202. Pigmalion amoureux d'une statue que Vénus anime. Pour M. le duc de Liancourt (5). . . 600

(1) Ce tableau était exposé au Salon de 1771.

(2) Ce tableau (H., 3 pieds 6 p.; L., 2 pieds 8 p.) était exposé au Salon de 1771.

(3) Ce tableau (H., 15 p.; L., 12 p.) était exposé avec *la Sainte Famille*, appartenant à Mme Geoffrin, au Salon de 1771.

(4) Ce tableau (H., 8 p.; L., 5 p. et demi) était exposé au Salon de 1771.

(5) Ce tableau était exposé au Salon de 1773. Ce tableau est gravé par Dennel. Il est dédié à très-haute et très-puissante dame de Lannion,

Livres.

203 ALEXANDRE fait peindre sa maîtresse par Apelles. Pendant au précédent, appartenant à idem (1) 600

204. LA PEINTURE aimée des Grâces 600

205. L'AMOUR et l'Amitié 600

Ces deux tableaux appartiennent à Mme la comtesse du Barry et depuis à Mgr le duc de Chartres.

206. PLUSIEURS BAIGNEUSES. A M. le comte de Merle (2) 1,500

207. UN JEUNE BERGER trouvant sa maîtresse endormie . . . . . .

208. LA VOLUPTÉ, appartenant à Mgr le duc de Chartres (3) 1,200

209. LES TROIS GRACES AU BAIN. Pour M. le marquis de Marigny, directeur général des bâtiments (4) 1,000

210. SALMACIS ET HERMAPHRODITE. Pour le comte de Chabot (5) 600

211. HOMÈRE à qui la Muse de la Poésie présente de l'eau de la fontaine de l'Hypocrène. A M. le duc de Liancourt 600

duchesse de Liancourt. Un tableau de cette composition, peint, dit le catalogue, en 1760 (H., 7 p. 6 l.; L., 6 p. 6 l.), était vendu à la vente d'Aubert, joaillier de la couronne.

(1) Ce tableau était exposé au Salon de 1773. Il a été gravé par Dennel sous le titre du *Triomphe de la Peinture*. Il est dédié à M. le duc de Liancourt, colonel du régiment de La Rochefoucauld.

(2) Ce tableau (H., 40 p.; L., 30 p.) était acheté à la vente du comte de Merle 1,400 l. par Basan. A la même vente, « le Sacrifice de Polixène », composition de six figures de 18 pouces de proportion, atteignait le chiffre de 2,400 l.

(3) C'était une femme endormie sur un lit parsemé de roses, tableau exposé au Salon de 1773.

(4) Ce tableau a été exposé au Salon de 1773. A la vente de M. de Marigny, il était acheté 2,271 l. par M. de Courmont.

(5) Ce tableau, peint sur cuivre (H., 14 p.; L., 11 p.), était exposé au Salon de 1773.

Livres.

212. Pluton rend Eurydice à Orphée, faisant pendant au précédent (1) 600
213. La Vierge promenant l'Enfant Jésus, et plusieurs petits enfans étendant leurs vêtemens. Pour Mme Geoffrin. 600
214. Sainte Anne enseigne à lire à la Sainte Vierge. Pour Mme Geoffrin (2) 600
215. Deux petits desseins au bistre. 36
216. Saint Germain donne une médaille à sainte Geneviève. Ce tableau est à une des chapelles de l'église de l'Oratoire (3) 600
217. Six académies de jeunes femmes 300
Quatre académies dont deux d'hommes, deux de femmes 200
218. L'Entrevue de saint Louis et du Pape Innocent IV. Ce tableau est dans la chapelle de l'École royale militaire (4). 3,000
219. Bacchus nourri par les déesses de la Terre. Ce tableau est à M. le baron de Breteuil. . . 1,200
220. Vénus noue le bandeau à l'Amour. 300
221. Diane au bain se fait apporter son arc par un chien 300
Ces deux tableaux appartiennent à M. Moreau des Isles (5).
222. Le lever de l'Aurore (6) 1,000
223. Le soleil dissipant les vents et les orages. . . 1,000
224. Apollon dans le sein de Thétis. 1,000

(1) Ce tableau était exposé au Salon de 1773.

(2) Ces deux tableaux ont été exposés au Salon de 1773.

(3) Ce tableau (H., 5 pieds 2 p.; L., 3 pieds 7 p.) était exposé au Salon de 1771.

(4) Ce tableau (H., 9 pieds; L., 6 pieds 6 p.) était exposé au Salon de 1773.

(5) Le tableau appartenant au baron de Breteuil, ainsi que les deux tableaux de M. Moreau des Isles, ont été exposés au Salon de 1773.

(6) Ce tableau et les trois suivants ont été faits pour M. de Saint-Julien, trésorier du clergé.

Livres.

225. La nuit qui couvre de son voile les heureux amans 1,000
226. La Paix et la Douceur. 1,200
227. La Bonté, pour M. de la Borde. 1,200
228. La Terre par Cérès enseignant l'agriculture à Triptolème 3,600
229-230. L'Air par Junon qui vient prier Éole de déchaîner les vents pour faire périr la flotte d'Énée. 3,600
231. Le Feu par Vénus qui vient demander des armes à Vulcain pour Énée 3,600
232. L'Eau par Neptune et Amphitrite (1) 3,600
233. La Poésie. 700
234. La Tragédie 700
235. La Philosophie. 700
236. La Comédie 700

Ces huit sont aussi pour M. de la Borde (2).

237. La Vue. 700
238. L'Ouïe 700
239. Le Goût 700
240. L'Odorat. 700
241. Le Toucher 700
242. Pour sixième la Fidélité 700
243. Psyché veut retenir l'Amour qui s'enfuit. Pour M. le comte de Merle 720
244. Tirésias ayant un jour regardé Pallas qui s'habillait est frappé d'aveuglement. Pour idem (3) 1,000
245. La Sibille demande à Apollon autant de temps qu'elle tient de grains de sable dans sa main. Pour idem (4) 1,000

(1) Ces quatre tableaux étaient vendus le 14 juin 1781 (cabinet de La Borde), 2,351 livres à M. Dubois.

(2) Vendus avec le château de La Ferté. (Voir plus haut.)

(3) Ce tableau a été gravé par Dennel.

(4) Les deux tableaux de *Tirésias* et de *la Sibylle* étaient exposés au

Livres.

246. Narcisse refuse d'écouter les plaintes amoureuses de la nymphe Écho. . . . . .

247. L'Amour vient trouver Diane et l'entraîne vers Endymion qui dort dans le lointain. . . . .

Ces deux tableaux sont à M. le marquis de Veri.

248. Un tableau représentant la Philosophie qui découvre la Vérité (1) 720

249-250. Deux petits tableaux peints à la prime dont l'un représente Alphé et Aréthuse (2) et l'autre Pigmalion. Pour M. le comte de Cossé. 600

251-252. Deux petits tableaux dont l'un représente la Candeur et l'autre la Douceur. Pour mylord Schelburn (3) 3,000

253. Un tableau représentant Renaud arrêtant le bras d'Armide qui veut se tuer. A M. du Lac (4) 1,200

254-255. Deux petits tableaux dont l'un représente l'Amour et Psyché et l'autre un jeune berger admirant une nymphe qui dort. 1,000

256-257. Deux petits tableaux dont l'un représente Diane et Endymion et l'autre des baigneuses. A Mme Adélaïde de France 1,296

258-259. Deux petits tableaux représentant des saintes familles. Pour M. de Vaisne 1,584

260-261-262-263. Pour avoir aggrandi et repeint quatre tableaux représentant Mercure et les

Salon de 1775 comme appartenant au marquis de Veri. A la vente de Mme de Cossé, *la Sibylle de Cumes* avec un tableau de *Bacchus et Cérès* étaient vendus 480 livres

(1) Ce tableau, qui appartenait à M. Aubert, a été exposé au Salon de 1777.

(2) Le tableau d'*Alphée et Aréthuse* se vendait 201 l. à la vente de Mme de Cossé.

(3) Ces deux tableaux ont été exposés au Salon de 1775.

(4) Ce tableau, ou une répétition indiquée comme appartenant au chevalier de Luxembourg, a été exposé au Salon de 1775.

Livres.

Corybantes, Galatée, Diane et Endymion, Hercule et Omphale. 1,200

Ces quatre tableaux appartenaient jadis à M. le comte d'Autray : le marquis de Veri les acheta.

264. Un tableau moyen représentant des baigneuses. 1,800

265. Le Jugement de Pâris faisant pendant 1,800

Ces deux tableaux appartiennent à M. le marquis de Veri (1).

266. Un autre représentant Pigmalion faisant milieu des deux précédents, pour le marquis de Veri 1,800

267. Un petit tableau peint à la prime représentant une Vierge, pour M. 240

268. Un grand tableau pour le Roy, de 10 sur 8, représentant Fabricius accompagné de sa famille qui refuse les présens que Pyrrhus lui envoye par ses ambassadeurs (2). 4,000

269-270. Deux petits tableaux dont l'un représente une jeune fille qui se regarde dans l'eau et l'autre une Invocation à l'Amour. Pour M. le duc de Liancourt (3). 1,300

271. Un tableau représentant Pan et Syrinx. . . .

272-273. Deux petits tableaux dont l'un représente l'Éducation de l'Amour et l'autre l'Amour que Vénus fouette avec des roses . . . . . .

274-275. Deux autres petits tableaux de même grandeur. L'un représente Vénus qui noue le bandeau de l'Amour ; l'autre Vénus qui nourrit. Ces quatre tableaux appartiennent à M. le marquis de Cossé 1,000

(1) Ce tableau, avec celui de *Pygmalion*, était exposé au Salon de 1777.

(2) Ce tableau (H., 10 pieds ; L., 8 pieds) était exposé au Salon de 1777.

(3) Ces deux tableaux (H., 16 p.; L., 12 p.), signés et datés 1775, se vendaient en 1786 à la vente d'Aubert, joaillier de la couronne.

Livres.

276. Un tableau représentant Mithridate devenant amoureux de Stratonice chantant devant lui. A M. le marquis de Cossé (1). 2,400

277-278. Deux petits tableaux, l'un Diane et Actéon, l'autre Vénus au bain. Pour M. le marquis de Ségur 1,500

279-280. Deux grands tableaux représentant l'un le Réveil des Grâces par des Amours et l'autre les Amours réveillés par les Grâces. A M. le marquis de Verri (2). 6,000

281-282. Deux petits tableaux représentant des jeux d'enfants appartenant au même 600

283. Un tableau représentant la Visitation. Pour M. le marquis de Sérant. 1,500

284-285. Deux tableaux représentant Alcibiade aux genoux de sa maitresse et l'autre Laïs la fameuse courtisane. Appartenant à M. le marquis de Poyanne (3) 3,000

286. Un grand tableau représentant Popilius arrêtant par un cercle fait avec sa baguette le cours des conquêtes d'Antiochus (4). 6,000

287-288. Les deux esquisses des tableaux des Grâces. A M. de Cossé. 740

289. Une Madeleine. 300

290. Un tableau représentant la Peinture affligée des critiques et consolée par l'Amour de la peinture. Pour M. le comte d'Angiviller (5). . . . . .

(1) Ce tableau a été exposé au Salon de 1779.

(2) Ces deux tableaux, ainsi que les *Jeux d'enfants,* étaient exposés au Salon de 1779.

(3) Ces deux tableaux étaient exposés au Salon de 1781.

(4) Ce tableau (H., 13 pieds ; L., 10 pieds) était exposé au Salon de 1779.

(5) Ce tableau était exposé au Salon de 1781 sous le titre de « l'Amour des Arts console la Peinture des écrits ridicules et envenimés de ses ennemis »

Livres.

291. L'Amour et la Chasteté. Pour le comte d'Adhémar (1). 720
292. Un grand tableau pour le Roy, représentant Priam et Agamemnon prenant le dieu à témoin du combat singulier de Pàris et de Ménélas (2). 4,000
293. Polixène sacrifiée sur le tombeau d'Achille. A M. le comte de Nesle. 1,800
294. Esquisse d'une Vierge qui regarde dormir l'enfant Jésus. Pour le chevalier de Cossé. . 240
295-296. Des dessins à M. le duc de Chabot, à M. le comte de Puységur et à quelques autres . . 1,000
297-298. Deux tableaux pour M. Cochin, médecin: l'un Loth et ses filles, l'autre une Charité. . 1,440
299. Un tableau pour M. Clos, représentant Hercule et Omphale (3) 1,500
300. Le dessein du tableau de Popilius qui trace un cercle autour d'Antiochus. 100
301. Pigmalion . . . . . .
302. Une Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean jouant avec une colombe. . . . . .
303. Annibal ayant trouvé le corps de Marcellus parmi les morts, lui fait donner la sépulture. 2,400
304. L'Amour pose le modèle à la Peinture . . . .
305. Sara présente sa servante Agar à Abraham (4).
306. Une Vierge, l'enfant Jésus et le petit saint Jean.
307. Une femme embrasse deux enfants . . . . . .
308. Une nymphe se regarde dans l'eau. . . . . .
309. Pour pendant, une femme déshabillée par l'Amour . . . . . .

(1) Ce tableau a été exposé au Salon de 1781, comme appartenant au marquis de Veri.

(2) Ce tableau, de 10 pieds carrés, était exposé au Salon de 1781.

(3) Ce tableau était exposé au Salon de 1781.

(4) Ce tableau (H., 10 p. 9 l.; L., 13 p.) était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

Livres.

310. Une femme nourrit son enfant . . . . . .
311. Pour pendant, une nymphe rencontre l'Amour endormi . . . . . .
312. L'Amour rend son oracle par le piédestal de sa statue à une nymphe . . . . . .
313. Le Tems découvre la Vérité (1) . . . . . .
314. Vénus et Proserpine rappellent Adonis à la vie à condition que chacune d'elles le possédera six mois de l'année. . . . . .
315. L'Esquisse arrêtée du tableau de Priam et d'Agamemnon sacrifiant à Jupiter. . . . . .
316. Laïs, célèbre courtisane de la ville de Corinthe, reçoit une lettre d'un commissionnaire accompagnée d'une riche cassette. 1,500
317. Le pendant. Alcibiade vaincu dans une dizième lutte est refusé à la porte de sa maîtresse. 1,500
318. Une Charité faite à Rome pour S. E. Mgr le cardinal de Bernis. Reçu un présent de . . . 2,400
319. Un tableau de la Charité romaine. Reçu un présent. . . . . .
320. Un grand tableau de 13 pieds sur 10 pour le Roy représentant les deux veuves d'un officier indien (2) 6,000
321. Une esquisse arrêtée sur grande (3) une autre petite esquisse pour M. l'abbé Laudot, prêtre de Saint-Louis . . . . . .
322. Un tableau représentant les chevaliers danois (4). . . . . .

(1) Ce tableau, catalogué sous ce titre : « Le Temps dissipant les ténèbres qui entourent la Vérité » (H., 27 p.; L., 22 p.), était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(2) Ce tableau était exposé au Salon de 1783.

(3) Cette esquisse, je crois (H., 37 p.; L., 49 p. 6 l.), était vendue sans bordure à la vente de Lagrenée, en 1814.

(4) Ce tableau (H., 3 pieds 2 p.; L., 4 pieds 4 p.) était exposé au Salon

Livres.

Un tableau représentant l'Amitié qui console la Vieillesse du départ des Plaisirs. Pour M. le comte d'Angiviller, directeur général des bâtimens du Roy (1). . . . . .

323. Une copie de la célèbre Cenci qui est dans la galerie du prince Colonna. . . . . .

324. Un grand tableau représentant Alexandre venant partager la douleur de Sisigambis, mère de Darius (2). 6,000

325. Une grande esquisse arrêtée du même sujet.

326. Une autre petite esquisse du même sujet pour le comte de Belfort. . . . . .

327. Une Étude peinte pour M. le président Bernard. Reçu un présent. . . . . .

328. Un grand tableau pour le Roy, représentant la colère d'Alexandre contre le satrape de la province de Gaza qu'il fait attacher à un char (3). 6,000

329. Une fort grande esquisse arrêtée pour M. le président Bernard 1,200

330. Une autre grande esquisse du même sujet, mais différent, pour M. l'abbé Laudot, grand vicaire de S. A. R. Mgr le cardinal duc d'Yorck . . . . . .

331. Le portrait en buste de Mlle Bergeret touchant le forte-piano 600

RETOUR DE ROME.

332. Un tableau pour le Roy, représentant Alexan-

de 1785. Ce tableau, qui a été gravé par Beauvarlet, se retrouvait en 1814 à la vente de Lagrenée.

(1) Voir la note du n° 391.

(2) Ce tableau (H., 10 pieds; L., 13 pieds), ordonné par le roi, était exposé au Salon de 1785.

(3) Ce tableau (H., 10 pieds; L., 16 pieds), ordonné par le roi, était exposé au Salon de 1787.

Livres.

dre forçant la prêtresse d'Apollon à lui rendre l'oracle au sujet de ses expéditions (1). 4,000

333. L'esquisse de ce tableau a été donnée à M. Cosseron père . . . . . .

334. Le portrait de Mlle Lavoypierre. Reçu un petit présent. . . . . .

335. Un petit tableau à M. Cosseron fils, représentant une nymphe et un amour. . . . . .

336. Le portrait de ma fille Cosseron et de sa petite fille à qui elle va donner à téter . . .

337. Le portrait de ma fille Vaudoyer et de ma petite fille Herbin caressant un petit chien .

338. Fait pour mon gendre Herbin mon portrait et celui de ma femme lisant une lettre de son fils venant de l'armée du Nord . . . . .

339. Restauré pour mon gendre Herbin et refait presqu'en entier onze tableaux tant de chasse que de différens autres genres. . . .

340. Fait deux autres tableaux pour le petit salon de campagne de mon gendre Herbin, dont l'un représente l'Aurore qui part pour rajeunir le vieux Titon. . . . . .

341. Le portrait de mon gendre Cosseron tenant sa petite fille sur ses genoux . . . . . .

342. Le portrait d'une jeune dame montrant un médaillon représentant son enfant peint en amour. . . . . .

343. Restauré le portrait de ma femme peint avant mon mariage à l'âge de treize ans (2) . . . .

(1) Ce tableau de dix pieds carrés a été exposé au Salon de 1789. Ce tableau est aujourd'hui au musée Fabre, à Montpellier. Il est signé : *Lagrenée* 1789.

(2) Mme Lagrenée, née Anne-Agathe Isnard, à dix-sept ans déjà mère et presque veuve par le départ de son mari pour la Russie, rentrait dans sa famille où elle passait, dans une espèce de vie claustrale, les deux

Livres.

344. Petit tableau représentant saint Sébastien à qui deux anges présentent la palme et la couronne du martyre . . . . . .
345. Le pendant représentant un songe de la Madeleine : des Amours viennent la tenter de retourner dans le monde (1) . . . . . .
346. Le Massacre des Innocents . . . . . .
347. La Charité romaine . . . . . .
348. Diane change Actéon en cerf en lui jetant de l'eau au visage . . . . . .
349. La chaste Suzanne . . . . . .
350. Joseph et la femme de Putiphar. . . . . .
351. Vénus attache le bandeau de l'Amour . . . .
352. Un tableau représentant la Paix qui fait brûler les instrumens de la guerre . . . . . .
353. Le pendant représentant l'Abondance. . . . .
354. Une Vierge caressant l'enfant Jésus tenant une fleur de barbeau. . . . . .
355. La Peinture et la Sculpture. . . . . .
356. La Madeleine pénitente dans le désert . . . .
357. Jupiter sous la forme de Diane séduit Calisto.

années de séjour de Lagrenée en Russie. Plus tard, elle accompagnait son mari à Rome et se faisait adorer des pensionnaires, qui trouvaient dans la directrice les attentions d'une femme de leur famille, et les soins de la plus dévouée garde-malade. Une grave maladie de Lagrenée la ramenait en France en 1787. Mère de deux fils et de trois filles, après avoir perdu son mari en 1805, elle passait les dernières années de sa vie dans une espèce de détresse survenue par la perte des places et des pensions de son mari. Elle mourait, à l'âge de soixante-treize ans, dans le mois de mai 1814.

(1) Ces tableaux, le Massacre des Innocents, le Saint Sébastien, Diane change Actéon en cerf, la Paix fait brûler les instruments de la guerre, l'Abondance, la Vierge à la fleur de barbeau, ont été exposés au Salon de l'an IV, par Lagrenée, qui n'avait pas exposé depuis 1789. A la vente de Lagrenée, en 1814, le Saint Sébastien et le Songe de la Madeleine (H., 13 p. 3 l.; L., 10 p. 9 l.); le Massacre des Innocents (H., 22 p.; L., 18 p.); la Vierge à la fleur de barbeau (H., 17 p. 6 l.; L., 22 p. 6 l.), se vendaient à des prix ridicules, aux prix de la vente Silvestre.

Livres

358. Judith après avoir coupé la tête d'Holopherne.
359. La Vérité endoctrine la Philosophie. . . . . .
360. Petit tableau représentant la Fidélité, à M. Duvivier . . . . . .
361. L'Éducation d'Achille par le centaure Chiron (1) . . . . . .
362. Deux têtes (d'après nature) d'Alexandre et de la prêtresse qu'il amène par force au temple d'Apollon. . . . . .
363. Deux autres têtes d'étude d'après nature de la femme de l'officier indien qui va être brûlée avec son mari . . . . . .
364. Deux autres têtes d'étude de femmes dont l'une s'arrache les cheveux de désespoir de n'avoir pu être brûlée avec son mari . . . .
365. Une tête d'Alexandre . . . . . .
366. Une tête d'Éphestion. . . . . .
377. Une enfant de grandeur naturelle pleurant son oiseau mort. Pour quatre bordures. . .
368. Un tableau commencé par mon fils Villier, représentant Alexandre buvant la médecine pendant qu'il tend la lettre à son médecin.
369. Une esquisse terminée, représentant les soldats envoyés par Cassandre pour tuer Olympias, femme d'Alexandre, se retirant devant la majesté de ses regards (2). . . . . .
370. Apollon berger et la nymphe Églé. Pour des bordures . . . . . .
371. Petit tableau représentant Vénus donnant à téter à l'Amour . . . . . .
372. Pendant du précédent représentant l'Amour n'osant réveiller une nymphe endormie. . .

(1) Ce tableau (H., 10 p. 3 l.; L., 7 p. 9 l.) se vendait à la vente de Lagrenée, en 1814.

(2) Cette esquisse (H., 18 p.; L., 22 p.) et le tableau (H., 48 p.; L., 33 p.) se vendaient en 1811 à la vente de Lagrenée.

Livres

373. L'Amour caressant une nymphe à qui il apporte un collier de perles de la part de son amant . . . . . .

374. Tableau faisant pendant, représentant une naïade et un petit Amour qui nage. . . . .

375. Une petite tête de Vestale faisant signe qu'elle va y aller. A Mlle Duvivier. . . . . .

376. Vénus enseigne la Géographie à l'Amour. . .

377. La Poésie inspirée par Pégase faisant pendant au précédent (1) . . . . . .

378. Petit tableau représentant l'Annonciation; pour pendant : la Vierge et l'enfant Jésus endormi . . . . . .

379. Judith au lit d'Holopherne prenant l'épée pour lui couper la tête . . . . . .

380. Petit tableau représentant Apollon et Daphné.

381. Pâris contemplant Hélène à sa toilette (2) . .

382. La chasteté de Suzanne. . . . . .

383. Artémise au tombeau de son époux. L'Amour veut en vain la consoler. Très-petit tableau de forme ronde . . . . . .

384. Autre petit tableau de forme ronde représentant la Tristesse . . . . . .

385. Tableau de forme ovale représentant une baigneuse . . . . . .

386. Petit tableau rond représentant Diane et Endymion. Pour bordures . . . . . .

Autre faisant pendant, représentant une jeune fille caressant un enfant . . . . . .

387. Très-petit tableau représentant une bacchante s'ajustant les cheveux . . . . . .

(1) Ce tableau, sujet de demi-figures (H., 11 p.; L., 8 p.) était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(2) Ce tableau, sujet de demi-figures (H., 8 p.; L., 6 p. 3 l.) était vendu à la vente de Lagrenée en 1814.

Livres.

388. L'Aurore enlève Céphale (1) . . . . . .

389. La Vierge s'apprêtant à donner à téter à l'enfant Jésus . . . . . .

390. Tableau faisant pendant, représentant la Madeleine pleurant ses péchés . . . . . .

391. Un tableau fait à Rome pendant mon Directorat (2) que Mme d'Angiviller m'a changé contre un tableau d'Annibal faisant ensevelir le corps de Marcellus. Le tableau, actuellement dans mon cabinet, représente l'Amitié qui console la Vieillesse du départ des Plaisirs. 2,400

392-393-394-395-396-397. Six tableaux vendus à une vente dont l'un représente la Peinture encouragée par les Grâces et son pendant représente Pigmalion amoureux de sa statue. Ces tableaux étaient bordés; les quatre autres n'avaient qu'une seule tringle de bois. Ils représentaient l'un la Musique ou le Chant, le second la Candeur, le troisième le Goût, le quatrième la Fidélité. Ces six tableaux ont été vendus en assignats. 30,000

398-399. Deux tableaux faits avant d'aller directeur à Rome. L'un représente Diane et Endymion; l'autre l'Amour et Psyché . . . . .

400. Une grande esquisse faite à Rome étant pensionnaire dans mon premier voyage, représentant Horace chargé des dépouilles des Duriaces tuant sa sœur qui lui reproche la mort de son amant (3). . . . . .

(1) Ce tableau était exposé au Salon de l'an V.

(2) Ce tableau, exposé au Salon de 1787, et que le catalogue dit peint à Rome en 1766 (H., 29 p. 3 l.; L., 37 p. 6 l.), était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(3) Ce tableau et son pendant, sans bordures (H., 30 p. 9 l.; L., 36 p.), étaient vendus, en 1814, à la vente de Lagrenée.

Livres

401. Le pendant représente un sacrifice de guerre des Samnites jurant la veille de la bataille de se sacrifier pour la patrie . . . . . .
402. Le tableau de Cassandre dont il est fait mention de l'esquisse n° 369 (1) . . . . . .
403. Une femme qui se baigne et une autre qui l'essuye. . . . . .
404. Pour pendant, Vénus vient commander des armes à Vulcain pour Énée . . . . . .
405. La bataille d'Armide contre Renaud . . . . .
406. Jupiter foudroye Phaéton (2) . . . . . .
407. Bellone appelle Mars au combat en lui remettant les rênes de ses chevaux . . . . . .
408. Diane jetant de l'eau au visage d'Actéon le change en cerf . . . . . .
409. Petit tableau représentant un enfant endormi.
410. Dieu donne une femme à Adam et leur dit : « Croissez et multipliez. » . . . . . .
411. Le déluge faisant pendant au précédent (3). .
412. Un petit tableau représentant la Fidélité par une femme et un enfant qui caressent un chien (4) . . . . . .
413. Autre petit tableau représentant l'Hymen et l'Amitié . . . . . .
414. Petit tableau représentant Bacchus qui console Ariane de la perte de Thésée. . . . . .
415. Apollon berger aux genoux de la nymphe Issé. . . . . .

(1) Ce tableau était exposé au Salon de l'an VI; l'esquisse avait été exposée au Salon de l'an IV.

(2) Ce tableau, d'un effet piquant (H., 24 p.; L., 19 p. 7 l.), était vendu en 1814 à la vente de Lagrenée.

(3) Ces deux tableaux d'*Adam* et du *Déluge* sont exposés au Salon de l'an V, avec l'indication : « Ces tableaux appartiennent à l'auteur. »

(4) Régnault a gravé en manière de sanguine ce sujet, qui a pour pendant : *la Tendresse.*

Livres.

416. Thésée, compagnon d'Hercule, tue le Centaure qui enlevait Hypodamie. . . . . .
417. Bacchus et Cérès . . . . . .
418. Borée enlève Orythie . . . . . .
419. Adam et Ève pleurant la mort de leur fils Abel (1). . . . . .
420. Aglaure, jalouse de sa sœur Hersé que Mercure aimait, se plaisait à les distraire lorsqu'ils se trouvaient ensemble . . . . . .
421. Le Tems colore les bons tableaux et détruit les mauvais (2) . . . . . .
422. Loth et ses filles. . . . . .
423. Mercure apporte Bacchus enfant pour être nourri par les Corybantes . . . . . .
424. Pour pendant, Vénus présente l'Amour à Mercure pour être éduqué. . . . . .
425. L'Hymen, après avoir lié l'Amour, brise son arc, brûle son carquois et tous les instruments de la Joye, ou le Divorce (3) . . . . .
426. L'Amour réunit deux époux qui s'étaient quittés, ou le Divorce rompu . . . . . .
427. Une Sainte Famille ; l'enfant Jésus présente une orange à sa mère . . . . . .
428. Dans les guerres entre Marius et Sylla, un guerrier reconnaît dans un mort qu'on dépouille un frère qu'il vient de tuer (4) . .

(1) Ce tableau (H., 18 p. 3 l.; L., 22 p. 3 l.) était vendu avec *Loth et ses filles* à la vente de Lagrenée, en 1814.

(2) Ce tableau ainsi catalogué : « Le Temps perfectionnant l'œuvre du génie » ; il est assis la palette à la main et semble ajouter quelques touches à un tableau qui est devant lui; ce tableau (H., 12 p.; L., 18 p.) était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(3) Ce tableau (H., 16 p. 9 l.; L., 21 p.) était vendu à la vente de Lagrenée, en 1814.

(4) Ce tableau, ainsi que celui de Servius Tullius, était exposé au Salon de l'an VI.

Livres

429. Servius Tullius précipité du haut des degrés du Capitole (1) . . . . . .
430. Hercule tue le centaure Nessus . . . . . .
431. Le centaure Nessus donnant sa chemise teinte de sang à Déjanire . . . . . .
432. Le portrait d'un ecclésiastique. Buste avec deux mains dans l'attitude d'un homme qui prêche. 144
433. Josué arrête le soleil. . . . . .
434. Tableau faisant pendant représentant la Peste.
435. Une Vierge et l'enfant Jésus. . . . . .
436. Psyché regardant l'Amour endormi. . . . . .
437. Bain de Diane, son chien lui rapporte son arc qu'elle lui a jeté dans l'eau . . . . . .
438. Tableau faisant pendant, représentant Salmacis et Hermaphrodite. . . . . .
439. L'Intérieur d'une famille vertueuse. . . . . .
440. Psyché regarde l'Amour endormi. . . . . .
441. Une femme qui dort sur un lit . . . . . .
442. Vénus sortie de l'eau, l'Amour l'essuye. . . .
443. Vénus présente le téton à l'Amour ; un autre amour relève le rideau du lit (2) . . . . . .
444. La douce Mélancolie (3). . . . . .
445. Jupiter sous la ressemblance de Diane séduit Calisto . . . . . .
446. Diane et Endymion . . . . . .
447. Calisto, une des nymphes de Diane, dont Jupiter devint amoureux. . . . . .

(1) Ce tableau de Servius Tullius semble avoir été fait d'après un grand dessin (18 p. sur 12), exposé par Lagrenée au Salon de 1763, à son retour de Russie.

(2) Ce tableau, auquel était jointe une *Psyché*, était vendu à la vente de Lagrenée en 1814.

(3) Ce tableau, où la Mélancolie est représentée par une jeune femme assise dans une campagne (H., 9 p. ; L., 7 p. 9 l.), était vendu, en 1811, à la vente de Lagrenée. Une composition à peu près semblable a été peinte par Lagrenée jeune.

Livres.

448. Un Christ en croix avec la Vierge, saint Jean et la Madeleine, fait pour Adèle Vaudoyer .
449. Diane au bain; une de ses nymphes lui essuie les pieds . . . . . .
450. Une femme représentant l'Étude . . . . . .
451. Le Triomphe de Galatée sur les eaux. . . . .
452. Jupiter métamorphosé en taureau enlève Europe . . . . . .
453. Apollon vient se reposer dans le sein de Thétis. . . . . .
454. Deux nymphes et Diane se baignant. . . . . .
455. Narcisse se regarde dans l'eau . . . . . .
456. Les Arts fuyent la guerre . . . . . .
457. Bellone arrache Mars des bras de Vénus . . .

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

Le nom de famille de Théroigne est Terwagne. Elle n'est pas née en 1759 : elle est née en 1762. Elle n'est pas née à Méricourt : elle est née à Marcourt, village situé sur l'Ourthe, à proximité de la petite ville de Laroche.

Voici l'acte de mariage des père et mère de Théroigne :

« Petrus *Terwagne* parochianus in Xhoris et Elisabetha *Delhaye* nostrâ bannorum dispensatione coram me parocho et testibus domino Peignefert vicario et Francisca Fairon ac Maria Joseph Lahaye, quarta octobris 1761, matrimonii sacramenti fuerunt juncti in ecclesia nostra. »

Voici l'acte de naissance de Théroigne :

« *Anna Josephe* filia legitima Petri *Theroigne* et Elisabetha Lahaye nata fuit decima tertia Augusti 1762 quam susceperunt Josephus Lahaye avunculus ex Marcour et Maria Francisca Lahaye amita ex Magoster (1). »

(1) *Théroigne de Méricourt, dite la belle Liégeoise,* par M. Fuss. *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg.*

Théroigne fut séduite. Des mille récits hasardés par les biographes, aucun n'a la vraisemblance du récit peu romanesque qui circule à Marcourt : très-jeune, Théroigne quitta la maison paternelle pour entrer en service dans un village du Condroz, où elle fit la connaissance d'un Anglais qui l'emmena en Angleterre (1).

Ici l'obscurité recommence : faut-il ajouter foi à l'assertion de Villiers, qui nous montre Théroigne à Londres se faisant appeler la comtesse de Campinados, et s'éprenant du fameux chanteur Tenducci (2)?

Théroigne quitte l'Angleterre. Elle vient à Paris. Elle est jeune, elle est belle. Elle fait métier de sa jeunesse et de sa beauté. Elle plaît à la mode ; le scandale la dote : elle a des caprices, des amants, des banquiers, des bijoux, de l'argenterie, de l'or, une maison et un train. Veut-elle des rentes? Un M. Doublet de Persan est là; et, le 21 avril 1786, contrat est passé, par lequel : « Anne-Nicolas Doublet de Persan, chevalier, marquis de Persan, comte de Dun et de Pateau, reconnaît à demoiselle Anne-Josèphe Théroigne, mineure, demeurant rue de Bourbon-Villeneuve, cinq mille livres de rentes annuelles et viagères exemptes de toute imposition payables en deux termes, de six mois en six mois : la présente constitution faite sur le pied de 50 mille livres que mondit sieur marquis de Persan reconnaît et confesse avoir

(1) *Théroigne de Méricourt, dite la belle Liégeoise,* par M. Fuss. *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg.*

(2) *Souvenirs d'un déporté,* œuvre posthume de Pierre Villiers, an X.

reçus de la demoiselle Théroigne. Il pourra se libérer en rendant la somme (1). »

Puis le métier l'ennuie. Elle est lasse de vendre l'amour; et il se fait en elle une révolution que nul historien n'indique, nul historien ne l'ayant sue. L'art s'empare de cette âme impatiente. Théroigne veut retremper sa vie dans le travail et les applaudissements. La musique lui sourit tout à coup comme un avenir. Théroigne se fait chanteuse; et la voilà qui court l'Italie, cherchant un enseignement, son talent, une fortune nouvelle. Elle écrit de Gênes à Perregaux, en mars 1789 :

« *Gênes, 9 mars* 1789.

« *Monsieur*

« *Je suis fort reconnoissente des peines que vous vous êtes donné, pour me faire payer de Mr de Persan.*

« *Je joint mon sertifiqua de vie bien en forme afin qu'il ne puisse plus trouver de détour, est que vous puissiez en qua du moindre retar à me payer les six mois échus, et ceux qui vont échoire le moi d'avril prochain, que vous soiez en droit, dis-je, d'en agir avec riguer pour le forser à sacquiter avec moi toutes de suite.*

« *Je vous suis fort obligée, monsieur, de la bonté que vous avez de me permete de tirer sur vous, en attendant que je sois payée, je vous prie donc d'envoyer une traite de cent loys a votre correspondant à Genes avec ordre de payer Mr Dourazzo, et de me donner le reste pour*

(1) Pièce communiquée par M. Lefevre.

faire mon voyage jusqu'a Rome, et en meme tems il seroit à propos que vous eussiez la bonté de m'envoyer une lettre pour votre correspondant à Rome par qui vous me ferez tenir là mon argent quand je serai payée.

« *A l'égard de mes diaments, je les enverai chez vous, quand je serai à Rome, et vous les garderai jeusqu'à ce que mes talents me permete de retourner en Angleterre.*

« *Si vous voulez avoir la bonté de m'envoyer des lettres de recommendation pour Rome et pour Naples, ou je conte aller quand j'aurai resté à Rome quelque temps, je vous aurai infiniment d'obligation, j'écrirai également à Mr Hammerslys de m'en envoyer. Il m'a déjà recommandé à sont correspondant à Genes; je lui dois beaucoup à cause de toutes les marques d'estime qu'il m'a donnée; j'ai eu l'honneur de diner hier avec votre ami le consul anglois qui, à votre considération, m'a toujours fait beaucoup de politesse depuis que je suis à Genes.*

« *Je vous demande pardon de tant vous annuyer. J'ai cependant encore autre choses à vous demander. J'ai imaginé que vous pouriez me rendre ce servisse. Celu me seroit d'autant plus agréable que je n'aurai pas besoins de recourir au servisse de mes prétendus amis.*

« *Je suis venue en Italie pour chanter et étudier : j'ai conduis avec moi mes trois frères* (1), *l'un etudie la peinture et les deux autres le commerce. Comme je suis obligée de toujours voyager, je voudrois établir l'aîné à Liège, où nous avons des parans qui sont dans le commerce. J'aurai besoin de trois mille livre ou trois mille*

(1) Théroigne eut deux frères germains, et un frère et une sœur consanguins.

livres et demis pour acheter une plase de controleur à mon frere ainé, afin que le revenu de cette petite plase fournise à ces besoin pandant qu'il étudiera dans un coutoire.

« Cependant je fait réflexion que si je mourois vous perderiez votre argent, je voudrois rendre servise à mon frère et je suis assez embarasée, si vous vouliez seulement les avanser pour un ant, vous les retienderez chaque six mois la moitiez avec les ainteret et vous seriez entièrement remboursé à conter du mois prochain dans un ant. Si vous voulez faire cela pour moi avec les ainteret je vous assure que je vous serois fort obligée, j'an aurai priez Mr Hammerslys, mais comme mes revenu sont en Frence j'ai crus qu'il etoit plus simple de vous en faire la proposition. Je vous prie de me faire réponse à cette egard par le même couryer. Par que je ne prendrai aucune résolution sant savoir vos sentiment.

« Votre servante

« Anne Josephe THEROIGNE.

« je vous prie d'adreser votre réponse au consuls anglois votre correspondant à Genes (1). »

Théroigne, on le voit, aimait et secourait sa famille. Une autre lettre écrite par elle, quelques jours après celle-ci, nous montre plus à jour son cœur de sœur et l'intérêt qu'elle portait à l'établissement de son frère Pierre-Joseph :

1) Ancienne collection d'autographes de Goncourt.

« *Genes, 22 mars* 1789.

« *Monsieur,*

« *Je vous prie de donner dix loys a mon frère qui vous remetera cette lettre. Sé celui dont j'ai eu l'honneur de vous parler qui vas à Lieye : vous aurez donc la bonté d'envoyer trois mille livre à Liege, non compris les dix loys que vous lui donnerez pour faire son voyage.*

« *Vous les enverez à votre corespondent, comme j'ai deja eu l'honneur de vous détailler; avec ordre que cet argent ne soit employez que pour acheter cet petite plasse; qu'il aura la bonté de payer lui même au nom de mon frere, crainte qu'on ne lui fasse trop payer ou bien qu'on lui conseils d'employer l'argent moins solidement; je ne puis crainte autre chose car le jeune homme est tres sage et, en consequence de ses bonnes mœurs, je vous prie en grace de vous y intéreser. Il est vrai que je n'ai aucun titre pour me mériter de votre part tant de servisse et de bonté; vous ne me connoissez point, je ne puis donc reclamer près de vous que la générosité d'un cœur sensible, et par conséquent je puis espérer que mon frere vous interesera assez par lui-même, pour que vous fassiez votre possible afin qu'il soit bien recommendé à Liége, vous lui donnerez donc quelque lettre de recommendation, il n'a besoins de rien que de conseils et de protections, parqu'il s'établira à Liege, quand ses talents et ces fagulté lui permetteront d'entreprente un commerce. C'est pourquoi, je vous prie, de lui donner une lettre pour votre corespondent afin qu'il le prenne dans son burau pour apprendre. Je ne veux pas vous prière d'avantage, vous avez assez de connoissence des homme*

pour juger en le voyant, s'il est digne de votre recommendation.

« *Votre servante*

« THEROIGNE.

« *Je part pour Rome, comme je vous ai écris dans ma dernière lettre, vous m'adreserez vos reponse, poste restente a Rome, pour votre corespondent de se pays la* (1). »

Au bruit des États-généraux, Théroigne quitte Rome (2). Elle est à Paris en juin 1789, et, le 28, elle écrit à Perregaux :

« *Monsieur,*

« *Je viens de recevoir mes livres que je croyois perdus, je vous suis très obligée du soin que vous avez eu de me les envoyer, si-tot que vous avez été sur de mon adresse. J'espère, monsieur, que vous n'avez pas oublié ma prière et que vous avez bien voulu recommender mon frere à Rome. Si par hazard vous ne l'aviez point fait, je vous prie de vous en souvenir, et de prier votre correspondant de veiller sur ses progrès et sur la personne chez qui il est en pension, afin qu'elle puisse juger de l'éducation qu'on lui donnera, je vous en aurai la plus sensible obligation.*

« *J'ai l'honneur d'être, avec autant de reconnoissance que de considération, Monsieur, votre tres humble et très obeissante servante*

« THEROIGNE (3). »

(1) Ancienne collection d'autographes de Goncourt.
(2) Le *Rôdeur*, réuni au *Chroniqueur secret de la Révolution*, n° 39.
(3) Collection d'autographes de M. E. Dentu.

Cependant, ce que M. Necker appelait « la grande vague » avançait. L'avenir grondait. Un matin l'Histoire et le Peuple descendent dans la rue. Théroigne bondit avec une nouvelle âme. De la courtisane, il est né soudainement un héros et une furie. La Révolution lui a versé ses colères; ses vengeances la possèdent. La foule l'emporte, la poudre la grise, le sang la soûle. Et battez tambours, sonnez tocsins, marchez populaces! Pareille à ces bacchantes pleines d'un dieu et dépouillées de conscience, Théroigne, enivrée, court, furieuse et brandissant la mort, devant les théories des faubourgs. Elle roule dans l'émeute. Elle est un instinct et un appétit fauves, « une panthère », dit Desmoulins (1). Elle se rue à vaincre et à tuer. Elle s'est armée aux Invalides; elle a pris une tour de la Bastille; — octobre sonne; à cheval! et, panache rouge, redingote de soie rouge (2), cette Penthésilée rayonnante, cette amazone de Rubens, cravache en main, pistolets à la ceinture, galopant, dans son triomphe, au front des hordes et souriant aux bras retroussés — c'est la Liégeoise menant à Versailles les piques qui demandent des têtes, et les femelles qui demandent « les boyaux » de la reine.

Le boudoir de Théroigne était devenu le portique de l'Assemblée constituante. Mirabeau y passe. Brissot, Camille Desmoulins, Chénier, Clootz, Fabre, Momoro, Saint-Just, Robespierre, députés, journa-

(1) *Révolutions de France et de Brabant.*
(2) *Actes des Apôtres*, n° IX.

listes, poëtes, y viennent disputer de la patrie. Romme y amène son élève, le jeune prince Strogonoff. Barnave, Péthion, Sieyès y siégent assidûment, préparant le lendemain. Tous ceux qui précipitent la France à de nouveaux destins se pressent aux dîners qui la ruinent (1).

Au commencement de 1790, — la procédure s'instruisait au Châtelet sur les affaires d'octobre, — Théroigne partit pour Liége. Elle revint à Marcourt. La patrie lui avait toujours été présente. Elle n'avait point oublié, dans sa fortune, son clocher ni ceux qui avaient aimé son enfance. Une lettre nous la montre priant Perregaux d'envoyer cent écus au curé de Marcourt qui l'a élevée ; puis se reprenant, et lui disant de mettre ces cent écus en bas et en jupes, parce que le bon vieillard n'acceptera pas d'argent, mais seulement des choses à donner aux pauvres. Elle revint pleine de récits, d'enthousiasme, contant les grandes journées et son rôle, se vantant d'avoir arrêté la Reine au moment où elle voulait quitter la France, et montrant orgueilleusement le fragment d'un de ses colliers de diamants. Elle réunit les jeunes gens, les catéchisa, apprit au pays les chansons et les idées de Paris, sema la révolution tout autour d'elle. Bientôt elle quitta Marcourt, alla chez une de ses parentes (2) à Durbuy, petite ville auprès de Marcourt, où elle voulait, disait-elle, fon-

(1) Le *Rôdeur*.
(2) *Théroigne de Méricourt*, par Fuss.

der un journal républicain, et de Durbuy passa à Liége, d'où elle écrivait :

« *Le* 26 *aout* 1790.

« *On m'a écris que le Chateleit poursuivoit avec beaucoup d'activité l'affaire des* 5 *et* 6 *octobre. Apparemment que M. Farcy et sa ligue veulent étouffer une affaire par l'autre. J'ai été fort étonnée d'apprendre que j'étois décretée de prise de corps. Je ne me doutois pas qu'ayant coperé en rien que ce soit à tout ce qui s'est dit et fait, les deux journées du* 5 *et* 6, *je serois comprise dans cette prétendue conjuration. Car ce n'est pas la peur qui m'a fait partir ; c'est plutôt la médiocrité de ma fortune qui m'a forcé, après avoir mangé tous mes diamans, à venir dans mon pays pour y vivre avec économie, afin de pouvoir continuer d'entretenir mes frères jusqu'à ce qu'ils aient acquis assez de talents pour se passer de mes secours. J'en ai même un actuellement à Liége qui est en état d'être placé dans un..... Je vous le recommande.*

« *Leopold a fait les plus sevère deffance de laisser entrer aucun imprimé qui parla des affaires de France dans les Ardennes. C'est une vraie tyrannie; je ne puis me procurer les papiers qu'avec beaucoup de peine et il me parviennent toujour trop tard. C'est pourquoi je vous prie de m'écrire les progrès de la prosédure de Versailles et comme je ne puis deviner jusqu'ou a été la malignité de ceux qui m'on dénoncé, il faudroit, si vous voulez me rendre ce service, faire votre possible pour savoir de quoi je suis accusée. Car si cela étoit sérieux*

je me deffandrai et pour cette effet je n'auroi besoin que de dire la vérité. Eluderont-ils son évidance? Je ne crois pas qu'ils l'osent, à moins qu'ils ne méprisent la justice et l'opinion publique. Alors je serois probablement sacrifiée malgré que je n'aie d'autre tor que d'avoir beaucoup de zèle pour le bien public.

« Dans le cas que mon affaire prit une mauvaise tournure on m'a rassuré aujourd'hui sur un point bien essentielle en me disant que ma rente sur le Roi ne pouvoit pas être confisquée. Je vous serois obligée de me dire si effectivement je ne cour aucun risque de ce coté là, et s'il y avoit du danger, comment je pourrois le prévenir. Je serois sensible à cette perte, parce qu'il ne me reste pas autre choses pour vivre. Je vous prie de m'envoyer une copie de mon contrat avec votre reponse que vous adresserez a M. Francois Person au St Esprit couromé sur Meuse à Liége. Je n'ai pas encore reçus les deux cent livres du billet que je vous avois envoyez pour me changer. J'en ai besoin pour vivre. Je vous prie de me les envoyer le plutot possible. J'attend votre reponse avec impatience.

« Je suis avec estime et reconnoissance.

Monsieur, votre servante.

« THEROIGNE (1). »

De Liége, Théroigne écrivait encore :

« *Liege, 2 décembre* 1790.

« *Monsieur,*

« *Votre lettre m'a surprise bien agréablement, lorsque*

(1) Cette lettre, qui faisait partie de la collection Huillard, a été publiée dans l'*Amateur d'autographes* du 1er février 1870.

j'y ai vu que vous aviez la bontés de retiré les effets que j'ai croyés vendus, je ne sais comment vous exprimér la reconnoissance que m'inspire la noblesse de vos procédés, je m'en souviendrai toujours. J'accepte vos offres généreuses, vous retirerez mes bracelait pour les vendre si vous en trouvez un prix raisonnable. Je m'en rapporte à vous. Quand a l'argenterie et l'étui vous ne les ferez pas vendre actuellement.

« *Je vous prie d'envoyer payer aujourd'hui l'interêt d'une reconnoissance de* 1100 *livres qui échoit le neuf de ce mois et qui est inserée dans ma lettre avec deux autres, l'une de* 140 *livres et l'autre de* 90 *livres. Si les effets contenus dans ces deux dernieres sont vendus, on vous remettra le boni, si ne le sont pas, je vous serais obligé de les retirer, espérant que vous vendrez bientot les brasselait, afin que vovs puissiez vous rembourser de vos nouvelles avances sur leurs produits. J'ai encore beaucoup d'autres diamants à vendre, dont je voudrais être débarassée car ils me ruine en interêts. Je vous enverrai incessamment mon contrat avecque les autres pièces pour vous mettre au courant de ce que M. de Persan me doit. Vous m'avez promis de m'aider par vos conseils pour me faire payer moi et mes frères, nous vous en aurons une obligation éternelle.*

« *Je me suis abonné pour le journal de* 1789 *pour le recevoir à Liege, il faut y ajouter une bagatelle vous me ferez plaisir d'envoyer au bureau de souscription avec la quittance cy incluse pour m'arranger cette petite affaire là. Je vous demande bien des choses, n'est-il pas vrai, si vous m'alliez dire que oui, je serais bien attrappée.*

« *Il faut que je vous disse encore que je suis bien charmée que M. Duport Dutertre soit garde des sceaux et que lui seul soit chargé de faire signifier les décrets de l'assemblée n^te^. Cela doit faire enrager le parti des noirs, qui ne peut plus se venger qu'en essayant de ridiculiser la vertu. Je souhaite que la Justice, le Patriotisme et les bonnes mœurs accompagnent toutes les actions de celui dont l'élevation est l'application des principes des droits de l'homme et du citoyen auquel le Roi avait d'abord refusé son acceptation. Par le choix d'un tel ministre, il parait vouloir detourner les justes soupçons que sa conduite passée avoit inspirée; si c'est de bonne foi, c'est un triumphe de plus pour la révolution. Je retournerai en France dans 6 mois, si jy etais actuellement je donnerais une cocarte au généreux cytoyen qui a donné le bel exemple de dénoncer cet infame Assonville qui achetees les voix pour se faire élire juge de paix. Si vous savez le nom de cet excellent patriote, je vous prie de me le dire dans votre reponse.*

« *Vous savez sans doute que les Etats Vandernoot et ses satellites, jadis les idoles du peuple, aujourd'hui qu'ils sont devoilés les objets de leur hame et de leur mépris, ont été traités comme ils le méritent, qu'on a pillé la maison de Mme Pineau, que Vandernoot a dû se sauver pour se soustraire à la juste vengeance du peuple qu'il a trahi, sacrifié a son intéret personnel, que ç'a éte en vain qu'on a essayé de nouvelles processions pour réchauffer le fanatisme, dont les prestiges ne font plus nul effet sur l'esprit du peuple detrompé, qu'on dit que le parti des aristocrates et des Royalistes vont finir d'etre*

écrasés par celui des démocrates, qui, de concert avec notre ancien général, sorti des prisons de Louvain, rallie le peuple pour résister aux autrichiens qui sont déjà à Namur.

« *Je suis votre servante,*

« THEROIGNE.

« *Vous adresserez toujours votre reponse chez M. François Person au St. Esprit couronné sur Meuse à Liége* (1). »

Une nuit, la nuit du 15 au 16 février 1791, à minuit, elle était enlevée, et son frère se hâtait de mander à Perregaux : « ... On me dit que ma sœure est reconduite à Paris par une maréchaussée. Si cela est, il est probable que c'est un enlévement fait de force par quelques amoureux qu'elle pouvoit avoir dans cette capital, ou qu'elle est accusée de quelque chose. C'est pourquoi, monsieur, je vous conjure d'emploier tous vos soins pour accélérer son élargissement et de m'informer entretems de ce qui a pu occasionner un tel enlèvement nocturne. Vous obligerez infiniment non seulement ma ditte sœure, mais aussi moi même comme m'étant d'un grand secours pour ma sustentation... (2). »

Théroigne n'avait pas été enlevée « par quelques amoureux ». Elle n'était point reconduite à Paris, mais menée à Vienne par des soldats autrichiens, et

(1) Communiqué par M. Lefevre.
(2) Ancienne collection d'autographes de Goncourt.

enfermée dans la forteresse de Kulstein. Au bout de quelques mois, la captivité se relâcha, et, le 15 septembre 1791, Théroigne écrit :

« *Du* 15 *septembre* 1791.

« *Monsieur,*

« *Je ne puis rien dire, sinon que mes affaires ne sont pas encore finie, que je ne suis pas encore libre ; et qu'en attendant qu'on aie examiné les dépositions des genereux chevalliers françois, on me traite fort bien. Je ne suis plus en prison, je suis dans une maison particulière, ou on a tous les égards possibles pour moi, je puis me promener partout, aller dans les endroits publique accompagné, je crois même qu'on m'y laisseroit aller seul, sur ma parolle : mais malgré que je sante tout le pris de ce qu'on fait pour adoucir mon injuste situation, javoue franchement que je n'en suis pas moins malheureuse, rien ne m'est agreable sans la liberté, et d'ailleur quoique je puisse aller partout, parler à tout le monde, je suis pourtant isolée, ne pouvant parler à qui que ce soit de mes affaires ni dire mon nom, pas même l'endrois ou je suis : en conséquence je ne puis me faire aucune amis en tite ni recevoir aucun conseils d'ame qui vive, je suis forcée de rester dans l'inaction tandis que j'ai lieu de craindre, que mes lache persecuteurs ne fassent leur possible pour indisposer ceux qui doivent décider mon sort. Cependant le dénouement de cet intrigue approche, j'espere qu'on ne surprandera plus la Religion de lempereur que la verité et la justice trionpheront, que j'aurai la liberté d'aller ou je vouderai, car je défie qu'on*

puisse me trouver le moindre tort, à moins qu'on ne m'en attribue sur mes opinions, ce dont on est bien elloigné, dailleurs on sait que ce seroit un mauvais moyens de corriger du patriotisme en genant la liberté. Je vous prie denvoyer incessamment le plutot possible à mon frere vingt louis, je ne sais point comment nous sommes ensemble, si vous avez recus six mois de ma Rente de trois mille deux cent livres; dans tous les cas je vous prie denvoyer largant que je vous demande a mon frère qui est a Liége chez francois Person au St. esprit couronné sur Meuse.

« *Votre servante,*

« THEROIGNE. »

« *Je ne peut pas vous dire ou je suis, mais peut être que j'en aurai bientot la permition, de même que decrire librement à mes amis, faite mes compliment à tous ceux qui me connoissent qui vous parleront de moi. J'ai besoin de quarante louis pour moi aussi, je tacheroi de vous foire dire ou vous me les ferez parvenir, faite vendre mes diamens qui me ruine en interets. Je vous prie d'avoir egard a toute mes demande* (1). »

Ces adoucissements venaient de l'empereur Léopold, qui, pris de compassion d'abord, puis de curiosité pour cette femme, la fit venir, s'entretint avec elle, et donna l'ordre de sa liberté en l'exilant d'Autriche.

Théroigne retomba à Paris sans argent et sans

(1) Ancienne collection d'autographes de Goncourt.

ressources. Depuis 1789, la bourse de la ci-devant courtisane est allée se vidant. Ce sont des gênes perpétuelles et croissantes, des embarras sans trêve, une vie aux abois, des expédients, des sacrifices, des meubles vendus pour du pain, d'éternelles suppliques à la caisse de Perregaux, une poursuite désespérée de la rente de M. de Persan, des accommodements d'un jour avec le besoin, une infatigable allée et venue de ses diamants et de son argenterie mis en gage, une lutte journalière contre la misère avec les débris de la prospérité passée. Quand elle avait été arrêtée, à Liége, on n'avait trouvé chez elle qu'une reconnaissance du mont-de-piété. — La liberté ne l'enrichit pas, et, le 15 février 1792, elle a encore recours à Perregaux : « *Je vous souhaite le bonjour, monsieur, et vous prie de donner à mon frere les vingt cinq louis que je vous demandai hier, avec ma malle et mes couvert d'argant* (1). »

Au choc des événements et des paroles, l'esprit de Théroigne avait pris feu; et de sa tête où les lectures se heurtent, de sa bouche où le français bronche, sort une éloquence singulière, audacieuse et déchaînée, qui ploie sous l'image, et pêle-mêle roule, dans le torrent de son emphase, les grandeurs de Pindare et les majestés de la Bible. Sa voix a le commandement et les menaces d'un peuple en colère, lorsque, courant le Palais-Royal, elle défend aux marchands d'exposer des caricatures royalistes,

(1) Collection d'autographes de M. Fossé d'Arcosse.

Son sabre chôme-t-il? Elle tonne chez le libraire Deseine (1). Elle parle aux Jacobins; elle parle à la Société fraternelle. Elle monte à la tribune des cordeliers avec le port d'une Hérodiade : « C'est la reine de Saba, — crie un cordelier, — qui vient voir le Salomon du district! — Oui, — reprend Théroigne, — c'est la renommée de votre sagesse qui m'amène au milieu de vous. Prouvez que vous êtes Salomon, que c'est à vous qu'il était réservé de bâtir le temple, et hâtez-vous d'en construire un à l'Assemblée nationale... Les bons patriotes peuvent-ils souffrir plus longtemps de voir le pouvoir exécutif logé dans le plus beau palais du monde, tandis que le pouvoir législatif habite sous des tentes, et tantôt aux Menus-Plaisirs, tantôt dans un jeu de paume, tantôt au Manége, comme la colombe de Noé qui n'a point où reposer le pied?... La France entière s'empressera de vous seconder : elle n'attend que le signal; donnez-le-lui; invitez tous les meilleurs ouvriers, tous les plus célèbres artistes; ouvrez un concours pour les architectes; coupez les cèdres du Liban, les sapins du mont Ida. Ah! si jamais les pierres ont dû se mouvoir d'elles-mêmes, ce n'est point pour bâtir les murs de Thèbes, mais pour construire le temple de la Liberté (2). »

Que d'applaudissements! mais aussi quels rires dans la presse royaliste! Quelle proie que « la Muse de la démocratie », que cette « Vénus donnant des

(1) *Journal de la cour et de la ville*, 10 février 1792.
(2) *Révolutions de France et de Brabant.*

leçons de droit public », pour les moqueries et les huées! Rivarol, Peltier, Champcenets, Suleau, Marchand, ne tarissent pas d'ironies, de soufflets, de gorges-chaudes et d'ordures. Que de gros esprits et de goguenardises salées! Un pamphlet la loge rue Trousse-Vache. Les *Sabats jacobites* donnent « Le Boudoir de Mademoiselle Théroigne, Intermède civique. » — On voit, sur une espèce de toilette, un pot de rouge végétal, un poignard, quelques boucles de cheveux éparses, une paire de pistolets, l'Almanach du père Gérard, une toque, la *Déclaration des droits de l'homme*, un bonnet de laine rouge, un peigne à chignon, une fiole de vinaigre de la composition du sieur Maille, un fichu fort chiffonné, la *Chronique de Paris* et le *Courrier de Gorsas*. On aperçoit dans le fond un lit de sangle décoré d'une paillasse qui sert de lit de repos à la belle patriote et à ses nombreux adorateurs. A côté de la paillasse est une pique énorme, près de laquelle on voit un superbe habit d'amazone de velours d'Utrecht. Le boudoir est orné de plusieurs tableaux agréables, tels que *la Prise de la Bastille, la Mort de MM. Foulon et Berthier. la Journée du 6 octobre* 1789, *l'Assassinat juridique de M. de Favras, les Meurtres commis à Nîmes, Montauban, etc., la Glacière d'Avignon* et autres jolis massacres constitutionnels. Mademoiselle Théroigne est dans le négligé le plus galant; elle a des pantoufles de maroquin rouge, des bas de laine noire, un jupon de damas bleu, un pierrot de bazin blanc, un fichu tricolore et un bonnet de gaze couleur de feu surmonté

d'un pompon vert (1). » Les *Actes des Apôtres* régalent leurs lecteurs de *Théroigne et Populus* ou le *Triomphe de la démocratie,* drame national, en vers civiques (2). Le *Petit Gautier* l'appelle « *charogne ambulante* (3). »

C'est que Théroigne portait une idée : elle était, dans la Révolution, le parti de la femme. Dans le déchaînement de la Liberté, elle appelait la femme à l'émancipation, à l'usurpation. Elle demandait que le civisme lui fît des devoirs, l'héroïsme des droits. Elle voulait hautement, et la première, faire sortir son sexe du ménage, pour le faire entrer dans la patrie. C'est là toute une face de cette figure sanglante, et comme son âme historique, que l'Histoire n'a pas même indiquée. Deux feuilles de papier, rarissimes, peut-être uniques, vont nous révéler ces vues, ces aspirations, ces imaginations, ces paradoxes, depuis ridicules, généreux alors, de Théroigne. Voici un discours prononcé par elle à la Société fraternelle des Minimes, place Royale, le 25 mars 1792 :

« ..... Citoyennes, n'oublions pas que nous nous devons tout entières à la Patrie ; qu'il est de notre devoir le plus sacré de resserrer entre nous les liens de l'union, de la confraternité, et de répandre les principes d'une énergie calme, afin de nous préparer avec autant de sagesse que de courage à repousser les attaques de nos ennemis. Citoyennes, nous pouvons, par un généreux dévouement, rompre le

(1) *Sabats jacobites,* n° 65.
(2) *Actes des Apôtres,* chap. XLIII
(3) *Journal de la cour et de la ville,* 15 décembre 1791.

fil de ces intrigues. Armons-nous; nous en avons le droit par la nature et même par la loi; montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage; montrons à l'Europe que les Françoises connoissent leurs droits, et sont à la hauteur des lumières du dix-huitième siècle; en méprisant les préjugés, qui par cela seul qu'ils sont préjugés, sont absurdes, souvent immoraux, en ce qu'ils nous font un crime des vertus. Les tentatives que le pouvoir exécutif pourra faire par la suite pour regagner la confiance publique, ne seront que des piéges dont nous devons nous défier: tant que nos mœurs ne seront pas d'accord avec nos lois, il ne perdra pas l'espérance de profiter de nos vices pour nous remettre dans les fers. Il est tout simple, et vous devez même vous y attendre, on va mettre en avant les aboyeurs, les folliculaires soudoyés, pour essayer de nous retenir, en employant les armes du ridicule, de la calomnie, et tous les moyens bas que mettent ordinairement en usage les hommes vils pour étouffer les élans du patriotisme dans les âmes foibles. Mais, Françoises, actuellement que les progrès des lumières vous invitent à réfléchir, comparez ce que nous sommes avec ce que nous devrions être dans l'ordre social. Pour connoître nos droits et nos devoirs, il faut prendre pour arbitre la raison, et, guidées par elle, nous distinguerons le juste de l'injuste. Quelle seroit donc la considération qui pourroit nous retenir?..... Nous nous armerons, parce qu'il est raisonnable que nous nous préparions à defendre nos

droits, nos foyers, et que nous serions injustes à notre égard et responsables à la Patrie, si la pusillanimité que nous avons contractée dans l'esclavage avoit encore assez d'empire pour nous empêcher de doubler nos forces. Sous tous les rapports, vous ne pouvez douter que l'exemple de notre dévouement ne réveille dans l'âme des hommes les vertus publiques, les passions dévorantes de l'amour de la gloire et de la Patrie. Nous maintiendrons ainsi la liberté par l'émulation et la perfection sociale résultante de cet heureux concours. Françoises! je vous le répète encore, élevons-nous à la hauteur de nos destinées; brisons nos fers; il est temps enfin que les Femmes sortent de leur honteuse nullité, où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps; replaçons-nous au temps où nos Mères, les Gauloises et les fières Germaines, délibéroient dans les Assemblées publiques, combattoient à côté de leurs époux pour repousser les ennemis de la Liberté. Françoises, le même sang coule toujours dans nos veines; ce que nous avons fait à Beauvais, à Versailles, les 5 et 6 octobre, et dans plusieurs autres circonstances importantes et décisives, prouve que nous ne sommes pas étrangères aux sentiments magnanimes. Reprenons donc notre énergie; car, si nous voulons conserver notre Liberté, il faut que nous nous préparions à faire les choses les plus sublimes..... Citoyennes, pourquoi n'entrerions-nous pas en concurrence avec les hommes? Prétendent-ils seuls avoir des droits à

la gloire? non, non..... Et nous aussi nous voulons mériter une couronne civique, et briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est peut-être plus chère qu'à eux, puisque les effets du despotisme s'appesantissoient encore plus durement sur nos têtes que sur les leurs. Oui... généreuses Citoyennes, vous toutes qui m'entendez, armons-nous, allons nous exercer deux ou trois fois par semaine aux Champs-Elisées ou au Champ de la Fédération; ouvrons une liste d'Amazones Françoises; et que toutes celles qui aiment véritablement leur Patrie, viennent s'y inscrire; nous nous réunirons ensuite pour nous concerter sur les moyens d'organiser un Bataillon à l'instar de celui des élèves de la Patrie, des Vieillards ou du Bataillon sacré de Thèbes. En finissant, qu'il me soit permis d'offrir un Etendard tricolore aux Citoyennes du faubourg Saint-Antoine (1). »

La seconde de ces pièces (2) est une affiche sur papier bleu où Théroigne, n'appelant plus les femmes à ce rôle militant et héroïque, les désigne pour une sorte de magistrature de conciliation et de médiation :

« AUX
48 SECTIONS.

« Citoyens

« Écoutez, je ne veux point vous faire de phrases, je veux vous dire la vérité pure et simple.

(1) *Discours* prononcé à la Société fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792, l'an quatrième de la liberté, par *Mlle Théroigne*, en présentant un drapeau aux citoyennes du faubourg Saint-Germain.

(2) De cette pièce je ne connais que l'exemplaire que je possède.

« Où en sommes-nous? Toutes les passions que l'on a eu à Paris l'art de mettre aux prises nous entraînent, nous sommes presque au bord du précipice.

« Citoyens, arrêtons-nous et réfléchissons, il est temps. A mon retour d'Allemagne, il y a à peu près dix-huit mois, je vous ai dit que l'Empereur avoit ici une quantité prodigieuse d'agens pour nous diviser, afin de préparer de loin la guerre civile, et que le projet étoit de la faire éclater au moment que ses satellites seroient prêts à faire un effort général pour envahir notre territoire. Nous y voilà ; ils sont au point de dénouement, nous sommes prêts à donner dans le piége. Dejà des rixes précurseurs de la guerre civile ont eu lieu dans quelques sections : soyons donc attentifs et examinons avec calme quels sont les provocateurs, afin de connoître nos ennemis.

« Malheur à vous, citoyens, si vous permettez que de semblables scènes se renouvellent. Si on peut se donner des coups de poings, se dire des injures indignes de citoyens, bientôt on osera davantage.....

« Citoyens, arrêtons-nous et réfléchissons, ou nous sommes perdus. Le moment est enfin arrivé où l'intérêt de tous veut que nous nous réunissions, que nous fassions le sacrifice de nos haines et de nos passions pour le salut public. Si la voix de la patrie, la douce espérance de la fraternité n'ébranlent point nos âmes, consultons nos intérêts particuliers. Tous

réunis nous ne sommes pas trop forts pour repousser nos nombreux ennemis du dehors et ceux qui ont déjà levé l'étendard de la rébellion. Cependant je vous préviens que nos ennemis ne distinguent point les partis et que si nous sommes vaincus nous serons tous confondus au jour de la vengeance. Je puis dire qu'il n'y a pas un seul patriote qui se soit manifesté dans la révolution, sur le compte duquel on ne m'ait interrogée. Tous les habitants de Paris sont indistinctement proscrits, et j'ai ouï dire mille fois par ceux qui me vouloient faire déposer contre les patriotes, qu'il falloit exterminer la moitié des François pour soumettre l'autre....

« Les plus petites choses conduisent quelquefois aux plus grandes. Des femmes romaines ont désarmé Coriolan et sauvé leur patrie.

« Rappelez-vous, citoyens, qu'avant le dix août, aucun de vous n'a brisé le fil de soye qui séparoit la terrasse des Feuillans du jardin des Thuileries. La moindre chose arrête quelquefois le torrent des passions avec plus de succès que tout ce qu'on peut leur opposer.

« En conséquence je propose qu'il soit nommé, dans chaque section, six citoyennes les plus vertueuses et les plus graves par leur âge pour concilier et réunir les citoyens, leur rappeler les dangers de la patrie ; elles porteront une grande écharpe où il sera écrit AMITIÉ ET FRATERNITÉ. Chaque fois qu'il y aura assemblée générale de section, elles s'y rassembleront pour rappeler à l'ordre tout citoyen

qui s'en écarteroit, qui ne respecteroit point la liberté des opinions, chose si précieuse pour former un bon esprit public; ceux qui ne sont qu'égarés, mais qui cependant ont de bonnes intentions, aiment leur patrie, feront silence. Mais si ceux qui sont de mauvaise foi et apostés tout exprès par les aristocrates, par les ennemis de la démocratie et les agens des rois, pour interrompre, dire des injures et donner des coups de poings, ne respectent pas plus la voix de ces citoyennes que celles du président, ce seroit un moyen de les connoître. Alors on en prendroit note pour faire des recherches sur leur compte. Ces citoyennes pourroient être changées tous les six mois, celles qui montreroient le plus de vertu, de fermeté, de patriotisme dans le glorieux ministère de réunir les citoyens et de faire respecter la liberté des opinions pourroient être réélues pendant l'espace d'une année. Leur récompense seroit d'avoir une place marquée dans nos fêtes nationales et de surveiller les maisons d'éducation consacrées à notre sexe.

« Voilà, citoyens, un projet que je soumets à votre examen.

« THÉROIGNE. »

Le 10 août, Théroigne égorge Suleau.

Septembre sépare la Montagne de la Gironde. Théroigne suit Brissot. Peu de jours avant le 31 mai, Théroigne était aux Tuileries. Un peuple de femmes criait : « A bas les Brissotins! » Brissot passe. Les

sans-jupons l'entourent de hurlements. Théroigne s'élance pour le défendre. « Ah ! tu es brissotine !— crient les femmes, — tu vas payer pour tous ! » Et Théroigne est fouettée (1).

L'on ne revit plus Théroigne. Elle était sortie folle des mains des flagelleuses. Un hôpital avait refermé ses portes sur elle. Sa raison était morte. Ses idées vivaient encore, mais confuses et brouillées, et de sa prison elle écrivait à Saint-Just, la veille du 9 thermidor, cette lettre incohérente :

« *Citoyen Saint-Just, je suis toujours en arrestation; j'ai perdu un temps précieux. Envoyez-moi deux cents francs, et venez me voir; je vous ai écrit que j'avais des amis jusque dans le palais de l'empereur..... J'ai mille choses à vous dire. Il faut établir l'union. Il faut que je puisse développer tous mes projets, continuer d'écrire ce que j'écrivais; j'ai de grandes choses à dire; j'ai fait de grands progrès. Je n'ai ni papier, ni lumière, ni rien; mais quand même, il faut que je sois libre pour pouvoir écrire. Il m'est impossible de rien faire ici. Mon séjour m'y a instruite; mais, si j'y restais plus longtemps sans rien faire et sans rien publier, j'avilirais les patriotes et la couronne civique. Vous savez qu'il est également question de vous et de moi, et que les signes d'union demandent des effets. Il faut beaucoup de bons écrits qui donnent une bonne impulsion. Vous connaissez mes principes; j'espère que les patriotes ne me laisseront pas victime de l'intrigue. Je puis encore tout réparer, si vous*

(1) *Révolutions de Paris*, vol. XVI.

me secondez ; mais il faut que je sois partout où je serai respectée. Je vous ai déjà parlé de mon projet ; je demande qu'on me remette chez moi..... (1). »

Villiers la vit à l'Hôtel-Dieu en 1797. Tout était éteint dans sa tête (2). De l'Hôtel-Dieu elle était menée à la Salpêtrière. Le 21 nivôse an VIII, elle était transférée de la Salpêtrière aux Petites-Maisons (3), sur la délibération de la commission des hospices du 16 nivôse : « La commission, informée de la translation de la citoyenne Théroigne du Grand hospice dans la Maison nationale des femmes, d'après la connaissance acquise de sa situation malheureuse dans cette dernière maison, et par des considérations particulières, arrête que cette citoyenne sera transférée de la Maison nationale des femmes dans celle des Petites-Maisons pour y occuper le premier lit vacant dans les infirmeries (4). » Le 7 décembre 1807, Théroigne était ramenée à la Salpêtrière sur la demande de l'agent de surveillance des Petites-Maisons (5).

Frappée comme d'un de ces épouvantables châtiments dont parle l'Écriture, la malheureuse se survécut encore dix ans, ravalée à la brute, ruminant des paroles sans suite : *fortune, liberté, comité, révolution, décret, coquin,* brûlée de feux, inondant de

(1) Rapport de Courtois. — *Les Femmes célèbres de* 1789 *à* 1795, par Lairtullier, 1840.

(2) *Souvenirs d'un déporté,* par Villers.

(3) Registres des entrées de l'hospice des Ménages.

(4) Archives des hospices civils de Paris.

(5) Registres des entrées de la Salpêtrière.

seaux d'eau la bauge de paille où elle gîtait, brisant la glace des hivers pour boire le ruisseau à plat ventre, paissant ses excréments (1)!

Théroigne mourut à l'infirmerie générale de la Salpêtrière le 8 juin 1815. En marge de la mention mortuaire, on lit sur le registre des décès : *Péripneumonie chronique* (2).

(1) Renseignements donnés par M. Basse, directeur de la Salpêtrière.
(2) Registre des décès de la Salpêtrière.

COLLIN D'HARLEVILLE

COLLIN D'HARLEVILLE [1]

En 1778 existait à Paris, rue des Anglais, une maison garnie appelée *Hôtel Notre-Dame*, où la vie ne coûtait guère. On y dînait pour 14 sous, on y soupait pour 10 sous, et encore pouvait-on économiser 3 sous par repas en ne prenant pas de vin. Mme Raclot, qui tenait cette maison, était une brave et aimable femme, et elle avait une fille pas trop laide qui savait la musique et chantait assez bien; en sorte que, le souper fini, les étudiants en droit ou en médecine logés dans l'hôtel se réunissaient au salon, où tantôt s'organisaient des quatuors d'instruments, où tantôt, dans la gaieté et l'enthousiasme de la belle jeunesse, éclataient d'interminables causeries à propos de tout, et à propos surtout de la pièce nouvelle.

Un soir de cette année 1778, un des jeunes hôtes de la maison, tout à l'heure clerc chez le défunt

(1) Jean-François Collin d'Harleville naissait à Maintenon le 30 mai 1755. Il mourait à Paris le 24 février 1806. Il tirait son nom d'un canton appelé Harleville, où son père possédait quelques arpents de terre.

procureur au parlement Laurent, puis chez son successeur Petit de Beauverger, et pour l'heure sans occupation et sans une idée de carrière bien arrêtée, lisait à ses amis logeant sous le même toit un petit acte intitulé *l'Inconstant,* qu'il destinait modestement à l'Ambigu.

Les amis, qui étaient Pons de Verdun, le serviable Desalles, Maurice Levesque, Dutillieu, les futurs médecins Gonet et Dupan de Dax, auxquels s'était joint Andrieux (1), complimentaient Collin d'Harleville, et, d'un commun accord, déclaraient que la pièce méritait mieux que le boulevard.

Desalles s'emparait de l'acte et le portait à Préville. Préville faisait engager Collin d'Harleville à mettre *l'Inconstant* en trois actes. Et, la chose faite, l'acteur conseillait au jeune auteur d'y ajouter deux autres actes et de la récrire en vers.

Une grosse affaire pour Collin d'Harleville, qui n'avait commis encore que quelques méchants petits vers! Enfin il s'enhardissait, et son inspiration, convoyée par la bande amie gaminant autour de lui, trouvait le monologue de « l'homme ennuyé » aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, par un beau clair de lune.

L'Inconstant était reçu à la Comédie-Française. Cela se passait en 1780.

Mais le père Martin Collin, bonhomme rustique et pratique, exploitant un petit bien à Mévoisins,

(1) Notice d'Andrieux sur Collin d'Harleville en tête de ses œuvres.

près Chartres, mécontent de voir son fils ne pas prendre une carrière utile, coupait les vivres à l'auteur dramatique, qui se trouva un jour fort endetté près de Mme Raclot.

. . . . . .

Je capitulai donc : on m'offrait de payer jusqu'au moindre mémoire et de tout oublier, pourvu qu'oubliant, moi, vers et prose, je vinsse vivre honnête avocat au fond de ma province. J'obéis : je quittai donjon, hôtesse, amis.

. . . . . .

Et de retour à Mévoisins, l'auteur, reçu à la Comédie-Française, adressait cette lettre à Me Letellier, avocat au présidial de Chartres, demeurant derrière Saint-Saturnin :

« *Monsieur,*

« *La confiance que j'ai en vos lumières et en l'amitié dont vous avez paru m'honorer me porte à vous ouvrir mon cœur; c'est un avocat célèbre que je consulte, c'est à un digne ami que je m'adresse.*

« *L'inquiétude continuelle qui m'a fait sortir de chez divers procureurs, à mesure que j'y entrois, m'avertit qu'il est tems de quitter tout de bon ces messieurs-là. J'ai déjà vingt-cinq ans, je ne suis pas riche, je ne suis donc pas dans le cas d'amasser lentement ma réputation pièce par pièce, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, et si vous voulez bien me passer encore cette métaphore, il me faudroit un succès fondu d'un seul jet, succès sur lequel je ne compterois pas, s'il n'étoit donné qu'aux grands talens,*

mais qui peut être le fruit d'une mémoire heureuse ou d'une plaidoierie intéressante. Je viens au fait et soumets à votre décision deux questions qui se présentent tout naturellement à moi : l'une est commune à tous les jeunes avocats, l'autre m'est particulière.

« *La ville de Chartres est-elle favorable à un jeune avocat? Peut-on s'y instruire et s'y procurer un bien-être? Pour vous mettre à portée de décider cette première question, je vous dirai que j'ai d'assez bonnes études, trois années de procureurs et quelque facilité; cela ne suffiroit-il pas à un jeune homme plein de bonne volonté? J'apprends qu'il y a dans ce moment peu d'avocats, et si vous étiez moins modeste, j'ajouterois qu'on ne peut manquer de s'instruire auprès de vous, et qu'on est moins effrayé d'un petit nombre de confrères, quand on espère avoir le meilleur d'eux pour protecteur; mais vous rougissez..... Passons à la deuxième question.*

« *Elle est très-délicate, puisqu'elle frappe sur ce qui m'est le plus sensible. J'ai eu des torts, j'en conviens, j'ai donné bien du chagrin à ma famille. Elle s'en est plaint et elle a eu raison. Ces plaintes ont éclaté, et ma réputation a un peu souffert de tout cela. Seroit-ce un obstacle à l'exécution de mon projet? Franchement j'aurois peine à le croire, et il m'importe beaucoup de vous en convaincre (parce que celui qui aspire à votre amitié doit être exempt de vices essentiels). Observez, je vous prie, que toutes les plaintes de ma famille et mes torts n'ont qu'une même cause, ma répugnance à rester chez les procureurs; j'ai pu les offenser en cela, sans être un bien mauvais sujet. Quand on ajouteroit à cette première cause l'indolence*

qu'on m'a reprochée, vous conviendrez encore que je puis avoir cela de commun avec bien d'honnêtes gens, et qu'à mon âge, un seul succès, si mince qu'il soit, suffit pour corriger de ce défaut. Je ne crois donc pas m'être rendu indigne de l'estime des honnêtes gens, et j'ose assurer que je suis aussi éloigné de toute bassesse que le plus rigide de tous mes censeurs; j'ai pu avoir quelque légèreté, quelque mollesse, même quelque travers dans l'esprit, mais j'ai toujours eu le cœur bon et l'âme droite..... Pardonnez cet égoïsme, cette confiance à un jeune homme qui aspire à votre estime et à votre amitié. Cependant, comme l'honneur n'est pas toujours la mesure de la réputation, rassurez-moi, instruisez-moi, j'attends votre réponse avec l'impatience d'un homme qui désire joindre au titre d'avocat le titre non moins honorable et si gracieux de votre confrère; heureux si je puis m'honorer d'un autre plus précieux. En attendant que j'aye le droit de finir par ce doux nom les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, je me contente de me dire avec la plus respectueuse considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COLLIN HARLEVILLE, *avocat.*

« P.-S. *Mon projet est approuvé de ma mère, qui me charge de vous faire agréer ses civilités.*

« *Mévoisins, ce lundi* 1er *mai* 1780.

« P.-S. *Comme ma tante n'est instruite de rien, et que je ne sais si elle consentira à ce projet, je vous prie de me répondre avant de vous donner la peine de la voir;*

j'aurai l'honneur de vous faire une réponse pour vous remercier, et, dans le cas où vous goûteriez notre projet, pour vous prier d'amener, s'il est possible, ma tante à ce que nous désirons. Mille excuses d'avance de toutes vos peines (1). »

Le voilà donc avocassant à contre-cœur dans une ville, où il a à subir les lourdes plaisanteries de gros cousins sur sa manie de faire des *guillots* (vers), où il est tourmenté des comiques supplications de la vieille Monique, le conjurant de brûler sa comédie : une comédie étant aux yeux de la dévote servante de sa grand'mère une œuvre du démon. Il n'a guère, pour parler des choses qu'il aime, que sa jeune sœur Julie. Un type curieux de la bourgeoisie provinciale du temps que cette jeune fille, à laquelle les Noailles ont permis de chasser sur leurs terres de Maintenon, et qui, courant la campagne en habit d'amazone, est la meilleure pourvoyeuse de la table de Mévoisins.

Au fond, Collin d'Harleville reste toujours un peu poëte, et les vers, naturellement, se mêlent à sa prose, quand il écrit aux gens qu'il aime.

« *Depuis le moment que j'ai quitté votre charmante habitation en chemin avec Babusse....., je n'ai cessé de songer à votre gracieuse réception, à l'aimable compagnie rassemblée autour de vous, aux plaisirs que l'on y goûtoit, aux jeux et aux ris qui habitoient votre château, à cette messe musicale d'Émancé, à ce patron si poli, disoit-on, et qui pourtant nous a fait attendre sa messe pendant une*

(1) Cette lettre, ainsi que celles dont la provenance n'est pas indiquée, sont la propriété de M. Letellier fils.

heure, à cette enveloppe de souliers qui recéloit une chanson.....

« *En voyant des rochers cette longue enfilade,*
Maint humble toit sur le penchant semé,
Et le chemin qui semble une cascade,
Je me disois : Sauvage est bien nommé.
Mais de retour près de charmante hôtesse,
Je disois en voyant..... ce qu'on remarque en vous,
Ce sel, cet enjouement, cette délicatesse,
Sauvage, assurément, mérite un nom plus doux (1). »

Et même, l'avocat-poëte, en dépit de ses serments à sa famille, de temps en temps faisait un petit voyage à Paris pour intéresser à sa pièce Molé, qui devait y jouer le principal rôle. Mais on avait eu beau déposer la pièce chez l'acteur, laisser de longs mois le manuscrit entre ses mains, Molé, qui n'avait pas assisté à la répétition, ne se décidait pas à lire *l'Inconstant*. Enfin, dans une visite que Collin-d'Harleville rendait à Molé avec Desalles, son ami avait l'adresse d'arracher à l'acteur la promesse que la première fois qu'il irait jouer à la cour, il ferait mettre la pièce dans la voiture et la lirait en chemin. En attendant, Collin d'Harleville cherchait des conseils, et aussi la pesée et l'influence d'autorités littéraires du temps sur l'opinion publique. Il faisait remettre sa pièce à d'Alembert, qui refusait de la lire, s'excusant sur ses nombreuses occupations.

(1) Lettre écrite en 1783 par Collin d'Harleville à Mme Dobet, propriétaire du château de Sauvage, sur la commune d'Émancé; lettre appartenant à M. Léon Vingtain. En 1793, Collin d'Harleville menait en visite chez Mme Dobet, au château de Sauvage. Andrieux, réfugié chez lui

Diderot, toujours bonhomme et ouvert à la jeunesse, consentait à lire *l'Inconstant : « Une pelure d'oignon brodée de paillettes d'or et d'argent »*, tel était le jugement du grand écrivain, qui trouvait l'œuvre gentille et manquant d'action. Molé, lui aussi, avait définitivement lu *l'Inconstant* sur la route de Versailles ; il n'était qu'à moitié content ; il trouvait la pièce vieille comédie, genre Regnard, se plaignant qu'il n'y eût pas là-dedans, comme dans les pièces de Destouches, *« de la pâture pour le cœur »*. Toutefois il promettait de jouer, mais quand?

Enfin, au commencement de l'année 1786, Collin d'Harleville a l'espérance d'être enfin joué. Il est à Paris et il écrit de l'hôtel d'Angleterre, rue Hautefeuille, le 6 février :

« *La comédie est lente, l'auteur qui devoit passer avant moi, M. Lantier, est lent aussi. Je l'ai talonné, j'ai mis à ses trousses quelques-uns de mes amis qui sont aussi les siens. Enfin on donne ce soir sa comédie,* les Coquettes rivales. *J'ai vu avant-hier par hazard la répétition. La pièce m'a paru médiocre, et je ne présume pas qu'elle ait un grand succès.* L'Inconstant *est décidément la première comédie qu'on doit jouer après, et l'on m'assure que je serai joué en mars. Cependant je vais vous parler en ami; je me trouve fort embarrassé, j'ai lieu d'être très-mécontent de ma famille; je viens d'en recevoir une lettre désespérante, et, si j'en avois cru mon premier mouvement, j'aurois tout laissé là; mais je gâterois mes affaires par trop de précipitation. C'est ici que j'ai de nouveau recours à votre amitié; en vérité je crois que j'en abuse,*

mais la situation où je me trouve fait mon excuse. Mes parents m'obligent à recourir à mes amis, et à quel meilleur ami puis-je recourir? Trois louis me viendroient bien à point : ce seroient cinq que je vous rendrois le plutôt possible, car enfin, sans me flatter, j'espère que l'Inconstant *me paiera mon voyage..... »*

Le 13 février, autre lettre de désespérance :

« ..... *Mon* Inconstant *va moins vite que jamais. M. Cailhava fait remettre au théâtre* l'Égoïsme, *et on ne le pourra pas jouer avant quinze jours. Alors il faudra apprendre la tragédie et une petite pièce en un acte, de manière qu'il est presque impossible que je sois joué avant Pasques. Cependant mes rôles sont distribués, et il est toujours arrêté que* l'Inconstant *est la première comédie nouvelle qu'on jouera; mais s'ils en remettent d'autres au théâtre et qu'ils n'avancent point, je n'en serai pas plutôt joué. Vous ne sauriés croire, mon cher ami, combien je suis navré, moi qui croyois être joué en janvier. »*

Le 25 février, nouvelle lettre et annonce d'un nouveau retard.

« *Vous allez être bien surpris, Monsieur et cher ami; je ne suis plus à Paris, je l'ai quitté ce matin. Je vous écris de Perrai, où je vais souper et coucher. Lundi dernier, à l'assemblée générale des comédiens, on m'a déclaré que* l'Inconstant *ne pourroit être joué qu'à la rentrée. Que faire en ce cas à Paris? Me consumer dans une attente journalière et dépenser de l'argent. J'ai compté avec moi-même. Je n'ai guère eu, en comptant vos* 72 ll *que j'ai reçus et dont je vous fais mille et mille remerciemens, que ce qu'il falloit pour faire honneur à mes*

affaires et à mon voyage. J'ai gardé pourtant un peu pour mon retour. Je retournerai à la quinzaine de Pâques pour faire étudier et répéter ma pièce; je resterai cependant à Mévoisin et ne me montrerai point à Chartres, j'y ferois une trop sotte figure. On saura bien que je suis à Mévoisin, mais il n'importe. On pourra bien croire que mon Inconstant *n'est pas jouable et ne sera jamais joué. Je m'en moque encore, il me suffit des suffrages d'amis et de gens éclairés tels que vous, M. Duval, M. Dattin, Pétion; quelques autres encore me suffisent. Je vais attendre patiemment dans ma campagne la quinzaine de Pâques et me dissiper le mieux qu'il me sera possible. Il est bien dur pour moi, qui comptois devoir être joué en janvier, en février, puis au moins en mars, de m'en aller sans l'être, mais enfin il faut me résigner. A quoi me serviroit de m'impatienter? Je ne supporte pas pourtant cela en philosophe, j'ai l'esprit et le cœur très-abattus, mais cela ira peut-être mieux dans huit jours, surtout si je reçois par la poste de Maintenon une jolie petite lettre de vous. »*

Enfin, après avoir été forcé de faire sa rentrée à Mévoisins, Collin d'Harleville adressait, le 22 mars, à son vieil ami, l'avocat chartrain, la triste épître qui suit :

« *Vous vous plaignez, dit-on, de mon silence, Monsieur et cher ami, vous avez raison, et moi j'ai tort, deux fois tort, puisqu'en ne vous écrivant pas, je me prive du plaisir de vous écrire; mais en vérité mon excuse est dans ma situation. Je suis dans un état de dégoût et d'abattement qui altère même ma santé. Je suis tourmenté, tout à*

la fois et du passé, et du présent, et de l'avenir. Les nouvelles que je reçois de Paris ne me rassurent pas tout à fait. On me marque que le Mariage secret, *la petite pièce qui devoit passer avant* l'Inconstant, *se joue; que* Figaro *a dû être joué; que* Mlle *Contat a reparu, etc. Tout cela va bien, mais il y a une comédie en cinq actes, nommée* l'Égoïsme, *qui devoit être remise au théâtre avant Pâques; Molé l'étudioit, et c'étoit le plus grand obstacle au jeu de* l'Inconstant. *Eh bien! cet* Égoïsme, *on craint qu'il ne passe pas avant la clôture. C'est à coup sûr un tour des comédiens qui me sont contraires. Ils tâchent par là de me reculer, afin de me pousser dans l'été s'il est possible. A-t-on jamais vu faire remettre des pièces et encore de mauvaises pièces encore, quand il y en a de nouvelles dont l'auteur attend depuis si longtemps? Ceci vous fait voir, mon cher ami, que l'absence fait toujours du tort. En restant à Paris, je n'aurois pas été joué avant Pâques, mais j'aurois veillé à ce que les pièces qui devoient défiler devant moi fussent jouées avant Pâques. Enfin je suis parti par raison, je ne dois pas m'en repentir, mais cela n'empêche pas que je ne sèche ici d'ennui et d'impatience. A Chartres, ce seroit encore pis; outre que j'y trouverois des personnes qui ne sont pas ici et qui me feroient un peu souffrir, je porterois partout l'impatience et l'ennui, et ne pourrois goûter aucun plaisir. Je m'ennuie, mais au moins je m'ennuie librement; je me promène dans les charmilles, et là, je rêve ou je gémis tout mon saoul..... »*

La semaine suivante (le 31 mars) il écrivait encore de Mévoisins :

« *Je vous renvoie vos livres, Monsieur et cher ami, avec mille et mille remerciemens. Sans être extrêmement intéressants, ils m'ont amusé assez pour charmer les heures pendant cette semaine, fort triste d'ailleurs à cause du mauvais tems. Enfin les beaux jours renaissent, et j'ai planté aujourd'hui une allée de charmilles. Si ce tems continue, je ne m'ennuierai plus autant, car je ne suis pas changé et j'aime toujours l'agriculture. Cependant les tems ne sont pas les mêmes; l'an passé je n'avois point d'espérances prochaines, à présent je suis dans l'attente; cette attente absorbe toutes mes affections, je passe chaque jour de l'espérance à la crainte, selon les nouvelles que je reçois. Dutemple m'avoit rassuré en m'apprenant que plusieurs pièces défiloient. Babusse vient de me rejeter dans mes premières anxiétés en me déclarant qu'on joueroit peut-être encore une pièce avant* l'Inconstant; *je crois pourtant qu'il se trompe..... C'est demain aussi le dernier jour des François, hélas!..... Si la rentrée étoit pour moi.*

« *..... Voulez-vous bien m'envoyer par le porteur : les* Mémoires du chevalier de Grammont, *le* Chef-d'œuvre d'un inconnu, Don Gusman d'Alfarache?

« *J'ai peur que vous n'ayez pas les deux seconds, et je ne me souviens pas des livres amusans que vous avés, excepté les théâtres, car j'ai lu* Gil Blas *depuis peu.* »

Le même jour, 31 mars, où, dans la décourageante attente de la mise en répétition de sa pièce, reçue depuis six ans, Collin d'Harleville se faisait planteur de charmilles, il recevait la bonne nouvelle, et le même jour, le pauvre diable d'auteur, sans un sol

pour se rendre à Paris, frappait de nouveau à la bourse de son ami.

« *Monsieur et cher ami, je reçois une lettre du secrétaire de la Comédie. Ma pièce est en répétition. Je pars après-demain,* sed mea pecunia pauca quidem est Lutetiæ. Mea mater nullum mihi dat viaticum, *je m'adresse à vous et* rogo te ut mihi des etiam 48 libras, sic debebo tibi septem Ludovicos aureos. *Enveloppez-les, je vous prie, dans un linge, pour que le commissionnaire, sûr d'ailleurs, ne sache pas ce qu'il porte. Pardon, mille pardons, mais je crois à l'amitié; au surplus j'espère bientôt m'acquitter.* »

Les répétitions duraient plus que ne le croyait l'auteur, et l'homme aux quarante-huit livres aurait été fort embarrassé s'il n'avait trouvé l'hospitalité chez un ancien pensionnaire de la dame Raclot, chez Maurice Lévesque, installé rue Saint-Hyacinthe-Michel, avec un camarade, étudiant en droit, aussi enragé de musique que Lévesque l'était de grec. Les trois amis, installés dans une chambre et deux cabinets et faisant le ménage et la *popote*, étaient tour à tour chacun de semaine, comme dans une chambrée de soldats. Quelquefois Collin d'Harleville, auquel Lévesque prêtait secrètement l'argent de sa semaine, payait un peu de sa part avec des copies faites aux gages des libraires. On arrivait comme cela au commencement de juin, où il écrivait :

« *Tout va bien, Monsieur et cher ami, ma pièce se répète à force, et ils espèrent la jouer lundi prochain. Les quatre premiers actes vont assés bien, mais je crains que*

le cinquième ne languisse un peu; j'ai passé une partie de cette nuit à le resserrer, à supprimer plusieurs détails qui auroient pu choquer le public; c'est un cruel métier que celui-là, du reste je suis assez content des comédiens. Molé jouera comme un ange. Adieu, je cours chez lui, je ne puis vous en écrire davantage. Mille amitiés de ma part à Pétion, dites-lui bien que j'ai reçu sa charmante lettre, que je le remercie de ses sages conseils et qu'effectivement je suis prêt à tout. Je ne lui écrirai plus, ainsi qu'à vous, que le lendemain du jour fatal. »

Enfin, le 14 juin 1786, l'auteur, définitivement joué, écrivait :

« *Enfin, Monsieur et cher ami,* l'Inconstant *a été joué hier mardi, le public l'a écouté avec enthousiasme et a demandé l'auteur à grands cris. Je n'ai point paru. Les journalistes y trouvent beaucoup de défauts, mais un grand talent. Adieu, je suis trop pressé.*

« *Tout à vous,*

« HARLEVILLE.

« *On donne samedi la deuxième représentation* (1). »

Palissot déclarait que depuis qu'il fréquentait le théâtre, il n'avait jamais vu de début d'auteur fait pour donner de plus grandes espérances, et Collin d'Harleville, exalté par le succès, se mettait à écrire de suite *l'Optimiste,* dont le type lui était fourni par son père.

En décembre 1786, Collin d'Harleville écrivait :

(1) La pièce avait été déjà jouée avec un demi-succès sur le petit théâtre de la cour en mars 1784. Collin d'Harleville, par ménagement pour sa famille, n'avait pas osé assister à la représentation.

« *Je sors des François; on vient de jouer* l'Inconstant. *Il avoit été demandé. La chambrée étoit assés bonne, pas encore aussi bonne que je l'aurois souhaitée; la pièce a été bien reçue, et l'on a paru très-content d'un petit changement que j'ai fait à la fin. J'ai égayé l'histoire du couvent par vingt vers assés comiques. M. Dattin pourra vous les montrer, je les lui ai envoyés pour qu'il eût la complaisance de les faire passer à l'acteur qui doit jouer à Chartres le rôle de* l'Inconstant. *A-t-il été représenté? Je suis curieux de savoir comment cela s'est passé. J'aime mieux qu'on me le conte que si je m'y trouvois moi-même..... Comment passer de ces événements tristes à mon* Optimiste? *J'y travaille pourtant à force, j'ai tout fait, excepté la dernière scène, à qui je veux rêver quelque tems encore, et je suis maintenant occupé à retoucher; j'ai pris date pour lire aux François. Je suis content du caractère principal; il est gai et d'une philosophie consolante; mon intrigue, sans être très-forte, a pourtant de l'intérêt, mais le dénouement ne va pas encore à mon gré, j'y rêve sans cesse. Dans quinze jours, au surplus, j'espère avoir lu aux François.* »

Au commencement de l'année 1787, l'ancien locataire de la chambrée Lévesque annonçait assez fièrement qu'il n'était plus en garni, mais dans un petit appartement bourgeois assez joli, avec les plus aimables voisines du monde, ce qui n'est pas indifférent, disait-il, surtout l'hiver.

Le 14 mai, après dix mois de silence, il s'excusait de sa paresse auprès de son ami Letellier :

« *Imaginez-vous, Monsieur, que j'écris à peine à mes*

parens les plus chers; que je visite à peine ici mes plus chers amis. Enfin je ne me reconnois plus, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Ah! mon ami, il n'est rien de tel que la santé; la réputation, les applaudissemens, tout cela est fort beau, mais pour bien jouir de tout cela, il faut se porter bien, sanitas ante omnia. *Et de plus en plus ce bien veut m'échapper. C'étoit peu d'avoir mal à la poitrine, un coup à la tête, des dartres, je me trouve atteint d'un mal interne, d'obstructions, surtout à la rate, et depuis longtems. La rate est, dit-on, le siége de la gaieté ou de la mélancolie, celui qui en souffre est triste malgré lui, aussi le suis-je et plus qu'un autre. Avouez qu'il est bien malheureux pour un poëte comique d'avoir une pareille maladie : à travers tout cela j'ai pourtant acheré mon* Optimiste. *Il a été reçu dimanche 7 à la Comédie-Françoise, et même avec applaudissemens. Peut-être y a-t-il de la prévention de la part des comédiens, car je le trouve inférieur à* l'Inconstant, *qu'ils avoient reçu comme par grâce; il peut valoir mieux comme comédie, mais la touche en est moins forte.* »

En septembre, la santé est revenue. L'auteur, heureux et fêté, se plaint que les jours s'écoulent trop vite dans le pays où il est; les tableaux prennent son matin, les spectacles sa soirée. Il a assisté à un opéra de Paisiello à Paris, il a entendu chanter les bouffons italiens à Saint-Cloud. Il va à la campagne de M. de Campan et de là à Versailles..... Le maréchal de Duras lui a dit que sa comédie de *l'Optimiste* serait jouée à la cour le mois prochain. La Reine désire voir *l'Optimiste.*

Enfin, seulement en 1788, au mois de février, il annonce à son ami Letellier la représentation de *l'Optimiste :*

« *Monsieur et cher ami, enfin j'ai été joué et j'ai eu le bonheur de réussir..... On espère beaucoup de cette pièce, meilleure, dit-on, que* l'Inconstant. *Molé a joué comme un ange. J'ai cru voir mon père.* »

Le vendredi 7 mars 1788, il reparle de *l'Optimiste* en ces termes :

« ..... L'Optimiste *a été joué hier pour la cinquième fois et avec le même succès. Il y avoit un monde tel, qu'on avoit été obligé de mettre du monde dans l'orchestre des musiciens, et qu'il n'y a point eu de musique : c'est pour la troisième fois.* Figaro, *dit-on, n'a point attiré plus de monde; ne dois-je pas être honteux de cette ressemblance? Aujourd'hui on donne* l'Inconstant *avec la partie de chasse de Henri IV. Molé se fait une grande fête de paroître très-jeune aujourd'hui, après avoir paru vieux hier. Il y aura beaucoup de monde, surtout la veille de la clôture. Il est bien agréable pour moi de remplir presque seul la dernière semaine. Je n'entends point parler de la cour, ce qui m'étonne après le succès que ma pièce a eu à Versailles. On craint qu'un maréchal de camp, qui s'est ruiné aussi, n'ait indisposé les courtisans. Quelle petitesse! Au surplus, je suis fort tranquille d'après la promesse du maréchal de Duras, et surtout d'après les suffrages du public, des académiciens, etc. Ma pièce me produira beaucoup d'argent, un peu de réputation; que faut-il davantage?* »

Alors on vit l'heureux auteur dramatique répandre

et comme secouer avec prodigalité son bonheur sur les siens, sur sa pauvre famille, sur ses sœurs, à la jeunesse déshéritée de tout plaisir et de toute distraction. Ses sœurs, il les fit venir deux à deux en poste pour assister à sa pièce, et les renvoya ainsi qu'elles étaient venues. Puis ce fut le tour des cousines, des amies des sœurs, et longtemps, avec ces fillettes chartraines dont les fournées se succédaient, c'étaient tous les jours un fin dîner, une bonne loge de spectacle, une promenade à la campagne en carrosse de louage. Et les amis venaient-ils à gronder le dépensier : « Bon, s'écriait-il, une représentation payera tout cela (1) ! »

(1) Ici abandonnons Collin d'Harleville, dont les lettres inédites, mêlées aux jolis détails de la notice d'Andrieux, montrent sur le vif les misères d'un début dramatique au dix-huitième siècle.

KLÉBER

KLÉBER

Il est des peuples qui sont grands dans toutes les fortunes, des peuples que nulle misère n'abaisse, des peuples que nulle saignée n'épuise. La justice aux nundines, la famine au foyer, le tumulte au forum, le sénat déchiré, la loi ensanglantée, ils restent redoutables et dignes d'eux; et, parmi leurs larmes, ils étonnent le monde par de beaux exemples et de nobles spectacles, par des gloires majestueuses et des vertus superbes.

La France est de ces peuples. Sous la terreur, sous la mort, elle n'a qu'à frapper du pied pour se venger d'elle-même, pour sauver l'honneur de son histoire. Et que d'autres Coriolans frappent à nos portes, ce ne seront ni prêtres des dieux, ni femmes tenant des enfants dans leurs bras que nous députerons au camp des Volsques; mais une armée, quatorze armées bondies du sol, mille soldats, soudain généraux, qui arrachent la patrie à l'ennemi et défendent la Révolution contre la postérité.

Un de ces hommes, nés d'eux-mêmes et de la vo-

lonté de la France, à la taille d'un héros. Il en a la stature, et la face, et le sang. Le dieu Mars! — ainsi les soldats l'appelaient, ce demi-dieu d'Homère, dont le panache flottait au-dessus d'eux comme un drapeau et les emportait au feu. Kléber est un guerrier antique : la gloire est l'objet et le but de sa vertu. Bouillant, impétueux, indigné du repos, dévoré et tué par son génie, toujours battant la charge devant ses destins, pressant sa fortune, comme s'il savait que la vie lui est mesurée courte; impatient du contrôle des assemblées et de l'œil du peuple, à la façon d'un Paul-Émile; républicain pour donner des batailles, qui se plaignait de n'être pas né sur un trône d'Asie pour en descendre comme un torrent et traverser le monde en triomphe; guerrier hardi, inspiré, heureux, à qui la victoire se montrait sur le terrain comme dessinée; et par-delà l'uniforme, le cœur d'un soldat, chaud, brusque et loyal, ami rude, parlant haut et franc comme le devoir; une orgueilleuse conscience d'honnête homme, au-dessus de la tentation comme du soupçon, dédaignant l'or, payée de la guerre par la guerre, foulant le butin, sortant nette de tant de richesses livrées; et de tant de caisses de princes en fuite, ne gardant rien que son estime et l'honneur de la pauvreté.

Tout a place en de pareilles âmes. Elles peuvent porter la paix et la guerre. Elles ont l'appétit des grandes choses et le goût des belles choses. Dans l'horreur des batailles, dans les barbaries de la gloire, elles sauvent en elles la passion délicate des sociétés

oisives et qui ne versent pas leur sang : le respect, l'amour et le culte de l'art. Il y a là comme un attendrissement de ces esprits de bronze, comme un désarmement de ces pensées violentes. C'est l'Idéal qui leur sourit parmi les jeux de la Force. C'est le Beau qui les revendique parmi les brutalités de la Victoire. Ils sont hommes par là, dans ce que l'homme a de plus noblement humain, dans ses appétits les plus aimables, dans ses attaches les mieux placées, dans la poursuite et la curiosité qui lui font le plus d'honneur et ses meilleures joies. J'aime les voir, ces soldats, pleins de poudre, l'ennemi fuyant, les canons chauds encore, dans les derniers bruits du combat, dans la première heure du triomphe ; j'aime les voir, aussitôt leurs amis comptés et embrassés, leur métier fait, leur journée gagnée, leur cœur respirant, suivre de l'œil, sur les chemins, quelques petits objets, quelques pauvres toiles, hésitant à confesser qu'ils les aiment, les recommandant pourtant, et les accompagnant de leurs vœux, comme un convoi de dieux pénates envoyés d'avance pour orner et bénir la maison de leur vieillesse.

« *Liberté, Fraternité, Égalité.*
« *Estime et Amitié.* KLÉBER A BUQUET.

« *Tu renoncerois, mon cher Buquet, à cette justice sur laquelle sont basées toutes tes actions si tu pouvois croire, penser un instant que je cesse de te porter dans mon cœur. J'avois envoyé Pajot tout exprès à Bruxelles pour te voir, toi, et tes compagnons de souffrance, et me*

rendre un compte exact de l'état de vos blessures, car on prenoit souvent plaisir de m'alarmer et surtout à ton sujet. J'apprends avec une satisfaction inexprimable que je n'ai plus rien à craindre pour mes braves compagnons. Tu iras prendre les eaux à Plombière, dis-tu, sans doute que tu ne réfléchis pas que la saison est trop avancée; si cependant nonobstant cela tu voulois y aller, loge-toi chez Parisot, *appelé* Mouton, *et fais-lui un million de complimens de ma part, tu seras parfaitement bien là. Sitôt que Boürmann sera transportable, je l'enverrai à Landau près de sa mère, et son frère ira le voir aux premiers jours. Quant au brave brigadier, qu'il vienne, dès qu'il le pourra, à mon quartier général, et il y sera soigné en frère. Je ferai tout ce qu'il faudra faire pour avoir près de moi le plutôt possible ton frère de Sarre et Meuse. Ernouff se chargera de cela. Ne reste pas trop longtems absent, et ne sois jamais sourd au cri de la patrie, au cri de l'amitié, l'une et l'autre te réclameront également. Sans reproche, Buquet, par ta négligence tu as frustré mon frère d'effets précieux à un artiste, qui m'ont été enlevés dans la Vendée, je vais te fournir l'occasion de réparer cette faute et tu en seras bien aise. Les trois caisses que Schmidt déposera chez toi contiennent, non pas des tableaux de grand prix, mais quelques paysages à l'huile. Je voudrois les faire passer à Belfort à mon frère. Si je les abandonne simplement à la diligence ou à un roulier, elles seront ouvertes, fouillées, négligées et mal refermées; il faudroit donc trouver un moyen de les faire accompagner, et c'est de quoi se concertera avec toi mon homme d'affaires Schmidt.*

Je méprise comme tu sais l'or et l'argent. Pauvre je suis entré en guerre, pauvre j'en veux sortir, et de ma pauvreté je serai toujours fier parce qu'elle ne sera jamais l'effet de mon inconduite, mais bien toujours de mon désintéressement ; cependant j'ai ma petite manie, c'est celle d'aimer les arts, et sous ce rapport si tu me faisois perdre les petites bagatelles que je mets sous ta sauvegarde, je serois inconsolable. Remets l'incluse à tes chers et estimables hôtes. Tu ne dois pas regretter que je t'aie fait faire cette connoissance ; ce sont là des trempes d'âmes, mon ami, et des cœurs malheureusement trop clair-semés pour le bonheur du genre humain.

« *Je vous embrasse tous.*

« KLÉBER (1). »

(1) Lettre autographe signée. (Ancienne collection d'autographes de Goncourt.)

LA COMTESSE D'ALBANY

LA COMTESSE D'ALBANY

Il est deux sortes de femmes qui aiment les poëtes et qui en sont aimées.

Les unes sont ces femmes qui semblent ne toucher la terre que du pied, et marchent, dans l'exil de la vie, environnées de rayons comme d'un vêtement. Ces femmes, d'une supérieure essence, négligentes et dédaigneuses de la matière, mortes à leur corps, ne se donnent ni ne se livrent. Elles ont placé leurs amours plus haut que les amours humaines, et elles ne descendent pas du respect qu'elles ont d'elles-mêmes pour satisfaire à des appétits et se ravaler à des aventures. Elles mettent leur sagesse comme leur orgueil à ne pas changer le poëte en homme, et elles jugent que lui demander plus que le culte, c'est lui demander moins. Ces femmes se satisfont en apparaissant au poëte comme une révélation de lui-même. Elles passent devant lui, le touchent au front et s'envolent. D'un regard elles ont accordé sa lyre, d'un regard elles ont épousé son génie. Ces femmes, qui, de loin, et comme d'un monde céleste,

sourient au poëte, sont la foi et la religion de son esprit. Elles sont la pure image et la pensée radieuse vers lesquelles il se tourne aux heures du recueillement et de l'enfantement. Elles l'enlèvent jusqu'à cette patrie de lumière, jusqu'à ce séjour de ravissement et d'harmonie, où l'idée des poëmes immortels prend son immortelle vie. Elles l'appellent à l'idéal. Elles lui donnent la croyance à l'éternité de la gloire. Elles couronnent son œuvre. Elles en sont les patronnes et la fortune; et, toujours dignes d'elles et de lui, associées à sa renommée, et non compromises à sa suite, elles le recommandent à la postérité et le bénissent dans l'avenir.

Il est des femmes moins grandes, moins heureuses peut-être, dont le rôle est plus humain, plus vulgaire, plus facile. Celles-ci sont de leur sexe; elles aiment, et elles vont jusqu'à le prouver. Elles ne réservent rien d'elles; elles affrontent fièrement la honte; elles tombent comme si elles se dévouaient. Elles n'occupent pas le poëte, elles le gardent, et, le possédant tout, elles croient le posséder mieux. Elles nouent leurs jours à ses jours; elles se marient avec sa vie. Elles parent son foyer, elles tiennent son salon, elles ordonnent son ménage, elles protégent sa santé, elles surveillent son bonheur. Elles sont pour le poëte une compagnie et un public; elles le servent, l'écoutent, le conseillent, le consolent, l'applaudissent et l'adorent. Elles lui promettent le succès, elles récitent ses vers, corrigent ses épreuves, reçoivent ses dédicaces, caressent sa vanité, calom-

nient ses critiques, bercent ses imaginations, l'aident à tailler ses plumes, à souffrir, à guérir, à écrire, à penser, à mourir. Elles héritent enfin de sa mémoire et la font valoir.

Ces femmes, qui sont des muses, s'appellent les Béatrice. Ces muses, qui sont des femmes, s'appellent les comtesses d'Albany.

Des cheveux blonds, des yeux noirs, doux et brûlants, des dents parfaitement belles, de blanches épaules, la beauté éblouissante d'une Flamande de vingt-cinq ans, relevée et animée d'un je ne sais quoi de spirituel, l'élégance de la taille, ce charme de la tournure qui est la séduction ordinaire des femmes petites, une grande distinction alliée à une extrême simplicité : voilà la comtesse d'Albany quand Alfieri la rencontra à Florence. Mme d'Albany avait pour elle plus que sa beauté : elle avait le roman d'une vie malheureuse et le bénéfice de ces chagrins qui entourent une jeune femme de la pitié des nobles cœurs. Ce n'était pas encore assez : si peu que la fortune eût fait pour elle, le hasard de la naissance l'avait promise à de grands destins, et nul ne pouvait dire si l'avenir ne lui réservait pas une couronne. Le prince Gustave-Adolphe de Stolberg-Goedern, d'une des plus anciennes maisons d'Autriche, tué à la bataille de Leuthen, avait laissé une jeune fille sans fortune. Le cabinet de Versailles avait tiré l'enfant d'un chapitre de Flandre pour la marier au dernier des Stuarts. Ainsi contait le monde.

Il contait encore que la jeune Louise Stolberg-Goedern, choisie par la politique pour perpétuer la race des Stuarts, avait à subir la brutalité et l'ivrognerie d'un mari dont les colères s'armaient d'un bâton, dont les ivresses souillaient l'oreiller conjugal. Que d'engagements à la commisération d'un galant homme! quelle proie pour la vanité d'un amant! Le poëte Alfieri aima, et il aima en poëte pour la première fois de sa vie.

Les amours d'Alfieri ont été jusqu'à ce jour des surprises, des rencontres, des accidents agréables, des engagements où l'homme n'a guère apporté que ses sens, des caprices qu'une fièvre passagère a voulu grandir en passions, des amourettes qui ont failli tourner au tragique, et qui n'étaient pas dignes d'une fin si sérieuse; des amours enfin à qui manquèrent le dévouement, le sacrifice, la sincérité même, banales amours, qui barrent, en ce monde, la vie de chacun. Jusqu'à ce jour, le comte Alfieri a aimé des femmes qui ne lui ont demandé que la jeunesse de son cœur, et à qui il n'a rien donné de ses idées; des femmes qui sont venues à lui, ou vers lesquelles il est allé, comme le désir va au plaisir; des femmes ne vivant pas au-delà du monde de la mode et de la femme; des femmes avec l'imagination desquelles son imagination n'a pu s'entretenir. Dans toutes les caresses qu'a reçues le joli cavalier de Londres, le poëte tragique naissant n'a guère reçu d'encens, et les tendresses qu'il a trouvées ont plus interrogé les battements de sa poitrine

qu'elles ne se sont intéressées au travail de sa pensée. Il ne lui a pas été donné encore d'être aimé tout ensemble par un cœur et deviné par une intelligence, d'être heureux et admiré.

L'amour de Mme d'Albany fut une révolution et une révélation dans l'existence du poëte. Un esprit mâle, dédaigneux des récréations féminines, vivant avec les livres; une mémoire chargée, un peu pédante, mais qui semblait un aimable écho de l'antiquité à l'homme qui refaisait alors son éducation scolaire; une conversation tournant volontiers au grave; et des saillies, des fortunes de mots et d'idées, une observation maligne et pleine de vrai, des boutades de jolie femme, toutes singulières dans ce tempérament classique; par-dessus tout, une folie de poésie, et de poésie tragique : — Mme d'Albany était une femme toute nouvelle pour Alfieri. Et puis ce joli parler toscan, si doux à l'oreille du Piémontais, et ce sourire, et ces causeries où se retrempait sa veine, et cette vie, qui devint la vie de ses vers, n'était-ce pas de quoi prendre tout entier le poëte? — « Vous êtes la source où puise mon génie, — écrivait-il à Mme d'Albany, lui dédiant *Myrrha,* — et ma vie n'a commencé que le jour où elle a été enchaînée à la vôtre. »

Aimée d'Alfieri, poussée à bout par des scènes révoltantes, Mme d'Albany résolut de quitter son mari. Elle obtint secrètement du grand-duc Léopold la permission d'entrer dans un couvent de Florence et d'y rester sous la protection royale. Il n'y avait plus

qu'un empêchement : le comte d'Albany accompagnait sa femme partout et l'enfermait quand il sortait. Une partie est convenue entre la comtesse, une amie de la comtesse et un ami de cette amie, et acceptée du comte. On ira visiter le couvent *dei Bianchetti*. La comtesse et son amie passent devant le comte, montent un escalier, frappent à une porte qui s'ouvre, et la referment sur elles. Le comte, furieux, frappe et refrappe, jusqu'à ce que l'abbesse vienne lui apprendre que sa femme est sous la protection de la grande-duchesse. Peu après, Mme d'Albany se retirait à Rome, au couvent de *Campo Marzio*. Alfieri ne vit plus; les livres l'ennuient, le travail l'abandonne : « C'est la moitié de ma vie qui me manque! » s'écrie-t-il; et, au bout de quatre semaines de fièvre et d'impatience, il part pour Naples et arrive à Rome. La reconnaissance fut pleine de larmes. Puis Alfieri s'enfuit. Ni Naples, ni Pausilippe, ni Baies, ni Capoue, ni Caserte, ni la campagne, ni la mer, ne consolèrent l'exilé. Toute sa main était aux courriers expédiés, toute son âme aux courriers reçus. Cependant les portes du couvent de *Campo Marzio* s'ouvraient devant Mme d'Albany. Le pape lui permettait de vivre, sans bruit, séparée de son mari, dans un appartement du palais de son beau-frère, le cardinal d'York, et Alfieri se trouvait bientôt à Rome « sans savoir comment ». Il ne fallait plus au couple que des ménagements pour être réunis, et de la diplomatie pour être heureux. Alfieri se résigna, plut au cardinal, fit des visites, flatta les uns, salua

les autres, oublia son fameux sonnet contre Rome, présenta au pape ses œuvres bien reliées, alla jusqu'à lui offrir la dédicace d'un *Saül* tiré de la Bible; bref, se fit tolérer, et obtint, en rougissant un peu de lui, le droit de rester et la permission d'aimer. Alfieri redevient poëte. Il crie aux pieds de son amie : *Est Deus in nobis!* Il met la *Polynice* en vers. Il reprend l'*Antigone*, la *Virginie*, l'*Agamemnon*, l'*Oreste*, les *Pazzi*, le *Timoléon* et le *Philippe*. Il chante l'*Amérique libre*. Il jette tout d'un jet la *Mérope*. En dix mois, il invente et développe deux tragédies; il en versifie sept! Il trouve en Mme d'Albany un enthousiasme si naïf, qu'il s'enhardit à lire des tragédies de société en société. Il se risque à les faire jouer et à y jouer sur le théâtre de l'ambassadeur Grimaldi. Il envoie ses manuscrits à l'impression à Sienne. Mme d'Albany est derrière lui, l'excitant à l'activité, enflammant son orgueil. « Son attachement pour moi lui faisait illusion, — écrivait plus tard Alfieri, — elle n'était pas éloignée de me regarder comme un grand homme, et m'engageait à tout faire pour le devenir. »

Les mauvais jours allaient revenir pour le couple. Le comte d'Albany était tombé malade à Florence. Le cardinal d'York arriva pour sa convalescence avec une suite de prêtres. Des prêtres assistaient déjà le comte d'Albany. Prêtres de Rome et prêtres de Florence s'entendirent pour représenter au cardinal que c'était singulièrement prendre soin de l'honneur de son frère que d'abriter dans son palais les rendez-vous

de sa femme. Le cardinal eut des remords dont il fit grand bruit, resserra sa belle-sœur et se plaignit au pape. Alfieri partit encore une fois. Ne sachant où aller, il erra. Il essaya de vivre et de guérir en courant. Il alla devant lui, brûlant les routes de Florence à Venise, de Padoue à Ferrare, de Bologne à Milan, de Milan à Paris, de Paris à Londres, rajeunissant de corps, oubliant les vers, fou de chevaux, l'imagination pleine de têtes de race, de belles encolures et de croupes rebondissantes. C'est à peine si, de Rome, Mme d'Albany pouvait suivre le vagabond de ses vœux et de son cœur. Elle s'ennuyait, tâchait de revivre dans le passé, recevait l'ami Gori, lui parlait de l'absent, et finissait par obtenir du pape et de son beau-frère la permission d'aller aux eaux de Baden. Alfieri était descendu majestueusement des Alpes, comme un autre Annibal, ramenant quinze chevaux anglais, dont pas un ne boitait, et de Turin il avait gagné Plaisance, quand il reçut la bonne nouvelle. Il fit sonnets sur sonnets, et alla retrouver Mme d'Albany dans une maison de campagne, auprès de Colmar. Là, Alfieri se retrouva tout entier d'âme, de cœur et de tête. Le tragique ressuscita, et, ainsi qu'il lui arrivait d'ordinaire lorsqu'il était heureux, trois tragédies lui sortirent du cerveau, coup sur coup : *Myrrha, Agide* et *Sofonisba*. L'hiver vint, et, avec l'hiver, la nécessité du retour pour Mme d'Albany. Elle traversa les Alpes, prit la route de Turin, passa à Gênes, et, au lieu de rentrer dans sa prison accoutumée, s'arrêta à Bologne, prétextant la saison trop

avancée pour gagner Rome. Alfieri passe cet hiver à Pise; et sa vie, et l'emploi de ses journées, ce ne sont que cavalcades commencées avec le soleil levant, que vingt milles enlevés au galop, que chevaux lassés; ce n'est qu'un mouvement furieux, une activité fébrile, une locomotion sans but, une distraction de la pensée par la fatigue du corps. Seuls, les enivrements de la vitesse et les périls de la course peuvent maîtriser quelques moments cette volonté ardente. Entre la comtesse d'Albany et lui il n'y a que la chaîne des Apennins; mais il est épié et surveillé; il craint le caquetage des oisifs, les indiscrétions d'une petite ville italienne; il s'incline devant son devoir et les convenances; il respecte l'honneur de son amour. De là, mille combats, mille irrésolutions, mille projets, des orages, une lutte intérieure de ses passions contre sa raison, lutte nouvelle chez Alfieri, et par cela même plus terrible; combats, projets, orages et luttes qui viennent assaillir son âme, alors qu'elle est toute brisée et tout attendrie, toute lasse d'émotions. L'ami d'Alfieri, l'ami de ses premiers vers, Gori Blandinelli, le cher Checco, est mort, laissant le poëte seul pour se défendre contre lui-même et pour se vaincre. « Toute ma pensée, — écrit de Pise Alfieri, — est avec Checco dans mes promenades matinales. Ce lieu, cette ville, ce fleuve, lui plairaient, dis-je, et je pleure; puis je me mets à lire Pétrarque, que j'ai toujours en poche; je pense à ma bien-aimée, et je pleure encore, désirant la mort, me plaignant de ne pas avoir de raison pour

me la donner. J'ai l'âme morte et le cœur enseveli, et ne me reconnais pas moi-même (1). » Au printemps, les amants s'enfuirent d'Italie et se rejoignirent, et il n'y eut plus dès lors entre Alfieri et Mme d'Albany que des séparations convenues et des privations volontaires. Le rendez-vous choisi et préféré était cette maison de campagne alsacienne où la vie coulait tranquille et sans bruit, où l'on avait, pour jouir de soi, la paix et la solitude; pour s'en distraire, des livres et des chevaux. Pauvre et naïve mère d'Alfieri! qui lui envoyait là, par l'abbé de Caluso, une proposition de mariage, faite en riant et refusée en riant, qui ne coûta pas une réflexion à Alfieri, pas une inquiétude à Mme d'Albany! — D'Alsace les deux amants étaient venus à Paris et s'y étaient fixés. Mme d'Albany avait perdu son mari et l'avait pleuré. Alfieri corrigeait ses épreuves, polissait ses tragédies et les repolissait, lorsqu'une révolution vint, pour la dernière fois, déranger le foyer du couple : la journée du 10 août 1792 le chassa de Paris et de la France.....

Revenus à Florence, Alfieri et Mme d'Albany trouvèrent, à la fin de l'année 1793, près du pont de Santa Trinità, sur le Lung'Arno, une maison petite, mais charmante, une retraite amie, un coin de terre où ils purent enfin s'aimer à l'aise et asseoir, pour de longs jours, leur vie et leurs habitudes. C'était une riante demeure, ayant à ses pieds la campagne,

(1) *Vita di Vittorio Alfieri* (*Lettere*). Firenze, Le Monnier, 1853.

les collines, la verdure sur sa tête, visitée du soleil, aimée de ce midi qui fécondait la tête du poëte et le faisait chanter l'été « comme les cigales ». Les amants ne recherchaient qu'eux et fuyaient tout le reste du monde. Où trouver un lieu plus favorable pour bouder l'humanité? Avec les années, tous deux s'enterrèrent si complétement dans leur ménage, que les importuns ne leur parurent plus seulement des ennuyeux, mais des voleurs, qui cherchaient à leur faire tort de leur temps, je veux dire de leur bonheur. « *N'allant chez personne, et ayant renoncé à m'ennuyer,* disait Mme d'Albany, *je ne veux plus me gêner, je suis trop vieille;* » et c'était, chez elle comme chez le poëte, une jalousie de la solitude et une défense contre les visites portée jusqu'à l'excès, ne reculant ni devant la bizarrerie, ni devant l'impolitesse. Jamais couple ne veilla si fort sur les portes de son paradis. Était-il recherché, il se croyait menacé. Le professeur Venturi tentait de pénétrer jusqu'au poëte : il échouait. « J'ai la plus grande sauvagerie et la plus grande répugnance pour les nouveaux visages, » avouait Alfieri à un de ses amis. Le général Miollis, commandant de Florence, briguait la faveur de lui être présenté; Alfieri lui répondait sur une carte « que son caractère sauvage et solitaire ne lui permettait pas de recevoir, non plus que d'entrer en rapport avec qui que ce fût ». Et, ces périls conjurés, le couple respirait et se retrouvait.

Florence était alors une commode patrie aux amours pareilles aux amours du poëte Alfieri et

de la comtesse d'Albany. Les mœurs faciles de la France du XVIIIe siècle semblaient y avoir trouvé un refuge et un abri après le naufrage de 1789. Florence était ce pays discret où les existences rejetées du monde, les aventures sans issue, les liaisons sans contrat, venaient chercher les avantages de l'exil, la protection du silence et la paix de l'oubli. Non-seulement ce pays recueillait et hébergeait la corruption, cachait et gardait les scandales qui descendaient chez lui, mais il les nourrissait à son foyer même. Le monde florentin était un monde qui avait perdu le respect de lui-même. Les femmes y étaient sans remords, les amants sans jalousie, les hontes publiques, mais sans éclat. Toutes choses s'étaient tournées contre les maris. Les anciennes habitudes, qui devaient les sauver, les avaient trahis. La garde domestique des femmes était devenue le péril de leur honneur. Le *cicisbeo,* ce n'était plus ce nègre ou ce domestique en noir qui devait suivre à distance la dame lorsqu'elle sortait, et portait la lanterne devant elle dans les rues de Florence, sans lumière la nuit jusqu'en 1803. Le *cavaliere servente,* ce n'était plus ce personnage âgé, ou d'un rang un peu inférieur, ou d'une maison appauvrie, qui, attaché à la famille avec table et appointements, devait accompagner la jeune épouse au théâtre, à l'église et aux divertissements, partout enfin, quand le mari ne l'accompagnait pas. Le *cicisbeo,* c'était un beau fils de Molière; le *cavaliere servente,* un autre heureux, plus rassis, plus patient,

plus docile, exigeant moins, obtenant autant. Les lettres, qui portent leur part de la responsabilité des mœurs, avaient aidé à ce désordre en gâtant le sens moral de l'esprit public, en chatouillant le caprice des femmes, en jouant avec l'équivoque, en badinant avec l'ordure. Une poésie énervée et futile, écrite pour les boudoirs, par les Métastase, sur les genoux des Marianna Bulgarelli; les rapsodies grivoises des Saccenti, des Battachi et des Casti avaient eu ce succès et l'influence déplorable qu'usurpent chez tout peuple, aux heures de décadence, les Louvet et les Choderlos de Laclos. Plus encore que de l'apport des vices étrangers, plus encore que du relâchement des usages, plus encore que de la prédication des poëtes corrompus, la corruption était venue d'un grand exemple. L'immoralité était descendue du trône sur ce peuple. Un Louis XV cynique et philosophe, aimant les hommes, adorant la vie; un roi réformateur et libertin, bas de mœurs, grand de pensée, défiant les nobles, le pape et l'histoire, Léopold Ier, avait enhardi et lancé les mœurs à la licence; il avait conquis à son libertinage la complicité de toute une nation; il avait convié et entraîné derrière lui la société aux débauches. N'était-elle pas encore toute vivante et toute régnante, la mémoire de la Livia Raimondi, cette danseuse qui s'était sauvée des sifflets des étudiants de Pise dans le palais grand-ducal? N'avait-elle pas été trop longtemps une terrible objection contre la pudeur, l'insolence de cette courtisane qui portait publiquement une chaîne d'or

où pendait, entouré de diamants, le portrait de son royal amant? La société florentine, cette société dont les satires de Menzini et d'Elfi sont, non la satire, mais le portrait, était fille de ce Léopold Ier. Elle était née de ses leçons, et elle vivait de la morale et du code qu'il lui avait donnés. Elle n'était pas une de ces sociétés qui ont le droit d'être impitoyables aux chutes, de poursuivre, de condamner et de mettre certaines amours hors la loi de l'honnêteté publique. Elle n'avait point l'autorité du bon exemple.

Mais si peu que la conscience publique d'un pays ait de droits à être sévère, une femme, engagée comme Mme d'Albany, la craint et la hait. Elle la sait indigne d'être une justice, et cependant elle en redoute non le jugement, mais la critique. Elle la devine ennemie, alors même que, désarmée, la conscience publique n'a plus cette censure et ces réprimandes qui commandent la décence à la galanterie, et le mystère à l'entraînement. Mme d'Albany n'était pas si bien morte à la société que la voix de la société lui fût indifférente, et elle avait gardé dans les salons de Florence, sinon sa place, au moins des oreilles. De la maison où elle s'était volontairement cloîtrée, elle guettait les petits événements, et elle tirait des médisances et des calomnies qu'elle surprenait à courir par la ville son excuse, son absolution, la tranquillité de sa conscience. Le monde et elle ne se saluaient plus; mais Mme d'Albany s'informait encore du monde, et deux ou trois amies, conservées par elle, ayant bonne vue et bonne langue,

lui apportant des nouvelles, lui apportaient des armes. Et voyez les coups et les blessures! Florence y passe, toutes s'y blessent, personne n'en meurt : « *Je n'ai pas plus d'opinion des dames siennoises que des Florentines, qui sont très-vulgaires, excepté la Fabroni, qui est un peu moins ignorante que les autres, parce qu'elle est avec son mari, qui est une vraie bibliothèque ambulante. La Fabroni aussi voit des étrangers et le peu de gens à Florence qui savent lire. D'après cela vous jugez qu'elle est mieux que les autres. La Pallavicini est de sa société; elle est de nouveau, je crois, brouillée avec Titomanni, qu'elle accuse d'être froid... La Venturi est morte avant-hier au soir en compagnie. Elle a voulu être exposée deux jours avant que d'aller en terre. Son mari, je crois, a été bien aise d'être délivré de cette femme, qui, dans les derniers mois de sa vie, a donné des assauts terribles à son avarice, car elle avait des fantaisies incroyables, jusqu'à faire déneubler sa chambre pour la faire remeubler. Elle avait cinq ou six lits de toutes les grandeurs... Cicciaperci se porte mieux : sa goutte se dissipe. Sa femme est terriblement ennuyeuse : elle me dépêche avec ses discours sans nominatifs ni verbes, et elle a la fureur de parler... Ici la première condition d'un contrat de servage est de renoncer à toute occupation pour se donner entièrement à la belle insipide... J'ai vu la Zendarari, qui est engraissée, mais plus d'un côté que de l'autre; son mari me paraît bien peu de chose... La Martiani, de Pise, tourne la tête à toutes les femmes : elles veulent toutes l'imiter; mais, malheureusement, elles n'ont pas sa bourse... La fureur est toujours ici de jouer*

la comédie. On doit jouer Oreste : *la Pallavicini fera Clytemnestre, la Fabroni Électre, et Fabio Oreste, ce qui est parfaitement ridicule, car la Fabroni est grosse et grande, et paraît plus la mère que la Pallavicini... Les Florentines, qui sont des* buses, *passent leur vie autour d'une table de pharaon à perdre ou gagner quelques pauls. Je n'ai jamais vu des femmes plus insipides et plus ignorantes : elles ne savent pas même faire l'amour avec passion... On a la manie des spectacles à Florence, et les femmes ne sont bien que dans leurs loges; elles sont embarrassées en société et ne savent que dire... A Florence, il faut chercher les gens instruits avec une lanterne, et on ne les trouve pas...* »

Seuls, tout à eux, rassasiés, contents de cœur et d'esprit, hors des plaisirs et des divertissements de la vie mondaine, Alfieri et Mme d'Albany menaient un train tout particulier d'existence. Cela seul qui eût pu les guérir de leur manie misanthropique, l'ennui, leur était un mal inconnu. Leurs heures étaient pleines; et ce temps qu'ils refusaient aux vivants, ils le trouvaient à peine suffisant, le donnant aux morts. Les amis de la maison, les causeurs qu'on appelait et qu'on écoutait de tout son esprit, c'étaient les livres. Alfieri ne dépensait que pour eux. Il faisait plus, il leur consacrait les trois premières heures de toutes ses journées. Les cent cinquante volumes de classiques latins qu'il avait emportés de Paris avaient eu des compagnons nouveaux : les classiques grecs. Alfieri, à Florence, était devenu amoureux de grec; il n'avait pas hésité à retourner

aux travaux de collége, à la grammaire; et, à force de patience, de courage et d'entêtement, il s'était appris la langue d'Athènes. Quelle ressource! quel emploi des loisirs! quelle excellente préparation! Les lundis et les mardis sont à la Bible, aussitôt le lever; les mercredis et les jeudis, à Homère; les vendredis, les samedis et les dimanches, à Pindare, à Aristophane, à Théocrite. Puis, si cette veine qu'Alfieri appelle une fureur maniaque s'empare du poëte, ou si Mme d'Albany vient l'entretenir, elles sont toutes deux bien accueillies, l'une comme le repos et la distraction, l'autre comme le travail et l'inspiration.

Mme d'Albany n'était guère plus désœuvrée qu'Alfieri. Si elle n'avait le grec à épeler, si elle n'avait Homère à déclamer avec sa prosodie, et Pindare à numéroter mot par mot, dans l'ordre du sens de la phrase, elle avait, pour occuper son esprit et le nourrir, l'italien et le français, et l'allemand et l'anglais. La lecture avait pour elle l'agrément d'une promenade sans cesse variée; et, comparant cette conversation muette des livres à la conversation bavarde des hommes, elle écrivait en décembre 1802 : « *C'est un grand plaisir que de passer son temps à parcourir les différentes idées et opinions de ceux qui ont pris la peine de les mettre sur le papier. C'est le seul plaisir d'une personne raisonnable à un certain âge. Car les conversations sont médiocres et bien faibles, et toujours très-ignorantes. Il y a quelquefois des étrangers qui passent et qui sortent du commun, mais c'est encore*

bien rare, et je puis vous assurer que les soirées que je passe seule avec le poëte me paraissent bien plus courtes. Nous repassons ce que nous avons lu, et le temps s'écoule sans y penser. » Et une autre fois : « *Je passe ma journée, au moins une grande partie, au milieu de mes livres, qui augmentent tous les jours... je ne trouve pas de meilleure et plus sûre compagnie : au moins on peut penser avec eux.* »

Chaque jour était ainsi, pour Mme d'Albany, un voyage de l'esprit et une distraction de la pensée. De Klopstock elle passait à Bernis, dont elle trouvait les odes « *très-lyriques* »; des drames de ce Shakespeare qui « *l'intéressait malgré ses extravagances* » elle sautait à un roman de Wieland : « *Il s'appelle Aristippe, l'écolier ou disciple de Socrate. L'auteur non-seulement y fait pompe de la philosophie des anciens, mais de la sienne; car les Allemands en sont grands amateurs : au milieu d'un roman même, ils sont capables d'arrêter le cours de l'histoire pour disserter longuement sur quelques points de métaphysique... Les romans des Allemands sont assez intéressants, aux dissertations près, qui ne finissent pas. Ils vous laissent dans l'endroit le plus vif pour vous expliquer l'amour platonique.* »

Est-ce à dire que Mme d'Albany fût une de ces lectrices frivoles qui ne demandent aux livres qu'un amusement, ou bien une certaine secousse sensuelle de la tête et du cœur? Lisait-elle seulement pour lire et pour échapper au temps? Ne se plaisait-elle qu'aux aventures de l'intrigue ou aux aimables tableaux de la poésie? Non; Mme d'Albany avait une curiosité

plus haute, et elle demandait à l'occupation de ses loisirs de plus sérieuses satisfactions et des contentements plus sévères. Sa nature virile, inquiète des plus difficiles problèmes, des plus grands pourquoi de l'humanité, de la vérité en un mot, la poussait vers ces livres, ordinairement peu feuilletés des femmes, qui enseignent à apprendre et engagent à réfléchir. Elle était fort affairée, fort occupée, fort friande de philosophie, et ne la boudait que dans les romans, la trouvant en un siége trop bas et déplacé. Peu de femmes ont eu son courage à dépouiller, à inventorier l'héritage de la sagesse humaine. Elle ne reculait ni devant la solennité des termes, ni devant l'ennui des systèmes; et elle mettait à demander : « Avez-vous entendu parler de la philosophie de Kant? » la gravité et l'intérêt que l'hôte de Mme de la Sablière mettait à dire : « Avez-vous lu Baruch? » La théologie ne lui échappait pas plus que la philosophie. A peine sortie d'un poëte italien, anglais, allemand ou français, — « *on a besoin d'un peu d'illusion après avoir tant vu de réalités si dégoûtantes,* » disait-elle, s'excusant de ces lectures agréables vis-à-vis d'elle-même, — elle se jetait dans l'histoire ecclésiastique *entrelardée* des saints Pères, de la Bible et du Nouveau Testament, et elle était devenue si savante en ces matières qu'elle aurait pu « *disputer avec tous les docteurs en théologie, même sur la grâce efficace et la grâce suffisante, sur les différentes hérésies, sur le bon et le mauvais principe* ».

Malheureusement cette dévorante ardeur, cette

furie et cette confusion de lectures étaient plus propres à égarer la bonne foi de sa conscience qu'à la fixer; et comme il arrive d'ordinaire à ceux qui cherchent à se faire leur catéchisme avec leurs ressources propres et humaines, avec une science indiscrète, si l'on peut dire, Mme d'Albany errait de doctrines en doctrines, moins éclairée au bout du chemin qu'à son commencement, le cœur moins appuyé, la main plus tâtonnante. Chaque livre la décourageait de croire. Se tournait-elle vers l'histoire ecclésiastique, elle n'y voyait « *dans les premiers siècles que disputes d'évêques qui se font la guerre comme les courtisans chez les souverains. C'est une histoire scandaleuse pour qui réfléchit un peu; car on voit l'envie et l'ambition masquées sous l'apparence de la défense de la religion. Ce pauvre saint Chrysostome en a été la victime, et son éloquence ne l'a pas sauvé* ». Demandait-elle des secours contre elle-même à la Bible, elle écrivait le lendemain : « *Lisez le troisième chapitre de l'Ecclésiaste, vous verrez comment Salomon pense de l'âme de l'homme: je ne connais rien de plus athée, quoique Théodoret et compagnie donnent une explication à leur manière sur ce passage.* » Revenait-elle aux philosophes : « *J'ai passé en revue tous les systèmes de philosophie, qui sont tout aussi extravagants que nos subtilités théologiques.* » Laissait-elle tomber son livre, et demandait-elle au ciel le mot de la vie, il lui paraissait « *singulier, en pensant à l'immensité des astres, que notre vanité imaginât que le Créateur s'occupe de nous en particulier* ». Voulez-vous la confession tout entière de cet esprit

plein d'arguments et d'aliments, de cette âme malade et brouillée? « *Votre dernière lettre m'a fait naître la curiosité de relire l'ouvrage de Condillac sur l'*Origine des connaissances humaines. *Il me paraît difficile de pouvoir prouver que nos idées ne viennent pas de nos sensations; car qu'éprouvons-nous qui ne vienne des sens? Je ne sais si on a jamais fait l'essai d'enfermer un enfant qui vient de naître, et de ne lui donner aucune communication avec personne qui lui parle, pour voir quelles idées aurait à quinze ans un être semblable. Vous m'objecterez qu'il ne saurait pas parler; mais je serais curieuse aussi de voir de quel signe il se servirait pour demander à manger. Il m'est impossible de croire aux idées innées; car, si nous nous examinons bien et que nous nous observions, nous verrons qu'une grande quantité de choses ne nous sont connues que par analogie, et si on se rappelle son enfance, on se ressouviendra qu'on était comme les animaux... Je crois qu'on peut écrire sur toutes ces matières autant qu'on veut : on n'y entend rien... Il y a un auteur à présent qui critique Kant* ex professo, *un nommé Cabanis, qui fait l'homme semblable aux animaux... Je crois très-mal fait de matérialiser l'homme, il n'est déjà que trop porté à favoriser cette idée pour se permettre tous les vices... Condillac prétend que l'imagination est la source de toutes les facultés de notre esprit, et que d'elle naît le souvenir, la réflexion. Pour moi, j'attribue tout à des sensations. Je crois que, malheureusement, nous sommes très-physiques, et que, sans les sens, nous ne sentons rien et que les idées viennent de notre sentiment. On fait*

très-bien de faire croire à l'homme qu'il est un objet surnaturel: mais, malheureusement, tout nous prouve que nous sommes très-matériels. Quant à notre âme, à qui on ne peut pas donner un autre nom, je ne sais pas ce qu'elle est et ce qu'elle deviendra. Il est certain que nous sommes un animal très-noble et capable de très-grandes choses et de très-petites; mais, quand notre corps est malade, nous sommes bien mesquins, et toutes nos idées, quelle qu'en soit la source, sont bien confondues et bien obscures... »

Un autre philosophe que Condillac, un philosophe plus humain et moins conjectural, moins ingénieux, mais plus pratique, un homme se racontant et n'expliquant pas l'homme, avait séduit, charmé, conquis Mme d'Albany. Il était son guide et son médecin. Elle puisait dans son commerce la patience de la vie et la justification de ses doutes. Elle y trouvait ses forces et son droit. Elle y venait chercher sa foi à la religion du *Qui sait?* et le courage d'écrire : « *On nous a jetés dans ce monde on ne sait pourquoi, et il faut finir son temps pour devenir je ne sais quoi. — C'est mon bréviaire que ce Montaigne*, s'écriait-elle, *ma consolation, et la patrie de mon âme et de mon esprit!* »

Le spectacle des choses, la vue des faits et des hommes, le jeu des événements, avaient confirmé Mme d'Albany dans ces désillusions. Si elle ne trouvait aucun secours dans les livres, elle ne rencontrait, en regardant tout autour d'elle dans les agitations de son temps, aucun salutaire exemple, aucune preuve rassurante, rien enfin qui pacifiât son âme,

lui montrât l'œil d'un roi des rois sur ce monde, le frein d'une sagesse toute-puissante, la main d'une justice divine. Elle mesurait, à sa mesure, le gouvernement de Dieu ; n'en admettant pas les mystères, elle n'en admettait pas les patiences, elle n'en excusait pas les complicités apparentes. Ce siècle où elle était, et qu'elle appelait le vilain siècle, cette « farce tragique » qui l'entourait et l'enveloppait, ce bruit, cette mêlée, ce sang, ce tumulte, ce désordre, cette violence au milieu desquels elle était condamnée à vivre, l'enhardissaient à nier la Providence. « *Si ce monde est gouverné,* disait Mme d'Albany, *il l'est à la française, c'est-à-dire qu'il y arrive le contraire de ce qui devrait y arriver.* » Boutade de dépit que la Providence lui aura facilement pardonnée ! Il arrivait alors dans le monde une bataille tous les jours, et une victoire française tous les soirs ; et le couple était l'ennemi personnel de la France. Alfieri avait, pour nous haïr, toutes sortes de raisons, toutes sortes de prétextes, j'allais dire toutes sortes d'excuses. Il nous détestait pour nos crimes, pour nos consonnes et pour nos banqueroutes. Son oreille souffrait de notre langue, « langue sourde et muette, sons barbares, vile cornemuse qui mettait son pauvre toscan au martyre ». Ses tragédies étaient jalouses des tragédies de Voltaire. Sa fortune avait été engloutie dans les rentes viagères de France ; et les protes, les compositeurs et pressiers du Français Didot l'avaient ruiné en corrections d'épreuves. Ses illusions de liberté étaient mortes à Paris le 10 août 1792 ; et ses

chers livres, ramassés en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, lui avaient été volés par la France. Un Français enfin, un Alexandre, occupait l'attention du monde et emportait le public du tragique; Mondovi, Castiglione, Arcole, Rivoli, faisaient tort à *Alceste*. Les poëtes ne pardonnent guère au canon : il fait plus de bruit qu'eux.

Mme d'Albany avait contre la France les griefs du poëte et les siens. Les *singes-tigres,* comme elle nous appelait, l'avaient fait trembler; et, comme elle fuyait, elle avait reçu aux barrières, d'une multitude barbare, une de ces lâches et publiques injures dont la Révolution corrigeait alors les belles aristocrates qui se refusaient à la cocarde et les jeunes religieuses qui se refusaient au monde. L'héritière des Stuarts ne pouvait pas d'ailleurs ne pas détester la république, les régicides et Cromwell.

N'y avait-il pas encore, dans la haine des deux amants, à leur insu peut-être, quelque chose de plus haut qu'une rancune personnelle : le ressentiment de l'Italie foulée et ensanglantée? Le *Miso-Gallo* n'est-il qu'une longue épigramme, née du caprice et de la mauvaise humeur d'un poëte? N'entendez-vous pas sous les moqueries le cri de douleur d'un peuple, les pleurs de cette patrie qui n'est plus qu'un bivouac, un champ de bataille, une proie; l'écho de cette grande lamentation d'un Italien du seizième siècle?

> O patria! o longum felix, longumque quieta
> Ante alias, patria o divum sanctissima tellus,

Dives opum, fœcunda viris, lætissima campis,
Ærumnas memorare tuas, summamque malorum
Quis queat, et fando nostros æquare dolores,
Et turpes ignominias, et barbara jussa?

Mme d'Albany n'était pas encore arrivée à l'indifférence en matière politique. L'heure n'était pas encore venue où elle allait dire : « *On peut bouleverser le monde, que cela m'est égal!* » Elle regardait fort curieusement passer en Toscane les institutions et les armées, les gouvernements provisoires, les rois imberbes, les rois au berceau, les généraux et les régences, les Napolitains, les Français, les Russes, les Allemands et les Italiens ; et, de tout ce qu'elle voyait, elle jetait dans ses lettres le tableau frappant, tantôt crayonnant un Charles VI : « ... *La Toscane a beaucoup perdu. Si le souverain qu'on lui a donné avait sa tête, il n'en serait pas plus mauvais, car il a de l'esprit et veut le bien; mais il ressemble au roi Saül ou au roi Lear de Shakespeare. Quant à moi, il me paraît toujours vour un roi de la Bible accablé de la vengeance de Dieu pour avoir pris le royaume d'un autre.* » Tantôt esquissant un cardinal Dubois : « ... *Notre grand ministre Carletti veut à présent* (13 *novembre* 1802) *dominer en donnant des fêtes; il prépare une nouvelle maison pour faire danser, manger et bavarder, mais cependant économiquement, à la manière de Montepulciano. Mais tout cela, ce n'est que des échelons pour arriver au poste de premier ministre auquel il vise et qui le venge. On croirait qu'un homme qu'on voit sortir de sa bicoque perchée sur une montagne, et qui descend de là et arrive à*

avoir six mille écus de rente, né avec huit cents, à être conseiller d'Etat, devrait être content; mais non, il veut encore ce qui lui manque, et c'est d'être premier ministre d'un roi imbécile qui est sous la tutelle des Français, au lieu de jouir de sa fortune et des quelques années qui lui restent à vivre. On meurt faisant des projets. »

Mais c'est bien contre ce ministre *di bettola*, et contre cet enfant auquel « *Bonaparte a donné un sceptre, gardant un fouet pour le punir* », qu'il faut tailler sa plume. Murat n'est-il pas maître en Toscane, Menou en Piémont, Saint-Méry à Parme, Bonaparte partout? C'est à ces rois de fait, c'est à leur maître que Mme d'Albany a déclaré la guerre. Les ondit et les nouvelles, les fables et les vérités, ses prévisions et ses pressentiments, elle les tourne contre « le roi-consul » dans chacune de ses lettres : « ... *Necker, ce vieux radoteur politique, s'avise de vouloir discuter la constitution française et prouver que cette nation n'est pas libre. Il dit que le consul est sorti tout armé de la tête du législateur. Je dirai que la constitution est sortie de la tête du consul toute désarmée de pouvoir... Bonaparte a fait porter le deuil de son beau-frère au gouvernement de Milan. Le voilà roi, et ses frères sont les princes du sang!... Bonaparte va créer des sénatoreries perpétuelles comme les* starosties *de Pologne qu'il donnera à ses créatures... Vous voyez que, peu à peu,* l'oiseau fait son nid. *J'ai parié qu'avant une année il sera couronné empereur des Gaules; vous verrez si je gagnerai.* » Lassée enfin, et non vaincue par la fortune de celui qui sera Napoléon, elle laisse tomber

de sa plume, le 1er février 1803 : « *Murat est fait citoyen italien ; nous verrons encore des Bonaparte rois dans tous les coins du monde, comme Charlemagne, qui a donné son empire et laissé un morceau à chacun de ses enfants. Il fera ce qu'il voudra, ce tyran du monde : les autres sont des imbéciles! La France paraît la tête de Méduse pour les puissances : elle les éblouit, et elles perdent le bon sens.* »

Mme d'Albany mandait à Sienne le 18 février 1803 : « *Notre poëte, qui vous salue, vient d'achever six comédies qu'il a commencées. Je n'en ai pas même vu le titre; mais je suis persuadée qu'elles sont très-originales. Elles sont toutes vérifiées. Il ne m'en veut lire la première que lorsqu'il commencera à les corriger. Je suis extrêmement curieuse de savoir s'il saura faire rire. Il dit que les quatre premières sont alfieranes, la cinquième aristophanesque, et la sixième italienne.* »

Le 5 octobre de la même année, Alfieri mourait.

Mme d'Albany écrit le 9 décembre 1803 : « ... *Je suis la plus malheureuse créature qui existe, j'ai tout perdu mon sentiment dans ces circonstances malheureuses, ma consolation et ma société. Je suis seule dans ce monde qui m'est devenu odieux. Le plus grand bonheur, et le seul qui puisse m'arriver, ce serait d'aller rejoindre cet ami incomparable. Il s'est tué à force d'étudier et de travailler. Depuis dix ans qu'il était à Florence, il avait appris le grec tout seul. Il a traduit en vers une tragédie de chaque auteur grec,* les Perses *d'Eschyle,* Philoctète *de Sophocle et* Alceste *d'Euripide, et il a fait un* Alceste *à son imitation, ainsi qu'une tragi-mélodie d'Abel,*

qui est moitié tragédie et moitié pour chanter, pour donner aux Italiens le goût de la tragédie : ce sont les premières choses que je ferai imprimer pour finir son théâtre. Il a traduit les Grenouilles *d'Aristophane, tout Térence, tout Virgile, c'est-à-dire* l'Énéide, la Conjuration de Catilina. *Il a fait dix-sept satires, un tome de poésies lyriques. Il a écrit toute sa vie jusqu'au* 14 *mai de cette année, et puis il a fait depuis deux ans six comédies qui ont été la cause de sa mort; y travaillant trop pour les finir au plus vite, et, malgré cela, il n'a pu en corriger que cinq et demie; il est tombé malade à la moitié du troisième acte de la cinquième. Il se portait très-bien le* 3 *octobre au matin, et il travailla à son ordinaire; je rentrai à quatre heures pour dîner, et je le trouvai avec la fièvre : la goutte s'était fourrée dans ses entrailles, qu'il avait très-affaiblies depuis quelque temps, ne pouvant quasi plus manger, parce qu'il avait la digestion trop pénible, et que cela le contrariait, ne voulant pas être plus pesant après le dîner qu'auparavant. Enfin, le samedi* 8, *après avoir passé une nuit moins mauvaise que les précédentes, il s'affaiblit, il perdit la vue et mourut sans fièvre, comme un oiseau, sans agonie, sans le savoir. Ah! monsieur, quelle douleur! j'ai tout perdu! C'est comme si on m'avait arraché le cœur. Je ne puis pas encore me persuader que je ne le reverrai plus. Imaginez-vous que depuis dix ans je ne l'avais jamais plus quitté, que nous passions nos journées ensemble; j'étais à côté de lui quand il travaillait, je l'exhortais à ne pas tant se fatiguer; mais c'était en vain : son ardeur pour l'étude et le travail augmentait tous les jours, et il cher-*

chait à oublier les circonstances des temps en s'occupant continuellement. Sa tête était toujours tendue à des objets sérieux, et ce pays ne fournit aucune distraction. Je me reproche toujours de ne l'avoir pas forcé à faire un voyage : il se serait distrait par force. Son âme ardente ne pouvait pas exister davantage dans un corps qu'elle minait continuellement. Il est heureux, il a fini de voir tant de malheurs ; sa gloire va augmenter : moi seule je l'ai perdu; il faisait le bonheur de ma vie, je ne puis plus m'occuper de rien (1). »

Mme d'Albany écrit le 10 août 1804 : « *Je vous remercie de votre tendre intérêt de penser à moi dans votre situation; mon âme souffre plus que votre corps, je suis la plus malheureuse créature de ce monde après avoir été la plus heureuse. Je souffre à tous les instants du jour de la perte horrible que j'ai faite. Voilà cinq mois que j'ai perdu cet ami incomparable, et il me paraît que c'est hier; je le pleure tous les jours, et rien ne pourra m'en consoler. Vous jugez ce que c'est qu'une habitude de vingt-six ans et de la manière dont nous vivions ensemble. La philosophie, qui m'a toujours servie dans toutes les occasions de ma vie, m'est inutile dans celle-ci. J'ai perdu mon bonheur, mon soutien, ma consolation dans ce monde horrible que je déteste déjà depuis dix ans, et que je ne supportais que parce que j'étais nécessaire à mon ami. Si vous saviez combien de fois j'appelle la mort à mon secours! mais elle est sourde, elle ne vient que pour ceux qui sont utiles à leurs parents ou à*

(1) L'original de cette lettre de Mme d'Albany, adressée à d'Ansse de Villoison, est conservé à la bibliothèque royale de Parme.

leurs amis. Il y a une injustice dans les choses de ce monde qui fait horreur. Si je n'avais pas des devoirs à remplir, je crois que j'aurais eu le courage de finir ma carrière, qui m'est odieuse. Ah! tous les malheurs, je les ai éprouvés, mais le plus grand de tous est celui de perdre un ami incomparable. Aussi la vie ne m'est plus rien, je la déteste... Il s'est tué à force de travailler. Il ne m'a pas voulu écouter; je lui avais bien dit qu'il ferait le malheur de ma vie après en avoir fait le bonheur. Ma santé est bonne, parce que je suis de fer, pour mon malheur. Plaignez-moi, je suis bien malheureuse. Je m'occupe un peu à lire Cicéron, Montaigne, des livres qui me donnent un peu de force à l'âme, mais elle est accablée. »

Mme d'Albany écrit encore le 10 mars de la même année : « *Je supportais tout avec courage quand j'étais avec lui. A présent, je ne trouve de goût à rien, tout m'est odieux. Je trouve tout le monde froid, insipide, bête, insensible. Je passe une grande partie de ma journée à lire et relire la même chose; car je ne comprends pas toujours, et ma tête est préoccupée comme bien vous pensez...* »

Mme d'Albany survécut à cette douleur. « *Je vis parce que je ne puis pas mourir,* » disait-elle naïvement. Alfieri lui avait légué ses manuscrits; la publication des œuvres du poëte fit diversion à ses regrets. Ayant à le défendre, elle eut moins le temps de le pleurer. « *Je suis charmée,* écrivait-elle à l'archiprêtre Luti, *que nos œuvres posthumes vous aient donné quelques instants de distraction. Je voudrais pouvoir continuer, ou plutôt faire lever le séquestre sur l'édition*

pour pouvoir distribuer les autres volumes qui sont déjà imprimés. Il y a deux tomes du Virgile et deux des Comédies. On me dit que c'est votre cardinal, inspiré par le nonce, qui a écrit à la reine pour faire défendre, comme irréligieux et impolitiques, Salluste, les Grecs et les satires, tutti in un faccio. *Aussi m'écrit-on de partout : Depuis quand la Toscane est-elle devenue si barbare? On pouvait défendre les satires, même les brûler, mais laisser vendre les autres. On prétend que c'est notre excellent cheval satirique qui est cause de tout cela. Les passions, en général, sont aveugles, mais surtout l'envie. Il y aurait une manière de punir l'auteur cruellement, ce serait de mieux faire que lui; et on dit que cet* ange *s'efforce d'être méchant, et surtout contre les femmes. Je conçois qu'il doit s'en plaindre, car il n'est pas fait pour leur plaire. Quant à nos posthumes, il en sera comme des tragédies, on leur rendra justice avec le temps, et, quoique le S. Carminiani les ait attaqués bêtement et en mauvais style, il n'en sera ni plus ni moins .. M. Pelli est arrivé à dire que les satires n'étaient que* delle sciocherie. *Je m'attendais à toute autre critique, mais non pas à les voir accuser de bêtise. Le temps les placera à leur place; et quand on pense que les Toscans ont eu la bêtise de trouver le poëme du Tasse mauvais, et les Français la* Phèdre *et l'*Athalie *de Racine, et les Anglais* le Paradis perdu, *il faut s'attendre à tout du jugement de la multitude, l'envie, la jalousie, criant plus fort que les autres. Quant à moi, on peut dire ce qu'on veut, peu m'importe! Si l'ouvrage est bon, malgré les clameurs, il sortira tel; s'il est mauvais, malgré les louanges, il sera*

oublié. Laissons-les dire; je suis charmée de vous avoir procuré quelques distractions, et probablement des sujets de réflexions, car la satire sur les lois est pleine de belles pensées; mais malheureusement le vulgaire n'aime guère à réfléchir. L'anti-religionnerie est très-philosophique; elle n'est pas dévote, mais elle fait voir cependant qu'on ne peut pas facilement détruire une religion de tant de siècles sans en créer une autre. Le style de Salluste est un modèle de prose italienne. Je voudrais que les étrangers qui disent que la langue italienne n'est pas énergique et n'est pas brève puissent entendre cette traduction. »

La vie de Mme d'Albany continuait à être une vie d'étude et de retraite : « *Je m'éveille ordinairement à huit heures, et je lis mes métaphysiciens et autres, et écris mes lettres jusqu'à neuf, que je me lève. Je m'habille et déjeune à dix. A onze, je recommence à lire jusqu'à une heure, que je sors pour faire quelques visites ou me promener. A quatre heures, je reviens à la maison; je dîne à six; je dors jusqu'à sept, si personne ne vient me voir. S'il vient du monde, je cause jusqu'à neuf heures, qu'on va au théâtre, et, quand je n'ai plus de société, je reprends mon livre, et, à dix heures, dix heures et demie, je vais au lit. Vous voyez que je me suis fait une manière de vivre indépendante des plaisirs et de la société des sots.* » Peu à peu, cependant, cette vie fermée s'ouvrit. Dans la retraite spirituelle de Mme d'Albany, des amitiés, des correspondances se glissèrent; des lettres d'Ugo Foscolo, de Sismondi, pénétrèrent; et, avec ces nouvelles du monde, la curiosité du monde entra chez Mme d'Albany. La

porte de la maison du Lung'Arno, cette porte si longtemps close, s'entre-bâilla ; des visages nouveaux prirent place au foyer si bien gardé ; des enthousiastes d'Alfieri, partis des quatre coins de l'Europe, furent admis à présenter leurs admirations à la belle muse. L'auteur de *Jacopo Ortis* vint confesser son cœur à la charitable comtesse, lui demanda des conseils et de l'argent, reçut les uns et rendit l'autre. Peu à peu, de jeunes quadrilles se nouèrent sous le tableau du *Saül,* et les galops coururent autour de la table ronde. La maison silencieuse retentit de musique et de causeries, et la langue proscrite, la langue française, timide d'abord, régna bientôt, ralliant tous les esprits autour de l'esprit français du nouveau maître de maison (1).

Une après-midi de l'année 1812, Paul-Louis Courier se trouvait chez Mme la comtesse d'Albany presque en tête à tête : on était trois. C'était à Naples. La conversation tournait autour du siècle de Louis XIV, et Courier s'était échappé à dire qu'après tout son siècle valait bien le XVIIe siècle. « Bon Dieu ! » laissa tomber le troisième interlocuteur, et il alla à la fenêtre, regarda la Chiaia, les troupes qui défilaient, les canonniers qui sortaient de leur caserne, évitant et fuyant la conversation, jusqu'au moment où le nom du peintre David fut prononcé par Courier. A ce nom : « Eh bien, oui, — s'écria l'homme de la fenêtre, déliant subitement sa langue, — c'est mon métier :

(1) *Epistolario di Ugo Foscolo.* Firenze, Le Monnier, 1852.

j'en puis parler. » Il vous est parfois arrivé d'entendre de ces esprits extrêmes et sans respect pour les jugements humains, de ces esprits nés hostiles à l'esprit général du monde, de ces esprits qui font leur métier et leur gloire de taquiner et de harceler les religions de l'opinion publique. Ces esprits vont devant eux, armés d'audace, armés d'un semblant de logique brutale, ferraillant hors des règles, tuant les arguments d'un mot, déconcertant les syllogismes, battant la raison avec l'histoire, le sens commun avec une plaisanterie; admirables déducteurs de conséquences, ingénieux, habiles à vendre un sophisme pour une vérité; tacticiens rompus au métier, savants dans les retraites, heureux dans les coups soudains, toujours brillants, toujours nouveaux, ironiques d'ordinaire, bouffons parfois, insaisissables et infatigables, ne gagnant pas de batailles, mais toujours escamotant la victoire : ces hommes sont les avocats du paradoxe. Éclat, souplesse, grâce, ironie, l'adversaire de Paul-Louis Courier avait tout l'agrément de ces hommes rares. Il avait l'instruction, le savoir, la mémoire, la familiarité et la complicité de l'antiquité tout entière ; il avait une verve et un feu, une vivacité et une bonne humeur qui gardaient la jeunesse et n'avaient pas oublié la grosse joie des ateliers de Paris, car c'était un peintre, ce Fabre. Ce singulier causeur prouvait l'impossible; il prouvait tout ce qu'il voulait et tout ce qu'on ne voulait pas. Il prouva à Courier et à Mme d'Albany qu'il n'y avait pas eu de peintre depuis Poussin, de

poëte depuis La Fontaine, que sais-je encore? que l'art de la guerre était un art perdu, et il avait toujours réponse aux réponses. Il prouva encore que la gloire des poëtes est plus grande que celle des conquérants. Mais c'est une grande scène que Courier a écrite, et c'est dans la belle prose de Courier qu'il faut voir comme ce merveilleux acteur surprend, étonne, subjugue son public.

Mieux que toute autre femme, Mme d'Albany avait été disposée par les habitudes de sa vie à subir l'influence d'un pareil homme. Alfieri avait condamné la pensée de Mme d'Albany à monter avec la sienne, à l'accompagner dans un monde d'abstractions et d'inventions poétiques. Il l'avait fatiguée d'un lyrisme sans repos dont il lui avait défendu de se distraire. Il l'avait tenue et comme emprisonnée dans la sphère froide où s'agitent les drames d'Eschyle; il l'avait emportée et assise au plus haut de son œuvre, dans une atmosphère si subtile, qu'il vint un jour où Mme d'Albany aspira à descendre et à respirer. Elle reprenait terre avec les esprits terrestres et aussi bien vivants que l'esprit de Fabre. Elle reprenait le mouvement, la santé et la gaieté de son intelligence, avec le choc, le bruit et la bataille de ces causeries. Cette veine facile et vive l'entraînait et la séduisait après la veine pénible et lente du poëte. Ces allures françaises même, elle les mettait à part de ses haines et de ses préventions, parce qu'elles étaient l'accompagnement propre de ces façons hardies de penser, de juger et de dire. L'esprit de Fabre était pour elle

une comédie, une comédie sérieuse et bien écrite, qui la délassait du sublime, lui rapprenait le monde et le rire, la reportait doucement à son sexe et à son existence, la ramenait délicatement à sa nature de femme. A mesure qu'Alfieri vieillit et se concentre davantage dans la recherche de son génie et dans la poursuite de la gloire, à mesure qu'il se livre plus entièrement à son labeur austère et qu'il donne moins de lui à Mme d'Albany, Fabre entre plus avant dans la société de la maîtresse du poëte, et son nom revient plus souvent sous sa plume : « *Fabre refuse tous les jours de faire des portraits. Il a plusieurs tableaux d'histoire à faire, et deux par moi demandés depuis deux ans pour mon salon; mais il vient toujours des ouvrages à la traverse qui l'empêchent d'en finir un... J'ai oublié de vous dire que Fabre a eu le bonheur de trouver un tableau de Raphaël qui représente le portrait de Penni, dit le Fattorini, qui était l'ami et l'écolier de ce grand peintre. Il l'a payé cinquante sequins et l'a vendu cinq cents à un Français qui achetait des tableaux pour Lucien Bonaparte, et qui achète et* paye. *Enfin il a eu son argent. C'est une fortune pour lui. Il a du bonheur, et il le mérite, car il travaille beaucoup; mais il vend d'abord tout ce qu'il fait... La reine se fait peindre par Fabre; ce n'est pas tout plaisir, comme bien vous imaginez, quoiqu'elle reste assez tranquille et qu'elle soit très-bonne et très-aimable; mais elle fait revenir plusieurs fois avant de pouvoir donner une séance. Elle sera peinte en grand avec ses enfants, dont l'un n'a que huit mois. Fabre est accablé d'ouvrage et ne travaille*

pas beaucoup, parce qu'il a la fureur de chercher des tableaux, et il s'est déjà fait une assez belle collection, il est vrai qu'il y en a pour vendre... Peu à peu Fabre a des livres, des estampes, des tableaux, et tout cela par le moyen de son pinceau; et, s'il travaillait davantage, il en aurait encore plus. Mais il est comme tous les Français, il se distrait facilement (1)... »

Vanité des amours humaines! vanité des douleurs inconsolables! Alfieri à peine mort, peut-être même Alfieri vivant, Fabre lui succède. Hélas! c'est une histoire éternellement vraie que ce conte de la matrone d'Éphèse, et Mme d'Albany ne songe guère devant ce peintre, qui occupe le fauteuil encore chaud du poëte, à ces lignes qu'elle écrivait tout à l'heure : « C'est une méchante idée de La Bruyère, que les personnes qu'on a le plus aimées, si elles revenaient après deux ou trois ans, vous causeraient plus d'embarras que de plaisir. »

---

(1) Les lettres inédites de Mme d'Albany, citées dans cet article, sont conservées à la bibliothèque de Sienne.

APPENDICE

Je donne ici quelques lettres recueillies en 1855 et 1856 par mon frère et par moi dans les bibliothèques de Milan, de Parme, de Florence, de Rome. En ce temps, nous avions eu le projet d'écrire une série de petites biographies, ou, pour mieux dire, mille et un bouts inédits de la vie des personnages célèbres du XVIIIe siècle. Nous ne voulions pas nous contenter des documents fournis par les collections de la France, nous avions l'ambition de faire surtout notre œuvre avec tout ce que l'Europe possède dans ses archives secrètes sur nos artistes, nos hommes de lettres, nos femmes illustres, et nous avions commencé par l'Italie. Le livre, livre à prendre entière, et à l'exclusion de tout autre travail, la vie d'un homme, a été abandonné après la publication de la série publiée dans ce volume. Aujourd'hui, j'imprime les documents qui devaient trouver leur place dans des études complétées par d'autres découvertes.

D'ALEMBERT

Mon Révérend Père,

Je reçois à l'instant votre ouvrage sur les fleuves que j'attendois depuis longtemps, et que M. le marquis Comellini vient de m'envoyer par un courier de la République. Je le lirai avec toute l'attention et le zèle que m'inspirent ce qui vient de vous. M. Watelet a beaucoup regretté de n'avoir pas l'honneur de vous voir à Milan. Pour moi, j'espère être plus heureux si jamais ma santé, qui devient de jour en jour plus faible et qui a plus besoin de ménagements, me permet d'aller vous embrasser en Italie. M. le chevalier de Lorenzy voudra bien vous faire parvenir le troisième volume de mes opuscules, qui viennent de paroître. J'espère en donner l'année prochaine un quatrième, sans compter d'autres ouvrages de philosophie et de littérature. Je suis bien charmé de l'ouvrage auquel vous travaillés sur les principes mathématiques de la philosophie naturelle, et je crois qu'en effet c'est actuellement un ouvrage à faire de nouveau sans se borner à commenter Newton.

A l'égard des éclaircissemens que vous me demandés sur notre programme, je vous dirai que je n'y ai aucune part, l'Académie n'ayant pas jugé à propos de me nommer du nombre des commissaires. J'ai lu à l'Académie un mémoire où j'ai prouvé que ce programme n'avait pas le sens commun, et j'ai mis dans le *Journal encyclopédique* de septembre ou d'octobre une dissertation à ce sujet que vous pourrez lire. L'Académie, sur mes représentations, a

décidé qu'elle ne prétendoit point exclure des causes du dérangement des satellites l'action du soleil ; elle a imprimé cet avertissement dans la *Gazette de France*. Il est très-vrai que cette question n'est pas mûre pour être proposée, et qu'on ne peut raisonnablement rien espérer de bon sur ce sujet, comme vous le pourrez voir dans le *Journal encyclopédique*, où j'ai tâché de réduire la question à ce qu'elle peut avoir de raisonnable. Tout cela a été la suite d'une intrigue qui s'est faite dans l'Académie, et dont je n'ai pas voulu me mêler. Le programme a été dressé par *un certain Lalande, qui est un petit drôle qui se mêle de tout et qui ne fait rien*. Au moins, comme il faut savoir ces choses-là, Clairaut n'y a pas regardé, les autres commissaires n'y entendoient pas grand'chose, et un d'eux était absent. Voilà comment les choses se font. Adieu, mon Révérend Père, je vous réitère mes remercîmens, et vous prie d'être persuadé des sentimens d'estime, de respect, d'attachement et de reconnoissance avec lesquels je serai toujours

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 décembre.

A Paris, le 19 mars.

..... J'espère vous envoyer bientôt le quatrième volume de mes *Opuscules mathématiques* qui va paroître, et bientôt après le cinquième, qui est déjà sous presse. Ce seront vraisemblablement les derniers, car des insomnies presque continuelles me forcent de renoncer à toute espèce de travail. Ma pauvre tête n'est presque plus capable de la moindre application, et il faut que je prenne le parti de végéter. C'est tout ce que je puis faire que de donner quelque soin à l'impression de mes deux volumes.....

A Paris, ce 30 janvier 1770.

Mon cher et illustre ami,

Une grande foiblesse de tête causée par des étourdissements m'empèche de vous écrire de ma main.....

A Paris, ce 10 avril (1771 ou 72).

..... Quant à moi, j'ai, depuis près de trois mois, ma pauvre tête dans un triste état; il a commencé par des vertiges ou étourdissemens, qui ont à la vérité fort diminué, mais qui n'ont pas cessé tout à fait. Je suis obligé de m'abstenir de travail, ce qui m'ennuye à me désespérer; et d'ailleurs pour peu que je voulusse m'occuper, je suis sûr que je perdrois le sommeil, qui est déjà très-médiocre. Je ne sais quand cela finira. Je ne vous en dirai pas davantage, étant abbatu de tristesse. Si je dois continuer à vivre ainsi, j'aimerois beaucoup mieux finir (1).

THOMAS

..... Je ne sçais si vous avés quelquefois des nouvelles de M. d'Alembert, avec qui vous étiés si bien digne d'être lié. Sa santé est fort déplorable depuis quelque temps. Il est tourmenté d'insomnies et de douleurs aiguës qui font craindre à ses amis qu'il ne soit menacé de la pierre. Il a l'impatience des caractères ardens qui ne sont pas accoutumés à soulfrir. Ses amis lui dissimulent les craintes que son état leur inspire, et il croit n'être attaqué que de la gravelle. Ainsi la nature n'épargne pas les hommes les

(1) Ces lettres autographes signées sont tirées de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

plus distingués par leur mérite. Il en est peu qui aient la carrière heureuse et tranquille de Fontenelle; et la vie de plusieurs, comme celle de Paschal, n'est qu'une longue maladie, où ils emploient encore les intervalles que leur laisse la souffrance à découvrir des vérités nouvelles pour éclairer les hommes.....

Nice, ce 11 avril 1783.

THOMAS (1).

WATELET

..... J'ai été malade, crachant le sang pendant une partie de l'été, saigné huit fois; foible par ma constitution et par les hémorragies, je n'ai pu me transporter que dans le mois d'octobre à Paris auprès de lui (d'Alembert). Mais chaque jour nous avions réciproquement des nouvelles l'un de l'autre, et il y a trente ans que presque tous les jours nous nous sommes vus ou donné des marques d'amitié. M. Remi ne l'a quitté que quelques instants, ainsi que M. de Condorcet, et par des raisons indispensables de devoir ou de santé. Nous étions avec lui la veille de sa mort, à dix heures du soir, où il nous faisoit espérer que nous le reverrions à sept heures du matin. Il est mort la nuit d'une suite de marasme et de consomption. Il n'est pas mort de la pierre, et cependant il l'avoit. La vérité me contraint à dire que nous le posséderions encore si son médecin ne l'avoit flatté que ses douleurs provenoient d'une humeur dartreuse. Mon respectable ami, qui craignoit la douleur, a préféré de croire cette assertion funeste, et a repoussé tout ce qu'on a pu y opposer pour l'engager

(1) Cette lettre autographe signée est tirée de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

à se laisser sonder. Il avoit ordonné, par son testament, que j'ai entre les mains, qu'il seroit ouvert. Cette opération a confirmé nos doutes et augmenté notre douleur. Il n'étoit point question d'humeur dartreuse, mais il avoit une pierre qu'on auroit enlevée par l'opération sans danger. La vessie étoit saine, mais le cauterre inutile qu'on lui avoit fait, et l'usage long et immodéré du quinquina et du cachou l'ont conduit à une destruction funeste. Quant à son courage, tant qu'il a eu de l'espérance et de l'incertitude, il a cédé à l'activité de son caractère, et a montré trop souvent cette humeur purement enfantine et momentanée que lui donnoient les contradictions d'opinion et les contrariétés de circonstances; mais dès qu'il a aperçu que sa fin étoit inévitable, il a repris et montré toute la tranquillité, la patience et la résignation que le philosophe et le chrétien peuvent désirer. Il s'est permis même des traits de gaîté et d'innocente mais spirituelle plaisanterie qui démontroient le calme avec lequel il envisageoit l'événement qui s'approchoit.....

WATELET (1).

D'HOLBACH

Paris, 5 octobre 1767.

Souffrez, mon très-cher Père, que je saisisse une occasion de me renouveler dans votre souvenir. M. de la Live de la Briche, introducteur des ambassadeurs, ayant formé le projet d'aller en Italie pour voir les curiosités de ce pays,

(1) Lettre autographe signée de Watelet faisant partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan. D'Alembert, dont il raconte la mort en octobre 1763, à propos du voyage en Italie de son ami en compagnie de Mme Lecomte, recommandait les voyageurs en ces termes : « Il voyage avec une femme très-aimable et très-respectable que l'amour des arts conduit en Italie. »

et surtout les hommes illustres qu'il renferme, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de vous l'adresser, sachant que vous êtes intimement lié avec toutes les personnes de mérite qui se trouvent à Milan; il seroit surtout très-curieux de voir M. le marquis Beccaria, qui depuis longtems semble avoir mis en oubli ses amis de Paris. Je ne vous fais point l'éloge de la personne que je vous recommande; il suffit de le connoître pour découvrir en lui un très-aimable cavalier.

Tous nos amis me chargent d'un million de compliments pour vous; ils n'ont point oublié, non plus que moi, que vous nous avez permis d'espérer de vous revoir encore en ce pays-ci. M. d'Alembert se porte beaucoup mieux que par le passé; il vous aura sans doute appris qu'un jeune géomètre, nommé M. de la Marguerie, vient enfin de trouver la solution du problème des trois corps; il doit incessamment faire part au public de cette importante découverte, si vainement tentée par les plus habiles géomètres de l'Europe.

Je vous prie de faire mes compliments les plus tendres et les plus sincères à M. le comte de Veri et à M. le marquis Beccaria, si tant est que ses pensées s'étendent encore au-delà des Alpes.

Adieu, mon très-cher Père, conservez-moi toujours une part dans votre précieuse amitié, je la mérite par les sentiments d'attachement et d'estime avec lesquels je serai toute ma vie, mon très-cher et très-révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'Holbach.

Mon très-cher et très-révérend Père,

Ce n'est point par oubli, ce n'est point par indifférence que j'ai tant différé à répondre à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Soyez bien per-

suadé que vos amis de ce pays conserveront toujours un souvenir aussi cher que le vôtre, regretteront votre perte, et ne s'en consoleront que dans l'espoir de vous revoir encore quelque jour vous rejoindre pour quelque tems à une société qui reconnoît tout votre mérite.

J'ai reçu avec reconnoissance votre excellent ouvrage sur le cours des rivières; il est digne d'un philosophe profond qui se propose l'utilité des hommes, il est digne de vous.

Je ne suis point surpris de l'accueil agréable que l'on vous a fait à Vienne; vous êtes fait pour être estimé partout où vous irez, et la cour impériale prouve par sa conduite qu'elle n'est pas la moins éclairée de l'Europe; il seroit à souhaiter que bien d'autres montrassent les mêmes lumières et le même discernement. Tous les amis de la raison ne peuvent qu'applaudir à l'heureux choix que vos ministres viennent de faire de M. le marquis Beccaria pour remplir une chaire importante à Milan. Quand ceux qui gouvernent les hommes emploient les philosophes, ils prouvent qu'ils ont à cœur le bonheur du genre humain. Faites, je vous supplie, mes compliments à cet aimable paresseux, que la nécessité va forcer à ne point laisser enfouir des talents sublimes dont il est comptable à l'univers. Voulez-vous bien aussi vous charger de lui dire qu'à sa sollicitation, M. Diderot s'est fortement intéressé pour M. de Pège ? Il espère lui trouver de l'emploi en Russie, car pour le Danemark il a été impossible de réussir.

Si le comte Veri est de retour de Rome et tiré des filets de l'amour, faites-lui un million de compliments de ma part; rappelez-lui ses engagements littéraires, et dites-lui au nom de la sacro-sainte philosophie qu'il est fait pour travailler et pour instruire l'univers.

Nous gémissons ainsi que vous, mon très-cher Père, des plaies profondes que l'on fait de toutes parts à la sainte Église romaine. Si nous n'étions assurés que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*, ses enfants

devroient être au désespoir. Cependant il paroît certain qu'elle va perdre ses janissaires; les Jésuites seront proscrits. On assure que c'est la première condition qu'on imposera au nouveau Pape. En attendant, on parle d'un évêque de Coïmbre pendu en Portugal pour conspiration, ce qui est d'un très-mauvais exemple. Nous sommes inondés plus que jamais de livres impies qui tendent évidemment à sapper les fondements de la religion. On est surtout choqué de l'audace de la *Contagion sacrée,* des *Lettres à Eugénie,* et de huit ou dix autres ouvrages de la même trempe, que la vigilance des magistrats rend très-rares en ce pays; je ne doute pas qu'il n'en soit de même chez vous.

M. de Saint-Lambert, que vous avez dû voir ici, vient de publier son charmant poëme des *Saisons,* qui s'attire des applaudissements universels.

Recevez les compliments de ma femme et de tous nos amis; ils ont tous pour vous les mêmes sentiments que moi, et vous sçavez que je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus sincère, mon très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'Holbach.

Paris, le 6 de mars 1769.

Le docteur Gatti vous fait un million de compliments; il est parti depuis quelques jours pour aller inoculer, par ordre du Roy, les enfans de l'École militaire établis à la Flèche. MM. Diderot, Morellet, Helwétius, etc., vous saluent de cœur et d'esprit et vous attendent pour vous confier le soin de leurs consciences (1).

(1) Ces lettres autographes signées font partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

LA CONDAMINE

Paris, 30 mai 1757.

..... Je ne suis arrivé à Paris qu'au commencement du mois d'août. Les difficultés survenues au sujet de la nouvelle dispense (parce que j'étois le parein de ma nièce, ce qui rend, dit-on, la parenté beaucoup plus étroite) n'ont pu être levées qu'en récrivant à Rome. Les délais qu'il a fallu essuyer pour avoir une nouvelle dispense, et ensuite l'embuscade des banquiers expéditionnaires qui m'attendoient dans un défilé pour faire feu sur moi, tout cela m'a mené au mois d'octobre. J'ai passé l'hyver chez ma femme ou plutôt chez sa nièce en Picardie, où je resterai six mois de l'année. Je suis revenu à Paris, puis retourné là-bas. Me revoici à Paris pour trois semaines; je mène une vie fort ambulante, jusqu'à ce que je puisse faire un arrangement stable. J'étois fort à mon aise, étant garçon, et je suis fort mal aisé depuis que je suis marié. Cependant je suis loin de m'en repentir; je bénis mon sort et le Pape qui me l'a procuré. Ma nièce fait les mêmes vœux pour Sa Sainteté. Nous sommes fort contents les uns des autres.

. . . . . .

M. l'abbé Corsini a bien voulu se charger d'un placet pour un misérable juif de Carpentras, âgé de quatre-vingts ans, qui n'ose retourner dans sa famille, parce qu'on a trouvé chez lui un livre manuscrit qu'il n'y a sûrement pas mis, sachant à peine lire. Mgr le cardinal Corsini est, je crois, président de la Congrégation ou du Tribunal dont dépend cette affaire. Je joins ici un nouveau mémoire pour faire ressouvenir M. l'abbé de la promesse, et comme il a déjà une première requête, je vous prierai de faire présenter celle-ci à Mgr le cardinal par Mme la duchesse (Corsini) et par Mlle Thérèse. Quand elles auront lu le mémoire,

elles auront sûrement pitié du bon israélite, qu'il y a trois ans qu'on persécute, et qui est devenu le *Juif errant* qui n'a ni feu ni lieu. L'intérêt que j'y prens vient de ce qu'il y a ici un nommé Pereira, juif portugais, auteur du secret pour faire parler les muets de naissance, qui a une pension du Roi de France, qui est connu de tous nos académiciens par plusieurs inventions approuvées de l'Académie, et qui est d'ailleurs un fort honnête homme à la conversion duquel je travaille. C'est à lui que j'ai promis d'agir en faveur du vieil Hébreu.

A Paris, le 5 décembre 1757.

..... Je passe la moitié de ma vie en province, où l'on est fort mal instruit de ce qui se passe. Quant aux nouvelles d'Allemagne, vous les savés plus tôt que nous, et elles n'ont pas fait jusqu'ici assez d'honneur à nos armes pour m'être pressé de les mander. On avoit dit qu'on rappelloit le Prince de Soubise; je ne sais ce qui en sera, mais cela me paroîtroit inconséquent. Le maréchal d'Estrées, qui avoit gagné une bataille, a été rappelé. Si on traitoit de même le général qui l'a perdue, cela ne seroit pas juste.

..... Mme du Bocage se trouve si bien de Rome, que je pense qu'elle fera comme moi. Si je ne m'étois pas marié, je crois que j'y serois encore. Et si j'avois eu femme avec moi, j'y serois resté. La voilà toute postée avec tout son ménage, car elle n'a point d'enfans, j'entens Mme du Boccage. Jusqu'ici je n'en ai point non plus, dont Dieu soit loué, je vous jure que j'en serois plus que consolé, quoique je sache bien que Sa Sainteté n'en aura pas meilleure opinion de moi pour cela. Nous n'en faisons pas moins bon ménage, ma nièce et moi.

..... Il y a des paris sur ce que deviendra le Roi de Prusse. Voici ce que j'imagine : il sacrifiera quelques millions, lui et les Anglois, pour gagner les nouveaux ministres

de la Porte à la faveur du nouveau gouvernement et des changemens que la mort du sultan peut occasionner. Ils donneront pour boire aux janissaires, qui doivent s'ennuyer d'une si longue paix. Il ira discipliner les Turcs, se mettre à leur tête quand il sera dépouillé de ses États, et leur promettra de les amener à Vienne. Quelque extravagante que soit cette idée, Dieu veuille qu'elle ne se réalise en aucune manière. Tout le poids de la guerre d'Allemagne tomberoit alors sur nous. Je ne vois qu'un boulet de canon qui puisse donner la paix à l'Europe (1).

CONDORCET

Ce 11 janvier, Paris.

J'ai été bien longtems sans vous écrire, mon cher et illustre ami, mais à mon retour à Paris, je me suis trouvé occupé de mille petites choses qui m'ont ôté tout mon tems. A présent, je suis un peu plus à moi, et je profite de ma liberté pour vous demander de vos nouvelles et m'informer du succès de vos travaux; je n'ai rien à vous dire des miens, je suis uniquement voué au calcul intégral, et je n'ai pu encore sortir de cette occupation. M. d'Alembert se porte bien depuis son retour à Paris; il avoit besoin de voiager pour sentir le prix du repos et d'une vie douce avec un petit nombre d'amis. Il n'ose encore travailler qu'à la dérobée, mais si nos jeunes gens en faisoient autant qu'il en fait depuis qu'il ne travaille plus, nous les trouverions bien laborieux. Vous savez que nous n'avons plus M. de Choiseul pour ministre, et tel est le malheureux sort

(1) Ces deux lettres autographes signées de La Condamine font partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome. Elles sont adressées à Mgr Bottari, nel palazzo Corsini.

des gens de lettres, qu'ils sont réduits à regreter ce ministre dont ils n'avoient aucun lieu de se louer. Je ne sais si bientôt il sera permis d'écrire autre chose que de la géométrie. Vous jouissez du rare bonheur d'être gouvernés par un homme qui éonnoît le prix des lumières et de la vertu, qui sait que plus une nation est éclairée, plus le peuple est heureux, et qui aime mieux avoir parmi votre noblesse des amis et des disciples que des courtisans et des flatteurs. Je le regrete bien plus que tous les tableaux de Raphaël, et j'aurois vu avec bien du plaisir que l'Italie est encore comme autrefois une terre qui produit des hommes. On nous annonce un nouvel ouvrage du marquis de Beccaria, et je suis très-curieux de le lire. L'auteur devroit bien nous prendre un peu en pitié, et puisqu'il le peut sans se compromettre, faire justice de cette canaille pédantesque qui exécute si durement des loix si absurdes, et qui est confinée à Paris dans le quartier du Palais, et à trois cents lieues et à trois cents ans des autres quartiers pour les lumières et surtout pour l'humanité. Présentez-lui, je vous prie, les assurances de mon respect et de mon amitié. Si le comte Alexandre Verri est à Milan, embrassez-le tendrement pour moi. J'ai vu à Ferney un pauvre Massuchelli qui y étoit venu voir Voltaire, rappelez-moi dans son souvenir. Il est trop instruit pour son âge, il admire les grands talens avec trop d'enthousiasme pour n'être pas un jour un homme de mérite. Adieu, mon cher et illustre ami, aimez-moi toujours; nous autres inutiles, nous ne faisons rien pour la cause commune de la raison et de l'humanité, nous calculons les corps et nous laissons les âmes en paix, mais on nous y laisse aussi un peu davantage. Soyez heureux, tranquille, et croyez que j'aurai toujours pour vous la plus tendre amitié (1).

(1) Cette lettre autographe de Condorcet fait partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Je donnerois plusieurs mois de Paris pour quelques jours passés à Tivoli avec vous et M. le Bailly..... Ma folie est de retourner à Rome..... J'ay pris goût aux voyages. Je suis bien tenté de celui de Vienne. M. et Mme de Stainville ont la bonté de me le proposer. Mes affaires d'un côté, la médiocrité de ma fortune de l'autre, sont les seuls obstacles qui m'arrêtent. Je verrois avec plaisir le cabinet de l'Empereur, et ceux de quelques particuliers d'Allemagne. De là je retournerois à Venise pour voir à loisir ces sénateurs qui ont eu tant de bontés pour moi. . . . . .

Vous me demandez ce qu'il fait, M. de C. (Caylus) : un troisième volume de ses antiquités, une explication de la table iliaque, une édition de peintures antiques dont il a trouvé les dessins à Paris, plusieurs dissertations pour l'Académie, etc. ; tout cela se fait à la fois sans livres, sans corrections, sans être jamais arrêté.

A Paris, ce 14 juin 1757.

Je reviens enfin à vous, mon cher ami[1], c'est-à-dire à moi-même..... Outre des arrangemens que j'avois à faire au cabinet, soit pour les médailles acquises en Italie, soit pour une collection que j'avois achetée à Marseille, il m'a fallu faire un mémoire pour l'Académie; ce n'étoit pas mon dessein. On m'y a forcé, et je me suis trouvé embarrassé. Il falloit traiter le sujet d'une manière un peu intéressante pour le public, puisqu'il étoit destiné pour la rentrée publique. Tout ce que j'ay vu dans mon voyage est connu depuis longtemps : la difficulté étoit de dire des choses neuves et amusantes. J'ay choisi le sujet le moins susceptible de cet avantage, le plus souvent et le mieux

traité par les antiquaires, à qui je rends justice. J'ay pris les monuments de Rome..... Je n'ay point examiné ces monumens en eux-mêmes, mais dans leur rapport avec l'histoire des arts et des mœurs. Je forme une chaîne sur les témoignages des historiens, et j'accroche de tems en tems à cette chaîne les petites observations que j'ay eu occasion de faire..... Je fais de l'arabe ce qu'il en faut pour vivre (à propos d'une inscription arabe de Mailles). D'autres occupations m'ont forcé depuis longtems d'abandonner cette langue. . . . . .

Des maux d'estomac, les pluyes, les froids, le bruit, l'absence de M. et de Mme de Stainville me donnent des momens d'humeur insupportables. Je suis triste comme le pauvre Baron de Gleichen. J'ai envie de me faire théatin, d'aller m'établir à Rome, à condition que vous me prendrés pour votre compagnon. Sans plaisanterie, si j'étois riche et libre, je finirois mes jours en Italie. Rien n'est comparable à un beau soleil; je ne sais plus de quelle couleur il est. Nous sommes tranquilles à présent. Au milieu de nos troubles, le Roi a dit au Parlement : « Je vous aime bien. » Le Parlement a répondu : « Nous vous aimons bien aussi. » Et la paix s'est faite.

A Paris, ce 11 septembre 1757.

..... Nous n'avons rien ici de bien intéressant à vous apprendre; les nouvelles littéraires n'offrent rien de satisfaisant, les esprits sont en vacance, le temps de la récolte est communément en hyver. Mon cabinet m'occupe entièrement. J'insère les médailles acquises en Italie ou à Marseille.

M. de Caylus vous prie de lui acheter quelques petits pots cassés, si vous en trouvez l'occasion.

A Paris, ce 17 octobre 1757.

..... Ce motif m'a engagé à vous adresser des personnes de mérite que le conclave attire à Rome. La première qui se présentera à vous est M. l'abbé Morlai ou Morellet, à qui j'ay donné une lettre. C'est un licencié en Sorbonne qui réunit diverses connoissances et qui a beaucoup d'esprit; il a fait divers articles de théologie pour l'Encyclopédie, et tout récemment un traité de commerce dont l'objet est d'obtenir la permission de porter en France des toiles peintes et d'en fabriquer. Cet ouvrage est très-bien fait.

A Paris, ce 22 may 1758.

---

9 avril 1759.

..... La pension que je venois d'obtenir, je n'avois pas pu vous l'écrire. J'avois été obligé de me rendre à Versailles pour remercier M. l'Évêque d'Orléans et surtout M. et Mme la duchesse de Choiseul, qui m'avoient en cette occasion donné des marques si touchantes de leur bonté. M. le duc, impatient de m'en faire ressentir les effets, a demandé lui-même que les 4000 livres de pension qu'on m'a donnés fussent mis sur l'archevêché d'Albi, qu'on destinoit à M. l'Évêque d'Évreux, son frère.

A Paris, ce 16 juillet 1759.

..... Le baron de Gleichen, qui vous salue et avec qui je dînai hier chez Mme du Boccage, nous quitte et entre au service du Roi de Danemark. Il y avoit à ce dîner un abbé de Naples, nommé, je crois, Gaillani (Galiani); le connoissez-vous? Il a beaucoup d'esprit, mais il parle beaucoup, et l'hyperbole me paroît sa figure favorite.

A Paris, ce 9 juillet 1763.

Je pars après-demain pour les eaux de Forges, à vingt-cinq lieues de Paris. J'y vais avec notre cher ambassadeur (M. de Stainville), attirés l'un et l'autre par la réputation de ces eaux qu'on dit être excellentes pour les maux d'estomac.

---

17 décembre 1763.

..... Vous regrettez les conversations du Palais-Royal. Nous vous y regrettons. C'est le sort de tout ce qui respire. Des plaisirs, des chagrins et surtout force regrets.

A Paris, 31 janvier 1764.

..... M. de Saint-Palaye va enfin commencer l'impression de son dictionnaire immense de la langue françoise depuis le XIIe siècle jusqu'au règne de Louis XIV. C'est un ouvrage de quarante ans, et d'un travail si prodigieux, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme seul ait pu former et exécuter ce projet. Ne remarquez-vous pas, mon cher ami, qu'on dit sans cesse que notre nation ne s'occupe que d'objets frivoles et que notre littérature est aussi légère que notre caractère? Je doute cependant que chez aucun peuple on fasse à présent d'aussi grandes entreprises que chez nous; nous avons peut-être trente bénédictins occupés de gros ouvrages tels que la collection des *Historiens de France,* de *Gallia Christiana,* la *Diplomatique,* les *Histoires des Provinces,* les éditions des *Pères,* etc. Outre le travail continu des Académies, combien de particuliers se livrent à de longs et pénibles travaux, combien de découvertes dans la géométrie, l'histoire naturelle, les langues orientales!..... Et vous riez sans doute lorsque vous entendez dire que la littérature françoise ne produit que de petites brochures.

18 mars 1768.

M. de la Reynière m'a fait des compliments de votre part sur la place de secrétaire des Suisses..... J'ay été d'autant plus touché de ce nouveau bienfait de M. le duc et de Mme la duchesse de Choiseul, qu'ils y ont mis toutes les grâces possibles. La place, qui est excellente et qui ne donne rien à faire, étoit purement à la disposition de M. le duc en qualité de colonel-général des Suisses. Elle m'a mis à portée de me défaire de ma pension de 1,000 écus qui me restoit sur le *Mercure*; j'en ay obtenu 1,000 livres pour M. de Chabanon, de notre Académie, et autant pour M. de Guignes, tous deux mes amis depuis très-longtemps..... Je me suis défait aussi d'une pension de 400 livres que j'avois en qualité de censeur, et je l'ai obtenue pour M. l'abbé Boudot, attaché depuis longtemps à la bibliothèque, de manière que je ne dois plus aux lettres que mes places au cabinet et à l'Académie, et j'ay la vanité de croire que je les ay méritées.

A Paris, ce 9 juin 1775.

..... Malade à Paris, je végète auprès de mes connoissances et de mes amis. A Chanteloup, je cours les champs à pied et à cheval; c'est ainsi que je dissipe ces jours que je dépensois si délicieusement autrefois sur mes livres. Ce qui me fâche le plus, c'est que bientôt je ne trouverai plus avec qui m'entretenir de l'objet principal de mes études. Notre Académie s'est presque renouvellée depuis votre départ de Paris; notre littérature devient plus brillante, mais tourne plus du côté du bel esprit. Nos anciens confrères et amis disparoissent; voilà le pauvre Capperonnier qui est mort ces jours derniers. Nous avons encore MM. de Foncemagne, Saint-Palaye, Le Beau, Burigny, d'Anville; mais leur âge me fait trembler. Il faut mourir ou voir mourir ses amis, ce qui est pis encore.

Je retournerai le mois prochain à Chanteloup, où vous savez que j'ay passé tout le temps de l'exil.

A Paris, ce 27 janvier 1777.

..... Une foule d'incommodités qui me désolent, ce sont des maux de nerfs qui depuis quelques années me tourmentent presque sans relâche. Je passe quelquefois des mois entiers sans pouvoir même lire une brochure. A la moindre application, je sens un serrement dans les tempes et dans toute la tête; pour l'ordinaire, j'ay des tiraillements dans la gorge, dans la nuque du col, au sommet de la tête.

Vous aurés appris par les nouvelles publiques que le Roi avoit acheté, il y a quelques mois, le superbe cabinet de M. Pellerin. Je compte qu'il nous fournira douze à quinze mille médailles qui nous manquoient. Il arrivera de là une chose qui me fait plaisir, c'est que j'aurai, pendant mon administration, augmenté du double le cabinet du Roi, tant pour le nombre que pour la valeur des médailles, quoique ce cabinet fût déjà le premier de l'Europe quand on l'a confié à mes soins. Il restera dix-sept à dix-huit mille médailles doubles destinées à des échanges (1).

Monsignore,

J'ai reçu les copies que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vous en remercie, et je charge le porteur de cette lettre de vous rembourser les cinquante-huit paoli que vous avez bien voulu avancer pour nous. Je joins ici une lettre de notre ami M. Mariette, qui est enchanté d'avoir

(1) Ces lettres autographes signées, adressées au révérend Père Paciaudi, procureur général des Théatins à San Silvestro, à Rome, font partie de la Bibliothèque de Parme.

l'honneur de votre connoissance, et qui me fait à cet égard les remerciemens les plus touchans et les plus sincères. Je ne dois pas néanmoins vous dissimuler que sa modestie est étrangement alarmée du dessein où vous étiez de publier quelques-unes de ses lettres. Il me prie de me joindre à lui pour vous en dissuader. Il a si peu d'estime des ouvrages qu'il a composés avec le plus de soin, qu'il frémit de la crainte que votre politesse lui a inspirée. Il sent que c'est un effet de votre générosité, mais il vous prie de considérer que la publication de ces lettres fourniroit contre lui des armes au docteur Giulanelli de Florence, et qu'on ne manqueroit pas en France de le comparer au cardinal Guirini. J'espère que ses raisons, spécifiées dans la lettre que je vous envoye, seront encore supérieures aux miennes. Tout ce que je puis ajouter, c'est que certainement on lui feroit la plus grande peine du monde en prenant le parti qu'il redoute, et que vous avez trop de modestie vous-même pour ne pas respecter la sienne.

Je profite de cette occasion, Monsignore, pour vous demander un service assez important auprès de M. le duc Corsini. Il s'agit d'une petite négociation relative à quelques médailles du cabinet de M. le duc de Bracciano. Mgr Picolomini m'assure que vous avez été consulté; je n'ay pas voulu vous en parler auparavant, de peur qu'en multipliant les sollicitations, je ne parusse vouloir ôter la liberté du refus. Je puis passer aujourd'hui par-dessus ce scrupule et vous expliquer avec confiance l'affaire dont il s'agit. J'avois fait prier M. le duc de Bracciano de vouloir bien distraire quelques médailles de son cabinet en faveur de celui du Roi, et vous trouverez ci-joint la copie du premier mémoire que j'avois présenté. J'avois choisi des médailles qui, à proprement parler, ne faisoient pas suite dans le cabinet Bracciano, et je n'aurois eu garde d'en demander de la suite en grand bronze, ou des médaillons du même métal. Ces deux suites sont très-riches, et, loin d'en rien séparer, il faudroit plutôt chercher à les compléter. J'ai

demandé deux médaillons d'or du Bas-Empire, et par conséquent moins précieux que s'ils étoient du Haut-Empire, trois médailles de Rois Grecs, et trois médailles d'or des Empereurs Romains. Pour ces huit médailles, j'offrois la suite complette des estampes du cabinet du Roi, en vingt-cinq volumes in-folio; quoique les médailles en question soient assez rares, je suis persuadé que l'échange seroit très-avantageux au cabinet de M. le duc de Bracciano. Mgr Piccolomini m'apprend que M. le duc appréhende que les médailles que je désire ne soient citées du cabinet Odescalchi, et il se fait un scrupule d'affoiblir le dépôt qu'il a reçu de ses ayeux. Je sçais que deux ou trois de ces médailles ont été citées du cabinet de la Reine Christine, mais personne n'ignore que toutes les médailles de cette princesse n'ont pas passé individuellement dans la maison Odescalchi. C'est ce que je tâche de montrer dans le second mémoire que je vous envoye. Vous y verrez un autre plan d'échange qui serviroit peut-être mieux à lever tous les scrupules de M. le duc, si l'échange se fesoit par médailles; en appauvrissant le cabinet d'un côté, on l'enrichiroit beaucoup plus de l'autre. La grâce que je vous demande, Monsignore, c'est de vouloir bien me prêter votre secours auprès de M. le duc de Corsini; je sçais que la confiance qu'il a en vous est égale à celle que M. le duc de Bracciano a en lui. Vous ne devez pas douter que cette affaire ne me touche vivement. Je voudrois porter quelque chose en France, puisque j'ai été envoyé en Italie dans cette vüe. Loin de faire tort au cabinet Bracciano, je crois pouvoir l'enrichir de plusieurs médailles fort rares qui lui manquent. Je rendrois en même temps à l'illustre possesseur toute la justice qu'il mérite dans la préface du catalogue du Roi, qu'on commencera bientôt à graver; et ce témoignage, s'il me permettoit de le lui rendre, ne suffiroit-il pas pour les étrangers, et quelqu'un pourroit-il trouver mauvais qu'un grand seigneur eût eu la complaisance de sacrifier quelques médailles pour embellir le cabinet d'un grand

Roi? Je vous parle, Monseigneur, avec la confiance que m'inspire votre amitié, et je vous prie de ne faire de ma lettre que l'usage que votre prudence vous suggérera. Je vous réitère les témoignages de ma reconnoissance, et de l'attachement aussi inviolable que respectueux avec lequel je serai toute ma vie, Monsignor,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BARTHÉLEMY (1).

A Frescati, ce 8 juillet 1756.

MADAME DUBOCCAGE

A Paris, ce 5 novembre 1763.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mes ouvrages, mon Révérend Père; on vient d'en finir une édition à Lyon, dont je vous aurois envoié les trois volumes si M. Melon, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, avoit pu s'en charger; mais j'ai donné la préférence au dernier comme nouveau. Les deux autres ont déjà paru, et l'infant daigna me permettre de les lui présenter en un volume quand j'éprouvai ses bontés à Parme. Je suis assez fâchée de n'avoir pas eu le temps de faire relier les lettres sur mes voyages, que je vous suplie d'accepter, et quand vous les aurez lues, de prier mon très-aimable ami l'abbé de Condillac d'en faire autant. La crainte de trop charger le porteur m'a empêchée de lui en présenter un exemplaire, mais rien ne m'empêchera jamais d'avoir pour lui et pour

(1) Cette lettre autographe signée fait partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome.

vous, mon Révérend Père, la considération la plus distinguée, et d'être très-sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.

LE PAGE DUBOCCAGE.

Paris, ce 22 janvier 1764.

Vous faites bien de l'honneur à mes deux premiers volumes, mon révérend Père, de vouloir bien paroître les désirer. Je manderai aux frères Perisse de vous les envoier par la même route de Gênes. Je leur avois dit d'y mettre sous votre même enveloppe un paquet pour Mme la comtesse Simonetti; je crois aussi que dans ma lettre je vous avois prié de vouloir bien le lui faire tenir; comme vous ne m'en parlez point, j'ai peur qu'on n'ait oublié à le joindre à l'exemplaire qui vous était destiné. Ce qu'il y a de singulier est que ces lettres sur mes petits voyages sont à Rome et sous les yeux éclairés de votre cour, et ne se débitent point encore à Paris. Je les avois fait partir pour l'Italie, parce que je croïois que le libraire alloit les faire paroître; point du tout, il me mande qu'un libraire de Roüen, à qui il proposoit de lui en envoïer à vendre, lui a répondu qu'il attendoit qu'elles fussent publiées pour en faire une édition, de façon que la peur de la contrefaction a pris aux Perisse et qu'ils veulent en garnir leurs correspondans avant de les débiter ici. Comme ce n'est point moy qui ai commandé l'édition (que je n'aurois pas sûrement fait faire si loin de moy), je suis obligée de les laisser agir à leur fantaisie, et d'ailleurs je ne suis pressée que parce que, quand une chose est entreprise, il faut la finir. L'intérêt que vous voulez bien prendre à cet ouvrage me fait oser vous ennuïer de ce long détail. Pour vous en dé-

dommager, mon Révérend Père, je voudrois vous amuser de quelques nouvelles littéraires, mais nous n'avons presque que des remontrances qui ennuient par leur répétition souvent autant les lecteurs que ceux à qui elles s'adressent. Les productions du théâtre ne vous intéressent guères, et nos bons livres d'érudition sont rares. Il vient de paroître un abrégé de l'*Histoire de la Grèce* qui peut être utile; nous n'avions rien de bien rassemblé sur ce sujet. Je ne sçais si mon ingénieux ami, l'abbé de Condillac (car je me plais autant à lui donner ce nom que lui à l'entendre), sçait le triomphe de M. son frère. Vous sçavez qu'il donna l'an passé *les Entretiens de Phocion,* supposés traduits du grec et pleins de la plus vertueuse politique; l'académie de Berne, qui donna l'an passé le même sujet pour travail à gagner le prix, n'a point trouvé que les contendans l'eussent rempli, d'après la bonne résolution inusitée de donner la couronne au livre de l'abbé de Mabli, qui n'avoit point tenté de l'obtenir. Il a appris cet agréable succès par le public, et la médaille d'or est en chemin pour gage de son triomphe. Je vous parlerois longuement de notre sçavant abbé Barthélemy, s'il ne vous en parloit mieux lui-même, mais il est temps que je vous rende à vos doctes travaux.

A Paris, ce 7 février 1768.

Je suis bien heureuse dans mes malheurs, mon Révérend Père, et dans le grand nombre d'affaires qui m'accablent, d'avoir une personne de votre mérite qui veut bien s'occuper des miennes sur le Parnasse, et réunir les poëtes (souvent désunis) pour me traduire dans la plus douce et la plus riche langue de l'Europe. Sans le docte abbé Foresi, je restois donc en chemin; je lui devrai de voir le jour.

Proportionnez, je vous en suplie, mon Révérend Père, mes remerciemens au bienfait, et cultivez la bienveillance de Mme la comtesse de Somaglia en ma faveur, puisqu'elle a daigné prendre la peine de lire la *Colombiade* traduite. Si j'osois, je lui demanderois de vous aider à la rassembler et à la revoir. Si vous partez pour Vienne, tout sera perdu; les traducteurs et les libraires oublieront un projet dont vous êtes l'âme. C'est assez vous parler de mes ouvrages; parlons des vôtres, que tous vos illustres amis ici, à qui je les ai annoncés, attendent avec impatience et vous présentent leurs respectueux complimens. J'ai envoié votre lettre à M. de Condorcet chez son oncle, l'évêque de Lisieux. Je voudrois trouver quelque autre occasion de vous servir et de vous marquer ma reconnoissance; je vous demande la continuation de vos bons soins et de votre amitié, et la mérite par le cas distingué que je fais de votre bonne société et de votre sçavoir sans ostentation.

A Paris, ce 15 octobre 1767.

..... Vous daignez aussi vous souvenir d'un mari que je pleure depuis deux mois; vous vous rapelez peut-être l'état triste où vous l'avez laissé; les plus habiles médecins n'ont pu l'en tirer; il s'est comme anéanti sans de grandes douleurs et sans maladie décidée. Je n'en ai pas moins perdu mon meilleur ami, une part de mon revenu et mon repos, car je suis surchargée d'affaires (1).

(1) Ces lettres autographes, signées de Mme Duboccage, sont adressées, les deux premières à Paciaudi, et font partie de la Bibliothèque de Parme; les autres font partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan

---

LE BARON DE GLEICHEN (1)

Monsieur,

Il y a près de deux mois que je suis en terre papale, et vous n'en savés rien. Je ne cesse de me le reprocher, cher ami, mais comptant toujours à chaque courier recevoir de vos nouvelles, j'ai toujours remis à vous écrire, d'autant plus que je n'avois rien d'important à vous marquer. Mais à présent, sachant une nouvelle qui m'intéresse infiniment par rapport à vous, et à laquelle je me flatte que vous prendrés aussi quelque part, je meurs d'envie de vous la dire, et je me presse de le faire par la présente. Cependant il faut que je vous supplie d'avance de n'en parler à âme qui vive. Vous agiriés comme mon ennemi si vous faisiés autrement. Voici ma nouvelle : Mgr le margrave de Bareuth et S. A. R. Mme la margrave partiront d'ici le 10 de mars pour aller faire le tour de l'Italie, et il y a apparence que je serai de la partie. Je vous verrai donc bientôt, mon très-cher et digne amy! Vous ne dirés rien de l'arrivée ni du voyage de LL. AA. à Rome, mais vous pouvés dire à tous mes amis que j'y viendrai. En attendant que j'y vienne, je vous prie de me faire ramasser une bonne quantité d'antiques de tout genre; je ne crains point le nord dans la place où je me trouve. Vous pouvés pour cela parler à Pikler et aux brocanteurs que vous connoissés, et qui ne m'auront pas oublié si tôt. Faites aussi sous main des perquisitions pour des tableaux, et écrivés-moi par la première

(1) Des *Souvenirs du baron de Gleichen*, souvenirs très-intéressants pour l'histoire du XVIIIe siècle français, ont été traduits et publiés par Paul Grimblot; Paris, Léon Techener fils, 1868. L'abbé Barthélemy annonce ainsi la visite du baron à Mme du Deffant : « Il se présentera chez vous un homme qui s'appelle le baron de Gleichen : c'est une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit, et, quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va de l'autre côté. »

poste si on ne pourroit pas trouver un Palazzo et à quel prix. Mais, au nom du ciel! grande discrétion sur le chapitre de LL. AA. Mandés-moi quelque chose de nouveau, et assurés-moi que je vous retrouverai mon ami. Je ne pense qu'à ce plaisir et à celui de vous témoigner combien je suis éternellement

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fidèle amy.

De Gleichen.

Avignon, ce 27 janvier 1753.

A Bareuth, ce 18 janvier 1754.

..... A propos de mes pierres gravées, mon recueil s'est bien augmenté depuis que je vous ai quitté. J'en ai plus de mille, et je les ai rangées selon la chronologie des anciens, en commençant par Saturne, comme a fait le B. Stosch..... On en trouve à Paris un grand nombre et souvent de plus belles qu'en Italie; j'y ai acheté quelques pierres qu'on vendroit trente à cent écus la pièce à Rome. J'ai un plaisir infini à considérer les beaux marbres dont vous m'avés fait présent : quoique marbres, ils me parlent de vous!

A Bareuth, ce 6 may 1754.

..... Vous me permettrés aussi de m'en servir pour vous faire tenir un paquet d'empreintes de quelques-unes de mes pierres gravées, lesquelles je tirerai le plus tôt qu'il me sera possible. Car à présent je suis surchargé d'affaires. On m'a donné un emploi d'assesseur au Conseil de Régence qui m'enlève jusqu'à la consolation de ne m'occuper que de choses qui pouvoient me faire souvenir de vous et de l'Italie, mais il ne m'empêchera pas d'y retourner, ce

maudit emploi : je le quitterai d'abord que j'en serai le maître. . . . . .

On ne peut pas faire plus de plaisir à un amant, quand on lui parle de sa maîtresse, qu'on m'en fait en m'entretenant de l'Italie.

Au Carlsbad, ce 12 juillet 1754.

..... L'endroit où je me trouve à présent pour quelque peu de tems est une petite ville de la Bohême où il y a des eaux minérales fort salutaires. Je les prends pour mon mal d'hypocondrie, qui avoit beaucoup empiré depuis mon retour de Paris, et elles me font un bien infini.

..... Si une fois vous rencontrés quelque bonne pierre gravée, je vous prie de la mettre dans votre lettre et de me l'envoyer. Je vous enverrai ce qu'elle vous aura coûté avec un million de grâces!

A Bareuth, ce 3 octobre 1754.

..... Mon maître, le margrave de Bareuth, va faire un tour à Montpellier avec Mme la margrave, et je suis nommé pour les accompagner.

..... A présent vient une prière de ma part. Je voudrois avoir les portraits du Tasse surtout, et puis de l'Arioste au mieux. Je crois qu'on les trouveroit dans une chambre de la bibliothèque des princes Tarsi, à Naples, qui est toute tapissée de portraits des grands savans et poëtes anciens et modernes. Si vous vouliés charger quelqu'un, par exemple, de ma part, notre ami le cher Padre Torre, d'en demander des copies, de faire un accord avec un des meilleurs peintres, et de vous marquer ce qu'il demande au plus juste, vous m'obligeriés sensiblement.

A Avignon, ce 3 mars 1755.

Monsieur,

Je ne sais point si ma lettre, que je vous ai écrite il y a environ quatre semaines, vous sera parvenue. En tout cas, en voici une autre pour vous dire le point principal qu'elle contenoit, et pour vous répéter la joye que j'en ai. Je vous reverrai dans peu, mon très-cher amy.

Après vous avoir recommandé le secret, il faut que vous sachiés que LL. AA. partent d'ici le 20 de ce mois, et que, sans trop nous arrêter en chemin, nous arriverons dans peu à Rome, et moi, avec toute la tendresse et l'estime que j'ai pour vous, quel plaisir n'aurai-je point si je vous retrouve dans vos anciens sentimens pour moi!

Comme je pourrai emporter cette fois-ci, je vous prie, mon cher Monsieur, de donner des commissions d'avance par tout Rome pour me trouver des bronzes, des pierres gravées, des mosaïques, des bas-reliefs, des bustes et même des statues.

Vous aurés la bonté de faire mille instances au sieur Antonio Pikler de ma part de faire des recherches de son côté, et de lui dire que j'ai un désir extrême de le revoir. Toutes les fois que vous verrés quelqu'un de mes antiquaires, vous leur donnerés des commissions de ma part. Je vous supplie aussi, en écrivant à M. Zanetti, à Venise, de le prier qu'il fasse un peu fouiller chez les antiquaires de sa ville, pour me faire avoir quelque chose. Je vous demande un million de pardons, mon très-cher ami, de la naïveté avec laquelle je vous accable de commissions; mais je compte si fort sur votre amitié, qu'à force d'être bon ami, je risque de devenir impertinent. Ayant l'occasion si fraîche de refaire ce voyage, je voudrois en bien profiter, ne sachant pas si elle me reviendra sitôt. Et puis je suis avec un prince et une princesse qui aiment fort les antiquités, et je voudrois leur faire acheter tout ce qu'on

pourroit découvrir de beau, à un prix raisonnable. Je compte entièrement sur vous, et ne m'occupe que de la satisfaction de vous en remercier bientôt de bouche.

A Genève, ce 2 décembre 1756.

..... Depuis que le froid des Alpes m'a saisi, je suis malade, hypocondre, tout le bien que Frascati m'a fait s'est évanoui, je suis devenu un Allobroge, et je ne ferai que végéter jusqu'à ce que je pourrai revoir la Terre Sainte.

A Dresde, ce 10 août 1757.

..... Il y a quinze jours que je suis ici dans la résidence du roi de Pologne, qui me plaît beaucoup, parce qu'elle me rappelle l'Italie. J'y ai un véritable ami, qui est le comte de Bruhl et qui me fait souvenir de vous; j'y ai la plus belle galerie de tableaux, qui, à mon grand étonnement, surpasse de beaucoup toutes celles de l'Italie: un opéra, de la belle musique, un air bienfaisant, une situation riante, un païs fertile et enfin un peu d'antiques avec la société d'un connoisseur qui en même tems est un bon artiste. Il s'appelle Lippert, et son talent consiste à faire un recueil complet de toutes les gravures de l'univers dans une espèce d'empreintes, aussi nettes que les soufres de Cristian à Rome, dures comme de la pierre et d'un blanc satiné qui flatte extrêmement les yeux. Son premier volume est un millier, et il va donner le second millier, aussitôt que je lui aurai communiqué ma collection de pierres gravées.

A Paris, ce 26 décembre.

Non, mon cher, bon et digne ami, ce n'est point oubli qui m'a empêché de vous écrire. Ce deffaut ne peut convenir ni pour vous, ni à moi : c'est paresse, un peu d'affaires, aversion pour écrire, et surtout ce maudit tourbillon de Paris qui vous entraîne vers des objets indifférens, qui vous arrache à vos amis, qui vous brise aussy menu que le sont toutes les choses fines de ce Païs, qui vous fatigue pendant toute la journée par mille devoirs qu'on nomme affaires et qui vous envoye coucher tous les soirs avec le regret de n'avoir rien fait. Rien ne ressemble si bien aux occupations que l'on se fait dans cette ville que les cruches des Danaïdes. Et je ne reconnois bien vivement ma duperie que dans ce moment où je vous parle.

Pardonnez donc, mon cher et généreux ami, à un pauvre fou, qui croit se divertir, n'avoir rien de mieux à faire et qui sans cesse se sent démentir par son esprit et surtout par son cœur. Que Paris seroit incomparablement délicieux, si l'on pouvoit goûter tranquillement tous les bonheurs qu'il renferme! Mais l'homme se presse de vivre ici encore plus qu'ailleurs : on veut tout embrasser et on ne tient rien.

A Paris, ce 6 janvier.

..... Même ici je regrette Rome et ma chère Italie; jugés, cher ami, si je n'y reviendrai pas. J'ai un projet pour lequel vous pourrés peut-être me rendre service avec le tems; j'en augure bien, parce que j'ai commencé par vaincre les premières difficultés. Enfin le Roy mon maître va envoyer peut-être quelqu'un en Italie pour la première fois. Si cela arrive, ce sera le résultat bien difficille des soins que je me suis donnés pendant six ans pour créer ce

nouveau poste. Mon plan est de l'avoir un jour pour retraite. Avec le tems je vous dirai le reste.

Mon train de vie ici est fort doux. Dans les voyages de la cour, je vois les gens de la cour; le reste du tems, les maisons où l'on cause à Paris. Nous revoyons notre cher abbé à présent un peu plus, et le partageons avec l'ami Boyer. M. et Mme de Choiseul sont ce qu'ils ont toujours été, mes protecteurs, les divinités tutélaires de leurs amis et les êtres les plus respectables que je connoisse.

A Paris, ce 7 mars 1768.

Qu'aurés-vous pensé de moi et de mon silence, cher et respectable ami, ayant été plus de six mois sans répondre à votre dernière? D'abord elle ne m'a pas trouvé ici. J'étois en Allemagne pour arranger mes affaires à la suite de la mort de ma mère. Dès que j'étois de retour de ce triste et fâcheux voyage, j'ai écrit en Danemark pour avoir les éclaircissemens que vous avez demandés, et je vous les envoye sans délais, tels que je viens de les recevoir. Puissent-ils vous être agréables ou au moins vous prouver une partie de mon zèle! Je ne connois autre description du cabinet de Richter qu'une que je me souviens avoir été faite avant que celui du professeur Christy fût joint, et elle ne valoit pas grand'chose.

Ma santé, qui appète un climat chaud, mes yeux, qui risquent de se perdre à Paris, tout cela m'a inspiré le projet de me retirer en Italie dans peu de tems, renonçant à toute ambition, pour jouir de ma liberté. Mais je ne sçai point encore où. Je crois que j'habiterois Venise pour me promener de là dans toute l'Italie. Que je vais être heureux! Il n'y a que l'employ de mon bien qui m'embarrasse. Il y a si peu de façon de le faire valoir en Italie, que si

vous avés quelque bon conseil à me donner là-dessus, vous m'obligerés infiniment.

Mon projet est d'en mettre une partie à fond perdu, une autre en rentes, et la troisième en un fonds de terre. Où un bien-fonds rend-il le plus? Quelles facilités a-t-on à Parme pour placer soit à fonds perdu ou dans les fonds publics? Quelles sûretés et combien pour cent? Pardon, cher ami, de tant de demandes, mais c'est l'enthousiasme d'aller vous revoir qui me retrace notre ancienne amitié si vivement, que ma confiance est égalle au tendre et inviolable attachement avec lequel je suis et serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur et fidelle ami (1).

(1) Ces lettres autographes signées de Gleichen sont adressées à Paciaudi, d'abord à Rome, puis à Parme, où il est devenu bibliothécaire de l'Infant, duc de Parme. Elles font partie de la Bibliothèque de Parme.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	1
Louis XV enfant	1
Bachaumont	38
L'abbé d'Olivet	73
Le comte de Clermont	113
Madame Geoffrin	129
Caylus	147
Dulaurens	175
Doyen	185
La duchesse de Chaulnes	197
Piron	213
Mademoiselle de Romans	255
L'abbé Leblanc	265
Beaumarchais	279
Le Bas	287
Louis XVI	315
Lagrenée l'aîné	321
Théroigne de Méricourt	363
Collin d'Harleville	395
Kléber	415
La comtesse d'Albany	423
APPENDICE	463

D'Alembert. — Thomas. — Watelet. — D'Holbach. — La Condamine. — Condorcet. — L'abbé Barthélemy. — Madame Duboccage. — Le baron de Gleichen.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

GONCOURT

PQ
2261.
.P6.

...Portraits intimes du
XVIIIe siècle